
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04054 2409


TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

HISTOIRE

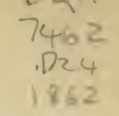
DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS



584 — Paris. — Imprimerie de H. Carion, 64, rue Bonaparte.



HISTOIRE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS

PAR

J. M. S. DAURIGNAC

AUTEUR DES HISTOIRES DE SAINT IGNACE DE LOYOLA, DE SAINT FRANÇOIS DE XAVIER, DE SAINTE CHANTAL, ETC.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME PREMIER



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE N. S. P. LE PAPE

PARIS
NOUVELLE MAISON
RÉGIS-RUFFET ET Cie
Rue Saint-Sulpice, 38.

LYON
ANCIENNE MAISON
RUE MERCIÈRE, 49
et rue Centrale, 38.

1863

PRÉFACE

L'histoire de la Compagnie de Jésus offre par elle-même un si vif intérêt, tant de variété et une si touchante édification, qu'il est regrettable de l'avoir si peu ou si mal connue. On dit beaucoup : « Les Jésuites sont accapareurs, les Jésuites sont envahisseurs, les Jésuites sont une puissance occulte dans tous les États où ils sont tolérés... »

Mais, connaît-on ces terribles Jésuites? — Non. — Cherche-t-on du moins à les connaître? — Pas davantage. « Il suffit de savoir, ajoute-t-on, qu'ils ont été bannis par tous les gouvernements. » Ils ont été chassés, il est vrai, comme des malfaiteurs, par tous les États catholiques; mais s'informe-t-on des motifs? — Cherche-t-on à savoir si les ministres qui arrachèrent aux souverains ces décrets d'expulsion étaient chrétiens dans leurs principes et dans leurs actes? Il serait bon cependant de savoir pourquoi l'on adopte une opinion préférablement à une autre. Il serait bon de s'éclairer afin de pouvoir juger par soi-même; cela vaudrait mieux que d'accepter de confiance une opinion, sans savoir sur quels faits elle est appuyée.

« L'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly, dit on encore, n'a pas moins de six volumes!

Il est impossible d'entreprendre la lecture d'un ouvrage aussi considérable; il faut la laisser aux érudits. »

Cette objection, souvent renouvelée, nous a inspiré la pensée d'écrire une histoire abrégée de cet Ordre illustre, si méconnu des uns, si admiré des autres; qui compta toujours des amis et des ennemis, rarement des indifférents. Nous avons tâché de nous étendre suffisamment pour éclairer le lecteur, et de nous restreindre assez pour ne le point effrayer, car, nous le savons, nul n'a moins le temps de lire que celui dont toutes les occupations se réduisent à des relations de société. Deux volumes étant toujours abordables, quelque affairé que l'on soit, nous osons espérer que ceux-ci seront lus.

Nous avons suivi l'ordre chronologique des faits sous le gouvernement de chaque Général, et, autant que possible, sous le Pontificat de chaque Pape; afin que le lecteur puisse envisager facilement l'ensemble des événements qui se sont passés ou des travaux qui ont été accomplis par la Compagnie de Jésus, dans les diverses parties du monde, sous la direction de chacun de ses Généraux.

M. Crétineau-Joly ayant traité avec le talent qui le distingue ce sujet à fond et sur des documents dont l'authenticité est inattaquable, nous ne pouvions mieux faire que de nous appuyer sur ses recherches.

Nous ne donnons qu'un aperçu des travaux de la Compagnie depuis l'élection du R. P. Beckx, Général actuel; ils est trop difficile de parler des vivants.

Nous tenons à affirmer ici l'indépendance de notre plume. Il nous a été dit déjà : « Les Jésuites se sont emparés de vous. »

Non ! nous pouvons l'assurer en toute vérité, les Jésuites

ne nous ont jamais rien demandé, ni directement, ni indirectement, pas même par insinuation. Les Jésuites n'ont pas besoin de nous, ils ont Dieu pour eux. Nous désirions faire ce travail dans un double but... Pourquoi ne le dirions-nous pas? Notre intention était non-seulement d'éclairer ceux qui redoutent les longues lectures, mais aussi de satisfaire le sentiment de notre reconnaissance pour quelques-uns des saints de la Compagnie de Jésus, à la protection desquels nous sommes redevable de grâces toutes spéciales. Il nous semblait d'ailleurs tout naturel, après avoir publié l'Histoire du saint Fondateur de l'Ordre de Jésus, de la faire suivre de celle de son œuvre, depuis son institution jusqu'à nos jours. Toutefois, nous ne pouvions travailler sur le domaine des Jésuites, sans leur en demander la permission; à notre avis, cette démarche était d'une convenance rigoureuse. Le supérieur auquel nous nous sommes adressé a bien voulu nous laisser libre: peut-être sa charité eût-elle craint de nous humilier par un refus. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas s'emparer d'une plume que de la laisser en liberté. Quelques renseignements nous étaient nécessaires, nous les avons demandés aux Jésuites, qui nous les ont donnés avec la plus gracieuse obligeance; ce n'est pas là non plus s'être emparé de nous. C'est plutôt le contraire : c'est nous qui nous sommes emparé de leur bienveillante charité.

Nous osons mettre ces pages aux pieds des Saints de la Compagnie de Jésus, en les priant de les bénir et de faire descendre sur nous-même toutes les bénédictions d'en-haut.

J. M. S. DAURIGNAC.

HISTOIRE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

ORIGINE ET FONDATION DE LA COMPAGNIE

1522 — 1541

I.

Le 21 mars de l'année 1522, un élégant hidalgo descendait de cheval à la porte du monastère des Bénédictins du Mont-Serrat, dans la province de Catalogne, et demandait aux bons religieux l'hospitalité qu'ils accordaient d'ordinaire aux pieux pèlerins. A la richesse de son costume, à la noblesse de ses manières, il était aisé de reconnaître un des premiers gentilshommes de la cour de Charles-Quint. A sa mâle beauté, à son regard énergique et fier, on devinait le guerrier. On le conduisit dans une cellule en lui demandant son nom; il se désigna sous celui de *Pèlerin inconnu.*

Dans les trois jours qui suivirent son arrivée au Mont-Serrat, il fit une confession générale. Le 24, au soir, il sortit furtivement du monastère, appela un des mendiants qui entouraient le parvis de l'église, le conduisit à l'écart, lui offrit les magnifiques vêtements qu'il portait en échange de ses haillons, se couvrit des livrées de la misère, distribua aux pauvres tout l'argent qui restait dans son escarcelle, et remonta dans sa cellule. Là, il revêtit une longue tunique de toile grise, sous laquelle disparaissaient les haillons du mendiant, il passa une grosse corde autour de son

corps, ceignit par-dessus sa brillante épée, mit son riche poignard à sa ceinture, prit d'une main un bourdon de pèlerin, de l'autre un grand chapeau gris, que les Espagnols appellent *sombrero*, et il se rendit à l'église, devant l'autel de la très-sainte Vierge.

Ce *Pèlerin inconnu* était en effet un des seigneurs de la cour, et déjà un illustre guerrier; car il n'avait que trente et un ans, et il s'était brillamment distingué dans plusieurs affaires, notamment à la prise de Najera et à la défense de la citadelle de Pampelune. Dans cette dernière, il avait fait des prodiges de valeur, lorsqu'un biscaïen lui cassa la jambe droite, en même temps qu'un éclat de pierre le blessait à la jambe gauche. C'était le lundi de la Pentecôte, 20 mai 1521.

André de Foix, qui commandait le corps des assaillants, ayant vu tomber en héros le jeune officier espagnol, le traita en héros. Il refusa sa glorieuse épée, le fit soigner en frère d'armes, lui laissa la liberté et le fit porter en litière au château de ses pères, à Loyola, peu distant de Pampelune.

L'appareil ayant été dérangé, il fallut casser la jambe de nouveau et renouveler l'opération. Cet accident se répéta, il en résulta une saillie que l'élégant courtisan ne put accepter : il ordonna de scier la partie de l'os qui portait sur l'autre et souffrit cette cruelle opération sans donner le moindre signe de douleur.

Le traitement devait être long. Pour se distraire durant cette réclusion forcée, Ignace de Loyola demanda des romans de chevalerie. Ses frères les avaient probablement emportés dans les camps; car on n'en put trouver un seul dans le manoir de Loyola, et l'on porta au noble blessé *la Vie de Jésus-Christ* et *la Fleur des Saints*.

Ces ouvrages étaient peu de son goût : il les lit néanmoins, s'étonne, lit encore, réfléchit, revient à sa lecture, et la grâce, descendant dans cette âme si grande, si forte, si généreuse, la subjugue et la transforme. Ignace fait à Dieu le sacrifice de toutes ses espérances de gloire dans le monde, de tous les succès de cour dont il avait l'habitude, de tous les liens de cœur qui l'attachaient et le charmaient. Les plus forts étaient ceux de sa famille et celui d'une affection toute romanesque pour une princesse dont il por-

tait les couleurs, dont il soutenait la beauté, selon l'usage du temps, l'épée à la main, et à laquelle il faisait hommage de toutes ses actions d'éclat.

Tout cela fut sacrifié, foulé aux pieds, Ignace était un homme nouveau.

Il a lu dans les romans de chevalerie que les anciens preux passaient une nuit entière, couverts de leur pesante armure, avant de recevoir l'épée et l'éperon qui les armaient chevaliers : c'était ce qu'on appelait *la Veillée des armes*. Il veut, à leur exemple, passer la nuit en prière, couvert de sa nouvelle armure, aux pieds de Jésus et de Marie, dont il veut désormais être le preux et féal chevalier. Tel est le motif qui l'amène à l'autel de Notre-Dame du Mont-Serrat, sous le plus pauvre habit de pèlerin. Il y fait sa *Veillée des armes*. Il prie, il se voue corps et âme au service de la majesté divine ; il jure de n'avoir plus d'autre maître et seigneur que Jésus, d'autre dame et maîtresse que la divine Marie, et de les servir et défendre envers et contre tous, jusqu'au dernier jour de sa vie.

Le 25. de grand matin, il appendit au mur de la chapelle son épée et son poignard ; il assista à la sainte messe, y communia avec abondance de larmes, et partit après une courte action de grâces, afin de n'être reconnu par aucun des nombreux pèlerins que la fête attirait.

Désormais, Ignace de Loyola n'aura plus d'autre habitation que celle des pauvres, il ne sera plus nourri que du pain de l'aumône, il ne vivra plus que de privations, de renoncement, d'abnégation, de mortification et d'humiliations de tout genre.

Il part à pied, se rend à Manreza, ville voisine du Mont-Serrat, demande un asile parmi les pauvres de l'hôpital, et se fait leur serviteur et leur infirmier. Bientôt sa vie pénitente lui attire le respect de la ville ; son humilité s'en effraie, il cherche un refuge contre la vénération publique. Il trouve une grotte sur le versant d'une montagne peu éloignée ; il s'y introduit, à travers les ronces qui en dérobent la vue, et là, sous le regard de Dieu seul, il se livre à toute sorte d'austérités. Il passe les nuits en oraison, et Dieu se communique à son âme avec une telle profusion de lumières, que le jeune guerrier, ignorant comme l'étaient alors

tous les grands seigneurs de cour, posséda tout à coup la science la plus sublime, et parla des grands et ineffables mystères de la foi, de manière à ravir les plus savants théologiens.

Ce fut dans cette grotte que le preux chevalier de Jésus et de Marie écrivit sous la dictée du ciel le livre des *Exercices spirituels*, dont saint François de Sales a dit qu'il a converti plus de pécheurs qu'il ne renferme de lettres. Ce fut dans cette grotte que le doigt de Dieu traça au fond de son âme le plan de la Compagnie d'élite qu'il lui ordonna de former pour le service et la gloire de la Majesté divine. Cette Compagnie devait avoir Jésus pour chef et pour modèle, et sa croix pour bannière; elle ne devait porter d'autre nom que celui de Jésus; sa devise devait être : « A la plus grande gloire de Dieu. »

Au mois de janvier 1523, Ignace s'embarquait à Barcelone; le 4 septembre, il arrivait à Jérusalem dans l'intention d'y travailler à la conversion des infidèles et d'y former la Compagnie de Jésus.

Telle n'était pas la volonté divine. Ignace ne put obtenir l'autorisation de rester en Palestine, et fut forcé de revenir en Europe.

Dieu lui avait mis au cœur un zèle ardent pour le salut des âmes; mais il sentait que, dépourvu des sciences humaines, il lui serait à peu près impossible de travailler efficacement à la sanctification du prochain, surtout dans ce siècle de discussions religieuses, où tout était matière à controverse. Il voulait d'ailleurs recruter les soldats qui devaient composer la Compagnie de Jésus parmi les hommes les plus savants et les plus lettrés, et il ne pouvait apprécier leur valeur sous ce rapport, s'il ne commençait par acquérir ce qu'il voulait trouver en eux.

Arrivé à Barcelone dans les premiers jours de mars 1524, Ignace de Loyola vient se ranger parmi les enfants dans une classe de grammaire : il avait trente-trois ans. En deux années, il franchit l'espace qui le séparait des études philosophiques, et il se rendit à l'université d'Alcala. Les nombreuses conversions qui résultaient de ses entretiens avec les étudiants, les fruits abondants produits par les *Exercices spirituels*, lui attirèrent des ennemis. On l'accusa de semer des doctrines hérétiques, on

lui défendit de travailler à convertir les pécheurs et à ranimer la foi, avant d'avoir étudié la théologie pendant quatre années. Il dut quitter Alcala, ne fut pas plus heureux à Salamanque et partit pour Paris.

II

Au xvie siècle, l'Université de Paris était célèbre entre toutes; les plus savants professeurs s'y faisaient entendre, les jeunes gens y accouraient de tous les points de l'Europe, et les partisans des doctrines de Luther y étaient nombreux. Ignace de Loyola savait tout cela, et, poussé par une inspiration divine, c'était à l'Université de Paris qu'il voulait continuer et achever ses études. Il y arriva le 2 février 1528.

Dès le premier jour, il reconnut qu'il était enfin sur le lieu où il devait recruter les disciples que Dieu destinait à former le noyau de la Compagnie de Jésus; mais, avant tout, il devait étudier pour les attirer.

Après avoir repris les humanités au collége de Montaigu, il suivit les classes de philosophie à celui de Sainte-Barbe, où il ne tarda pas à distinguer un jeune étudiant savoisien, dont la douceur et la piété le charmaient. C'était Pierre Lefèvre, ou Le Fèvre, fils d'un agriculteur de Villaret, près de Genève. Pierre avait tant de qualités aimables et attachantes, que, malgré sa modeste origine, il était devenu l'ami le plus intime et le plus cher de François de Xavier, seigneur navarais, passionné pour les belles-lettres, et qui, voulant être agrégé à la célèbre Université de Paris, professait la philosophie au collége de Beauvais.

L'un et l'autre avaient fait ensemble leur cours de philosophie; maintenant, Pierre le renouvelait, François professait avec le plus grand succès; mais ils ne s'étaient point séparés : l'un et l'autre occupaient une même chambre à Sainte-Barbe, et ils s'aimaient toujours comme deux frères.

En voyant le beau Navarrais, Ignace reconnut que Dieu l'avait choisi pour être une des premières et des plus éclatantes gloires

de la Compagnie de Jésus; mais François de Xavier était loin de la perfection à laquelle devaient atteindre ces élus de Dieu. Ambitieux de science et de gloire, plein de lui-même, fier de sa naissance, de sa beauté, de sa grâce, du charme de son esprit, et surtout de sa vaste et belle intelligence, aimé, recherché, applaudi, reçu avec honneur à la cour de François Ier (1), il tenait à ses succès. Ignace de Loyola n'ignorait aucun de ces sacrifices de vanité, et savait par expérience ce qu'il en coûte à l'homme du monde pour fouler aux pieds tout ce que l'amour-propre recherche et apprécie le plus; il ne se découragea donc pas, bien certain qu'une âme comme celle de Xavier ne pourrait comprendre la perfection évangélique et rester en arrière. Mais il fallait arriver à la lui faire comprendre, et là était la difficulté. Ignace y travailla durant trois années entières, priant, jeûnant, flagellant son corps pour obtenir d'en-haut le trait de lumière qui devait éclairer la grande âme de François de Xavier.

Cette lumière brilla enfin; l'élégant gentilhomme, le fier descendant des rois de Navarre n'était plus qu'un pauvre volontaire : Ignace comptait deux braves pour sa sainte milice; mais ce n'était pas assez, la Providence le savait, et son heure était venue.

Ignace avait laissé en Espagne une réputation de sainteté qui lui attira d'autres disciples : Jacques Laynez, d'Almazan, et Alfonso Salmeron, de Tolède, ne l'avaient jamais vu, et ils accouraient à Paris dans le seul but de suivre sa direction spirituelle. L'un et l'autre étaient, quoique fort jeunes, des professeurs distingués de l'Université d'Alcala. Simon Rodriguez d'Azevedo, Portugais, et Nicolas Alfonso, surnommé Bobadilla, nom du village où il était né, s'attachèrent également à lui dans le même but.

Après avoir éprouvé la vocation de chacun d'eux, Ignace les jugeant assez forts, leur proposa de se consacrer par des vœux solennels au service et à la gloire de la divine Majesté. Tous acceptèrent avec empressement. Pierre Lefèvre était prêtre, Ignace n'avait pas encore terminé ses études théologiques.

Le 15 août 1534, il réunit ses disciples dans la chapelle souter-

(1) L. Ranke, *Hist. de la Papauté* (1848).

raine des Saints-Martyrs, à Montmartre; Lefèvre célèbre les saints mystères. Avant la communion, Ignace et ceux qu'il vient offrir à Dieu font vœu de vivre désormais dans la chasteté et la pauvreté, et de se rendre dans la Terre-Sainte pour y travailler à la conversion des infidèles, dès que leur cours de théologie sera terminé. Ils s'engagent en même temps, dans le cas où ils ne pourraient effectuer avant une année le voyage en Palestine, à se rendre à Rome, à se mettre à la disposition du Souverain-Pontife et à lui promettre obéissance pour le service de Dieu et celui de son Église.

La Compagnie de Jésus, en germe depuis douze ans dans l'âme d'Ignace de Loyola, venait d'éclore sous le regard maternel de la Reine du Ciel et sur le Cœur sacré de son divin Fils.

Les jeunes enrôlés de cette vaillante milice avaient fait vœu de vivre et de mourir dans la pauvreté volontaire; mais ils possédaient des biens, et, pour accomplir ce vœu, il fallait s'en dépouiller, il fallait renoncer légalement à toute richesse terrestre. Pierre Lefèvre avait rempli cette condition dans un récent voyage en Savoie; il restait aux autres à le faire, du moins à Xavier. Laynez et Salmeron. Ignace lui-même n'avait point disposé de sa fortune avant de quitter l'Espagne; et, obligé de s'y rendre pour son propre compte, il se chargea de régler en même temps les affaires de ses trois amis. Il partit à la fin de mars de l'année suivante, 1535; ses disciples devaient achever à Paris leur cours de théologie, et se mettre en marche le 25 janvier 1537 pour le rejoindre à Venise, où il se rendrait de son côté.

Fidèle à son vœu de pauvreté, le noble Ignace de Loyola reparut en Biscaye, couvert de sa tunique grise retenue par une cordelière de même couleur, et il voulut partager la demeure des pauvres dans l'hôpital d'Azpeytia, malgré toutes les instances de ses frères. Il y vécut pendant trois mois dans le continuel exercice des vertus qu'il n'avait cessé de pratiquer depuis sa conversion. Il soignait les pauvres malades, instruisait le peuple et les enfants, convertissait les pécheurs, donnait les *Exercices spirituels* aux religieux et au clergé, macérait son corps par toute sorte d'austérités, passait une grande partie de la nuit en oraisons et opérait de nombreux miracles.

Après avoir distribué à ses parents et aux pauvres tous les biens qu'il possédait, il quitta pour toujours le pays qui l'avait vu naître et alla visiter les trois familles dont il devait obtenir le consentement pour ses amis, et leur abandonner leur fortune pour le présent et pour l'avenir. Ces devoirs remplis, il s'embarqua pour l'Italie : le 31 décembre de la même année 1535, il arrivait à Venise et y reprenait l'étude de la théologie.

Les disciples qu'il avait laissés à Paris avaient fait de nouvelles et précieuses conquêtes pour la Compagnie. Claude Lejay, du diocèse de Genève, — Jean Codure, d'Embrun, en Dauphiné, — et Pasquier Brouet, de Béthencourt, en Picardie, tous les trois savants théologiens de l'Université de Paris, après avoir fait les *Exercices spirituels* sous la direction de Pierre Lefèvre, avaient demandé à être associés à l'œuvre d'Ignace de Loyola.

La guerre ayant éclaté entre François Ier et Charles-Quint, et les frontières se hérissant de troupes, la petite Compagnie dut avancer son départ pour l'Italie et se mit en chemin, à pied, un bâton à la main, une valise sur le dos, le 15 novembre 1536 ; elle arrivait à Venise le 8 janvier 1537 (1). Vers la fin du carême, Ignace les envoyait à Rome, se prosterner aux pieds du Souverain-Pontife, lui demander l'autorisation d'aller évangéliser la Palestine, et la permission de recevoir les ordres sacrés de quelque évêque que ce fût, à titre de pauvres volontaires. Présentés au pape Paul III par don Pedro Ortiz, envoyé extraordinaire de Charles-Quint, les disciples d'Ignace obtinrent ce qu'ils désiraient, et retournèrent à Venise, où ils furent ordonnés prêtres, le 24 juin, par l'évêque d'Arbe.

Les Turcs menaçaient l'Italie ; le Saint-Siége, Charles-Quint et la République de Venise se liguent pour les repousser ; la Méditerranée est couverte de vaisseaux ennemis, nul bâtiment italien ne peut tenter la traversée pour passer en Orient.

Ignace et les siens se livrent à tout leur zèle apostolique dans les villes de Vicence, Trévise, Bassano, Vérone, et partout ils

(1) D'après un manuscrit du Père Laynez, ils arrivèrent le 6 ; mais Laynez écrivait trente ans plus tard, et peut s'être trompé. Ribadeneira, que tous les historiens ont suivi, assigne la date du 8.

recueillent des fruits merveilleux; partout les pécheurs se convertissent, les mœurs se réforment, la foi se réveille.

Cependant la guerre continuait, l'année était révolue, la petite Compagnie était dégagée forcément de son vœu relatif à la Palestine; il lui restait à accomplir celui de se mettre à la disposition du Souverain-Pontife. Ignace, Lefèvre et Laynez partent seuls pour Rome; les sept autres sont disséminés dans les plus célèbres universités d'Italie, afin d'y recruter des sujets pour la Compagnie, et surtout y combattre les vices et l'hérésie. Avant de se séparer d'eux, à Vicence, Ignace de Loyola leur dit :

« A ceux qui nous demanderont ce que nous sommes, nous répondrons que nous sommes des soldats de la sainte Église, enrôlés sous la bannière de Jésus-Christ, et que nous formons la *Compagnie de Jésus.* »

III

Le saint fondateur allait à Rome, ignorant la manière dont serait accueilli l'Ordre nouveau qu'il venait offrir à l'Église de Jésus-Christ. Il savait, et n'en pouvait douter, que l'idée à l'exécution de laquelle il travaillait si ardemment et si courageusement depuis quinze ans, et à laquelle il avait fait tant de sacrifices, ne venait pas de lui. Il était certain de la tenir d'en-haut, de l'avoir reçue du ciel. Mais il ne pouvait la présenter ainsi de prime abord : son humilité s'y opposait. Plein de ces pensées, Ignace, qui n'avait cessé de prier pour le succès de son œuvre, depuis son départ de Vicence, éprouva le désir de s'arrêter au village de la Storta, avant de pénétrer dans la Ville éternelle, dont il n'était plus éloigné que de quelques milliers de pas. Il entre dans l'église de ce village avec Laynez et Lefèvre, et il supplie Notre Seigneur de le diriger dans la difficile et importante mission dont il l'a chargé.

Pendant son oraison, il est ébloui tout à coup par une lumière éclatante, qui lui laisse voir bientôt Jésus-Christ lui-même por-

tant sa croix dans ses bras, et la lui montrant comme le signe de la souffrance et de la contradiction. En même temps, Dieu le Père présente à son divin Fils Ignace et ses disciples, il les place sous sa puissante main, et lui dit, en désignant Ignace : « Je veux qu'il soit ton serviteur. » Et le divin Sauveur, portant un doux regard sur celui que son Père lui présente, lui dit : « Je veux que tu me serves. » En prononçant ces fortifiantes paroles, il étend son regard plein d'amour sur les disciples d'Ignace, et il ajoute : « Je vous serai favorable à Rome. »

Ignace sort de l'église, le visage rayonnant, les yeux remplis de douces larmes, et dit à Lefèvre et à Laynez :

« J'ignore ce qui nous attend à Rome, peut-être y serons-nous persécutés; mais, ce dont je suis certain, c'est que Jésus-Christ, Notre Seigneur, nous sera favorable. Ayons donc du courage! »

Et il leur raconta la vision dont il venait de jouir. Toute l'histoire de la Compagnie de Jésus sera le développement et la réalisation de cette vision prophétique.

Le jour même, les trois voyageurs arrivaient à Rome. C'était vers la fin de novembre 1537 (1).

A une époque où l'hérésie de Luther soufflait de tous côtés l'esprit de révolte contre l'autorité spirituelle ou temporelle, le Pape devait accueillir avec empressement les hommes qui venaient lui offrir leur science, leurs talents, leur zèle, leur dévouement sans mesure pour le soutien de son pouvoir et la défense de l'Église. Paul III comprit l'utilité de tels hommes et les employa aussitôt. Il confia la chaire de scolastique, dans le collége de la Sapience, à Jacques Laynez, et celle d'Écriture sainte à Lefèvre; il donna le soin de réformer les mœurs de la ville de Rome, par la prédication, à Ignace de Loyola. C'était le point le plus épineux et le plus important. Rome offrait alors un triste spectacle au cœur chrétien : elle se livrait à la plus effrayante immoralité.

Ignace commence à prêcher dans les églises, dans les rues, sur

(1) Cette date est prouvée par une lettre de saint Ignace à Dona Isabel de Rosello. On trouve cette lettre dans Menchaca (19 décembre 1538).

les places publiques. La foule se presse autour de lui, se moque de son mauvais italien, rit de sa simplicité, et bientôt, subjuguée par sa sainteté et par l'onction de sa parole, elle tombe à ses pieds et se convertit. Il ne peut plus suffire à l'empressement populaire, il appelle à lui ses disciples, qui travaillent à la gloire de Dieu dans les principales villes d'Italie. Ils arrivent à la fin de mars 1538.

De vastes régions venaient d'être découvertes ou conquises en Amérique par les Espagnols, en Asie par les Portugais. Ignace de Loyola brûlait du désir d'évangéliser ces peuples dont la sauvagerie inspirait la terreur. Il voulait en même temps lutter en Europe contre l'héresie qui l'envahissait de toutes parts. Il voulait réveiller la foi dans les âmes, rétablir les principes qui font respecter l'autorité; il voulait enfin amener la réforme dans les ordres monastiques et faire revivre l'esprit sacerdotal dans le clergé. Pour cela, il voulait que son Ordre se vouât aux missions lointaines par-delà les mers, qu'il fût soumis au Saint-Siége de manière à courir à sa voix jusqu'aux extrémités du monde, qu'il acquît la science nécessaire pour combattre les hérétiques avec avantage, qu'il se livrât à l'éducation de la jeunesse afin de préparer les générations à venir, enfin que chaque membre de l'Institut travaillât sans cesse à sa propre perfection pour travailler plus efficacement à la sanctification du prochain.

Le plan du saint fondateur était vaste comme l'univers.

Le moment était venu de le faire connaître à ses disciples dans toutes ses parties. Il les réunit tous, leur montre l'immense horizon ouvert à leur zèle et à la gloire que Dieu et son Église doivent retirer d'un tel apostolat. Il leur fait sentir la nécessité de se lier entre eux par un lien que les distances ne puissent affaiblir, celui de l'obéissance à un supérieur de leur choix. Il leur exprime le désir de soumettre au Pape le plan de la Compagnie et de voir ériger cet Institut en Ordre religieux. Enfin, il les engage à demander à Dieu pendant trois jours les lumières nécessaires à chacun d'eux dans une circonstance si importante pour leur Institut naisant.

Ignace écrivit son plan, ses disciples l'approuvèrent, on procéda à l'élection du supérieur, toutes les voix se portèrent sur Ignace, excepté la sienne.

Le Pape était absent de Rome, il fallait attendre son retour pour pousser plus loin l'affaire de la Compagnie. En attendant, les nouveaux apôtres exercent leur saint ministère dans la capitale du monde chrétien, et Dieu verse à pleines mains ses bénédictions sur leurs travaux. Ignace prêche en espagnol dans l'eglise de Notre-Dame-du-Mont-Serrat; tous les autres prêchent en italien : Lefèvre et Xavier à Saint-Laurent-in-Damaso, Lejay à Saint-Louis-des-Français, Laynez à Saint-Sauveur-in-Lauro, Salmeron à Sainte-Lucie, Rodriguez à Saint-Ange-in-Pescheria, Bobadilla à Saint-Celse. Laynez, outre sa chaire à la Sapience, ses prédications et les confessions qui en résultaient, était chargé par le cardinal Savelli de visiter les paroisses de Rome et d'en réformer les abus.

Pendant que ces dix apôtres travaillaient avec tant d'ardeur à la gloire de Dieu, dans la Ville sainte, le Frère Augustin de Piémont, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, prêchait de son côté, aux grands applaudissements de ses auditeurs. Mais le fruit de ces prédications était loin de répondre à l'admiration qu'elles excitaient.

C'était un talent stérile. On compare, on examine, on s'étonne, et on finit par reconnaître, dans la sécheresse de cette brillante éloquence, une teinte d'hérésie qui dispose les esprits à une religion plus spéculative que pratique. Le Frère Augustin ne peut être qu'un secret partisan de Luther. On en prévient Ignace de Loyola; Laynez et Salmeron vont entendre le célèbre orateur et reconnaissent le venin caché sous les séductions de son langage. Ignace avertit le moine hérétique avec tous les ménagements de la charité; Frère Augustin s'emporte, redoute l'inquisition, et pour échapper au châtiment, il dénonce en chaire Ignace et ses prêtres comme coupables des hérésies dont on l'accuse. Il dit qu'ils cherchent à altérer la pureté de la foi dans les âmes, et qu'il en a les preuves les plus évidentes, les plus certaines.

Le peuple croit aveuglément ce qu'on ose lui dire du haut de la chaire de vérité, et, ces dix prêtres qui, la veille encore, étaient les objets de sa vénération la plus profonde, ne sont plus que des misérables dont chacun s'éloigne avec horreur.

La petite Compagnie de Jésus ne s'effraie pas. Son divin chef,

en montrant la croix à Ignace de Loyola, lui a promis sa toute-puissante assistance, et Dieu est fidèle dans ses promesses :

« Vous avez raison de conserver le calme, dit Ignace à ses frères ; mais nous avons besoin de notre réputation pour exercer avec fruit l'apostolat. Nous ne pouvons ni ne devons rester sous le poids d'une calomnie qui rendrait notre ministère impossible ou infructueux ; il faut donc que justice nous soit rendue pour la plus grande gloire de Dieu Notre Seigneur. »

Quatre Espagnols, ennemis du saint fondateur, et payés par Frère Augustin, assurent qu'Ignace a été brûlé en effigie à Alcala, à Paris et à Venise, pour crime de sortilége et d'hérésie. L'un d'eux, Miguel Navarro, prétend avoir été témoin dans ces trois affaires, et être en mesure de fournir les preuves de ce qu'il avance.

Ignace de Loyola va trouver le gouverneur de Rome, Benedetto Conversini, évêque de Bertinoro, et lui demande à être confronté avec ses accusateurs. Il avait été dénoncé, il est vrai, dans les trois villes désignées ; mais son innocence avait été hautement reconnue, hautement proclamée. Et, par un concours de circonstances toutes providentielles, don Juan de Figueroa, vicaire général d'Alcala, Mathieu Ori, grand inquisiteur à Paris, et Gaspard de Doctis, assesseur du nonce à Venise, qui avaient été les juges d'Ignace, se trouvaient alors à Rome pour y traiter des affaires de leur juridiction. Chacun s'empressa de témoigner en faveur du saint Apôtre. En même temps, de tous les lieux de l'Italie où les disciples ont fait entendre leurs éloquentes prédications, arrivent les plus énergiques protestations contre les calomnies répandues sur leur doctrine ; les princes, les seigneurs, le peuple attestent la sainteté de leur vie, et leurs ennemis confondus se retirent en s'avouant coupables de mensonge. Frère Augustin se déclare ouvertement luthérien à Genève, ses complices sont jugés et condamnés.

La Providence voulut faire éclater bien davantage encore toute la valeur des nouveaux apôtres dont elle enrichissait l'Église.

A la fin de cette même année 1538, l'hiver se fit sentir à Rome avec une rigueur inaccoutumée, et la famine vint s'ajouter à cette calamité. Les pauvres se traînaient dans les rues pour y attendre

la mort, sans avoir le courage ou la force d'implorer la pitie des passants. Ignace et les siens ne mangeaient d'autre pain que celui de l'aumône; mais à la vue d'une si navrante misère, ils oublient qu'ils ne possèdent rien, ou plutôt, ils savent que les trésors de la Providence sont toujours ouverts pour ceux dont la confiance vient y puiser avec foi. Les charitables Pères s'emparent des morts et des mourants; des morts pour les ensevelir et les recommander à la miséricorde divine; des mourants pour les porter dans leur maison et leur donner les soins qui peuvent les rappeler à la vie. Ils en recueillent ainsi successivement dans leur modeste et sainte demeure, jusqu'au nombre de plus de quatre mille.

Les riches seigneurs de la ville, émerveillés de cette charité, suivaient les Pères, les accompagnaient chez eux, les admiraient dans les soins touchants qu'ils savaient prodiguer à l'âme et au corps de tant de victimes, et nul ne se retirait sans leur laisser sa bourse ou un bijou précieux, souvent une partie de ses vêtements; tous envoyaient des aumônes.

Le peuple ne savait plus se passer de ces Pères dont on lui avait dit tant de mal, et dont il recevait tant de bien. Dans l'effusion de sa reconnaissance, il les suivait dans les rues, il demandait leur bénédiction, il baisait leurs vêtements, il aurait baisé leurs pieds, si l'humilité de ces humbles apôtres ne s'y était opposée.

Le Souverain-Pontife étant de retour, Ignace saisit le moment de faire mettre sous ses yeux, par le cardinal Contarini, le plan de son institut. Le cardinal en donne lecture à Paul III, qui, frappé de son cachet divin, s'écrie : « Le doigt de Dieu est là ! » Une commission de trois cardinaux est chargée de l'examiner; mais le cardinal Guidiccioni, qui en est président, blâme l'institution d'un nouvel Ordre religieux et ne songe même pas à jeter un regard sur le plan de la Compagnie de Jésus.

Cependant plusieurs évêques, frappés d'admiration pour le talent et les vertus apostoliques des dix missionnaires, recouraient à leurs lumières et en appelaient à leur zèle. A la sollicitation du cardinal de Saint-Ange, le Pape lui accorde, avec l'agrément d'Ignace, les Pères Laynez et Lefèvre pour l'accompagner dans sa légation de Parme, afin de repousser plus efficacement l'hérésie qui menaçait d'envahir cette ville. Laynez et Lefèvre se

font entendre dans les églises de Parme, et la piété se réveille, les hommes les plus marquants suivent les *Exercices spirituels* et reforment leur vie; les femmes les plus distinguées se livrent aux exercices de la pénitence et aux œuvres de charité; le clergé ne veut pas rester en arrière et se réforme également : Parme n'était plus reconnaissable.

Bobadilla est envoyé par le Pape dans l'île d'Ischia déchirée par les dissensions de ses habitants. Il remplit sa mission de pacification avec un tel succès que ces insulaires ne veulent plus se séparer de lui. Lejay est appelé à Brescia pour combattre les partisans de l'hérésie de Luther. Pasquier-Brouet est chargé d'aller réformer un monastère dans la ville de Sienne. Rodriguez et Xavier, à la demande de Jean III, partaient pour le Portugal, où ils devaient s'embarquer pour les Indes.

De tous les points où les zélés missionnaires travaillaient à l'œuvre de Dieu s'élevait un concert de louanges qui remplissait l'Italie, et de là se répandait sur toute l'Europe. Le cardinal Guidiccioni s'en émeut et se demande quels peuvent être ces dix hommes dont chacun vaut une armée pour l'Église. Il lui vient la pensée de jeter les yeux sur leur projet de constitution, il l'admire et y reconnaît, comme Paul III, le doigt divin. Il déclare au Souverain-Pontife que, tout en conservant son opinion sur les Ordres religieux, il ne peut que faire une exception en faveur de la Compagnie de Jésus. Il ajoute : « Pour arrêter le torrent de l'hérésie nouvelle, pour remédier aux maux sans nombre qui affligent l'Église, cette Compagnie me parait indispensable. »

La difficulté était vaincue. Par une bulle datée du 27 septembre 1540, Paul III instituait la Compagnie de Jésus en Ordre religieux, et il faisait pour elle la plus grande exception qui fût jamais : il l'autorisait et la proclamait avant de connaître toutes les constitutions qui devaient la régir. Pour lui, c'était une œuvre descendue du ciel; il s'en rapportait à celui que le ciel avait chargé de l'accomplir. Ces constitutions n'étaient pas encore écrites, et l'obéissance dans laquelle la Compagnie s'engageait à l'égard du Saint-Siége était d'ailleurs une garantie suffisante pour le moment où elle les lui soumettrait.

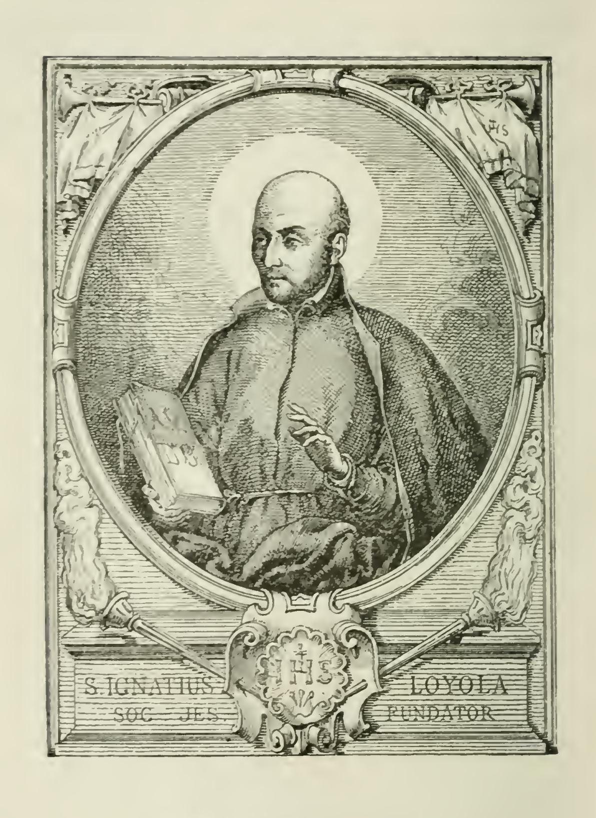
L'Ordre de Jésus devait, aux termes de la bulle, borner l'admission de ses membres au nombre de soixante. Cette restriction ne tardera pas à être levée; car la nouvelle milice qui vient se ranger sous l'étendard de Jésus est destinée, non-seulement à combattre ses ennemis, mais encore à reculer chaque jour les limites de son empire; elle doit donc se recruter et s'étendre jusqu'aux proportions d'une armée formidable à l'enfer.

A toute armée il faut un général en chef. La Compagnie de Jésus devait avoir le sien; il fallait procéder à son élection. Peu de membres sont présents à Rome : Xavier et Rodrigues sont en Portugal; mais, avant de partir, ils ont laissé leur vote écrit et cacheté au Père Laynez, afin qu'il fût ouvert au jour tant désiré. Lefèvre a quitté Parme, sur l'ordre du Pape, pour aller soutenir et défendre la doctrine de l'Église, dans le colloque tenu par les catholiques et les protestants, à la diète de Worms. L'île d'Ischia a obtenu du Souverain-Pontife que le Père Bobadilla ne lui sera pas enlevé; mais Bobadilla, ayant de son côté demandé à venir prendre part à l'élection, les jours s'étaient écoulés en négociations : il ne put envoyer son vote assez à temps. Lefèvre avait adressé le sien, daté de Worms, au Père Laynez.

Ignace de Loyola, Jacques Laynez, Claude Lejay, Pasquier-Brouet, Jean Codure et Alfonso Salmeron étaient seuls présents à Rome. Ils passèrent trois jours dans la prière, le jeûne et les mortifications, afin de connaître la volonté de Dieu sur le choix qu'ils devaient faire. Le quatrième jour, chacun déposa son vote écrit avec ceux des absents; on les ouvrit, tous portaient le nom du saint fondateur, le sien excepté.

L'humilité d'Ignace ne peut se résoudre à accepter la mesure de dignité et d'autorité qu'il savait devoir être nécessaire au Général pour le bon gouvernement de la Compagnie. Il refuse, ne se reconnaissant aucune des qualités ni des vertus exigées pour cette charge, et demande une seconde élection, qui amène le même résultat. Ignace fond en larmes et supplie de nouveau ses frères de lui épargner ce fardeau; Laynez se lève et lui dit avec l'accent de l'autorité :

« Acceptez, mon Père, ou notre Société va se dissoudre! car je déclare, au nom de nous tous, que nous sommes résolus à



SAINT IGNACE DE LOYOLA.

ne reconnaître d'autre supérieur que celui que Dieu lui-même a choisi. »

Ignace dut se soumettre et accepter; il ne s'y détermina néanmoins qu'après une retraite de trois jours au monastère des Franciscains de Saint-Pierre-in-Montorio, et sur l'ordre formel de son confesseur.

La seconde élection avait eu lieu le jeudi-saint, 14 avril 1541; Ignace de Loyola accepta la charge le mardi de Pâques, 19 du même mois. Il avait près de cinquante ans.

Le vendredi suivant, 22, la petite Compagnie visita les sept églises privilégiées et termina par celle de Saint-Paul-hors-des-Murs, où le Général offrit le saint-sacrifice à l'autel de la Sainte-Vierge, en présence des Pères rangés, à genoux, autour de l'autel. L'assistance était nombreuse : on y remarquait plusieurs hommes dont la science et le talent étaient connus et cités; des jeunes gens appartenant aux familles les plus distinguées de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal; des prêtres célèbres par leur éloquence et vénérés pour leurs vertus : tous ayant fait les *Exercices spirituels* sous la direction des Pères : tous ayant reconnu que Dieu les appelait à le servir dans la Compagnie; tous soupirant après le moment de leur admission dans l'Ordre nouveau.

Avant la communion, le Père Général se tourne vers les assistants, tenant l'adorable corps de Jésus-Christ d'une main, et de l'autre la formule des vœux qu'il prononce d'une voix forte et assurée, entendue de tous. Il communie, se retourne de nouveau, tenant la patène sur laquelle reposent cinq hosties; chacun des Pères présents prononce à son tour la même formule, et ils reçoivent ensuite la sainte communion de la main de leur supérieur.

La Compagnie de Jésus était fondée (1).

La maison qu'elle habitait alors, et qu'on appelait *la tour Mélangolo*, était située au foro Morgana, près Santa-Catarina del Funari (2).

(1) Nous avons esquissé rapidement son origine et sa fondation, dont nous avons raconté tous les détails, si intéressants par eux-mêmes, dans notre *Histoire de saint Ignace de Loyola*. C'eût été nous répéter que de les reproduire ici.

(2) Elle la tenait à loyer d'un nommé Antonio Frerepani.

GÉNÉRALAT

DE SAINT IGNACE DE LOYOLA

1541 — 1556

I

La tour Melangolo était attenante à d'assez vastes bâtiments, dans lesquels un noviciat avait été ménagé. Le jour même où la Compagnie avait été constituée régulièrement, elle avait pu recevoir à la fois douze novices (1) préparés depuis longtemps par le zèle des Pères, et dont le premier était don Antonio d'Araoz, neveu du saint fondateur. Plusieurs autres aspirants devaient attendre encore la faveur de leur admission.

Le Général, nous l'avons vu, ne comptait à Rome que cinq profès; c'était trop peu pour les besoins de la maison, et il sentait la nécessité de rappeler au moins un des absents, lorsqu'un jour il est mandé subitement au Vatican : le Souverain-Pontife a besoin de l'entretenir sans retard. Ignace se rend à cet appel.

Le Pape l'accueille avec des larmes dans les yeux et dans la voix. Il vient d'apprendre par Robert, archevêque d'Armagh, les déchirants détails de la cruelle persécution que le roi d'Angleterre, Henri VIII, fait subir à la catholique Irlande, où les victimes de ce prince se comptent par milliers. Il est urgent d'envoyer à ces chrétiens qui n'hésitent pas à tout sacrifier à leur foi, et qui vont à la mort, comme les martyrs des premiers jours, avec un courage héroïque; il est urgent de leur envoyer des consolations

(1) Ribadeneira.

et des encouragements au nom du premier pasteur de la chrétienté. Il faut leur envoyer deux légats munis de tous les pouvoirs exigés par les circonstances, deux apôtres dont le zèle égale la science, dont l'abnégation et l'intrépidité soient à la hauteur des difficultés qu'ils auront à vaincre, des dangers qu'ils devront affronter. Ces apôtres, le Souverain-Pontife est sûr de les trouver dans la Compagnie de Jésus : c'est à elle qu'il les demande.

Ignace de Loyola, touché de ces déplorables nouvelles, oublie les besoins de son noviciat et de sa maison, ou plutôt il se multipliera lui-même, s'il le faut, pour suffire à tout, et il promet au Pape les Pères Codure et Brouet.

Pendant qu'on prépare au Vatican les pouvoirs et instructions destinés aux légats, Codure meurt; Salmeron est désigné pour le remplacer. Le titre et la dignité de légat apostolique ne changeront rien aux habitudes d'humilité et de pauvreté des deux apôtres : ils vont partir à pied, un bâton à la main, sans autre bourse que les trésors de la charité publique, sans autres provisions que leur bréviaire et leur confiance en Dieu. C'était chose nouvelle à Rome qu'un tel détachement dans les envoyés du Saint-Siége, se rendant à la cour d'un souverain; car les deux Jésuites avaient une mission à remplir auprès de Jacques V, roi d'Écosse, avant d'aborder en Irlande pour consoler et fortifier les chrétiens. Francesco Zapata, notaire apostolique, et aspirant à entrer dans la Compagnie, fait observer au Père Général qu'il faudra faire une traversée d'autant plus périlleuse que les circonstances sont plus critiques, et qu'il est plus prudent de la payer suivant l'exigence des capitaines, afin d'éviter leurs soupçons. Il offre de prendre à sa charge tous les frais du voyage, et sollicite la faveur d'accompagner les Pères et de partager leurs travaux et leurs dangers. Cette faveur lui est accordée, c'est par là qu'il commencera son noviciat.

Ignace de Loyola ne se préoccupe nullement des instructions confidentielles que les deux légats ont reçues du Saint-Siége : ce qui lui importe seulement, c'est que ses religieux ne puissent rien perdre de l'esprit de la Compagnie, et qu'en même temps ils sachent se montrer dignes de la haute mission qui leur est con-

fiée. Pour les aider à atteindre ce double but, il leur donne par écrit des conseils d'une sagesse et d'une habileté qu'on ne saurait assez admirer (1). Les deux légats, accompagnés de Francesco Zapata, se mettent en route, à pied, dans toutes les conditions de la pauvreté évangélique, le 10 septembre 1541 (2).

La Providence veillant sur nos voyageurs, ils purent arriver sans accident jusqu'en Écosse. Jacques V les attendait et les reçut avec tous les honneurs dus à leur dignité; il leur promit de rester fidèle à la foi de ses pères, et leur procura les moyens de se rendre en Irlande.

Privés de leurs pasteurs, n'ayant plus de prêtres pour leur distribuer le pain de la parole, pour leur administrer les sacrements, pour les aider à supporter la vie et à recevoir la mort, les Irlandais gémissaient dans le plus dur esclavage; mais ils conservaient leur foi, malgré ce dénuement de tout secours spirituel. Les envoyés du Souverain-Pontife le savaient, et ils espéraient être accueillis avec bonheur par ce peuple si abandonné. Il n'en fut pas ainsi. Dans le premier moment, chacun voyait en eux des émissaires déguisés de leurs tyrans. On refusait de les recevoir, ils ne trouvaient d'asile nulle part, et se voyaient sans aucune ressource dans ce pays inconnu où l'hospitalité et la charité étaient punies de mort, à moins qu'elles ne fussent exercées en faveur des hérétiques. Le zèle des Pères ne se décourage pas; leur patience, leur douceur, leur humilité, leur courage au milieu de tant de fatigues et de privations, finissent par convaincre les catholiques et gagner leur confiance. Les Jésuites passent trente-quatre jours à les confesser, à les consoler, à les instruire, à les fortifier.

Henri VIII est averti de leur présence en Irlande, leur tête est mise à prix, on les conjure de s'éloigner s'ils ne veulent attirer sur ce malheureux pays un redoublement de persécution, car le tyran a prononcé la peine de mort et la confiscation des biens contre le téméraire qui osera donner asile aux légats apostoli-

(1) Nous avons reproduit ce document dans notre *Histoire de saint Ignace de Loyola*.

(2) Le Père Genelli fixe la date de ce départ au 16.

ques. Les Pères se résignent. Ils emportent la consolation d'avoir pu parcourir l'île entière, d'y avoir éclairé bien des âmes, de les avoir toutes encouragées et bénies au nom du Père commun des fidèles, d'avoir enfin accompli leur mission. Leurs instructions portent qu'ils doivent reprendre le chemin de l'Italie, si leur séjour en Irlande devient un motif pour attirer de nouveaux malheurs sur les chrétiens : ils s'arrachent donc à ces âmes désolées et pourtant désireuses de leur éloignement, et leur promettent leurs prières et leur appui.

Dans l'excès de leur dévouement et de leur charité, les deux Jésuites voulaient tenter l'impossible : ils voulaient aller à Londres, se présenter devant le monarque apostat qui venait de décréter leur mort, et en appeler à sa conscience avec toute la force de la vérité, toute l'éloquence de la charité. Ils s'exposaient à être exécutés sur-le-champ; mais leur vie est à Dieu; ils seront trop heureux de lui en offrir le sacrifice pour une telle cause.

Ils partent dans cette résolution, ils touchent en Écosse et se voient forcés de renoncer à l'héroïque projet qu'ils ont formé. Les Écossais se sont levés en masse en faveur des nouvelles hérésies. Les Pères ne peuvent pénétrer nulle part et sont obligés de gagner la France : ils débarquent à Dieppe et se rendent à Paris, où ils laissent Francesco Zapata, qui y termina ses études. François Ier était en guerre ouverte avec Charles-Quint. Lorsque les deux Jésuites paraissent à Lyon, on s'émeut de la présence de ces hommes dont les vêtements usés annoncent la misère, et dont le langage indique un esprit des plus cultivés. L'un des deux est Espagnol, c'est plus qu'il n'en faut pour reconnaître en eux des espions de Charles-Quint. On les conduit en prison. Ils en appellent aux cardinaux de Tournon et Gaddi, qui résidaient dans la ville, et qui, les reconnaissant aussitôt, leur font rendre les honneurs réclamés par la dignité dont ils sont revêtus. Ils leur procurent des chevaux et des guides, afin qu'ils puissent traverser la frontière et voyager ensuite avec sécurité, et les obligent à accepter une somme d'argent suffisante pour arriver à Rome. Les Pères sont forcés de se rendre à leurs désirs.

II

L'hérésie cernait l'Italie; on apprenait à Rome, à la fin de l'année 1542, qu'elle avait même pénétré dans plusieurs villes, et que les populations de Foligno et de Faënza s'étaient laissé séduire à peu près entièrement. Paul III veut y envoyer des Jésuites pour reconquérir les âmes enlevées à l'Eglise : Ignace de Loyola ne peut lui offrir que Brouet et Salmeron, les seuls dont il puisse disposer, et l'hérésie est forcée de fuir. L'évêque de Modène sollicite un Jésuite pour son diocèse, Salmeron lui est donné, et le fleau des âmes est repoussé; le diocèse de Modène est renouvelé. Brouet est appelé à Montepulcione, où il opère les mêmes prodiges, et de là il est mandé par le cardinal Carpi, à Reggio, pour y réformer un monastère.

Pendant ce temps, Laynez faisait l'admiration de Venise. Il habitait à l'hôpital, malgré les instances du doge Pietro Lando, qui l'avait supplié de s'établir dans le palais. Il prêchait le matin, à tour de rôle, dans les diverses églises; le soir, il expliquait l'Evangile selon saint Jean, dans l'Eglise du Sauveur. Son éloquence excitait un si grand enthousiasme que le peuple passait la nuit à la porte de l'église où il devait se faire entendre le matin, et que les luthériens eux-mêmes se pressaient le soir dans celle du Sauveur, car c'était là qu'il attaquait et démasquait leurs doctrines avec une puissance de logique et de talent qu'ils étaient forcés d'admirer.

Le Père Laynez était maître de Venise : un seul trait le prouvera.

Le carême approchait : le missionnaire engage les Vénitiens, au nom de la douleur de l'Église, à renoncer à leurs plaisirs du carnaval. C'était leur demander le plus grand des sacrifices, mais le peuple de Venise ne pouvait se refuser à un désir de son apôtre. Les fêtes publiques, les folles réjouissances de ces trois jours furent remplacés, cette année-là, par des exercices de pénitence et de piété.

Le Doge, nous l'avons dit, avait fait au Père Laynez de vives et inutiles instances pour obtenir la faveur de le loger dans son palais. Plusieurs seigneurs n'avaient pas été plus heureux, et de ce nombre était André Lipomani. Ce dernier pourtant parvint à gagner le cœur et la confiance du Père; il renouvela ses sollicitations, et Laynez, poussé par la Providence, ne sut plus résister; il quitta l'hôpital et passa les dernières semaines de son séjour à Venise au palais de Lipomani. Son hôte, désirant lui témoigner sa reconnaissance, donne à la Compagnie son prieuré de Padoue pour y fonder un collége.

Les brebis égarées étaient rentrées au bercail, le zèle et la science du Père Laynez avaient rendu à l'Église tout ce que l'hérésie lui avait enlevé à Venise : la mission de l'apôtre était achevée, il court à Padoue, y rend à l'Église d'aussi éclatants services, et organise le collége dont André Lipomani est le fonda eur. De là, il se rend à Brescia, où il rencontre un moine apostat, dont l'éloquence a déjà fait de nombreuses victimes. La réputation de Laynez, les victoires qu'il a remportées sur l'hérésie à Venise et à Padoue, l'admiration qu'il y a excitée, rien de tout cela n'est ignoré à Brescia. L'apostat ne paraît pas s'en émouvoir : lorsqu'il apprend l'agitation produite dans la ville par l'arrivée du savant Jésuite, il annonce publiquement qu'il est prêt à le confondre : « Que je puisse seulement, dit-il, lui présenter quelques objections sur le purgatoire, et je le réduis au silence! Il sera bientôt luthérien! » Laynez a entendu le défi, il l'accepte. La lice est ouverte, les spectateurs s'y portent en foule, les deux champions sont en présence.

Le Père Laynez, placé en face de son adversaire, l'écoute sans l'interrompre, les yeux baissés, le visage calme, le maintien modeste et assuré. L'apostat, fier de ce silence, développe ses arguments avec une verve et un entrain qui semblent présager son triomphe. Les auditeurs sont haletants; l'impassibilité du Jésuite les tient dans la plus vive anxiété. Le moine se fatigue à développer ses arguments, et ne s'explique pas la patience et le mutisme du Père Laynez; tous les esprits sont en suspens... Enfin, l'apostat s'arrête, il n'a plus rien à dire, et demande au Jésuite de lui répondre, si toutefois il le peut.

Le Père Laynez, doué d'une mémoire prodigieuse, se lève, reprend chaque objection dans le même ordre qu'elles lui ont été présentées, et les réfute si clairement et si victorieusement, l'une après l'autre, que son adversaire avoue sa défaite, rentre dans le sein de l'Église, et devient l'ami le plus dévoué de son vainqueur.

Le Saint-Siége n'avait pu être indifférent à de tels succès. Voyant tout ce que l'Église pouvait attendre de l'Ordre naissant, il avait déjà annulé la restriction imposée par la bulle d'érection, qui limitait à soixante le nombre de ses religieux. Désormais, la Compagnie de Jésus pouvait admettre dans son sein tous les sujets qu'elle jugerait dignes de lui être associés. Cette mesure était d'ailleurs indispensable, car, de tous côtés, le Pape était sollicité d'envoyer des prêtres de la Société d'Ignace de Loyola, pour soutenir la lutte contre les prédicants luthériens qui se répandaient dans toute l'Europe, et portaient la désolation dans le champ de l'Église.

La Providence y avait pourvu. Le nombre des novices s'accroissait chaque jour. Ignace de Loyola surveillait lui-même leurs progrès spirituels et leur faisait subir les plus rudes épreuves pour fortifier leur vertu. Il ne les mettait aux études qu'après en avoir fait des saints. Ces épreuves, loin de décourager les aspirants, semblaient être pour eux un attrait, une séduction de plus.

III

Dans le plan du saint fondateur, la Compagnie de Jésus devait avoir des colléges possédant les mêmes priviléges que les universités; mais la création de ces colléges devait être un fruit de son développement. En attendant, les novices devaient être envoyés dans les diverses universités, pour y suivre leurs études et y prendre tous leurs grades.

Cette nécessité, toute providentielle, devait contribuer à l'accroissement de la Société.

Les premiers Pères avaient laissé à Paris des souvenirs qui ne s'effacent pas. On y avait applaudi leur talent, admiré leurs vertus, chéri leurs personnes, et on conservait avec eux de pieuses et douces relations. Ignace y avait envoyé plusieurs de ses novices, leur donnant pour supérieur le plus âgé et le plus parfait, Diego d'Eguia, son ami. Leur vie édifiante, la douceur de leurs manières, l'union fraternelle qui régnait entre eux, rappelaient les premiers Pères et les firent aimer et rechercher. Ils profitèrent de cette bienveillance pour engager leurs nouveaux amis à faire les *Exercices spirituels*, et bientôt ils comptèrent de brillantes recrues pour la Compagnie parmi les hommes les plus savants et les plus distingués.

En 1545, Guillaume Duprat, évêque de Clermont, un de leurs plus chauds admirateurs, leur offrit son hôtel à Paris pour y établir un collége; mais l'Université et le Parlement s'opposant à cette fondation, l'évêque de Clermont appela les Jésuites dans son diocèse et établit, à ses frais, un de leurs colléges à Billom. Ce fut le premier créé en France.

La plupart des universités se posaient en adversaires de la Compagnie de Jésus comme corps enseignant : les Jésuites étaient en si grande réputation de savoir et d'éloquence, que les plus savants professeurs ne voulaient voir en eux que des rivaux. A Paris, le Parlement joignait son opposition à celle de l'Université. L'esprit d'indépendance de ces deux corps ne pouvait accueillir un Ordre qui professait hautement la plus entière soumission au Saint-Siége; il fallait donc, à tout prix, le tenir éloigné.

Le saint fondateur, jugeant que l'heure de la Providence n'était pas venue, se contentait du bien que ses novices faisaient à Paris, et les y laissait en nombre suffisant pour pouvoir ouvrir un collége à l'hôtel de Clermont (1) lorsque les circonstances le permettraient.

En Espagne, les Jésuites ne rencontrèrent pas les mêmes obstacles. Don Antonio d'Araoz avait fait ses vœux le premier dans la Compagnie, après les dix Pères de la fondation. Obligé de faire

(1) On appelait ainsi l'hôtel de Guillaume du Prat, évêque de Clermont, occupé aujourd'hui par le collége Louis-le-Grand.

un voyage dans sa patrie, il est précédé à Barcelone par une lettre d'Ignace de Loyola qui l'annonce à Dona Isabel de Rosello. Cette nouvelle se répand aussitôt dans la ville où Ignace a laissé tant et de si touchants souvenirs. Riches et pauvres, tous veulent aller au-devant du neveu chéri de l'apôtre de Barcelone. A peine Antonio d'Araoz a-t-il paru qu'il est entouré, pressé, fêté, accueilli par les cris et les larmes de cette multitude expansive et reconnaissante. Dès le lendemain, il est forcé de monter en chaire pour satisfaire l'avidité des Barcelonais, et, comme on désire surtout l'entendre parler de Don Ignace de Loyola, c'est du saint fondateur et des fruits déjà produits par la Compagnie de Jésus qu'il entretient ses auditeurs. Toute la ville veut l'entendre raconter ces merveilles ; on lui demande de parler encore, et chaque jour il reparaît dans une chaire nouvelle. Mais l'avidité du peuple n'est pas satisfaite ; les églises sont trop petites pour contenir la foule qui accourt de toute part : le Père d'Araoz est contraint de parler en plein air, sur un échafaud dressé au milieu de la plus grande place. Cette place est couverte d'auditeurs, les fenêtres de chaque maison en sont garnies, les toits surchargés. L'enthousiasme du peuple excite l'éloquence du Père, les esprits s'exaltent, on veut une maison de l'Ordre dans la ville de Barcelone, toutes les bourses viennent s'offrir, la maison est fondée et n'attend plus que les Pères tant désirés.

Araoz poursuit son voyage à travers la Castille. A Burgos et à Valladolid, on le presse de se faire entendre comme à Barcelone, et il obtient le même succès : chacune de ces villes réunit aussitôt le matériel nécessaire pour une maison de la Compagnie. Dans les provinces basques, il est forcé de céder au peuple, qui le fait parler en pleine campagne, et qui monte sur les arbres pour l'écouter. Le vice-roi de Catalogne, don Francisco de Borgia, duc de Gandie, entend le Père d'Araoz, et désire l'entretenir en particulier. Le Père lui donne lecture de la bulle de Paul III, renfermant le but et le plan de la Compagnie. Le vice-roi s'écrie que cet Ordre lui paraît d'origine céleste, et il promet d'employer tout son pouvoir à le propager en Espagne.

Jean III, roi de Portugal, avait demandé au Pape, dès les premiers jours de l'année 1540, des prêtres de la Société d'Ignace de

Loyola pour évangéliser les colonies portugaises des Indes-Orientales. Son ambassadeur à Rome, don Pedro de Mascarenhas, devait solliciter six de ces missionnaires dont la réputation était déjà européenne : « Nous ne sommes encore que dix, lui avait répondu le saint fondateur; si nous vous en accordons six que restera-t-il pour le monde entier? »

L'avenir de la Compagnie de Jésus était dans cette réponse.

Nous avons vu que deux membres seulement de la petite Société avaient été accordés au roi de Portugal. Il est vrai que l'un des deux était François de Xavier.

Partout et toujours les disciples d'Ignace exerçaient l'apostolat auquel ils avaient voué leur vie. Rodriguez, parti par mer pour se rendre à Lisbonne, bien que malade d'une fièvre intermittente, prêche, confesse, convertit les pécheurs, soigne les malades, console les mourants, se fait bénir de tout l'équipage pendant la traversée. François de Xavier, parti par la voie de terre avec l'ambassadeur et sa nombreuse suite, se fait chérir de tous, et parle si bien aux âmes, qu'il est contraint de s'arrêter sur les chemins pour confesser les gens de la suite qu'il a convertis, et d'entendre dans les hôtelleries ceux qui occupent une position plus élevée près de don Pedro de Mascarenhas.

A Lisbonne, les deux Pères demandent l'aumône dans les rues, logent à l'hôpital de Tous-les-Saints, et prêchent et confessent avec tant de succès, qu'ils ne peuvent suffire à l'empressement de la foule. Le roi fait d'inutiles instances pour les avoir à demeure dans son palais; ils ne veulent d'autre asile que celui des pauvres. Leur sainte vie venant en aide à l'onction de leur parole, ils obtiennent des prodiges de conversion et de réforme. Le roi tient à les conserver, ils resteront en Portugal, ils y feront naître des vocations, on leur fondera des maisons et des colléges; plus tard, on enverra des missionnaires formés par eux dans les colonies des Indes.

Mais telle n'est pas la volonté divine. Ignace consent à laisser le Père Rodriguez en Portugal; mais le Père de Xavier doit partir pour les Indes; le Souverain-Pontife, à la demande du roi, lui donne le titre et les pouvoirs de nonce apostolique pour tout l'Orient, et il s'embarque, au grand regret de la cour et de la ville,

le 7 avril de l'année 1541. C'était le jour anniversaire de sa naissance : il avait trente-cinq ans.

Les deux Jésuites avaient déjà formé des disciples. François de Xavier en emmenait deux dans les Indes, Simon Rodriguez gardait les autres. L'année suivante, le roi leur donnait à Lisbonne la maison de Saint-Antoine-Abbé, et leur nombre s'accrut si rapidement que, quelque mois après, ils fondaient le célèbre collége de Coïmbre qui devait être une pépinière de missionnaires pour les Indes. Deux ans plus tard, ce collége comptait soixante Pères ou novices. Le bien opéré par leur zèle et leur sainteté personnelle était si général et si prodigieux, que le roi disait souvent : « Je voudrais qu'il y eût une maison de Jésuites dans chaque ville de mon royaume. »

IV

Nous avons vu le Père Lefèvre quitter Rome au mois d'octobre 1640, sur l'ordre du Pape, pour accompagner l'envoyé de Charles-Quint, don Pedro Ortiz, à la diète de Worms. Lefèvre arrivait là avec le titre de théologien du Saint-Siége, pour prendre part au colloque proposé par les luthériens. Ces conférences, les hérétiques les avaient bruyamment provoquées comme un défi jeté à l'Église romaine; les uns les désertèrent promptement, les autres, refusant ou éludant toute discussion sérieuse et suivie, ne cherchaient qu'à lasser la patience des docteurs catholiques.

Le Père Lefèvre, voyant leur mauvaise foi, s'attache à exercer un autre ministère. Il a reconnu que les progrès de l'hérésie, en Allemagne, tiennent à l'ignorance du peuple et à celle plus dangereuse encore d'un clergé livré à ses passions. Dans la ville de Worms, un seul prêtre méritait l'estime, c'était le doyen du chapitre, ayant le titre et les pouvoirs de vicaire général. Découragé par la défection du peuple et les scandales du clergé, il allait abandonner la ville et laisser la place aux ennemis.

Le Père Lefèvre le console, lui offre son zèle et son concours,



SAINT FRANÇOIS DE XAVIER.

ranime son courage, se met à l'œuvre, et lui ramène toutes les brebis égarées.

De là, il se rend à Spire où il recueille des fruits en abondance. Mais il est appelé à Ratisbonne pour assister au synode que devaient tenir, en présence de l'empereur, les catholiques et les luthériens. Durant la route, le Jésuite s'occupe des intérêts spirituels des officiers impériaux qui voyagent avec lui ; car tous les instants de sa vie doivent être employés à la plus grande gloire de Dieu.

La diète de Ratisbonne fut en tout semblable à celle de Worms : la mauvaise foi des protestants empêcha tout résultat sérieux. Le Père Lefèvre dut se livrer à un ministère plus fructueux : il catéchisa, il prêcha, il donna les *Exercices spirituels* aux évêques aux princes, aux docteurs, aux ambassadeurs, à tous les membres de la diète. Tous, charmés de l'onction de sa parole, entraînés par son éloquence, se pressaient chaque jour autour de sa chaire ; tous lui confièrent la direction de leur conscience, même le prince Charles de Savoie, fils de son souverain.

De Ratisbonne, il passa à Nuremberg et commençait à y recueillir des fruits consolants, lorsqu'il reçoit l'ordre de se rendre en Espagne. Ignace de Loyola ne pouvait laisser dans l'abandon les champs de l'Allemagne que Lefèvre allait quitter ; il y envoya Claude Lejay et Nicolas Bobadilla.

Le Père Lefèvre avait fait un bien prodigieux à l'élite de la noblesse et du haut clergé, dans la ville de Ratisbonne ; il n'avait pas eu le temps d'attaquer les degrés inférieurs : ce fut l'œuvre du Père Lejay. Mais, dès qu'il voulut rappeler les prêtres à l'esprit et aux vertus du Sacerdoce, il y eut un soulèvement général contre lui ; les hérétiques saisissent l'occasion, ils crient : « Mort aux Jésuites ! » Ils veulent le jeter dans le Danube : on en prévient l'apôtre. « Que m'importe, répond le Père Lejay, d'aller au ciel par la voie d'eau ou par la voie de terre ! » Et il continua son œuvre avec plus de succès qu'on n'eût osé l'espérer.

Le Père Bobadilla, de son côté, était conduit aux conférences de Vienne par Ferdinand Ier, roi des Romains. Là il prêchait tous les jours en italien ou en latin, et discutait avec les plus savants

hérétiques en présence du roi. Il accompagne ensuite le nonce du Pape à la diète de Nuremberg ; puis, sur l'ordre de Ferdinand, il part avec son ambassadeur, l'évêque de Nassau, pour celle de Spire, et de là à celle de Worms. Après ces dernières assemblées, les évêques se disputaient le savant Jésuite, chacun voulait l'emmener dans son diocèse pour le mettre aux prises avec les luthériens ; mais Bobadilla, cédant aux instances du roi des Romains, retourne à Vienne et entreprend la réforme du clergé de cette ville. Dieu répand de telles bénédictions sur ce glorieux apostolat, que Ferdinand ravi de ses succès, le nomme son théologien à la nouvelle diète de 1543. Le Jésuite y confond l'hérésie, raffermit la foi dans les cœurs catholiques, ranime la piété dans les âmes et se rend à la diète de Ratisbonne, où il rencontre le Père Lejay. Le nonce du Pape, voyant arriver le théologien du roi Ferdinand, pense pouvoir se dispenser de conserver le sien ; il envoie Lejay à Ingolstad, que l'hérésie envahissait. Un synode s'ouvrit bientôt après à Salzbourg. L'archevêque, frère du duc de Bavière, désire y avoir Lejay pour son théologien. Le Jésuite s'y rend. Tous les évêques présents, admirant la science profonde de l'humble religieux, le consultaient chaque jour avant les séances. Sur leur demande, il rédigea, pour eux, un resumé de son opinion sur chacun des points mis en discussion par l'empereur. Son avis fut adopté par tous les prélats.

La situation de l'Allemagne était grave. Les Pères Bobadilla et Lejay, quelles que fussent leur activité et la puissance de leur parole, ne pouvaient suffire à tout. Plusieurs évêques, plusieurs princes redemandaient le Père Lefèvre, que l'ambassadeur de l'empereur avait emmené en Espagne ; le Pape le rappela. Pierre Lefevre, dans le peu de temps qu'il avait pu donner à chacune des villes où don Pedro Ortiz l'avait fait séjourner, s'y était dévoué surtout à l'instruction des pauvres et des enfants. Il avait été présenté aux princesses Marie et Jeanne, filles de Charles-Quint ; il en avait profité pour leur donner des avis spirituels qui devaient porter de grands fruits. Ce fut en ce moment que l'ordre du Souverain-Pontife le rappela en Allemagne. Deux prêtres de la chapelle royale voulurent le suivre dans cette mission, et entrerent ensuite dans la Compagnie : c'étaient don Juan d'Aragon et Alvarez Al-

fonso. L'humilité et la pauvreté du saint Jésuite leur paraissaient un honneur et un trésor préférables à toutes les grandeurs, à toutes les richesses de la cour.

Au mois d'octobre 1542, Lefèvre était à Spire. Son arrivée jeta l'épouvante dans le clergé, qui, scandaleux et ignorant comme l'était partout le clergé allemand, se persuada que le Jésuite avait pour mission de travailler à l'éclairer et à le réformer. Il ne se trompait pas. L'œuvre était épineuse et difficile, surtout dans la disposition irritée de tous les esprits. Mais le Père Lefevre était la douceur, la patience, la charité mêmes : il s'insinua dans les cœurs les plus rebelles, gagna la confiance et l'amitié de chacun, les amena tous à faire les *Exercices spirituels*, et renouvela toute la ville. L'archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg, l'appelle auprès de lui, le Père s'arrache aux pasteurs et aux brebis qu'il a ramenées à Dieu, et il se rend à Mayence, où les défections religieuses étaient innombrables. Là encore, sa douceur et son zèle font des merveilles de conversion. Les apostats rentrent dans le sein de l'Église, le clergé revient à ses devoirs et sacrifie à la pénitence et à l'étude le temps qu'il donnait à ses plaisirs. Mayence a repris une nouvelle vie. L'archevêque n'a plus d'expressions pour témoigner sa reconnaissance au Jésuite.

L'archevêque de Cologne, Herman de Weiden, séduit par les faciles doctrines de Luther, chancelait visiblement. Les catholiques du diocèse s'effraient, la défection du pasteur peut entraîner celle du troupeau, Ils supplient le Père Lefèvre d'accourir au secours d'un diocèse si dangereusement menacé. Le Jésuite se rend à Cologne : il était trop tard pour retenir l'archevêque sur la pente de l'abîme où il s'était laissé entraîner; mais, grâce à la parole et au zèle du Père Lefèvre, le troupeau ne suivit pas l'exemple du pasteur, et resta fidèle à la foi de l'Église romaine.

Le prince Philippe, fils de Charles-Quint, allait épouser la princesse Marie, fille du roi de Portugal. Jean III demande au Souverain-Pontife et à Ignace de Loyola un ou deux Jésuites pour accompagner la princesse en Castille; il désire le Père Lefèvre préférablement à tout autre. Le Pape fait donner l'ordre à Lefèvre de se rendre à Lisbonne. L'humble religieux quitte tout à la voix d'Ignace et à celle du Pape; le nonce veut le retenir à Cologne,

où sa présence a déjà fait tant de bien. Lefèvre lui répond qu'il a fait vœu d'obéissance, et il part. En passant à Louvain, il est pris d'une fièvre pernicieuse; les novices de la Compagnie, qui étudient à l'Université de cette ville, lui prodiguent leurs soins, et, pendant que la fièvre le dévore, il engage l'un d'eux, Francisco Strada, à donner les *Exercices spirituels* pupliquement, afin de ranimer la piété et d'affermir la foi des catholiques de Louvain. Le conseil est suivi. Francisco Strada amène au malade une foule d'hommes que les *Exercices* ont transformés, et, malgré les souffrances auxquelles il est en proie, il leur donne ses avis spirituels. Dieu bénit sa parole, vingt et un jeunes gens des familles les plus distinguées entrent dans la Compagnie.

La Providence avait elle-même empêché le voyage de Lefèvre en Portugal, il dût retourner à Cologne. Une grande douleur l'y attendait. L'archevêque ne s'était pas encore ouvertement démasqué, mais il favorisait les hérétiques et les autorisait secrètement à prêcher leurs funestes doctrines. Lefèvre, en arrivant, y trouve trois des plus fameux sectaires : Bucer, Pistorius et Philippe Mélanchton. Il les attaque avec tant de vigueur et de science qu'après une des luttes les plus energiques de part et d'autre, la victoire reste au Jésuite, et les sectaires prennent la fuite honteusement. Afin de consolider son œuvre et d'avoir des champions toujours prêts à prendre la defense de la vérite dans une ville aussi exposée aux attaques et aux surprises de l'ennemi, Lefèvre y établit un collège de la Compagnie, dont Léonard Kesser fut nomme recteur; le savant Canisius faisait partie de ce collège, Lefèvre pouvait quitter Cologne en toute sécurité. Le roi de Portugal le demandait de nouveau, il partit le 12 juillet 1544.

Les luthériens, se croyant le champ libre, reparaissent après son départ plus ardents que jamais. Canisius se montre et leur répond avec autant de force que Lefèvre. L'archevêque passe dans leurs rangs; les Jésuites n'en sont que plus zélés dans la lutte. Les hérétiques, se voyant vaincus, crient : Aux armes! et, rappelant un ancien décret qui exclut les nouveaux ordres religieux, ils arrachent aux magistrats un arrêt d'expulsion contre les Jésuites. Les Pères, chassés de leur demeure, se réfugient en partie chez les Chartreux, d'autres ailleurs, tous restent dans la

ville, demandent l'aumône, souffrent toute sorte de privations, mais n'abandonnent pas les âmes. Ils exercent leur saint ministère avec autant de dévouement et de noble assurance qu'auparavant. Touchés de leur patience et de leur courage, les magistrats se condamnent eux-mêmes, retirent leur arrêt d'expulsion et rendent leur collége aux Jésuites.

Cet événement avait dévoilé la mauvaise foi des hérétiques. L'archidiacre Gropper et le clergé s'en alarmèrent; Canisius fut prié d'aller, au nom de l'électorat de Cologne, porter les doléances des catholiques aux pieds de l'empereur et de l'évêque de Liége, Georges d'Autriche, oncle de Charles-Quint et fils de Maximilien Ier. Sa mission eut un plein succès. Herman de Weinden fut dépouillé par l'empereur de son titre d'électeur-archevêque, et il fut excommunié par le Pape. Adolphe de Schaumbourg le remplaça sur le siége de Cologne.

Cependant le Père Lefèvre arrivait à Lisbonne, y trouvait Antonio d'Araoz, dont l'éloquence attirait les masses des quartiers les plus éloignés, et il le quittait aussitôt pour se rendre à Évora, où résidait la cour. Le roi, voulant nommer Lefèvre patriarche d'Éthiopie, avait désiré le voir et s'entretenir longuement avec lui. Il appréciait l'esprit de la Compagnie de Jésus, au point qu'il eût voulu confier à ses membres toutes les missions difficiles et délicates dans lesquelles la gloire de Dieu pouvait être intéressée. Il désira que Lefèvre se fît entendre à la cour et à la ville, et, après avoir satisfait le monarque et visité le collége de Coïmbre, où chaque jour des intelligences d'élite sollicitaient leur entrée dans le nouvel Institut, Lefèvre et Araoz quittaient le Portugal, traversaient l'Espagne, toujours prêchant, convertissant, confessant et laissant l'exemple de leurs vertus. La demeure de leur choix est partout celle des pauvres, l'hôpital. Nulle part, ils n'acceptent d'autre gîte. Ces religieux, dont la célébrité est européenne, que les princes et les têtes couronnées se disputent, que la noblesse et le peuple admirent et chérissent à l'envi, ces religieux ne veulent rien perdre de l'esprit qui les fait si grands : ils veulent conserver l'humilité qui fait leur gloire, le dénuement qui fait leur richesse. Plusieurs villes les supplient d'établir des colléges dont elles font tous les frais; c'est au milieu de ces

triomphes que le Père Lefèvre reçoit l'ordre de se rendre à l'ouverture du Concile de Trente. Le Souverain-Pontife y envoyait Laynez et Salmeron en qualité de théologiens du Saint-Siège ; il désirait leur adjoindre Lefèvre au même titre.

Lefèvre était malade. Il n'avait que quarante et un ans ; mais tant et de si rudes travaux l'avaient épuisé. Ses amis veulent le retenir :

« Voyager ainsi est imprudent, lui disent-ils ; c'est courir à la mort !

— Il n'est pas nécessaire de vivre, répond le Jésuite ; mais il est nécessaire d'obéir. »

Il part, prêche sur son chemin, malgré la fièvre qui le brûle, s'embarque à Barcelone au commencement de juillet, arrive à Rome à la fin du même mois et meurt dans les bras de son Père Ignace, le 1er août 1546. Il avait obéi, il mourait heureux et laissait ses frères vivement affligés de perdre sitôt cet aîné de leur grande famille, et qui, en si peu d'années, avait rendu à l'Église des services si importants ; ils craignaient de ne le voir jamais remplacé :

« Il le sera, leur dit Ignace, dont le noble visage était inondé de larmes ; un grand personnage entrera dans la Compagnie, contribuera beaucoup à son accroissement et fera l'édification de notre Société par ses éminentes vertus. »

Dieu venait de lui révéler la vocation du duc de Gandie.

Pendant que ses disciples confondaient les hérétiques, ramenaient à l'Église les âmes égarées, réformaient le clergé et les ordres monastiques, convertissaient les pécheurs, évangélisaient les nations infidèles et posaient partout des maisons de la Compagnie, le saint fondateur rédigeait les constitutions de son ordre et créait dans la Ville éternelle des œuvres impérissables.

Il fondait un catéchuménat pour les juifs qui, voulant embrasser le christianisme, étaient privés de leur fortune et restaient sans moyens d'existence. Depuis sa création, cette œuvre n'a cessé de porter des fruits admirables. Il fondait le monastère de Sainte-Marthe pour servir de refuge aux pécheresses qui n'étaient pas appelées à la vie religieuse, et celui de Sainte-Cathe-

rine pour y recueillir les jeunes filles dont la pauvreté exposait la vertu. Il fondait deux orphelinats, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles.

Tout cela ne l'empêchait pas de surveiller lui-même les dispositions des novices, de leur donner des avis particuliers, d'aider leurs maîtres à les former aux vertus qui font les saints. En même temps, il dirigeait toutes les affaires et toutes les maisons de la Compagnie, entretenait des correspondances avec les princes et les souverains de l'Europe et était souvent consulté par les évêques, les cardinaux, le Souverain-Pontife lui-même. Il semblait se multiplier et suffisait à tout (1).

François de Xavier renouvelait dans les Indes les merveilles de la prédication des premiers Apôtres de Jésus-Christ. Chacun de ses pas était une conquête sur l'enfer. Les prodiges les plus éclatants appuyaient sa puissante parole; les Indiens le surnommaient le *Dieu de la nature*, et dans l'espace de dix années on le vit porter l'Évangile sur une étendue de trois mille lieues, conquérir une infinité d'âmes, remplir le monde du bruit de ses miracles et de son magnifique apostolat, mériter enfin les glorieux titres que la grande voix de l'Église lui décerna plus tard, d'Apôtre des Indes et du Japon, et de Protecteur de l'Orient. Nous avons raconté l'admirable apostolat de l'illustre Xavier, nous ne pouvons nous répéter (2). Disons seulement ici qu'il avait solidement établi la Compagnie de Jésus dans les Indes, que les novices du collége de Goa ne le cédaient en rien à ceux de Rome, et qu'à la mort du grand Xavier (1552), la Compagnie de Jésus avait déjà la gloire de compter des martyrs dans ses rangs.

En 1550, les Badages venaient attaquer les chrétiens de la côte de la Pêcherie, dans le Travancor; le Père Antonio Criminale ordonne à ses néophytes de se réfugier sur les vaisseaux portugais, dirige leur fuite et ne veut marcher que le dernier. Son troupeau le conjure de se mettre à l'abri des ennemis, il refuse de faire un pas pour sauver sa vie avant d'avoir assuré celle de tous ses en-

(1) Voir l'*Histoire de saint Ignace*.
(2) *Hist. de saint François de Xavier* (2 vol. — Bray, édit., — 2e édition).

fants en Jésus-Christ. Mais les Badages les ont poursuivis jusqu'à la plage, et le missionnaire, voyant tout espoir perdu pour eux, se retourne vers les barbares et leur présente sa poitrine en demandant grâce pour les chrétiens. Les païens se précipitent sur le saint Jésuite, les uns le percent de leurs lances, les autres de leurs flèches, et, le croyant mort, ils veulent le dépouiller de ses vêtements. Le Père Criminale vit encore ; il aide ses bourreaux à lui retirer les pauvres habits qui le couvrent, et il s'envole au ciel.

Dans la même année, le Père Nunhez Ribeira était empoisonné par des sauvages à Amboine. L'année suivante, c'était Melchior Gonzalez qui allait à son tour recevoir la couronne réservée aux martyrs. Ce saint religieux, empoisonné par un païen, avait pu accepter la mort avec confiance : il portait ses mains pleines devant Dieu. En très-peu de temps il avait converti et baptisé plus de quatre cents païens à Baçaïm, y avait fait bâtir une église en l'honneur de la très-sainte Vierge, y avait fondé un collége pour les enfants chrétiens, et avait converti la plus grande partie de l'île de Salcète. L'œuvre de la Sainte-Enfance peut faire remonter son origine jusqu'à Melchior Gonzalez. Ce saint missionnaire s'était aperçu que les Indiens de Tana vendaient leurs propres enfants aux musulmans, qui en faisaient leurs esclaves. Touché de compassion, il tend la main aux chrétiens, reçoit l'aumône de chacun, va mettre une enchère sur les petites victimes de la cupidité de leurs pères et les donne à Jésus-Christ. Il avait sauvé ainsi une multitude d'âmes, Dieu l'avait récompensé par la grâce du martyre.

En 1552, le Frère Luiz Mendez, catéchiste sur la côte de la Pêcherie, était surpris par les Badages, pendant son oraison ; il était percé de coups de lances, et les idolâtres, après l'avoir ainsi déchiré, lui tranchaient la tête. Le Père Paul Vallez fut martyrisé également par les mêmes sauvages dans cette invasion. La Compagnie de Jésus comptait donc déjà six martyrs dans les Indes, et sentait doubler ainsi sa force et sa puissance.

Pendant que François de Xavier portait l'Évangile et la Croix de Jésus-Christ dans l'empire du Japon, le Brésil s'ouvrait au zèle de ses frères. En 1549, Emmanuel Nobrega, Juan d'Azpil-

cueta (1), Antonio Perez. Leonardo Nunhez, San-Diego et Rodriguez, s'embarquaient sur une flotte portugaise dont le but était de bâtir une ville sur le golfe de Bahia. Cette cité devait être chrétienne, et avant de la peupler, il fallait lui préparer et lui civiliser des habitants. Les Jésuites s'offrent pour cette œuvre si difficile, si périlleuse, si digne de leur zèle. La ville de San-Salvador est promptement bâtie, les Pères ont rapidement appris la langue brésilienne, ils commencent à prêcher.

Les Brésiliens, peuple cruel et barbare, n'hésitaient pas à dévorer les cadavres de leurs ennemis et se livraient aux plus extravagantes superstitions. Les Jésuites les civilisent et les régénèrent en se faisant aimer. Ils pénètrent dans les forêts où ces sauvages vivent dans l'abrutissement le plus honteux, ils leur parlent avec une douceur qui les charme, une charité qui les séduit; et après une année de patience, de fatigues et d'indicible abnégation, le Père Nobrega créait trois résidences, l'une à San-Salvador, les deux autres dans le voisinage de cette ville. Dans l'intérieur des terres, il y avait des peuples à découvrir, des âmes à sauver : le Père Nunhez les cherchait et les sauvait.

Don Pedro de Correa, d'une des plus anciennes familles de Portugal, vivait depuis longtemps au Brésil, dont il avait fait la conquête, et s'était fort peu occupé jusqu'alors de le civiliser par le christianisme. Son but unique était d'employer les indigènes à enrichir les trésors du Portugal. Le Père Nunhez lui montre le pouvoir de la charité apostolique sur ces natures sauvages, et les prodiges qu'elle opère. Don Pedro admire le Jésuite à l'œuvre, il est touché de tant de zèle et d'abnégation, il en apprécie le mérite, il en admire les récompenses dans une autre vie, et il veut, lui aussi, tout sacrifier en ce monde, il veut ne plus travailler que pour la gloire de Dieu et pour sauver des âmes au prix de sa vie. Il entre dans la Compagnie de Jésus.

(1) Il n'existait d'autre famille de ce nom que celle de saint François de Xavier, dont la mère était la dernière. Le roi de Navarre ayant exigé que le nom d'Azpilcueta fût continué par l'un des fils de cette héritière, ainsi que le nom de Xavier, c'était le capitaine don Juan, frère aîné du grand apôtre, qui le portait. Le Jésuite Juan d'Azpilcueta était donc neveu de saint François de Xavier.

A l'exemple de saint François de Xavier, dont la méthode était connue par sa correspondance, les Pères avaient mis en cantiques les principales vérités du christianisme, et ils les faisaient chanter aux enfants dans les rues ou dans les forêts. Bientôt les parents les répétèrent pour le plaisir de chanter, et ils apprirent ainsi sans difficulté ce qu'ils n'auraient pu retenir autrement. Parmi ces peuplades, plusieurs étaient anthropophages; les missionnaires tentent de s'opposer à cette hideuse cruauté, et les sauvages, irrités de cette seule proposition, menacent leurs apôtres de les traiter en ennemis et de leur faire subir le sort des vaincus, les assurant qu'ils seront bientôt dévorés. Les Jésuites ne s'effrayent nullement, continuent leur mission de charité et parviennent à triompher de tous les obstacles et à soumettre tous ces peuples au joug évangélique.

En 1553, saint Ignace formait du Brésil une province de la Compagnie, dont le Père Nobrega fut nommé provincial. Plusieurs écoles avaient été fondées pour l'instruction et l'éducation des enfants; deux maisons religieuses existaient déjà dans la colonie de Saint-Vincent, les missions prospéraient et s'étendaient avec une étonnante rapidité.

V

La cathédrale de Trente offrait un spectacle des plus imposants le 13 décembre 1545. On y voyait réunis six cardinaux dont trois légats qui, plus tard, montèrent sur le siége de saint Pierre, onze archevêques, soixante-neuf évêques, six ambassadeurs, deux procureurs d'évêques, six abbés, sept généraux d'ordre, huit docteurs en droit canon et en droit civil, douze docteurs en théologie, douze théologiens de l'ordre des Dominicains, quatorze des Frères-Mineurs, onze des Frères-Conventuels, six de l'ordre de Saint-François, neuf des Carmes, cinq des Servites.

Cette grande assemblée ouvrait le célèbre Concile de Trente appelé depuis longtemps par les vœux de l'Eglise pour décider plusieurs points mis en discussion par les hérétiques, et fixer la foi des catholiques chancelants.

Dans le courant du mois de mai de l'année suivante (1546), on vit se joindre à cette réunion de personnages si éminents par leur science ou par leur dignité, trois prêtres dont la pauvreté extérieure contrastait singulièrement avec le luxe et l'éclat qui les environnaient. Leur vêtement était celui des prêtres séculiers; mais au doux recueillement de leurs physionomies, à l'humble gravité de leur maintien, au calme et à la modestie de leur regard, on sentait le religieux. Don Diego Hurtado de Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint, leur serrait la main affectueusement; les cardinaux paraissaient en relations habituelles avec eux; plusieurs évêques les traitaient en amis.

A leur première apparition, quelques-uns des étrangers présents s'étaient demandé quels pouvaient être ces jeunes prêtres que les plus grands personnages accueillaient avec tant de faveur, et qui ne craignaient pas de se présenter dans cette auguste assemblée couverts d'une soutane aussi pauvre, aussi usée.

Le mystère avait été promptement éclairci; chacun avait murmuré en les voyant : « Ce sont les deux théologiens du Pape et celui du cardinal Othon, évêque d'Augsbourg; ils sont tous les trois de la Compagnie de Jésus. »

Le mystère avait cessé, l'étonnement s'était accru. La Compagnie de Jésus n'avait encore que cinq années d'existence; elle ne comptait qu'un très-petit nombre de profès, et c'était à elle que le Souverain-Pontife demandait ses légats pour les missions les plus importantes et les plus périlleuses; c'était à elle qu'il demandait les théologiens chargés de porter la parole en son nom dans un Concile œcuménique pour défendre la discipline et la foi de l'Église, ainsi que pour soutenir les droits du Siége apostolique.

Malgré toutes les vertus des jeunes Pères, il était à craindre qu'un tel honneur n'excitât de fâcheuses rivalités. Le Père Laynez n'avait que trente-quatre ans, le Père Salmeron n'en avait que trente-et-un, et l'un et l'autre avaient été choisis par le Pape

dans cette circonstance, la plus solennelle qui fut jamais. Le Père Lejay représentait le cardinal Othon Truschez, évêque d'Augsbourg.

Saint Ignace, effrayé de tant d'honneurs et redoutant sur toutes choses ce qui pouvait altérer l'esprit d'humilité dans les membres de la Compagnie, avait donné d'admirables instructions aux trois Pères qui allaient prendre part au Concile (1), et ces instructions, écrites de la main même de leur Père Général, les fervents religieux s'attachèrent à les suivre de tous points. On les voyait servir et soigner les malades dans les hôpitaux, visiter les prisonniers, faire le catéchisme aux enfants, mendier le pain pour les pauvres, prêcher et confesser, sans que rien de tout cela nuisît aux travaux exigés par le Concile.

Consultés chaque jour par les cardinaux, les prélats, les docteurs, ils devaient être toujours prêts à résoudre les cas les plus difficiles, les questions les plus épineuses. L'assemblée avait chargé Laynez, dont la mémoire était merveilleuse, de faire le résumé de chaque discussion. La manière dont il s'en acquitta dès les premiers jours produisit une si vive impression qu'il fut décidé que ce remarquable travail serait continué, conservé et inséré dans les actes du Concile, mot à mot, tel qu'il sortirait de la plume de Laynez.

Les deux théologiens du Pape avaient à rechercher les actes des Conciles, les bulles pontificales et les opinions des docteurs et des Pères de l'Église qui devaient appuyer la réfutation des doctrines hérétiques. Pendant qu'ils étaient occupés de cet immense travail, le Père Salmeron prononça un discours latin qui excita un véritable enthousiasme ; les évêques déclarèrent à l'unanimité qu'un tel discours devait être publié. Il le fut en effet et il existe encore.

Il n'était accordé qu'une heure aux orateurs. Lorsqu'on eut entendu plusieurs fois le Père Laynez, dont l'éloquence égalait la science, et dont la logique écrasait ses adversaires avec une incomparable supériorité, il fut décidé que l'on ferait une excep-

(1) Nous avons reproduit ce document dans l'histoire du saint Fondateur de la Compagnie de Jésus.

tion en sa faveur et qu'il pourrait parler trois heures de suite pour abréger les discussions.

Cependant, une maladie contagieuse vient s'abattre sur la ville de Trente et ses environs, et le Concile est transféré à Bologne le 11 mai 1547 ; ce changement déplaît à Charles-Quint, et plusieurs évêques espagnols et allemands retournent dans leurs diocèses. Le Synode général étant suspendu et ajourné, les évêques et les docteurs présents à Bologne ne purent s'occuper que des travaux préparatoires à la future session.

Durant trois mois, on traita les questions dogmatiques sur la Pénitence : le Père Laynez sut répandre tant de clarté sur la matière, que les cardinaux-légats lui ordonnèrent de rédiger son opinion sur chaque sacrement. Il le fit avec un talent auquel tout le Synode applaudit, et cette opinion servit de base à la plupart des décrets du Concile.

Ces triomphes renouvelés n'altéraient nullement l'humilité des disciples de saint Ignace. Hors de ces réunions, on les voyait toujours pauvres, toujours simples, instruire les enfants et les ignorants, consoler et servir les malades, quêter pour ceux qui manquaient de pain. Les légats les avaient forcés d'accepter, à titre d'aumône, une soutane neuve plus convenable au rang qu'ils occupaient parmi les docteurs du Concile : les Pères s'étaient soumis. Ils se couvraient de cette soutane pour se rendre aux assemblées, mais ils s'empressaient de s'en dépouiller dès qu'ils étaient rentrés chez eux, et reprenaient leurs vieux vêtements, leur parure de choix, afin de ne rien perdre de leur esprit de pauvreté.

Le 10 septembre de la même année 1547, le duc de Parme, Louis Farnèse, était assassiné au cri de *Vive la liberté!* Chacun courut aux armes; les insurgés s'étaient emparés du château ducal, la guerre civile menaçait l'Italie tout entière, il devint impossible de continuer les travaux du Concile, il fallut les suspendre et attendre le retour de la paix pour une nouvelle session.

Pendant que le Père Claude Lejay expliquait dans le Concile la doctrine de saint Paul sur la Grâce, le diocèse de Trieste devenait vacant par la mort du titulaire. Le roi des Romains, Ferdinand Ier, demande aussitôt un membre de la Compagnie de Jésus

pour remplir ce siége important, et il désigne Lejay afin de l'opposer aux hérétiques qui menacent cette partie de son État (1). Il sait les prodiges de conversion que Lejay a opérés à Ratisbonne, à Ingolstadt, à Nuremberg ; il sait que les luthériens redoutent la science de cet apôtre autant qu'ils redoutent son zèle, et qu'ils le regardent comme un de leurs plus terribles adversaires. C'est donc Lejay qu'il veut poser à Trieste comme un rempart pour la foi de ses sujets.

Ferdinand écrit au Jésuite et lui offre l'évêché en le priant de l'accepter dans l'intérêt de la religion. Le Père Lejay, effrayé de l'honneur qui vient fondre sur lui, répond aussitôt au roi des Romains qu'il ne saurait consentir à accepter un fardeau dont le poids écraserait sa faiblesse. Puis il écrit à son bien-aimé Père Ignace et le supplie d'employer tous les moyens en son pouvoir pour détourner le coup qui le menace. Ferdinand ne voit dans le refus de l'humble Jésuite qu'un motif de plus pour le désirer davantage. Il écrit au Pape, lui dit les raisons pour lesquelles il tient à donner le Père Lejay au diocèse de Trieste, et lui demande d'ordonner à ce religieux d'accepter son élévation à l'épiscopat. Le Pape cède au désir du roi, mais Ignace de Loyola, qui ne redoute rien davantage que les honneurs et les dignités ecclésiastiques pour sa Compagnie, s'adresse à Marguerite d'Autriche, dont il dirigeait la conscience, et la conjure d'obtenir du Souverain Pontife un délai seulement :

(1) Le roi des Romains offrit le siége de Trieste au Père Bobadilla, à qui il l'avait proposé d'abord. M. Crétineau-Joly dit que l'évêché de Trieste fut refusé par Lejay, et que, l'année suivante, Bobadilla refusa celui de Trente. Ce ne peut être qu'une erreur de nom et de date. Le 5 septembre 1546, Bobadilla écrivait à saint Ignace que le roi Ferdinand lui avait fait proposer l'évêché de *Trieste*, et il ajoute : « Je l'ai refusé en disant à l'envoyé du roi que nous sommes des hommes appelés à l'humilité et à la pauvreté, non aux honneurs. »

Ce fut le 13 du même mois que Lejay écrivit au saint fondateur pour lui dire qu'il avait reçu et repoussé la même proposition. Nous trouvons d'ailleurs, dans une lettre d'Ignace de Loyola au duc de Bavière, et citée par le Père Genelli : « Le roi des Romains, après avoir proposé l'évêché de Trieste à plusieurs des nôtres, a renoncé à ce dessein. » Du siége de Trente, il n'en est pas question.

« Que Sa Sainteté, ajoute-t-il, daigne m'accorder, avant de prendre une décision souveraine, le temps d'écrire au roi Ferdinand et de recevoir la réponse de Sa Majesté. Je prierai et ferai prier en attendant, et Dieu Notre Seigneur détournera de nous, j'espère, ce fléau des dignités qui serait la destruction de notre petite Société. »

La princesse ayant obtenu le délai demandé, Ignace écrit au roi des Romains (1) et lui démontre si bien le danger auquel l'épiscopat exposerait sa Compagnie, dont le but diffère de tous les autres ordres, que Ferdinand se voit contraint de céder devant l'humilité du saint fondateur. Il écrit à Paul III que, vaincu par cette humilité, il renonce à sa prétention. Ignace de Loyola ne s'en tient pas là. D'autres princes peuvent avoir de semblables désirs, et si le Pape les satisfait, la Compagnie se verra enlever ses plus valeureux soldats. Si la porte s'ouvrait ainsi aux ambitieux, que deviendrait l'esprit d'humilité et de pauvreté qui doit faire la principale force de ce corps d'élite?

Ignace court au Vatican, plaide sa cause et obtient du Pape la promesse formelle de ne jamais obliger un membre de la Compagnie de Jésus à accepter des dignités (2). Lorsque le saint fondateur l'eut quitté, Paul III s'écria, dit-on :

» C'est la première fois qu'un souverain s'est vu présenter une telle requête ! »

Ignace fit chanter un *Te Deum* pour remercier Dieu de ce succès.

VI

Après avoir longtemps ménagé les luthériens, dont il avait craint de se faire des ennemis, Charles-Quint s'apercevait enfin

(1) Voir cette remarquable lettre dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly, ou dans l'*Histoire de saint Ignace de Loyola*.

(2) Il est défendu aux Jésuites, par leurs constitutions, d'accepter des dignités ecclésiastiques, à moins qu'ils n'y soient forcés, sous peine de péché, par le Souverain-Pontife.

que leurs doctrines n'attaquaient pas seulement l'autorité de l'Église, mais tendaient aussi à miner sourdement les bases de tout pouvoir temporel. Il les menace de recourir aux armes pour mettre un terme à leur agitation et les réduire au silence; les sectaires le supplient de leur accorder encore un colloque, dans lequel ils prétendent forcer les catholiques à reconnaître que la vérité est du côté de Luther. « Alors, ajoutaient-ils, ils quitteront en masse l'Eglise romaine, et la paix sera retablie. » L'empereur accorde ce colloque, lui assigne la ville de Ratisbonne et impose la condition que toutes les décisions en seront soumises à l'approbation du Concile de Trente. Il appelle ensuite le Père Bobadilla et le charge de défendre l'Église et le Saint-Siége dans cette lutte contre les protestants. Bobadilla accourt, il parle au milieu d'une assemblée de princes, d'évêques et de docteurs, et fait prompte justice de toutes les erreurs soutenues par ses adversaires; ceux-ci, ne voulant pas avouer leur défaite, s'efforcent de temporiser et de diviser les catholiques. Charles-Quint, que cette tactique de mauvaise foi offense dans sa dignité souveraine, déclare la guerre au duc de Saxe et au landgrave de Hesse. Le Pape joint ses forces à celles de l'empereur; le duc Octave Farnèse les commande, le cardinal Alexandre Farnèse est nommé légat près des deux armées.

Le 23 avril 1547, l'armée passe l'Elbe. Au premier rang du corps commandé par le prince Octave Farnèse, on distingue un prêtre à la tenue grave et modeste, au geste doux et contenu, au regard inspiré et plein de feu. Il harangue les soldats, il excite leur ardeur, il leur promet la victoire. Un coup de feu atteint l'un d'eux; le prêtre court à lui, s'empare du blessé, le porte à l'ambulance et revient au feu. Des mourants sont tombés, il les console et leur ouvre le ciel. Des blessés attendent ses soins, il va de l'un à l'autre et fait du bien à tous. On arrive dans les plaines de Muhlberg, le combat s'engage, il est des plus meurtriers. Le prêtre est là, sur le champ de bataille; le soldat qui entend sa voix marche plus courageusement à la mort; celui qui aperçoit le signe de sa main ne craint plus l'ennemi; tous savent qu'ils seront consolés et bénis s'ils tombent sous le feu des hérétiques allemands... Tout à coup, le prêtre s'affaisse, il est blessé à la tête, son sang coule

abondamment ; mais ce prêtre est un disciple d'Ignace de Loyola, ce prêtre est un héros : le Père Nicolas Bobadilla est tombé, il se relève couvert de sang. Plusieurs soldats sont blessés comme lui, il ne s'occupe que de ces braves : il panse les blessures des uns, entend la confession des autres, bénit pour l'éternité ceux qui vont mourir. Il avait prédit la victoire à l'armée catholique, l'événement justifia sa prédiction. C'était le 24 avril 1547 ; le duc de Saxe fut fait prisonnier par les troupes impériales.

Bobadilla ne prit pas le temps de soigner sa blessure. Après la victoire, il prêchait à Passau, dont la plupart des habitants étaient luthériens. Il demande qu'on rende à Dieu de solennnelles actions de grâces pour le triomphe de l'armée catholique et il l'obtient. De là il part, il parcourt l'Allemagne confondant les hérétiques, ramenant à l'Église une foule d'âmes égarées ou entraînées, fortifiant les catholiques dans la foi et produisant partout des fruits abondants pour la gloire de Dieu.

Il arrive à Vienne, à la cour de l'empereur où il était appelé, au moment où Charles-Quint faisait publier une formule de foi qu'il avait imaginée et à laquelle il voulait que l'on se conformât, en attendant les décisions du Concile de Trente. L'empereur, toujours porté à plaire aux luthériens, dont il redoutait l'esprit indépendant et disposé à la révolte, avait, de son autorité privée, toléré par cette formule, appelée l'*Intérim*, le mariage des prêtres et la communion sous les deux espèces.

Le Père Bobadilla apprend en arrivant que les protestants se plaignent du peu de concessions faites à leurs doctrines par cet *Intérim*, et aussitôt il leur répond par un écrit dans lequel il réfute ces concessions, sans nul ménagement pour l'auteur couronné de l'*Intérim*. Il attaquait cette formule, même en présence de Charles-Quint, qui ne permettait de discussion sur aucun de ses actes. L'empereur s'irrite et ordonne à Bobadilla de sortir de la cour à l'instant même, et de passer au plus tôt la frontière de son empire.

Bobadilla court à Rome et se présente à la maison professe. ... Le Père général lui en refuse l'entrée. Le Saint-Siége approuve le Jésuite, Ignace persiste à le blâmer :

« S'il a eu raison dans le fond, ajoute-t-il, il a eu tort dans la

orme : nous ne devons jamais, même pour défendre la foi et les intérêts de l'Église, manquer au respect dû à la majesté et à l'autorité royales. »

L'échec du trop ardent Jésuite fut un triomphe pour les hérétiques, une bonne fortune pour les ennemis de la Compagnie de Jésus. Jamais nouvelle ne se répandit avec plus de rapidité, jamais occasion ne fut plus habilement exploitée par la malignité. Le nouvel Ordre faisait trop de bruit dans le monde pour n'avoir pas d'envieux; d'ailleurs, nous l'avons vu, son divin chef lui avait montré la Croix dès sa naissance, les persécutions ne devait donc pas lui faire défaut. *Les disciples ne devaient pas être mieux traités que le Maître.* Toutefois, n'oublions pas la promesse divine : « Je vous serai favorable. »

Plusieurs villes d'Espagne possédaient des maisons de Jésuites, Salamanque n'avait pas voulu rester en arrière, elle en avait demandé une, et on lui avait envoyé, dès les premiers mois de 1548, les Pères Sevillan, Sanchez, Capella et Miguel de Torrez. Mais les esprits avaient été si fort travaillés, que, en arrivant, les religieux trouvèrent la maison qui leur était destinée dans un dénuement complet. Ils avaient une chapelle, dont tout l'ornement était les quatre murs. Un des Pères dessina une image de la Sainte-Vierge sur un papier, il colla ce papier au mur, au-dessus de l'autel, et tous les quatre offraient le Saint-Sacrifice devant ce pauvre tableau, en attendant que la Providence leur donnât la consolation de mieux faire pour l'honneur de la Majesté divine.

Ce trait peut donner la mesure des privations que les Pères eurent à souffrir pour eux-mêmes. Elles étaient dures : souvent ils manquaient du nécessaire, et néanmoins leur douceur et leur bienveillance habituelle n'en étaient point altérées ; bien moins encore leur zèle et leur dévouement pour les intérêts spirituels du prochain. Les soins des hôpitaux et des prisons, l'instruction des pauvres et des enfants les trouvaient aussi empressés, aussi zélés, aussi charitables que s'ils eussent été pourvus généreusement de toutes choses.

Tant de vertus devaient leur concilier le respect et l'affection de toutes les classes. Bientôt ils s'étaient vus entourés, aimés et

recherchés; ils en profitaient pour attacher plus fortement à Dieu les cœurs qui se donnaient à eux.

Les choses en étaient là, lorsqu'on apprit un jour avec un étonnement qui tenait de la stupeur, que les Jésuites étaient les précurseurs de l'Ante-Christ. Cette vérité était prouvée par un petit écrit publié par un savant dominicain, le docteur Melchior Cano, célèbre prédicateur. La chose était si vraie, que ce même docteur venait de faire entendre, en chaire, ces paroles recueillies et répétées par la foule :

« Mes Frères, le jour du dernier Jugement est proche; l'Ante-Christ va paraître, et déjà nous voyons ses précurseurs. Toutes les marques auxquelles nous devons le reconnaître, je les aperçois dans les prêtres de la Compagnie de Jésus; et c'est moi, Melchior Cano, qui suis désigné par la sainte Écriture pour démasquer ces hypocrites. »

Pour la crédulité populaire en Espagne, c'était toute une révélation, et des plus effrayantes. Si tous les Jésuites n'étaient pas brûlés vifs, l'Espagne était perdue sans ressource, elle était livrée aux esprits infernaux. Nul ne songeait à répondre à Melchior Cano que ses accusations absurdes, contre la Compagnie de Jésus, étaient celles dont tous les Ordres religieux avaient été honorés à leur naissance, celui de Saint-Dominique comme les autres. Dans son propre monastère, nul ne partage ses sentiments contre les Jésuites, mais nul ne peut obtenir de lui qu'il cesse de les attaquer publiquement.

Bientôt, le supérieur général des Frères-Prêcheurs intervient lui-même en faveur des Jésuites, par une encyclique adressée à tous les religieux de son Ordre répandus dans le monde. Cette lettre est en date du 10 décembre 1548. Melchior Cano était aveuglé : il ne se rendit pas, même à la voix de son Général; il méconnut aussi celle du Saint-Siége. En 1552, il fut nommé évêque aux îles Canaries; cette nomination fut attribuée aux Jésuites, mais il n'est pas prouvé qu'elle fut due à leur influence.

Les calomnies de Melchior avaient eu le plus grand retentissement en Espagne. Le peuple est partout le même : ce qu'il adorait la veille, il le brûle facilement le lendemain. La disgrâce du Père Bobadilla et la colère de Charles-Quint contre lui, et, par

suite, contre la Compagnie, avaient provoqué cette explosion dont les résultats devaient être de courte durée, mais qui devait s'étendre sur une grande partie de l'Espagne.

Pendant que l'Ordre de Jésus était ainsi en butte à la persécution de ses ennemis, son plus puissant protecteur lui était enlevé par la Providence; il perdait le pape Paul III, auquel le conclave donnait pour successeur le cardinal del Monte, qui prit le nom de Jules III.

VII

François de Borgia, duc de Gandie, petit-fils d'Alphonse II, roi de Naples, et proche parent de tous les souverains de l'Europe, arrivait à Rome à la fin de septembre 1550, et descendait à la maison professe des Jésuites, accompagné des cardinaux et des princes romains qui s'étaient portés à sa rencontre, et suivi de ses gentilshommes et de ses gens de service, au nombre de cinquante. Depuis deux ans, le duc de Gandie s'était lié à la Compagnie de Jésus par des vœux secrets, et, d'après l'avis de saint Ignace, il était resté dans le monde pour assurer l'avenir de ses huit enfants par le mariage des deux aînés, et par toutes les dispositions nécessaires pour le partage de ses biens.

Le moment étant venu pour lui de prononcer ses vœux solennels et de se déclarer membre de la Société de Jésus, il écrivit à Charles-Quint, le 15 janvier 1551, et lui demanda l'autorisation de quitter ses charges, la cour, les honneurs et le monde, et de se consacrer, dans la Compagnie de Jésus, au service de Dieu et de l'Église. L'empereur lui répondit aussitôt : « Je ne veux point vous disputer au grand Maître que vous avez choisi. » Mais François de Borgia n'avait pas attendu à Rome la réponse impériale. Le pape Jules III, à qui ses intentions étaient connues, voulut lui offrir le chapeau de cardinal et lui en avait fait insinuer la proposition. Le duc de Gandie, dont l'humilité n'ambitionnait d'autre honneur que celui d'être membre de la Société de Jésus, avait

demandé et obtenu la permission de sortir de Rome au plus vite et de s'enfuir dans sa patrie, afin de se soustraire aux instances de la cour pontificale (1).

L'entrée du vice-roi de Catalogne dans un Ordre tant décrié en plusieurs villes d'Espagne, durant les deux années précédentes, eut un immense retentissement. La sainte vie de François de Borgia était connue. Le choix qu'il venait de faire de la Compagnie de Jésus semblait donner à ses détracteurs le plus noble et le plus éclatant démenti. Bientôt, on le vit fonder des colléges ou des maisons de son Ordre dans toutes les grandes villes où il paraissait, et les jeunes gens des familles les plus illustres accouraient à lui pour solliciter leur admission dans l'Institut. Il avait un don particulier pour attirer les jeunes seigneurs et les former aux plus solides vertus. Don Sanche de Castille, don Pedro de Navarre, don Bartolomeo de Bustamente étaient au nombre de ses disciples. Le célèbre Juan d'Avila, ami d'Ignace de Loyola et du duc de Gandie, se jugeant indigne d'entrer dans les rangs de la Compagnie d'élite qu'il ne cessait d'admirer, lui recrutait des braves parmi les hommes de science et de piété dont il avait la direction. De ce nombre furent don Diégo de Guzman et don Gaspar Loarte, l'un des plus savants docteurs de l'époque. Dans le même temps, don Antonio de Cordoue, recteur de l'université de Salamanque, et pour lequel Charles-Quint venait de demander au Pape la pourpre romaine, refusait cet honneur et courait s'abriter contre les grandeurs et les richesses de la terre sous l'humble habit du Jésuite. L'année 1552 n'était pas écoulée, que l'Institut d'Ignace était aussi florissant en Espagne qu'en Portugal, où nul obstacle n'avait arrêté son prodigieux développement, et où les vocations étaient si nombreuses, que le seul collége de Coïmbre envoyait des missionnaires dans toutes les colonies d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Le cardinal Henri, évêque d'Evora, frère du roi, consultait Louis de Grenade sur son désir d'avoir une maison de Jésuites dans sa ville épiscopale :

(1) L'histoire de saint François de Borgia, que nous espérons publier prochainement, fera connaître toutes les circonstances si intéressantes de sa vocation à la vie religieuse. Nous ne pouvons donner plus de place ici à cette grande et belle figure.

— Votre Éminence ne saurait mieux faire, lui répond l'illustre Dominicain ; car c'est un Ordre apostolique qui conspire de toutes ses forces pour réveiller la foi et sauver les âmes.

Cependant, le pape Jules III avait ordonné la reprise des délibérations du Concile œcuménique. La première réunion eut lieu à Trente le 1er mai 1551 Les jésuites Laynez et Salmeron s'y rendirent au mois de juillet suivant, toujours en qualité de théologiens du Saint-Siège. Jules III les avait jugés à l'œuvre dans la première session, à laquelle il assistait et prenait part, étant alors cardinal del Monte, et il n'avait pas cru devoir faire un autre choix que celui de son prédécesseur. Le titre d'orateurs du Souverain-Pontife leur donnant le droit de prendre la parole avant tout autre, le Père Laynez, à son premier discours, dit à cette imposante assemblée :

« Puisque les dogmes de la foi ne peuvent être définis que par l'Écriture et les saints Pères, je déclare que je ne citerai à l'appui de mon opinion aucun texte de Père ou de Docteur de l'Église dont je n'aurai pas lu tout l'ouvrage, dont je n'aurai pas extrait tous les passages prouvant jusqu'à l'évidence que tel est réellement le sentiment de l'auteur. »

Cette déclaration produisit un étonnement général. Chacun se demandait comment un seul homme pouvait suffire à ces formidables travaux de l'intelligence, et exercer en même temps les fonctions du ministère sacerdotal et les œuvres de miséricorde avec un zèle aussi soutenu. Dans cette session, comme dans la première, le savant Jésuite excita l'admiration jusqu'à l'enthousiasme.

L'excès du travail l'ayant rendu malade, le Concile décida que ses réunions générales seraient interrompues aussi longtemps que durerait la maladie du Père Laynez, et ne seraient reprises que lorsqu'il pourrait venir apporter et répandre la lumière dans les discussions.

C'était le plus bel hommage que les Prélats et les Docteurs du Concile pussent rendre à la science et à l'éloquence de l'humble Jésuite. L'évêque de Modène, Foscarani, Dominicain, écrivait dans le même temps :

« Les Pères Laynez et Salmeron ont parlé contres les Luthé

riens, sur la sainte Eucharistie, avec un si grand éclat, qu'en vérité je m'estime heureux de pouvoir vivre quelque temps avec ces doctes et saints Pères »

Au mois d'avril 1552, les hérétiques prenaient les armes contre leur souverain ; après s'être emparés d'Augsbourg, ils menaçaient Inspruck et Trente ; les travaux du Concile ne pouvaient être continués au milieu de ces dangers, il fallut les suspendre et les ajourner indéfiniment.

Charles-Quint ne pouvait plus douter des intentions secrètes des protestants ; il voyait trop clairement que c'était le principe même de l'autorité qu'ils voulaient détruire. Ils avaient d'abord attaqué l'autorité de l'Église ; mais se voyant vaincus sur le terrain des discussions par les vaillants athlètes de la Compagnie de Jésus, ils se démasquaient et attaquaient l'empereur lui-même dans sa ville d'Inspruck.

Les dernières mesures prises par le duc de Bavière pour sauver ses États de leurs pernicieuses doctrines n'étaient peut-être pas étrangères à cette prise d'armes.

Le duc Guillaume de Bavière avait confié deux chaires théologiques de l'université d'Ingolstadt aux Jésuites, considérés par les luthériens comme les plus redoutables de leurs adversaires. Ces chaires étaient occupées par Salmeron et Canisius, avec une supériorité de talent qui n'était contestée ni par leurs ennemis, ni par leurs rivaux, et chaque jour ils enlevaient à l'hérésie une partie du terrain qu'elle avait gagné. La sainteté de leur vie ajoutait encore à ces succès et attirait à eux tous les cœurs. L'année suivante, 1550, Canisius avait été forcé d'accepter la charge de recteur de l'Université, mais il voulait vivre dans la pauvreté et l'humilité ; tous les bénéfices de cette charge furent employés en bonnes œuvres. Les partisans des luthériens avaient glissé le venin de leurs doctrines dans toutes les parties de l'enseignement : le Père Canisius le découvrit et l'extirpa. Il opéra des réformes indispensables, apporta des améliorations importantes et fit un tel bien, que, dans les registres de l'université d'Ingolstadt, on voit encore un témoignage de la vénération et de la reconnaissance que le jeune recteur sut mériter : il est appelé, sur les pages qui portent son nom, l'*incomparable Père Canisius.*

Canisius avait délivré Ingolstadt du fléau de l'hérésie, plusieurs évêques allemands le sollicitaient d'apporter dans leurs diocèses le secours de sa science et de son zele. Le duc Guillaume était mort. Albert, son fils, lui succédait; Canisius lui exprime le désir des prélats qui l'appellent, le duc Albert refuse de les satisfaire. Ferdinand, roi des Romains et beau-frère du duc de Bavière, écrit à Ignace de Loyola et le prie de lui accorder le savant Canisius pour la ville de Vienne, que l'hérésie menace d'envahir. Le saint fondateur lui répond qu'il consent à le lui prêter, mais que ce ne peut-être pour longtemps, et il donne l'ordre au célèbre Jésuite de se rendre dans la capitale de l'Autriche.

Ce n'était pas assez pour le roi des Romains. Il sentait que l'hérésie, battue et repoussée par le Père Canisius, ne tarderait pas à se présenter de nouveau lorsqu'il se serait éloigné. Il était important de lui opposer un corps de volontaires toujours prêt à marcher contre elle et à défendre vigoureusement la foi de l'Église romaine.

Pour cela, il faut que la ville de Vienne possède un collége de la Compagnie de Jésus.

Ferdinand demande avec instance à Ignace de Loyola de lui envoyer des Pères pour remplir ce but, et il en obtient dix; le Père Lejay est chargé de l'organisation du collége. Le 6 août 1552, le Père Lejay allait recevoir la récompense de son laborieux apostolat et de toutes les vertus du parfait religieux; mais son œuvre restait inachevée à Vienne; Canisius la continua.

Les besoins de cette Eglise étaient immenses; depuis plus de vingt ans nul ne s'était présenté aux saints ordres; le clergé s'éteignait et n'était plus remplacé, les catholiques vivaient sans instruction, sans pratique et presque sans culte.

Canisius prêche dans les églises, professe à l'université, éclaire, convertit et veut travailler pour l'avenir. Il a gagné les jeunes gens, il les encourage, les fortifie et en choisit cinquante qu'il réunit dans un bâtiment voisin du collége. Il les fait étudier et les façonne pour le service de Dieu, et leur vocation, se développant dans cette atmosphère de science, de piété et de vertus, promet le plus consolant avenir pour la religion. Ce séminaire avait été créé sur le plan de saint Ignace pour le collége

romain, dont nous avons raconté ailleurs (1) la fondation, les progrès et les magnifiques résultats.

Saint Ignace, toujours préoccupé d'assurer l'avenir de la religion par l'éducation de la jeunesse, et vivement affligé des périls qui menaçaient la foi romaine en Allemagne, où le clergé manquait, et où les Jésuites ne pouvaient suffire au travail, avait conçu le projet d'un collége destiné à recevoir tous les jeunes Allemands ramenés à la foi de l'Église. Ce collége devait devenir une pépinière sacerdotale par laquelle le clergé allemand serait renouvelé et la foi catholique maintenue, ou rétablie dans les divers États que l'hérésie avait infectés.

Ignace n'avait ni argent ni bâtiment pour commencer le collége germanique; mais la Providence, qui lui avait donné l'inspiration, lui donna les moyens de l'exécuter (2). Le 31 août 1552, le pape Jules III publiait la bulle d'érection de cet important établissement et autorisait le recteur à conférer le grade de docteur à tous les élèves qui s'en rendraient dignes. Au mois d'octobre suivant, le collége était ouvert et recevait dix-huit élèves; quelques jours après, il en comptait trente. La colère des hérétiques éclata violemment en apprenant cette nouvelle.

« Ignace n'avait donc pas assez de sa Compagnie? s'écria Kemnitz, l'un de leurs chefs; il ne lui suffit pas de nous faire attaquer par des étrangers, il faut encore qu'il nous jette sur les bras nos compatriotes? »

VIII

Le cardinal Jean du Bellay, évêque de Paris, avait joui du plus grand crédit à la cour de François Ier. A la mort de ce prince, il s'était empressé de faire valoir l'amitié royale dont il avait été honoré, et avait mis en jeu tous les ressorts dont il disposait

(1) *Histoire de saint Ignace de Loyola.*

(2) Voir l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly ou celle de saint Ignace.

pour attirer sur lui la bienveillance et la faveur de Henri II. Mais bientôt il s'était aperçu que le cardinal de Lorraine possédait la confiance et l'affection du roi de manière à ne laisser qu'une place secondaire à l'évêque de Paris dans les bonnes grâces de son souverain. Jean du Bellay n'avait pu accepter ce rôle. N'espérant pas l'emporter jamais sur le cardinal de Lorraine, il avait voulu s'éloigner de Paris et de la France, et s'était réfugié à Rome. Là, il avait obtenu l'agrément du Souverain-Pontife pour se démettre de l'évêché de Paris en faveur d'un de ses parents, Eustache du Bellay, président au Parlement.

Eustache, en devenant évêque, n'avait malheureusement pas abandonné son ressentiment contre le cardinal de Lorraine. Il le regardait comme un ennemi, par cela seul que le roi l'aimait et prenait ses avis, ou plutôt parce que, sous le dernier règne, l'évêque de Paris était tout-puissant à la cour, et que sous le règne actuel il n'était plus que l'évêque du premier diocèse de France. L'ambitieux n'est jamais satisfait. D'ailleurs, Eustache avait épousé la querelle de son prédécesseur, et il était homme à la soutenir.

Le cardinal aimait et appréciait les Jésuites; il désirait les voir établis à Paris pour y former la jeunesse aux vertus chrétiennes et pour opposer un obstacle aux progrès de l'hérésie qui s'insinuait dans l'Université. Le roi partageait l'opinion et les vues du cardinal et avait donné des lettres-patentes autorisant l'établissement de la Compagnie de Jésus dans sa bonne ville de Paris, mais le parlement avait refusé de les enregistrer et s'était contenté de présenter ses remontrances à Henri II. Le roi avait insisté, le parlement avait renouvelé ses refus et ses remontrances et en avait appelé à la faculté de théologie et à l'évêque de Paris.

Le prélat, trouvant l'occasion de déclarer la guerre au roi, au cardinal de Lorraine et à toute la cour, ne la laissa pas échapper. Le roi et le cardinal voulaient les Jésuites, Eustache du Bellay n'en voulut pas et se rangea du côté du parlement et de l'université. Le roi n'insistait pas moins pour forcer enfin le parlement à céder; mais alors fut soulevée contre la Compagnie la plus violente tempête qui fût jamais Les théologiens de l'université la

déclarèrent dangereuse pour la foi et pour l'autorité royale, aussi bien que pour tous les ordres religieux. Les prédicateurs et les curés la dénonçaient en chaire comme coupable de plusieurs hérésies et enseignant la plus dangereuse morale. Il se répandait contre elle une nuée de pamphlets et de libelles qu'on glissait sous les portes des maisons, qu'on semait dans les rues, qu'on jetait jusque dans les églises.

Les protestants battaient des mains : ils avaient dans leur camp les théologiens de l'université, les curés et l'évêque de Paris, ils se moquaient d'eux et triomphaient.

Le Saint-Siége s'était déclaré protecteur des Jésuites et les appuyait à la cour de France. Eustache du Bellay, pour une question d'amour-propre, ne craint pas de se mettre en opposition avec le Souverain-Pontife, et interdit aux Jésuites toutes fonctions sacerdotales dans l'étendue de sa juridiction.

Les Jésuites traversent la Seine et vont demander l'hospitalité à l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, qui ne relevait que du Saint-Siége, et dont la juridiction s'étendait sur tout le faubourg Saint-Germain. L'abbé les accueille avec empressement et les autorise à continuer le bien qu'ils n'ont cessé de faire depuis leur arrivée à Paris.

Le cardinal de Lorraine, envoyé à Rome par le roi, venait d'y arriver accompagné des quatre docteurs de Sorbonne les plus renommés : René Benoit, Claude Despence, Jérôme de Sauchières (depuis cardinal) et Crespin de Brichanteau, tous les quatre signataires du décret. La Compagnie de Jésus paraissait une rivale d'autant plus redoutable que ses membres étaient plus célèbres par leur science et par leurs talents.

Ignace va voir le cardinal de Lorraine, lui explique clairement le plan et le but de son Institut, et lui demande une conférence entre les théologiens qui l'accompagnent et quatre théologiens Jésuites. La conférence est acceptée et a lieu en présence du cardinal. Les théologiens de la Compagnie de Jésus étaient Laynez, Olave, Polanco et Frusius. Le Père Olave, Français, docteur de Sorbonne, était heureux d'entrer en lice pour une telle cause et d'avoir à combattre de tels ennemis; il était sûr de la victoire. Les trois autres avaient aussi étudié et pris leurs grades à Paris.

Le succès des Jésuites est complet; les universitaires, forcés de s'avouer vaincus, déclarent que le décret a été rendu sans connaissance de cause. Cette déclaration, écrite et signée par de tels adversaires, est d'une grande valeur et devait un jour porter ses fruits.

Depuis la suspension du Concile de Trente, le Père Laynez résidait au collége de Padoue. Il s'y livrait, avec son zèle ordinaire, à l'exercice du saint ministère et aux travaux dont les évêques l'avaient chargé pour la prochaine session, lorsqu'il fut nommé Provincial d'Italie, en remplacement du Père Brouet.

Laynez, aussi humble que savant, ne put d'abord se résigner à accepter le fardeau et écrivit à son bien-aimé Père Général qu'il le suppliait de reporter son choix sur un de ses frères plus digne que lui, ajoutant : « Je sens que je ne sais pas encore assez bien obéir pour savoir bien commander. » Ignace insista et lui ordonna, en vertu de la sainte obéissance, de prendre la charge qui lui était imposée. Le Jésuite n'avait plus qu'à se soumettre, il céda et prit le gouvernement de la province.

Bientôt il se plaint à son supérieur de se voir enlever les sujets les plus distingués pour la maison de Rome, qui lui semble en avoir moins besoin que les colléges de sa province. Le saint fondateur lui répond : « La maison de Rome est le centre de la Compagnie, c'est son foyer : c'est de la ville pontificale que sortent presque tous nos Pères pour être répandus dans le monde; c'est donc à Rome que doivent briller les plus grandes lumières. »

Laynez ne peut se trouver satisfait par ces motifs ; il réplique, fait de nouvelles observations et s'attache à faire sentir la nécessité de conserver dans sa province de savants professeurs et des prédicateurs capables de lutter victorieusement contre les ennemis de l'Eglise.

Saint Ignace, après avoir renouvelé au Père Laynez l'explication déjà donnée, blâme son insistance et termine par ces lignes :

« Réfléchissez là-dessus, mandez-moi si vous reconnaissez avoir failli ; si vous vous jugez coupable, dites-moi quelle pénitence vous êtes disposé à subir pour votre faute. »

Le Père Laynez était un des premiers disciples d'Ignace, un ami

de son cœur, un des plus vigoureux athlètes de la Compagnie, une lumière de l'Église; mais il n'en était que plus humble. La lettre de son bien-aimé Général vient le trouver à Florence, il va nous dire lui-même l'effet qu'elle produisit sur lui et le fruit qu'il sut en retirer. Voici sa réponse :

« Mon Père,

» Quand la lettre de Votre Révérence me fut rendue, je me mis à prier Dieu, et après avoir fait ma prière avec beaucoup de pleurs, ce qui m'arrive rarement, voici le parti que j'ai pris et que je prends encore aujourd'hui les larmes aux yeux : Je souhaite que Votre Révérence, entre les mains de laquelle je me mets et m'abandonne entièrement, je souhaite, dis-je, et je demande par le entrailles de Notre Seigneur Jésus-Christ, que, pour punir mes péchés et pour dompter mes passions mal réglées qui en sont la source, elle me retire du gouvernement, de la prédication et de l'étude, jusqu'à ne me laisser pour tout livre que mon bréviaire; qu'elle me fasse venir à Rome en demandant l'aumône et que là elle m'occupe jusqu'à la mort dans les plus bas offices de la maison, ou, si je n'y suis point propre, qu'elle me commande de passer le reste de mes jours à enseigner les éléments de la grammaire, n'ayant nul égard à moi et ne me regardant jamais que comme l'ordure du monde. C'est là ce que je choisis tout d'abord pour ma pénitence..... »

Ainsi écrivait, ainsi se jugeait celui qui avait fixe l'admiration générale au Concile de Trente, celui que le Sacré-Collége demandait au Souverain-Pontife de lui adjoindre en le couvrant de la pourpre romaine, afin de pouvoir s'éclairer toujours de ses lumières. Telle était la vertu des disciples de saint Ignace, tels étaient les exemples qu'ils laissaient à leurs successeurs.

Le saint fondateur ne voulut point accepter pour son fils chéri la rigoureuse pénitence qu'il s'imposait. Laynez était né homme d'études; lui retirer cet élément eût été nuire à la fois aux intérêts de l'Église, à l'honneur de la Compagnie et à la précieuse vie de l'humble et savant Jésuite. Ignace, au contraire, lui ordonna de composer une somme de théologie, et pour lui faciliter ce travail

en alléguant les devoirs de sa charge, il lui adjoignit deux visiteurs des colléges : le Père Viole et Martin Olave.

Le 23 mai 1555, le cardinal Caraffa, général des Théatins, était élevé sur le siége de saint Pierre et prenait le nom de Paul IV. On l'avait toujours vu peu favorable à la Compagnie de Jésus, on supposa qu'il lui serait hostile. Ignace lui-même le craignit un instant et fut bientôt détrompé. Le général des Théatins avait pu voir avec un sentiment de rivalité les prodigieux succès d'un Ordre si nouveau et déjà si célèbre dans le monde entier; mais le Pape Paul IV ne vit et parut n'avoir jamais vu que les immenses services rendus à l'Église par les vaillants soldats de cette Compagnie d'élite. Sa première pensée fut de s'assurer du concours du savant Laynez dans ses conseils : il témoigne le désir de le créer cardinal... Laynez en est averti, se trouble et se plaint à son Père Ignace de l'honneur dont il est menacé. Le saint fondateur le rassure : « Le Pape est trop juste, lui dit-il, pour faire violence à l'humilité de notre petite Compagnie. » Mais Paul IV, bien qu'il fût âgé de quatre-vingt ans, n'en était pas moins ferme dans ses volontés. Il lui paraît étrange qu'un Jésuite refuse un honneur que tant d'autres ambitionnent et se promet de triompher d'une résistance que ces prédécesseurs n'ont pu vaincre. Il croit que, pour arriver à son but, il suffira de familiariser Laynez avec les grandeurs de la cour pontificale, et prend un moyen de l'y attirer : il lui ordonne d'habiter un appartement au Vatican et de travailler à réformer la Daterie (1).

Il s'était introduit de tristes abus, de graves désordres dans cette importante administration Le Père Laynez les découvre, en fait sentir les dangers et indique toutes les réformes et améliorations qu'il juge nécessaires. Mais il s'aperçoit bientôt que le Pape et les cardinaux ont d'autres vues sur lui ; tout lui prouve que le projet de le faire entrer au Sacré-Collége n'est nullement abandonné, il comprend la position dans laquelle le Pape l'a engagé. Paul IV avait une volonté inflexible, il pouvait être dangereux de

(1) Tribunal chargé de tout ce qui concerne les bénéfices des évêchés et des abbayes, et où se délivrent les dispenses pour les mariages.

lui résister. Laynez ne l'ignore pas; mais il sait surtout qu'il est membre de la Compagnie de Jésus. Il a tout calculé, tout pesé devant Dieu; il n'a qu'un parti à prendre, il le prend: il s'enfuit du Vatican et va se réfugier près de son Père Général, à la maison professe. Paul IV, comprenant toute la portée de cette fuite, fait céder cette fois sa volonté devant l'humilité d'un simple religieux.

IX

Le mercredi de Pâques de l'année 1555, la ville de Saragosse, capitale de l'Aragon, offrait un spectacle qui contrastait singulièrement avec les fêtes et les chants de joie des jours précédents.

Une procession composée d'un nombreux clergé et de religieux Augustins, précédée d'une croix voilée de noir, et suivie d'une foule exaspérée, parcourait les rues en chantant le psaume CVIII, que le peuple répétait, verset par verset, avec l'accent de la fureur. De temps à autre, il poussait une sorte de rugissement et laissait à peine distinguer le cri: « Miséricorde! Miséricorde! » D'autres vociferaient: « Malédiction! Malédiction! » Le clergé et les religieux continuaient le chant lugubre et réprobateur.

Que s'était-il donc passé dans cette ville où, la veille encore, la joie rayonnait sur tous les fronts chrétiens, remplissait toutes les âmes et faisaient retentir les voûtes sacrées de son triomphant *Alleluia?*

Un vicaire général venait de faire publier que la ville était profanée et infectée d'hérésie par le seul fait de la présence des Jésuites.

Les habitants de Saragosse savaient le bien déjà produit par les religieux de la Compagnie de Jésus en Espagne. Ils avaient vu celui qu'avaient opéré dans leur ville les prédications du Père Francisco Strada, et ils avaient sollicité une maison de l'Ordre, offrant de faire tous les frais de l'établissement. L'archevêque,

Ferdinand d'Aragon, partageait le désir de ses diocésains ; mais il existait alors une loi qui défendait d'élever une chapelle ou un couvent trop près d'une église paroissiale ou d'une communauté religieuse. Cette mesure avait été jugée nécessaire pour éviter les querelles de préséance et les questions de rivalité. Saragosse possédait un si grand nombre d'églises et de couvents, que toutes les propriétés proposées pour les Jésuites se trouvaient dans les limites prohibées, ce qui retardait leur établissement dans la ville et redoublait le désir de les avoir.

Enfin, en 1555, les circonstances ayant permis d'acheter une habitation convenable, en dehors des limites de la loi, l'archevêque avait appelé les Pères de la Compagnie de Jésus, à la grande joie des Saragossiens, et avait fixé le mercredi de Pâques pour l'inauguration de leur chapelle. Chacun applaudissait à l'heureuse idée du prélat, qui choisissait pour cette cérémonie un des jours où l'Eglise célèbre les fêtes du plus beau triomphe de la religion.

La Veille, le mardi, Don Lopez Marco, grand vicaire, défend au Père Barma, supérieur de la maison, d'inaugurer la chapelle jusqu'à nouvel ordre :

— Les Augustins, ajoute-t-il, ont porté plainte contre votre voisinage ; vous êtes trop près d'eux.

— Je ne puis me soumettre à une telle injonction, répond le Supérieur, puisqu'elle n'est appuyée sur aucun motif raisonnable; nous sommes en règle et autorisés par le seigneur évêque, qui, lui-même, a tout arrangé et nous a ordonné la prise de possession. Voici, d'ailleurs, nos privilèges.

— Je m'oppose formellement à l'inauguration, reprend don Lopez ; vous ne pouvez vous établir ici, tâchez de vous transporter plus loin...

— Consultons d'abord les plus savants canonistes, dit le Père. Des canonistes, consultés le jour même, décident que les Augustins n'ont aucun droit de se plaindre, et que les Jésuites peuvent passer outre :

— Je maintiens mon opposition ! s'écrie don Lopez.

— Nous ne pouvons nous y conformer, répond le Père.

Le gardien des Franciscains protégeait les Augustins et appuyait

leurs réclamations. Le lendemain, il se présente au Père Barma, lui fait valoir la défense du grand vicaire, et le voyant résolu à passer outre il lui dit :

— Eh bien vous serez tous excommuniés!

— Nous en appelons au Saint-Siége, dit avec dignité le supérieur des Jésuites.

Et, sans craindre l'excommunication dont il est menacé, il procède à la cérémonie. Une foule immense se pressait dans la chapelle et autour de la maison, ignorant les difficultés imprévues élevées depuis la veille.

Pendant que le Père Barme chantait la messe, don Lopez Marco faisait publier et afficher dans toute la ville la défense d'entrer dans la chapelle des Jésuites, sous peine d'excommunication. Les Pères étaient déclarés maudits, l'anathème était lancé contre eux.

Dans ces siècles de foi, la parole d'un dignitaire ecclésiastique était toute-puissante sur les masses, et les Chrétiens n'hésitaient pas d'ordinaire à préférer la mort à l'excommunication. Ce fut donc comme un coup de foudre pour le peuple, lorsqu'il apprit, en sortant de la chapelle des Jésuites, le malheur dont étaient menacés ceux qui seraient assez téméraires pour oser y entrer. Et, quand parut, dans l'après-midi, la procession que nous avons vue, il se crut obliger d'ajouter foi à la justice de l'anathème porté contre les Pères. Il joignit sa voix à celle des prêtres et des religieux, dont l'irritation appelait la malédiction sur ceux qui leur apportaient toutes les bénédictions du ciel, et ne vit plus en eux que des coupables dignes du bûcher de l'Inquisition.

Les esprits éclairés gémissaient et ne doutaient pas que tout cela ne tournât au triomphe des Jésuites.

Don Lopez, blessé dans sa dignité, ne s'arrêta pas là. Le Père Barma avait méconnu son autorité; la menace du gardien des Franciscains avait été infructueuse, il fallait donc, à tout prix, trouver un moyen de le forcer à s'éloigner. Des images représentant les Jésuites précipités dans l'enfer par une légion de hideux diablotins, sont distribuées dans les rues. On ne cesse de répéter au peuple que la ville est déclarée profanée, parce que la présence des Jésuites y a apporté l'hérésie : on assure que Saragosse tout

entière est excommuniée et le sera tant que les Jésuites n'en seront pas chassés. Ces extravagances se colportent, s'affichent, se redisent partout et sans cesse : le peuple, exaspéré, se porte à la maison des Pères, lance des pierres aux fenêtres, brise les vitres et fait entendre des cris de mort, pendant qu'une procession semblable à la première fait le tour de la maison maudite en chantant des paroles de réprobation.

Ces scènes ridicules et fâcheuses se renouvelant depuis quinze jours, le Père Barma crut devoir les faire cesser en se retirant, Mais elles avaient eu trop de retentissement pour être ignorées de la cour.

L'archevêque, Ferdinand d'Aragon, le nonce du Pape, la princesse Jeanne, régente du royaume, en l'absence de Charles-Quint, font examiner la cause, le tribunal ecclésiastique décide qu'il y a eu erreur de la part des Augustins, du gardien des Franciscains et du grand-vicaire.

Don Lopez Marco est obligé de lever l'excommunication, et les Jésuites sont invités à rentrer dans leur demeure : alors l'hérésie des Pères est oubliée ; on ne se souvient plus que de leur zèle, de leur dévouement, de leur charité, de leur sainte vie. On les rappelle avec des larmes de regret pour le passé, de bonheur pour le présent, d'espérance pour l'avenir. Le clergé, la noblesse et la magistrature se portent au-devant d'eux à la porte de la ville, et les accompagnent jusqu'à leur maison, où le vice-roi les attendait pour leur en offrir les clefs. Don Lopez Marco était au nombre de ceux qui leur rendaient ces honneurs publics.

Dès ce moment, les Pères commencèrent leur apostolat, que Dieu bénit abondamment. Leurs vertus leur attiraient des disciples, les villes voisines demandaient à posséder aussi des apôtres de la Compagnie de Jésus, bientôt il fallut répondre à cet empressement et créer de nouvelles résidences, des colléges et des noviciats. Ce désir était, en Espagne, comme une sainte contagion.

X

Joseph Anchieta n'avait que vingt ans à peine, il venait d'entrer dans la Compagnie de Jésus, au Brésil, et pour commencer son noviciat, le Père Nobrega l'envoyait proposer des conditions de paix à une peuplade ennemie, appelée les Tamuyas. Mais ces sauvages, qui ne voulaient point de paix, repondent au jeune novice en lui désignant le jour où ils le mangeront dans une de leurs horribles solennités. Joseph Anchieta les regarde, son visage ne trahit pas la plus légère émotion, un sourire de bonté glisse sur ses lèvres, il dit avec douceur, mais d'une voix assurée :

« Je n'ai rien à redouter que de Dieu seul, et le moment de la mort n'est pas venu pour moi. »

Il reste au milieu des Tamuyas qu'il aurait pu fuir, et qui ne peuvent comprendre ce calme et ce courage en face de leurs menaces de mort. Le héros leur parle de l'Evangile qu'il leur apporte, de la Croix de Jésus-Christ qui a sauvé le monde et qui les sauvera, et il se fait écouter, il se fait aimer et admirer, il a vaincu les Tamuyas dont il fait des chrétiens.

Les Carriges entendaient raconter les prodiges des missionnaires, ils ne pouvaient croire à tant de vertus : mais tout sauvages qu'ils étaient, ils se disaient que la religion des Pères devait être la meilleure, puisque rien ne lui résistait, et ils voulaient devenir chrétiens. Ils avaient demandé des Pères ; ne les voyant pas arriver, ils se déterminent à aller à eux, et partent, au nombre de deux cents, pour solliciter le baptême.

Quelques Espagnols, vivant parmi ces peuples au gré de leurs passions, se chargent de les conduire à une résidence chrétienne ; mais, sur leur chemin, ils rencontrent une horde de sauvages qui tombent sur eux, en massacrent une partie, et réservent l'autre pour leurs abominables festins. Les Jésuites en sont avertis, les Pères de Souza et Correa partent aussitôt, se rendent au milieu de cette horde ennemie et obtiennent la liberté des prisonniers

qu'ils ramènent chez eux. Dans le nombre de ces prisonniers se trouvait un Espagnol dont la conversion des Carriges contrariait les projets et les basses inclinations. Pour se venger des missionnaires qui lui ont sauvé la vie, et pour les forcer à s'éloigner d'un peuple trop docile à leur enseignement, l'apostat a recours à la calomnie :

« Les Pères vous trompent et abusent de votre crédulité, leur disait-il, leur but n'est pas de sauver vos âmes, ainsi qu'ils le prétendent, mais de vous subjuguer, de vous dominer et de vous réduire à la condition des esclaves. »

Les Carriges se croient alors joués par les Pères, et dans l'exaspération de leur fureur, ils se précipitent sur leurs apôtres et en font des martyrs.

L'Europe ne tarde pas à apprendre les succès et la récompense des missionnaires qu'elle a envoyés au Brésil, et les Jésuites, dont le zèle s'enflamme au récit de ces grandes choses, sollicitent à l'envi le bonheur d'aller remplacer dans ce dangereux et glorieux apostolat ceux de leurs frères qui viennent de monter au ciel.

Calvin, de son côté, apprenait par la voix publique les merveilles opérées par le ministère béni des missionnaires du Brésil ; il se promet de mettre tout en œuvre pour propager ses doctrines dans tous les lieux où la Compagnie de Jésus pénétrera Un chevalier de Malte, apostat, Nicolas Durand de Villegagnon, lui propose de partir pour le Brésil avec une petite colonie d'hérétiques ; Calvin accepte et se hâte de les expédier. Vers la fin de novembre 1555, ils touchaient les côtes des possessions portugaises dans le Nouveau-Monde.

Deux protestants avaient prévenu le désir de Calvin, et se trouvaient dans le Brésil lorsque le chevalier de Villegagnon y arriva ; il est vrai que ni l'un ni l'autre n'avaient pu gagner un seul adepte. Leurs croyances différant sur quelques points, chacun prétendait faire prévaloir les siennes ; ces discussions se renouvelaient tous les jours, et le protestantisme ne marchait pas. Villegagnon veut entreprendre de mettre d'accord ses deux devanciers : il reconnait que les opinions de l'un sont aussi différentes des siennes que celles de l'autre, et qu'ils ne s'entendront

jamais. Cette désunion entre les trois hommes qui se prétendaient chefs de la religion nouvelle, n'était pas un élément de progrès.

Pendant qu'ils débattaient leurs diverses interprétations des Saints-Livres, les Jésuites, que rien n'aurait pu désunir, tendaient toujours à leur but avec un ensemble qui triplait leurs forces. Ils bâtissaient des maisons pour de nouvelles résidences, ils élevaient des églises, ils augmentaient le nombre de leurs hôpitaux, de leurs écoles et de leurs maisons religieuses. Leurs chrétientés s'accroissaient chaque jour, et les miracles du Père Anchieta appuyant fréquemment la doctrine enseignée par les Pères, les calvinistes avaient peu à espérer de leurs prédications.

Le chevalier de Villegagnon admirait ces Jésuites dont il était chargé de détruire les grandes œuvres, et il se prenait à se regarder en pitié et à se demander s'il était bien vrai qu'il eût abandonné, renié, persécuté une religion qui produisait de tels hommes. Alors sa conscience se révoltait contre lui-même, elle criait à le déchirer, et l'appelait ensuite au repentir et à la pénitence. Un jour, ne pouvant résister plus longtemps à ses remords, il va se jeter aux pieds d'un Jésuite et revient à la foi de l'Église.

La Compagnie de Jésus ne s'étendait pas seulement en Europe, en Asie et en Amérique, elle pénétrait aussi en Afrique, et là, comme partout, elle comptera des héros ou des martyrs.

Dès l'année 1546, Claude, empereur d'Abyssinie, qu'on appelait le Prêtre Jean (1), avait demandé des prêtres catholiques au roi de Portugal. Le christianisme des anciens Abyssiniens s'était perdu dans un mélange des erreurs d'Eutichès et de Dioscore ; la population comptait en outre un très-grand nombre de païens, de juifs et de musulmans. Le souverain était resté catholique de sentiment, et, fidèle à la recommandation de son père, l'empereur David, il avait refusé de reconnaître l'évêque schismatique envoyé aux chrétiens par le patriarche d'Alexandrie.

(1) En éthiopien, *Prêtre Jean* signifie grand et précieux.

Le roi de Portugal avait prié Ignace de Loyala d'envoyer à l'empereur Claude un patriarche et des prêtres de sa Société, et le saint fondateur ne voyant que périls, humiliations et pauvreté dans la dignité de patriarche catholique en pays infidèle, s'était rendu au désir de Jean III et à l'ordre du Souverain-Pontife. Le Père Nunhez Baretto, avec le titre de patriarche, André Oviedo et Melchior Carnero, avec celui d'évêques coadjuteurs, étaient partis de Rome au mois de mars 1555, accompagnés de dix autres Pères destinés à les aider dans ce difficile et périlleux apostolat. Ils s'étaient arrêtés à Goa et avaient chargé Gonzalès Rodriguez d'aller en Éthiopie étudier la situation.

Pendant toutes ces négociations et ce voyage, les chrétiens schismatiques avaient persuadé à l'empereur que les Jésuites ne seraient que les précurseurs d'une invasion européenne, que l'Abyssinie allait devenir un pays conquis, et que son souverain ne serait plus qu'un tributaire des conquérants du Nord. Lorsque le Père Gonzalès Rodriguez se présenta, le monarque le reçut, le mit en présence de quelques savants schismatiques, l'écouta et le congédia en le chargeant d'une lettre pour le roi de Portugal. Claude ne voulait plus de ces prêtres catholiques qu'il avait sollicités si vivement et qu'il avait fait venir de si loin.

Rodriguez repartit pour Goa, où nous le rejoindrons.

XI

La Compagnie faisait de rapides progrès en Allemagne, au grand désespoir des luthériens. Après les désastres de la guerre, la peste avait ravagé la ville de Vienne; les Jésuites s'étaient dévoués avec un zèle et une abnégation inconnus dans l'empire germanique, et leur douce charité, leur dévouement incomparable, avaient été aussi utiles à l'Église que leurs courageuses luttes contre les hérétiques. La charité évangélique est une prédication dont l'éloquence est irrésistible. Les ministres luthériens ne la possédaient pas; ils ne pouvaient défier les apôtres de la

Compagnie de Jésus sur ce champ de la douleur et du danger. Ils s'étaient enfuis, abandonnant leurs victimes aux soins de leurs sauveurs.

L'Allemagne savait maintenant toute la valeur des disciples de saint Ignace. Elle avait jugé leur science, leur éloquence et leurs douces et héroïques vertus : elle voulait des colléges, elle voulait des maisons de leur ordre, elle en sollicitait de toute part. Le Père Canisius, à la prière des évêques, passait d'un diocèse à un autre, prêchant, confessant, faisant du bien partout et ajoutant chaque jour à l'éclat de sa réputation. L'évêque de Vienne meurt, le roi des Romains supplie Ignace de Loyola de lui accorder Canisius pour ce siége si important. Ignace est inflexible sur ce point, il refuse. Le roi n'insiste pas, mais le diocèse a besoin pendant quelque temps de la sage direction et des rares talents de Canisius ; Ferdinand conjure Ignace de le lui prêter seulement comme administrateur. Le saint fondateur y consent et ordonne au Père Canisius d'accepter cette charge, et de ne jamais toucher à ses riches revenus. Canisius connaissait toutes les plaies du diocèse qu'il allait administrer, il savait les moyens dont il pouvait disposer pour y appliquer le remède, il se mit à l'œuvre et opéra des prodiges.

Cependant le vaïvode de Transylvanie demandait des Jésuites pour ses États ; l'archevêque de Gran pour la Hongrie, l'évêque de Breslau pour la Silésie, adressaient la même prière au saint fondateur ; les Polonais les appelaient chez eux. Dès le commencement de l'année 1556, l'Allemagne était une province de la Compagnie, ayant le Père Canisius pour Provincial.

La Corse, retombée dans une sorte de barbarie par l'excès d'ignorance et de dépravation de ses habitants, était un sujet de continuelles inquiétudes pour la république de Gênes, dont elle subissait impatiemment le joug. La république ne voyait plus qu'un moyen de réduire ce peuple intraitable, c'était de lui envoyer des Jésuites. Elle en demande à Ignace de Loyola, qui désigne pour cette rude mission les Pères Sylvestre Landini et Emmanuel de Monte-Mayor. Ils s'y rendent avec le titre de visiteurs apostoliques, ils parcourent les forêts et les villages, s'engagent

dans les montagnes, pénètrent dans tous les lieux où ils sont sûrs de rencontrer un pécheur à convertir, un ignorant à instruire, et parviennent, à force de douceur, de patience et de charité, à renouveler entièrement ces natures à demi-sauvages. La Corse était rendue à Dieu, à l'Église, à la civilisation, et c'était l'œuvre de deux pauvres prêtres de la Compagnie de Jésus. Rien ne résistait à leur douce influence.

Pendant que ces deux apôtres domptaient par des moyens si doux le peuple le plus rebelle, le Père François de Borgia, par une seule parole, faisait fléchir la volonté d'un prince qui avait la réputation de ne céder jamais.

Charles-Quint avait donné à son fils Philippe II le royaume de Naples et le duché de Milan. Le nouveau monarque avait été solennellement reconnu le 25 juillet 1554 et allait épouser Marie d'Angleterre. A l'occasion de son élévation au trône et de son royal mariage, il veut faire donner la pourpre romaine à son parent le duc de Gandie, devenu l'humble Père François. Le Pape ne demande pas mieux, mais François de Borgia ose refuser à Philippe II ce qu'il avait refusé à Charles-Quint. Inflexible dans sa volonté, le roi de Naples ordonne; le Jésuite répond simplement : « Je ne suis qu'un pauvre pécheur, mais je ne puis en cela obéir à Votre Majesté. » Et Philippe est vaincu, comme Charles-Quint, par l'humilité du saint religieux.

Cette fois encore, le saint fondateur voyait sa Compagnie préservée de ce qu'il appelait *un fléau*. La santé d'Ignace de Loyola déclinait sensiblement. Il avait désiré voir trois choses avant de mourir : son Institut autorisé par le Saint-Siége, le livre des *Exercices spirituels* approuvé par la même autorité, et les Constitutions connues et en vigueur partout où se trouvait un membre de la Compagnie. Ces trois choses, il les avait vues. Dieu lui avait même accordé bien au delà de ses désirs, car il voyait son Ordre répandu dans le monde entier. Cet Ordre avait à peine seize années d'existence, et il comptait déjà plus de mille membres, cent maisons ou colléges, et il se partageait en douze provinces, en y comprenant le Brésil.

Ignace voyait encore le collége romain dans une telle prospérité que, à la fin de l'année 1555, les cent premiers élèves, la plu-

part engagés dans la Compagnie, se répandaient dans le monde pour travailler à la gloire de Dieu, et deux cents autres venaient les remplacer. L'année suivante, Paul IV accordait à ce collége tous les priviléges dont jouissaient les universités. Le saint fondateur avait voulu qu'on y suivît la méthode d'enseignement en usage dans celle de Paris; pour cela, il avait toujours choisi des professeurs sortis de cette école.

Le collége Germanique prospérait également, il était l'espérance de l'Allemagne. Les cardinaux et les évêques, charmés de l'organisation de ce séminaire et de sa parfaite administration, décidèrent, dans le concile de Trente, que son plan servirait de modèle pour l'établissement des séminaires diocésains.

Ignace de Loyola sentait sa fin approcher, mais, conservant toute la vigueur de son esprit, il s'occupait toujours du gouvernement, et nul parmi ses religieux ne voulait croire à sa mort prochaine. Le 30 juillet 1556, il travaillait encore, sur son lit de douleur, avec le Père de Polanco, son secrétaire. Le lendemain, à cinq heures du matin, il rendait le dernier soupir en prononçant le saint nom de Jésus. Il était âgé de soixante-cinq ans.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE JACQUES LAYNEZ

DEUXIÈME GÉNÉRAL

1556 — 1565

I

Charles-Quint venait d'abdiquer et de se retirer dans le monastère de Yust, en Estramadure, laissant le trône impérial à son frère Ferdinand, et celui d'Espagne à Philippe son fils, déjà roi de Naples et duc de Milan, et Philippe était en guerre ouverte avec le Pape Paul IV au moment où le saint fondateur de la Compagnie de Jésus allait recevoir au ciel la récompense de son héroïque vie. Cet état d'hostilité ne pouvant faire craindre de rencontrer un obstacle à la prompte élection de son successeur, la congrégation des profès fut convoquée pour le mois d'avril 1557. Mais bientôt on apprend que le roi d'Espagne a fait défense aux Jésuites espagnols de se rendre à Rome pour l'élection, et qu'il ne leur permet pas même de franchir les frontières du royaume. C'était un ajournement indéfini pour l'assemblée générale; les Pères de Rome se demandent s'ils n'iront pas la tenir en Espagne, afin d'éviter la prolongation de la vacance. Le Pape et le Sacré-Collége se prononcent hautement contre ce projet, car les adversaires de la Compagnie ont persuadé à Paul IV qu'elle veut transporter la maison-mère en Espagne et se soustraire ainsi à l'autorité du Saint-Siége. Le Pape défend aux Jésuites de sortir

de Rome sans sa permission et leur ordonne de lui soumettre leurs constitutions.

Jusqu'alors ces constitutions, pratiquées dans l'Ordre tout entier, n'avaient pas force de loi. Saint Ignace avait désiré qu'elles fussent mises en pratique d'abord, afin d'y apporter plus tard les modifications jugées nécessaires, et il avait voulu qu'on attendît la deuxième Congrégation pour les soumettre à un nouvel examen qui serait définitif. Cette seconde Congrégation devait être celle qui allait élire le deuxième Général. Elle ne put se réunir à Rome qu'après la conclusion d'un traité de paix entre le Saint-Siége et le roi d'Espagne, et s'ouvrit le 19 juin 1558. Le 2 juillet, le Père Laynez, vicaire général depuis la mort de saint Ignace était élu à la pluralité des voix.

Au fond de sa retraite, Charles-Quint regrettait d'avoir accordé au duc de Gandie l'autorisation d'embrasser la vie religieuse; il lui semblait qu'il serait heureux de l'avoir près de lui, et souvent il exprimait son désir de l'appeler et de l'entretenir intimement, dans l'espoir de le déterminer à quitter la Compagnie de Jésus et à se retirer aussi au monastère de Yust. Il lui écrivit en effet et le pressa de le venir voir. François de Borgia s'étant rendu à ce désir, passa trois jours près du monarque, se vit comblé des témoignages de son affection, mais lui exprima un tel attachement à la Compagnie de Jésus, que l'empereur n'insista pas sur le sacrifice qu'il avait désiré de lui (1).

François était aimé et vénéré à la cour de Portugal; le roi Jean III venait de mourir, Charles-Quint pria l'ancien duc de Gandie d'aller porter des consolations à la reine Catherine. François de Borgia se rend auprès de cette princesse, sœur de Charles-Quint, remplit sa mission et visite ensuite les maisons de la Compagnie, toujours plus florissantes en Portugal.

Mais il est subitement rappelé en Espagne : Charles-Quint est mourant, il l'a nommé son exécuteur testamentaire et veut le voir, lui dire un dernier adieu et recevoir ses encouragements et sa bénédiction. Le saint Jésuite accourt, aide l'empereur à fran-

(1) Voir l'*Histoire de saint François de Borgia* pour les entretiens du saint Jésuite avec l'empereur, et les circonstances de sa visite à Yust.

chir le passage de cette vie à l'éternité et prononce son oraison funèbre en présence de toute la cour.

Les ennemis de la Compagnie de Jésus ne voyaient plus dans l'ancien duc de Gandie que le Jésuite. Tous les témoignages d'affectueuse et haute estime qu'il recevait de la part des souverains dont il était resté l'ami, leur paraissaient autant d'hommages rendus à l'Ordre entier.

D'autre part. l'envie était excitée par des succès d'un autre genre. Ainsi, dans la seule année 1558, trente-quatre docteurs de l'université d'Alcala, et, parmi eux, les plus célèbres, avaient renoncé à la gloire et aux richesses de la terre pour embrasser l'humilité et la pauvreté dans la Compagnie de Jésus.

Peu après, la reine de Portugal et son beau-frère, le cardinal don Henri, demandaient au Père Laynez de permettre que le Père Luiz Gonzalez da Camara vînt à la cour pour y diriger l'éducation du jeune roi don Sébastien. Le Père da Camara refusait : il savait le caractère et les inclinations du prince, il pressentait les difficultés de la position. Mais le Père-Général, François de Borgia, et tous les Provinciaux décidèrent que la Compagnie ne pouvait, sans ingratitude, refuser un tel service au fils de Jean III et au neveu de Charles-Quint. Le Père da Camara obéit.

Pour les envieux, les succès sont des torts qu'ils pardonnent difficilement. Il importait de faire expier à la Compagnie de Jésus la célébrité que la science et les vertus apostoliques de ses membres lui avaient méritée. On n'avait nul reproche à lui faire, on recourut à la calomnie, et, pour agir plus efficacement, on se ligua avec les hérétiques.

Quelques sectaires étaient parvenus à se glisser en Espagne et à y répandre leurs livres, dont la doctrine avait déjà séduit plusieurs esprits indépendants. Mais les Jésuites en avaient eu l'éveil, et aussitôt ils s'étaient présentés sur la brèche et n'avaient pas tardé à repousser l'ennemi. Comme il était arrivé déjà, on répandit le bruit, à Séville et à Valladolid, que les livres hérétiques avaient été introduits par les Jésuites, et qu'ils n'affectaient tant de zèle pour la foi romaine qu'afin de détourner d'eux tout soupçon d'hérésie. Quelque absurde que fût l'imputation, elle

eut cours cette fois comme précédemment, et l'on n'hésita pas à signaler François de Borgia comme chef de cette propagande. S'il n'avait pas encore été brûlé vif, c'était uniquement par considération pour les têtes couronnées dont il était parent, et, en cela, l'Inquisition avait commis une criante injustice. Il était du reste bien aisé de prouver tout ce que l'on avançait.

François de Borgia, avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus, avait écrit deux ouvrages de piété. Jusqu'à ce moment, depuis douze ans, on les avait lus avec édification et profit, l'Inquisition même n'y avait découvert rien à reprendre. Mais voici que tout à coup on y voit des erreurs monstrueuses! A quoi cela tient-il? Comment se fait-il que ces livres n'aient pas été condamnés? Un esprit fort a pénétré le mystère :

« C'est, dit-il, que les Jésuites se sont emparés du tribunal de l'Inquisition; ils y siégent et le dirigent secrètement. C'est pour cela que l'archevêque de Séville, grand inquisiteur, vient de décréter que la doctrine de la Compagnie de Jésus est celle de l'Église Catholique, et que tout ce qui se dit contre cet Institut est pure calomnie. »

Cette supposition fait fortune; partout on repète que les Jésuites sont inquisiteurs. Les Jésuites laissent dire. On défère au Saint-Office les ouvrages de François de Borgia, le Saint-Office les condamne. Le pieux auteur s'étonne que l'Inquisition ait retardé jusqu'alors sa condamnation; on lui montre les livres, on lui désigne les erreurs qu'ils contiennent, et il reconnaît que ces deux ouvrages ont été méchamment altérés et falsifiés. L'Inquisition rend son jugement en conséquence.

Les ennemis de la Compagnie de Jésus ne se laissent pas déconcerter. Il est reconnu que les Jésuites ne sont ni inquisiteurs ni hérétiques, on va tâcher de les faire passer pour des conspirateurs de première force.

Philippe II, pendant son séjour dans les Pays-Bas, avait confié la régence à l'Infante, qui consultait habituellement François de Borgia et suivait tous ses avis. Le thème parut bon à exploiter. On dénonça le Père François à Philippe II comme ayant abusé de la confiance de l'Infante au profit des ennemis de l'Espagne, avec lesquels il entretenait des relations secrètes par l'intermédiaire de

la Compagnie. Le Père François méprise cette nouvelle calomnie et ne s'en occupe pas. Il se dispose seulement à se rendre à Rome, sur l'ordre qu'il en a reçu du Souverain-Pontife et du Père Laynez. Mais le prince d'Eboly et le duc de Feria, ses amis, le retiennent au moment de son départ :

— Qu'allez-vous faire, mon révérend Père? lui dit le prince. Le roi attend de vous une justification, et vous quittez l'Espagne sans l'assurer de votre fidélité!

— Le roi sait très-bien que je ne suis pas coupable, répond le Père. pourquoi irai-je me justifier d'un crime imaginaire?

— Le roi sait, en effet, que ce n'est autre chose qu'une infâme calomnie. reprend le prince; mais il veut que, pour l'exemple, vous paraissiez tenir à vous disculper.

— Il y va de l'intérêt de votre Institut, ajoute le duc de Feria, car il ne pourrait que se ressentir du mécontentement que le roi se croit obligé d'affecter.

— Pour la Compagnie, et dans l'intérêt de sa tranquillité, dit le saint Jésuite, il n'est rien que je ne fasse : je vais écrire au roi.

Il écrit en effet; mais, pressé d'obéir à l'ordre du Pape et du Père Général, il part sans attendre l'agrément du souverain, à qui il annonçait simplement son départ immédiat. Philippe se montre irrité de ce procédé, qu'on ne manque pas d'ailleurs de lui présenter comme une fuite. Les choses s'enveniment à la cour; on persuade au roi que les Jésuites sont dévoués à la France au préjudice de l'Espagne, il le croit et en fait de vifs reproche à la Compagnie.

Dans le même temps, la France reprochait aux Jésuites leur trop d'attachement pour l'Espagne au détriment de la France.

Le 19 août 1559, Paul IV passait à une autre vie. Le conclave se réunit, les intrigues des diverses puissances le pressent et le divisent. Il flotte longtemps dans l'incertitude, le monde catholique attend avec anxiété; les esprits s'agitent et s'effraient d'une prolongation qui semble devoir être interminable. Le cardinal Othon Truschez, évêque d'Augsbourg, désire consulter le Général des Jésuites et l'appelle près de lui. En voyant le savant et pieux Lainez, les cardinaux qui l'ont jugé au Concile de Trente se

regardent, se devinent : tous ont la même pensée, tous désirent faire porter le choix du conclave sur l'humble religieux. Le conclave applaudit à cette pensée, il va y donner suite ; mais tout à coup on se souvient qu'un usage auquel on ne saurait déroger sans s'exposer à de graves difficultés veut que le Pape soit choisi parmi les membres du sacré collége. Alors tous les suffrages, qui s'étaient portés sur le Général de la Compagnie de Jesus, se réunissent sur le cardinal Médici, qui prend le nom de Pie IV.

II

Les trois premières années du gouvernement de Laynez étaient près d'expirer ; Paul IV avait exprimé le désir que le Généralat ne fût plus que triennal, Laynez s'en souvenait. Cette modification n'avait point été insérée dans la constitution ; mais le Général crut devoir annoncer à Pie IV et à la Compagnie qu'il était dans l'intention de résigner sa charge. Il faisait ainsi acte de soumission au Saint-Siége et remettait en même temps en question cette grave affaire, dont il importait de provoquer la solution définitive.

Pie IV n'accepta pas cette démission, les assistants des provinces la refusèrent également. Mais Laynez, tenant à ce que la chose fût bien clairement résolue pour l'avenir, ordonna à tous les profès de l'Ordre, en vertu de la sainte obéissance, de donner leur opinion par écrit, et ajouta qu'il chargeait une commission d'en prendre connaissance et de les recueillir, lui-même ne voulant savoir autre chose que le résultat. Tous, sans exception, demandèrent la perpétuité du Généralat. Le Père Bobadilla, alors à Raguse, adressait sa réponse à Laynez lui-même ; elle mérite d'être citée pour sa singularité :

« .... Quant au généralat, lui mandait-il, mon avis est que, selon

que les constitutions l'ordonnent, il doit être perpétuel et à vie. Qu'il soit tellement stable entre vos mains que vous le gardiez encore cent ans. Si, après votre mort, vous venez à ressusciter, mon avis est encore qu'on vous le rende, et que vous le gardiez jusqu'au jour du Jugement, et je vous supplie, pour l'amour de Jésus-Christ, de conserver avec paix et avec joie votre charge. Ces sentiments, que j'ai profondément gravés dans mon cœur, je les écris ici, et j'en signe l'expression de ma propre main *ad perpetuam rei memoriam.* »

Le Souverain-Pontife avait déclaré que la charge devait être à vie, la Compagnie le déclarait aussi, à l'unanimité. Laynez dut continuer d'en remplir les fonctions.

Pie IV aimait tendrement la Compagnie de Jésus, qu'il regardait comme une grande gloire pour l'Église. En toute occasion, il se plaisait à lui témoigner sa haute protection et ses sentiments paternels

Les maisons et colléges des Jésuites se multipliant sans cesse, à la sollicitation des souverains et des prélats, il surgissait de fréquentes difficultés de la part des autres Ordres, relativement à la distance qui devait être mise entre chaque fondation religieuse. Cette distance devait être de cent quarante cannes (1). Pie IV fit une exception en faveur de la Compagnie de Jésus, et l'autorisa, par une bulle du 13 avril 1561, à s'établir et à s'étendre sans craindre de voir se renouveler les persécutions qu'elle avait subies à Saragosse.

Laynez supplia le Pape d'affranchir aussi la Compagnie de la dépendance des universités. Pie IV, par une bulle du 19 août 1561, autorisa à perpétuité le Général de la Compagnie de Jésus à conférer, par lui-même ou par ses délégués, aux religieux de son Ordre et aux écoliers de ses colléges, les grades de bachelier, licencié, maître ès arts et docteur; toutefois les écoliers riches seraient tenus à payer aux universités la taxe établie pour ces divers grades. Cette bulle, dont la nécessité était incontestable, devait irriter les universités, accroître et perpétuer leurs sentiments hostiles à la Compagnie de Jésus.

(1) La canne a 1 mètre 70 centimètres environ.

Cependant les Jésuites gagnaient du terrain en France. La mort de Henri II ayant enhardi les disciples de Calvin, ils avaient pénétré dans tous les grands corps de l'État, dans toutes les classes de la société et jusque dans les Ordres monastiques. Partout ils comptaient des adeptes, partout ils avaient fait de déplorables ravages.

Plusieurs évêques, en présence de cette désolante défection, avaient senti que le seul moyen d'en arrêter les progrès était d'appeler des Jésuites au secours de leurs diocèses. Robert de Pellevé, évêque de Pamiers, écrit au Père Laynez, lui expose la situation des provinces du midi de la France, et le supplie d'envoyer quelques-uns de ses religieux ; il lui demande surtout le Père Emond Auger, persuadé qu'il aura un succès plus prompt que d'autres, en raison de ses qualités attrayantes. Les calvinistes apprennent que les Jésuites vont arriver, et ils insultent publiquement le prélat qui les a appelés. Robert de Pellevé s'éloigne de Pamiers pour se soustraire à leurs attaques, et lorsque les Pères se présentent dans la ville, au mois d'octobre 1559, ils s'y trouvent sans asile, sans ressources, sans protection. Ils étaient trois : Pelletier, Emond Auger et Jean Roger; leur isolement ne les déconcerte pas. Les sectaires les insultent et les appellent papistes. Les Jésuites répondent qu'ils se font gloire de leur dévouement au Siége apostolique, et ils annoncent qu'ils sont prêts à soutenir et à défendre ses droits, qu'ils ne sont venus que pour cela. La curiosité est excitée. Ils prêchent, leur conviction passe dans les âmes, les catholiques repoussent les séductions des hérétiques, et la foi renaît vive et forte dans la ville de Pamiers. L'évêque veut un collége de la Compagnie, ce collége est fondé, et les écoliers y accourent en foule. Le comté de Foix est ensuite rendu à l'Église par le zèle infatigable de ces apôtres qui ne connaissent pas le repos. De là, ils sont appelés à Toulouse ; le Père Pelletier s'y rend seul, prêche pendant le Carême, et fait de si nombreuses conquêtes sur l'hérésie que les prédicants abandonnent la place. Le cardinal de Tournon appelait en même temps le Père Emond en Dauphiné, d'où l'hérésie s'éloigna bientôt au bruit de sa parole.

Partout où les Jésuites se faisaient entendre, l'histoire l'atteste,

les calvinistes rentraient dans le sein de l'Église, leurs livres étaient brûlés, leurs prédicants étaient réduits à prendre la fuite. Mais les disciples de saint Ignace étaient encore peu nombreux en France et ne pouvaient être partout à la fois.

A Paris, où les protestants se sentaient appuyés par le prince de Condé, par plusieurs membres du parlement et par les partisans qu'ils comptaient dans l'université, ils étaient devenus exigeants et commençaient à vouloir traiter avec la cour de puissance à puissance. Ils voulaient avoir une entière liberté de propagande et de culte : ils demandaient des temples, et on savait qu'au besoin ils n'hésitaient pas à prendre les armes pour arracher par la force ce qui leur était refusé. Ils avaient vu les princes se servir d'eux comme d'un instrument politique : François Ier les avait employés contre Charles-Quint, ce dernier s'en était servi contre les Papes ; ils ne pouvaient douter de leur force. La cour cherchait a composer avec eux, mais était loin de vouloir les satisfaire dans toutes leurs exigences. Ils avaient eu des colloques en Allemagne, ils en demandaient en France ; c'était un moyen de faire entendre leurs orateurs aux plus grands personnages et aux plus savants docteurs catholiques, et ils espéraient en gagner ainsi quelques-uns. Ils obtinrent cette concession : le colloque fut indiqué à Poissy pour le 31 juillet 1561.

Le Pape, qui voyait avec peine ces sortes d'assemblées, toujours infructueuses, et désirait qu'on attendît les décisions souveraines du Concile de Trente, ordonna au Général de la Compagnie de Jésus de se rendre à ce synode et de faire en sorte qu'il se terminât au plus tôt. Il pensait aussi que sa présence à Paris pourrait hâter l'affaire de l'admission de la Compagnie dans ce diocèse.

Laynez donna la charge de vicaire général à François de Borgia, qui venait d'arriver a Rome, et possédait la confiance de la cour romaine et du cardinal Charles Borromée, neveu du Pape : puis, accompagné du Père de Polanco, il partit avec le cardinal Hippolyte d'Este, qui se rendait aussi au colloque de Poissy.

III

La lutte continuait entre la cour et les Jésuites d'une part, l'université, l'évêque de Paris et le parlement de l'autre, sans aucun résultat. La cour renouvelait ses injonctions au parlement pour l'entérinement des lettres patentes que le roi avait accordées aux Jésuites, et le parlement renouvelait ses remontrances : l'affaire était toujours pendante et ne faisait pas le moindre progrès. Après la mort de Henri II, le Père Ponce Cogordan avait pressé Catherine de Médicis d'opposer une digue au torrent de l'hérésie, en forçant le parlement à recevoir les Jésuites. La reine sentait tous les périls de la situation, elle avait promis son autorité et sa protection, car elle voyait l'indifférence d'une partie du clergé, en face des progrès croissants du calvinisme.

Le 12 février 1560, nouvelle injonction au parlement d'avoir à enregistrer les lettres patentes de Henri II, déposées au greffe depuis huit ans; mais le parlement résiste encore. Le 25 avril suivant, le roi François II lui expédie de nouvelles lettres patentes, avec ordre de les enregistrer, « nonobstant les remontrances de cette cour et de l'évêque de Paris. » Le parlement répond qu'il communiquera ces lettres et les statuts des écoliers des Jésuites à l'évêque de Paris ; Eustache du Bellay les soumet aux quatre facultés de l'université. C'était de part et d'autre témoigner d'une volonté déterminée à ne pas céder même à l'autorité royale.

Les quatre facultés décident que les Jésuites sont inadmissibles, parce que cet Ordre « a des priviléges exorbitants de prêcher, il n'a aucunes pratiques particulières qui le distinguent des laïques et des hommes du commun, et il n'est approuvé par aucun concile universel ou provincial. »

Ces motifs n'étaient qu'une chicane. Les Jésuites lèvent la difficulté en adressant au roi une requête par laquelle ils déclarent ne vouloir user de leurs priviléges qu'en ce qu'ils ont de conforme

aux lois du royaume et à celles de l'Église de France, et ils s'engagent à renoncer à tous les autres. Eustache du Bellay n'avait plus rien à objecter, il était prêt à céder, lorsque lui vient la pensée d'exiger une condition : les Jésuites renonceront à porter le nom de Jésuites, et à donner à leur Société le nom de Jésus. Ils ne pourront non plus être considérés comme Ordre religieux dans le diocèse de Paris, mais ils devront se dire seulement membres d'une société ou d'une compagnie. Le parlement, adoptant toutes ces réserves, ne cédait à la volonté du roi qu'à ces conditions.

Après la mort de François II, Charles IX étant mineur, la reine-mère avait la régence. Cogordan redoubla ses instances auprès d'elle et de son conseil. Le nouveau roi fit alors au parlement une injonction d'avoir à admettre les Jésuites ou de faire connaître les motifs de son refus dans un délai de quinze jours. Le parlement ne pouvait plus reculer ; le premier président, Gilles Le Maître fait comparaître Ponce Cogordan devant la cour :

— Apprenez-nous, lui dit-il, hommes nouveaux que vous êtes, avec quelles ressources vous vivrez dans ces temps de calamités où la charité de plusieurs s'est refroidie?

— De plusieurs, oui, répond le Père Cogordan ; de tous, non. Le Seigneur ne refusera jamais le nécessaire aux pauvres qui le servent avec piété et avec droiture : qu'ils soient tels par choix ou par nécessité, peu importe.

Alors le président donne lecture du décret de la Sorbonne et s'arrête à chaque phrase pour demander au Père ce qu'il peut y répondre. Ponce Cogordan parle si éloquemment, il dévoile si énergiquement les plans et les projets des calvinistes dans toute cette affaire, et le lien qui existe entre eux et l'université pour arriver au but de chacun, que plusieurs membres de la cour avouent que le décret est « futile et erroné. » L'affaire est renvoyée aux États-Généraux ou au futur Concile national.

Pendant ce temps, la noblesse d'Auvergne sollicitait l'admission des Jésuites dans toutes les villes de la province, et disait : « A moins que le roi ne veuille que toute l'Auvergne soit hérétique, il est urgent d'admettre en France la Compagnie de Jésus. »

Cependant, le Concile national s'ouvrit au jour fixé et se tint dans le réfectoire du monastère royal des Dominicaines de Poissy; le cardinal de Tournon en était président, la reine-régente, le roi et toute la cour y assistaient. Les cardinaux d'Armagnac, de Bourbon, de Lorraine, de Châtillon et de Guise, quarante archevêques ou évêques, et un grand nombre de docteurs y prenaient part; les plus fameux ministres calvinistes y étaient appelés par leur parti, à la tête duquel on voyait le roi de Navarre et le prince de Condé.

Peu de jours après son entrée au Synode, le 26 septembre, Laynez, profondément affligé des blasphèmes que Pierre Martyr, moine apostat, venait de faire entendre dans l'assemblée, en présence de la reine et d'un roi mineur, prononça un discours foudroyant sur le danger de ces conférences. Il s'adressait particulièrement à la reine, qui les avait accordées aux sollicitations des hérétiques, et lui fit sentir l'inconvenance de ce genre de discussion, dans un moment où le Concile de Trente, convoqué par le Souverain-Pontife, allait décider souverainement toutes ces questions. Il fit rougir l'apostat en l'appelant *Frère* Martyr, et démontra la nécessité de n'admettre dans ces réunions que les seuls théologiens. « Il y aurait encore cet avantage, ajouta-t il, qu'on épargnerait à Votre Majesté, et à ces très-honorables seigneurs, l'ennui de discussions longues et embrouillées. »

C'était dire clairement à Catherine de Médicis que sa présence et celle du roi étaient de trop.

La reine ne s'était jamais entendu parler avec autant de force et de liberté apostolique. Son attitude, sa physionomie, témoignaient de ses impressions : ses larmes coulèrent malgré elle, peut-être, mais le Père Laynez ne s'en affecta nullement. Le surlendemain, le prince de Condé, qui aimait beaucoup le Général de la Compagnie de Jésus, lui dit :

— Mon Père, savez-vous que la reine est très-mécontente de vous, et qu'elle a pleuré?

— Je connais depuis longtemps Catherine de Médicis, lui répondit Laynez en souriant; c'est une grande comédienne, mais ne craignez rien, prince, elle ne me trompera pas.

La reine, le roi et les seigneurs de la cour ne reparurent pas aux assemblées.

La conclusion de ces conférences fut un formulaire de foi sur la sainte Eucharistie, que les protestants devaient signer comme les catholiques, ils s'y étaient engagés ; mais, au moment, ils refusèrent tous, et le Synode fut dissous le 14 octobre.

Quelques jours auparavant, le 30 septembre, Calvin, tenu au courant de ce qui se passait au colloque de Poissy, écrivait à un de ses coréligionnaires : « .....Ne faites faute de défaire le pays de ces zélés faquins qui exhortent les peuples, par leurs discours, à se bander contre nous, noircissent notre conduite et veulent faire passer pour rêveries notre croyance. Pareils monstres doivent être étouffés, comme je fis ici en l'exécution de Michel Servet, Espagnol. »

On sait que Michel Servet fut brûlé vif par ordre de Calvin : c'était là le moyen expéditif qu'il conseillait pour « défaire le pays de ces monstres, » qui entravaient par leur zèle apostolique les progrès de ses désastreuses doctrines Telle était dès lors la tolérance de ceux qui n'ont jamais cessé d'accuser les catholiques d'intolérance. Calvin aurait dû savoir que, s'il avait fait brûler un Jésuite, dix autres se seraient présentés aussitôt pour recueillir son héritage et briguer le même honneur.

Le Père Laynez prolongea son séjour à Paris, dans l'intention d'y combattre le calvinisme par ses prédications et par l'influence qu'il s'était acquise à la cour. Les hérétiques demandaient des temples ; le conseil royal hésitait à les satisfaire. Laynez adressa un mémoire à la reine sur ce sujet, et lui fit si bien apprécier les dangers de cette concession pour l'Église et pour la sûreté de l'État. qu'elle se rendit à ses raisons et refusa l'autorisation d'élever des temples protestants.

Ce refus devait amener la conjuration d'Amboise. Les hérétiques, sentant leur force, n'hésitèrent pas à se démasquer en prenant les armes contre l'autorité royale. L'insurrection leur avait réussi en Allemagne, elle leur réussit en France ; pour leur faire mettre bas les armes, on eut la faiblesse de leur céder, et on ne tarda pas à s'en repentir ; le prince de Condé l'avait prévu. Dans

son appréhension des maux incalculables que cette division dans les esprits préparait à la France, il consultait le Père Laynez sur les moyens à prendre pour les prévenir; le Père Laynez lui fit comprendre que le seul efficace était la rentrée des hérétiques dans le sein de l'Église. Pour amener ce résultat, il était nécessaire que leurs chefs et leurs docteurs se rendissent au Concile œcuménique qu'ils avaient si longtemps réclamé, et dont ils ne voulaient plus depuis qu'il était accordé. S'ils étaient de bonne foi, ils en sortiraient convaincus de leurs erreurs. « Pour voir cette union tant désirée, disait le Père Laynez au prince, je sacrifierais cent vies, si j'en avais autant à offrir. »

Cependant les prélats présents au Concile de Trente, dont les discussions étaient reprises depuis le 8 janvier 1562, réclamaient la science, la logique, l'éloquence du Père Laynez. Le Pape ordonne au Jésuite de se rendre sans délai au désir du Concile, et les légats du Saint-Siége lui font préparer des relais afin d'accélérer sa marche. Il arrive à Trente dans le courant d'août 1562, et lorsqu'il se présente dans l'auguste assemblée, les cardinaux légats lui désignent la première place avant les généraux d'Ordres religieux. L'humble Jésuite s'incline doucement et se place au dernier rang; les prélats insistent; Laynez s'aperçoit de l'effet produit par cette distinction, et aussitôt s'élève un murmure désapprobateur dans les rangs des généraux. Laynez supplie les légats de le laisser à sa place :

— Je conjure vos Éminences de ne plus insister, leur dit-il, et d'avoir égard à l'ancienneté des autres Ordres.

— Si nous cédions à l'humilité de votre Révérence, mon Père, répliquent les légats, elle pourrait faire loi dans la hiérarchie pour l'avenir; nous ne pouvons l'accepter. Afin de tout concilier, vous prendrez place au banc des évêques; nous l'exigeons de votre Révérence.

Un tel hommage rendu à la science, au talent et à la vertu du Général de la Compagnie de Jésus, de la part des légats du Saint-Siége, et avec l'assentiment de tout l'épiscopat, était un véritable coup d'État en faveur de l'Ordre tout entier. Il devait lui susciter encore de nouvelles rivalités, car l'homme est toujours

homme, et, quel que soit d'ailleurs son mérite, si l'humilité n'est au fond et au-dessus de toutes ses vertus, il lui est bien difficile de résister à cette grande misère qu'on appelle jalousie, surtout lorsqu'il croit voir une atteinte portée à l'honneur du Corps auquel il appartient.

Les Ordres monastiques réclamèrent; ils étaient anciens, la Compagnie de Jésus était nouvelle dans l'Église, elle devait leur céder le pas. Le Concile se vit obligé de traiter cette question de préséance, et, si le fait était providentiel, dans l'intérêt de la Compagnie, il est probable qu'il entrait dans les vues des prélats et des cardinaux qui formaient la partie la plus imposante de l'assemblée. Ils y trouvaient une occasion toute naturelle de reconnaître, au nom de l'Église, les services éminents que les Jésuites lui avaient rendus, et de donner en même temps un témoignage solennel de sa reconnaissance à cet Ordre si envié et si calomnié (1). Il publia un diplôme par lequel il exposait l'affaire, attribuait l'origine de ces contestations aux instances des cardinaux-légats, et disait, en parlant de la Société de Jésus : « Cette Compagnie qui déjà, au plus grand avantage des âmes, s'ouvre une foule de royaumes chrétiens et païens, Dieu protégeant l'œuvre qu'elle a commencée. »

Saint Charles Borromée écrivait aux cardinaux réunis à Trente :

« Je juge superflu de déduire les raisons qui portent le Souverain-Pontife à chérir la Compagnie et à souhaiter qu'elle ait entrée dans toutes les provinces catholiques. Puisqu'en France on est mal affectionné envers les Jésuites, le Souverain-Pontife souhaite que le Concile, quand il s'occupera des réguliers, fasse mention honorable de la Compagnie pour la recommander. »

(1) Dans le même temps, l'apostat Fra Paola Sarpi écrivait pour l'instruction de tous : « Il n'y a rien de plus essentiel que de ruiner le crédit des Jésuites ; en le ruinant, on ruine Rome ; et si Rome est perdue, la religion se réformera d'elle-même. » Le conseil a été suivi de tout temps, on n'a jamais cessé de le mettre en pratique ; mais ce labeur de trois siècles n'a pu ruiner encore ni « le crédit des Jésuites » ni la puissante autorité de Rome.

Les orateurs, au Concile, parlaient de leur place : on évitait ainsi le mouvement, et on conservait le calme extérieur si nécessaire dans ces graves réunions. Le Général de la Compagnie de Jésus devant se faire entendre dans la discussion sur la messe, les cardinaux-légats, à la demande des évêques, firent poser une chaire pour lui, afin que nul ne perdît un seul mot de son discours. Ce fut une épreuve de plus pour l'humilité du Jésuite; mais les légats ordonnaient, Laynez devait obéir.

Il était d'une frêle complexion, son visage maigre et allongé trahissait la souffrance; son front largement développé, son nez fortement aquilin, ses yeux vifs et brillants, annonçaient l'homme d'étude et de haute intelligence; la douceur de son regard, la bonté de son sourire, le calme et la modestie de son maintien, inspiraient la confiance et faisaient aimer en lui l'homme et le religieux.

Lorsqu'il monta dans cette chaire préparée pour lui, tous les regards se fixèrent sur ce Jésuite dont l'apparence était si pauvre et si humble, et dont la célébrité était européenne. Laynez n'en fut point ému : la seule gloire qu'il venait chercher au milieu de cette assemblée, composée des personnages les plus illustres et des hommes les plus savants, c'était la gloire de Dieu; le seul triomphe qu'il ambitionnait, c'était celui de l'Église. Il parla pendant deux heures et demie, et tint constamment l'assemblée suspendue à sa brillante parole. Jamais il ne s'était montré plus éloquent, jamais sa logique n'avait paru plus vigoureuse.

Un murmure d'admiration se fit entendre à la fin de son discours : « Il a vaincu toutes les incertitudes ! » disaient les uns. « Il a dissipé tous les doutes ! » disaient les autres. « Il n'a laissé rien à répliquer. » Les félicitations l'assaillirent de toutes parts, son triomphe fut complet. La Providence lui en réservait un autre, qui devait également se refléter sur toute la Compagnie.

Le légat, président du Concile, le cardinal Hercule de Gonzague, se voyant dangereusement malade, demande le ministère du Père Laynez; il a besoin de ses exhortations et de ses consolations pour l'aider à bien mourir, et le Père Laynez lui ouvre en effet la porte de l'éternité. Cette préférence donnée au Jésuite, sur tous les princes de l'Église réunis à Trente, était un témoi-

gnage de si haute estime pour la Compagnie tout entière, que les ennemis et les rivaux des Jésuites s'en crurent offensés, et cela était assez simple. Ils travaillaient sans relâche à « ruiner le crédit des Jésuites, » selon la recommandation de l'apostat Sarpi, afin de « ruiner Rome, » et tout concourait à faire triompher Rome et à augmenter le crédit des Jésuites.

Ce n'était pas assez pour le Concile d'avoir porté la lumière sur toutes les questions qui lui avaient été soumises, il s'était occupé encore des causes du mal qui désolait l'Église. Il avait reconnu que ces causes étaient principalement l'ignorance et l'immoralité d'une partie du clergé et des Ordres monastiques, et il avait décidé que le meilleur remède à ce grand mal était de préparer des générations chrétiennes par un bon système d'éducation. La majorité des évêques demandait que les séminaires et les collèges de la Compagnie de Jésus fussent multipliés partout, et le comte de Luna, Allemand et ambassadeur de Philippe II, consulté par les prélats sur les moyens les plus propres à améliorer l'Allemagne et l'Espagne et à les garantir contre l'hérésie, leur répondit :

« Je n'en connais que deux : Faites de bons prédicateurs, et propagez la Compagnie de Jésus. »

D'autres ambassadeurs firent la même réponse.

Le Concile de Trente termina ses séances le 4 décembre 1563.

IV

François de Beaumont, baron des Adrets, trouvant la doctrine de Calvin plus commode que celle de l'Église, et sa morale plus conforme à ses goûts et à ses passions que celle de l'Évangile, s'était fait huguenot. Il parcourait le Dauphiné, à la tête de quelques milliers de paysans fanatisés par les ministres de Calvin, et

brûlait les églises, persécutait les catholiques, les massacrait sans pitié, saccageait leurs villes, désolait leurs campagnes, portait partout et le fer et le feu. Il était la terreur et le fléau des provinces du Midi.

Un jour, il s'arrête au milieu des épouvantables ravages qu'il excitait; il réunit ses soldats, les harangue et leur ordonne de se précipiter sur Valence : leur récompense sera digne de leur férocité, c'est un Jésuite qui leur est promis. A ce nom de Jésuite, cette soldatesque, ivre de fureur, pousse des rugissements de joie et prend sa course vers Valence.

Lamothe-Gondrin, lieutenant de la province, en est averti; il s'y rend sans délai, arrive à temps, veut défendre la ville; mais tous ses efforts ne peuvent la préserver de l'invasion des protestants. Le baron des Adrets le fait prisonnier, lui promet la vie sauve et ordonne de l'égorger. Il était fidèle à sa parole comme il avait été fidèle à sa foi. Il cherche le Jésuite promis aux bourreaux qui composent son armée; le Jésuite n'est pas difficile à trouver : on le voit dans ce champ de carnage, penché sur les blessés et les mourants, qu'il console et qu'il envoie au ciel. C'est le bon Père Emond Auger, dont le nom est connu et vénéré dans toute l'étendue du Dauphiné. Les soldats allaient se précipiter sur lui et le massacrer impitoyablement, lorsque les ministres calvinistes s'écrient :

« Arrêtez! Un Jésuite ne mérite pas une mort aussi honorable : la potence seule est digne de lui! »

Aussitôt les protestants applaudissent et font retentir les rues de la ville des cris : « A la potence! le Jésuite à la potence! » Les soldats s'emparent de la victime, on lui met la corde au cou, on le conduit ainsi au lieu réservé pour le supplice des criminels, et la foule répète le cri satanique qu'elle a déjà proféré comme un sinistre rugissement : « A la potence! à la potence le Jésuite! »

Le bon Père Emond, ainsi qu'il était appelé par les catholiques, ne paraissait nullement ému. La démarche ferme, l'attitude humble et digne, il allait à la mort avec calme et assurance, son visage conservait une angélique sérénité. Il arrive sur le lieu de

l'exécution, il monte sur l'échafaud, il promène son doux et modeste regard sur la foule sacrilége qui demande sa mort, il lève ensuite vers le ciel ce regard d'une ineffable expression, puis, le reportant sur le multitude affamée de son supplice, il lui parle avec l'accent d'un envoyé céleste. Il défend la vérité; il appelle le repentir dans les âmes qui ont abandonné la foi de l'Église, il témoigne une sainte allégresse en présence de la mort qui l'attend et dont il se jugeait indigne, il se félicite d'être condamné à ce supplice ignominieux, pour une cause à laquelle il a consacré sa vie. Son air inspiré, l'onction de sa voix, la sublimité de son langage, déconcertent les ministres de Calvin. La foule est émue, les larmes coulent, la défection peut être considérable. Quel triomphe, au contraire, ne serait-ce pas pour la réforme, si, au lieu de faire mourir le Jésuite, on parvenait à le faire apostasier! Cette idée paraît lumineuse, on se met à l'œuvre.

Tous ces ministres sont autant d'apostats, ils espèrent séduire un disciple d'Ignace de Loyola par les moyens qui les ont entraînés eux-mêmes dans l'erreur. L'esprit qui les inspirait était peu clairvoyant; mais la lumière peut-elle venir des ténèbres?

Pierre Viret, l'un de ces prédicants, se rend en toute hâte auprès du baron des Adrets, et lui demande l'ordre d'ajourner l'exécution du Jésuite. Le terrible huguenot fronce le sourcil sans daigner regarder Viret, auquel il ne répond même pas. Viret insiste :

— Je ne vous demande, ajoute-t-il, que le temps de discuter avec lui quelques points de doctrine, afin de le confondre publiquement et de le forcer à s'avouer vaincu.

— Faites-en ce que vous voudrez, maugrée le féroce des Adrets en congédiant brusquement l'apostat.

Pierre Viret revient sur la place, on fait descendre le bon Père de la potence, près de laquelle il était resté, et on l'accable de caresses et de menaces, de flatteries et de raisonnements, rien n'est épargné pour le vaincre. Mais le Père Emond est invincible :

— Nous vous accordons la vie jusqu'à demain, lui dit un des apostats; peut-être réfléchirez-vous.

— Le cachot est utile pour amener les esprits à composition, dit un autre.

Et ils font enfermer dans l'un des cachots réservés aux plus dangereux malfaiteurs l'angélique Père Emond.

Le lendemain, on se porte frénétiquement à la prison... le cachot était vide. Dieu avait refusé à son jeune apôtre la couronne des martyrs, il avait facilité aux catholiques de Valence les moyens de pénétrer la nuit dans la prison, d'en enlever leur Père bien-aimé, de le conduire hors de la ville, et de le mettre en sûreté.

Quelques jours après, le Père Emond était en Auvergne, il prêchait publiquement à Clermont, puis il passait à Riom et de là à Issoire pour y réveiller la foi dans les cœurs catholiques et les préserver de la contagion de l'hérésie. Bientôt, le maréchal de Vieilleville et le chapitre de la cathédrale de Lyon l'appelaient dans cette ville, où le culte catholique semblait à jamais aboli par l'effet de la cruelle tyrannie des protestants.

Le Père Emond, arrivant à Lyon, au mois de juillet 1563, y rencontrait le Père Possevin, appelé également au secours des catholiques. Ni l'un ni l'autre ne redoutent la mort dont on les menace; ils sont venus l'affronter pour défendre la foi de l'Église, heureux et fiers d'une telle mission. Ils prêchent avec un succès merveilleux, toutes les âmes égarées reviennent au bercail, tous les esprits timides sont rassurés et encouragés, toutes les hésitations cessent, tous les doutes sont éclaircis, la ville change entièrement, le culte catholique y est rétabli, les noms des deux apôtres y sont bénis et vénérés.

Mais tout à coup la peste qui ravageait la France éclate dans cette ville avec la plus terrible violence et paralyse tous les courages. Chacun s'enfuit à la hâte, abandonnant le pauvre qui ne possède nul autre abri que celui de sa demeure à la ville, et n'a aucun moyen de se procurer un air plus pur.

Le Père Possevin venait de partir pour Avignon; Emond Auger se trouvait seul en face de ce cruel fléau. Il va de porte en porte, soignant les malades, les consolant, les fortifiant, leur distribuant des aumônes, faisant du bien à tous, et n'étant

secondé dans ce dangereux apostolat que par le prêtre qui lui donnait l'hospitalité, André Amyot.

Nous croirions difficilement que deux hommes aient pu suffire à cet héroïque labeur, si l'*Histoire de Lyon*, par le sieur de Rubys, ne donnait le détail de « l'admirable dévouement du Père Emond Auger, pendant le temps que dura la contagion. » Les historiens assurent que le chiffre des morts atteignit soixante mille. L'effroi devint tel que la parole du Jésuite tant aimé ne suffisait plus à calmer les esprits, à ranimer les courages. Alors le bon Pere en appelle au ciel : il fait à Notre-Dame-du-Puy-en-Velay un vœu solennel, au nom de la ville de Lyon... et la peste cesse aussitôt ses ravages, Lyon est sauvée. Le Père est allé porter au Puy le vœu de la ville, il est allé le déposer aux pieds de la divine Marie ; les Lyonnais veulent qu'à son retour l'apôtre qu'ils appellent leur Père, et à qui ils doivent la cessation du fléau, reçoive un témoignage durable de leur immortelle reconnaissance. Ils lui feront un présent digne d'être offert à un membre de la Compagnie de Jésus, et qu'ils sont certains de lui voir accepter avec plaisir, quelle que soit son humilité, quel que soit son amour pour la sainte pauvreté, d'autant plus qu'il vient d'être nommé Provincial de Guyenne. A son arrivée à Lyon, les échevins se rendent près de lui et lui présentent des clefs sur un plat d'argent : le prévôt, portant la parole, lui dit :

— Mon Père, les Lyonnais pénétrés de gratitude pour le bien spirituel que vous leur avez fait et pour votre héroïque dévouement pendant la peste dont vous les avez délivrés, conjurent Votre Révérence d'accepter le collége de la Trinité. Monseigneur l'archevêque (1) se joint à nous pour en faire hommage à la Compagnie de Jésus, à qui il appartiendra et qui le dirigera désormais.

— Je l'accepte bien volontiers, et avec reconnaissance, au nom de la Compagnie, répond le Père Emond ; mais j'y mets une condition : les calvinistes envoient leurs enfants à ce collége, qui est une propriété publique ; l'acte de donation doit leur garantir le droit de continuer à y faire instruire leurs enfants comme par le passé, et sans rétribution de leur part.

(1) Antoine d'Albon.

Les protestants se seraient passés de cette clause en leur faveur; ils n'y voyaient qu'un redoutable argument contre eux, car l'instruction était loin d'être gratuite dans leurs classes.

Le fléau qui venait de désoler la ville de Lyon avait traversé Paris, enlevant un des premiers compagnons d'Ignace de Loyola. Pasquier Brouët, en prodiguant des soins de tout genre aux pestiférés, avait trouvé la mort dans cet exercice de sublime charité. Partout où paraissait l'épouvantable épidémie, chacun s'empressait de prendre la fuite, mais les Jésuites accouraient avec un zèle, un oubli d'eux-mêmes, une effusion de tendre charité dont ils semblaient posséder seuls le secret. Partout où le peuple éprouvait les doux et consolants effets de leur présence, durant la contagion, l'hérésie perdait toutes ses conquêtes, et, dès que le fléau s'était éloigné, le peuple n'avait plus qu'une voix pour solliciter l'établissement d'une maison de l'Ordre auquel il devait de tels bienfaiteurs. Tandis que les universités faisaient cause commune avec l'hérésie pour repousser la Compagnie de Jésus, les évêques, les magistrats, la noblesse, le peuple l'appelaient de tous leurs vœux. Plusieurs de ses colléges, en France, en Belgique, dans les provinces rhénanes et ailleurs, n'eurent d'autre origine que le dévouement héroïque des Jésuites pendant toute la durée de la peste qui parcourut alors une grande partie de l'Europe et fit d'innombrables victimes dans tous les rangs de la société.

V

En Pologne, le célèbre Père Canisius venait de remporter la plus éclatante victoire sur l'hérésie, en présence du roi Sigismond et de sa cour, dans la diète tenue à Petriskaw. Cette assemblée, ainsi que les précédentes, avait été sollicitée par les protestants et n'avait servi qu'à dévoiler leur mauvaise foi et à

donner un nouveau triomphe aux doctrines de l'Eglise. Après la clôture de la diète, Pierre Canisius se rendit à Augsbourg pour y reprendre la lutte contre les ennemis de la foi catholique. L'un d'eux, Étienne Agricola, disciple et ami de Mélanchton, désira voir et entretenir en particulier ce pauvre religieux que les souverains et les princes se disputaient, que les évêques et les cardinaux consultaient, que la cour pontificale honorait de sa confiance, et dont tous les grands personnages recherchaient les avis. Le Père Canisius l'accueillit avec une douce charité et une humilité simple et digne qui charmaient en lui. L'hérétique lui ouvrit son âme, lui fit part de ses doutes, recueillit ses décisions, et, sans s'en apercevoir, s'attacha si bien à sa direction, que bientôt après il s'avouait ouvertement disciple et ami de ce Jésuite dont il avait été l'adversaire et l'ennemi. Cette conversion porta la désolation dans le camp des luthériens; ils jurèrent de se venger de Canisius et de la Compagnie de Jésus qui leur enlevaient une si précieuse conquête. Le Père Canisius écrivait à ce sujet au Père Laynez :

« Béni soit le Seigneur qui veut rendre ses serviteurs illustres par la haine que les hérétiques font éclater contre eux en Pologne, en Bohême et en Allemagne. Par les calomnies atroces qu'ils répandent contre moi, ils s'efforcent de m'ôter une réputation que je ne prétends point défendre. Ils font le même honneur à tous les autres Pères. Bientôt peut-être ils passeront des menaces aux coups et aux conséquences les plus cruelles. Fasse le Ciel que plus ils tâchent de nous décrier, plus nous nous empressions de leur témoigner de charité. Ils sont nos persécuteurs, mais ils sont aussi nos frères. Nous devons les aimer, et à cause de l'amour de Jésus-Christ, qui a donné son sang pour eux, et parce qu'ils ne pèchent peut-être que par ignorance. »

Le lendemain du jour où le Père Canisius écrivait ces lignes, la diète d'Augsbourg ouvrait ses séances; il y assista en qualité de théologal de l'empereur. De là, sur la demande du cardinal Osius, légat du Saint-Siége, il va l'accompagner à Vienne, où il est chargé de travailler à la réconciliation de l'empire avec la cour romaine.

Après cette pacification, il va voir le duc de Bavière qui, désirant prendre ses avis, l'avait prié de s'arrêter à sa cour, puis il retourne à Augsbourg. Mais bientôt le gouverneur de Souabe le suppliait de venir porter dans cette province le secours de sa puissante parole. Canisius la parcourt dans tous les sens, il prêche dans les villes et dans les villages, il visite les plus pauvres hameaux et ranime la foi dans tous les cœurs, rien ne lui résiste.

A son retour à Augsbourg, l'évêque, Othon Truschez, lui annonce qu'il donne à la Compagnie de Jésus la direction de l'université de Dillingen. Dans l'acte de donation, le cardinal-évêque voulut consigner les motifs qui le déterminaient :

« Ce qui m'a porté particulièrement à cette bonne œuvre, c'est l'étroite union qui me lie depuis longtemps avec le Père Pierre Canisius, docteur si célèbre par son éminente piété, par sa rare doctrine et par les fruits incroyables qu'il a faits dans ma ville et dans mon diocèse d'Augsbourg, soit pour la conversion des hérétiques, soit pour la conservation de la foi parmi les catholiques, soit enfin pour toute sorte de bonnes œuvres auxquelles il s'est continuellement appliqué, avec un travail infatigable et avec un succès qu'on ne saurait assez admirer. »

Pendant que la Compagnie de Jésus luttait avec tant d'avantages contre les efforts de l'hérésie sur tout le continent européen, plusieurs de ses membres se dévouaient secrètement et au péril de leur vie au secours des catholiques de l'Irlande. Quelques-uns pénétraient même en Angleterre, tantôt sous un déguisement de colporteur, tantôt sous un autre, toujours avec la certitude d'être livrés aux bourreaux d'Élisabeth s'ils étaient reconnus pour des apôtres de Jésus-Christ, pour les ministres de la plus douce, de la plus compatissante charité.

Les hérétiques, nous l'avons dit, avaient juré de se venger non-seulement de Pierre Canisius, mais de toute sa Compagnie; car, partout où ils se présentaient, ils trouvaient un Jésuite prêt à combattre leurs erreurs, à leur arracher leurs conquêtes, à servir de rempart aux catholiques hésitants. Bien certains d'avoir pour auxiliaires les universités et les membres gangrenés du clergé, ils

n'attendaient qu'une occasion pour tenter une fois de plus la destruction de la Compagnie de Jésus. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Le cardinal Charles Borromée, neveu du Pape, s'était mis sous la direction des Jésuites : il avait fait les *Exercices spirituels*, et depuis ce moment, il allait à pas de géant dans la voie de la perfection. Il n'en fallut pas davantage à ceux que l'enfer s'était choisis pour instruments. Le bruit se repand que les Jésuites veulent attirer le cardinal dans la Compagnie, afin de s'emparer de ses grandes richesses en même temps que de sa personne. Il paraît nécessaire d'avertir le Pape de cette sorte de guet-apens, et il se trouve un évêque assez crédule pour ajouter foi à cette imputation, assez peu avisé pour consentir à s'en faire l'écho auprès du Souverain-Pontife. Il assure que la chose lui vient de bonne source, que rien n'est plus certain.

Pie IV s'en émeut. Il aimait tendrement le cardinal Borromée, il désirait le garder près de lui, le conserver dans le Sacré-Collége et les Jésuites travaillaient à le lui enlever! Pie IV témoigne hautement son déplaisir, bientôt même il parle de l'ingratitude d'un Ordre auquel il n'a cessé de prodiguer ses faveurs. C'était là où l'enfer en voulait venir. Le Pape, fortement indisposé contre la Compagnie, on pouvait tout espérer; il fallait seulement savoir exploiter ce mécontentement.

Alors sont reproduites toutes les vieilles calomnies répandues sur le compte de l'Institut depuis son origine; mais ces calomnies, victorieusement réfutées toujours, pouvaient l'être cette fois encore; on juge opportun d'en ajouter de nouvelles, on en imagine d'infâmes, et quelque incroyables qu'elles soient, elles trouvent des échos pour les répéter jusque dans l'intérieur du Vatican.

Le Père Laynez était malade, pendant que le démon soufflait ainsi son venin dans les esprits. Dès qu'il fut assez bien remis, il se rendit auprès du Souverain-Pontife et lui démontra l'absurdité de ces calomnies. Le Pape redoutait l'influence du Père Ribera sur le cardinal Borromée; le Père Ribera avait reçu l'ordre de partir pour les Indes, et il partait avec bonheur pour cette mission qui avait déjà fait plusieurs martyrs. Quant à l'extrême

ferveur du cardinal, les Jésuites, dès le premier moment, s'étaient efforcés de la modérer, surtout à l'égard des austérités corporelles, et jamais nul n'avait essayé d'attirer ce prince de l'Église dans la Compagnie de Jésus :

« Au reste, ajouta Laynez, il n'est pas surprenant que nous ayons pour ennemis les ennemis de la sainte Église. Ils l'attaquent sans cesse, et nous ne nous lassons pas de la défendre ; ils cherchent à renverser l'autorité du Saint-Siége, nous employons tout notre zèle à la soutenir ; ils s'efforcent d'altérer et d'affaiblir la foi dans les âmes, et nuit et jour nous travaillons à la ranimer et à la conserver dans toute sa pureté. Quoi d'étonnant que les hérétiques se liguent avec les professeurs de Rome pour nous perdre et amener la destruction de notre Société ? »

Pie IV, aisément convaincu par le langage simple et digne du Général de la Compagnie, se reprocha le mécontentement qu'il avait manifesté ; il se reprocha surtout d'avoir prêté l'oreille un seul instant à de telles calomnies, et sentit qu'il avait à les réparer. Il le fit noblement. Il visita toutes les maisons de la Compagnie à Rome, et, non content de ce témoignage public de son estime pour les Jésuites, il voulut leur en donner un plus durable et plus éclatant, en leur confiant le séminaire qu'il venait de fonder. Il fit plus encore : il chargea le cardinal Savelli de citer à son tribunal l'évêque propagateur des accusations odieuses inventées contre la Compagnie de Jésus. Le prélat offre de produire des témoins que le cardinal fait appeler : c'étaient des jeunes gens renvoyés de la Compagnie ou de ses colléges. On les somme de fournir les preuves de ce qu'ils avancent, mais les preuves font défaut, et les calomniateurs sont forcés de se rétracter.

Un écrit avait été répandu à profusion en Italie, en Bohême, dans tous les États allemands, dans l'espoir de perdre à jamais la réputation des enfants de saint Ignace : l'auteur de cet infâme libelle fut condamné à une longue détention. Le Souverain-Pontife écrivit lui-même à l'empereur Maximilien, le 29 septembre 1564, un bref par lequel il exprime sa profonde douleur de la circulation de ce libelle diffamatoire dans l'empire d'Allemagne et en Italie, et il informe l'empereur des mesures prises

pour reconnaître la vérité et confondre les calomniateurs (1). Le triomphe de la Compagnie de Jésus ne pouvait être plus complet.

VI

Les successeurs de saint François de Xavier continuaient courageusement son œuvre dans les Indes et au Japon. Le christianisme prospérait et étendait chaque jour ses pacifiques conquêtes, sous la protection du grand apôtre de l'Orient, et des premiers martyrs de la Compagnie de Jésus.

L'île de Ceylan était entièrement chrétienne. Les peuples de l'intérieur des terres, au nord de Goa, avaient sollicité des missionnaires et demandé le baptême. A Tana, les néophytes avaient construit une ville qui ne comptait que des chrétiens; à Cuman, ils avaient bâti un collége. Les naturels de l'île de Ciorano appelaient des missionnaires de tous leurs vœux, mais les Pères ne pouvaient se multiplier, leur nombre était insuffisant, et ils tardaient à répondre à l'empressement de ces chrétiens de désir. Un jour, le port de Goa se trouve encombré d'une foule de *tones* (1) chargées d'hommes, de femmes et d'enfants, demandant à grands cris les bons Pères. C'était la population de Ciorano qui arrivait en masse pour entendre prêcher l'Évangile et demander le baptême.

Les Badages renouvelaient leurs irruptions sur les côtes de la Pêcherie et continuaient à dépouiller les Pallawars. Dans une de ces surprises ils s'emparent du Père Mesquita, qu'ils percent de leurs lances, et sous ses yeux ils massacrent une partie des chrétiens, qui tous acceptent la mort avec une courageuse résignation, en demandant une dernière bénédiction à leur apôtre devenu l'esclave des infidèles.

(1) Ce bref est reproduit dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly.

(2) Barques indiennes.

L'île du More avait été prise par le roi de Gilolo (1), qui ne voulait point de la religion chrétienne; les Moréens avaient manqué de courage et abandonné leur foi, car leur missionnaire n'était plus là pour les préserver par ses exhortations et ses encouragements du malheur de l'apostasie. Le Père de Beïra était parti pour Amboine, il était allé appeler les Portugais au secours des Moréens. Les Portugais accourent, enlèvent l'île du More au roi de Gilolo qu'ils font prisonnier, et ils allaient punir les Moréens de leur lâche soumission à ce prince infidèle. Le Père Joan de Beïra se déclare aussitôt leur protecteur et leur père, il obtient leur grâce, fait naître le repentir dans leurs âmes trop timides, et les rend à Jésus-Christ.

Le Père Alfonso de Castro avait évangélisé les Moluques pendant neuf années, avec de grands fruits pour la gloire de Dieu; il avait même converti le roi de Bachian et tous ses sujets. Mais les Sarrasins, furieux des progrès de la religion chrétienne dans leur voisinage, enlevèrent le missionnaire, le réduisirent à la plus dure captivité, et le mirent à mort vers la fin de janvier 1558, à Irès, près de Ternate, sur l'ordre de leur sultan nommé Babou.

Dans l'île Célèbes, où les missionnaires avaient éte vivement désirés, le Père Magalhanes avait baptisé le roi et quinze cents de ses sujets. Le roi de l'île de Siao, au nord de Célèbes, veut connaître la religion qui fait de tels apôtres, et il se convertit ainsi que son peuple. Dans les îles de la Sonde, les Jésuites avaient également trouvé des cœurs empressés de les recevoir et de se soumettre au joug évangélique : le roi de Banca avait donné l'exemple, les peuples l'avaient suivi. Dans les Calamianes, près des Philippines, l'île de Divaran avait demandé des Pères de la Compagnie de Jésus, et le 8 août 1560, douze cent sept infidèles sollicitaient la grâce du baptême.

Plusieurs missionnaires étaient allés seconder les travaux de Cosme de Torrez et de Juan Fernandez au Japon. Les souverains de ce vaste empire se faisaient une guerre acharnée; les bonzes, irrités des succès des missionnaires, les accusent de

(1) Une des Moluques.

provoquer la guerre, d'entretenir la discorde, de travailler sourdement les esprits pour amener la ruine de l'empire. Les bonzes mettaient sur le compte des Jesuites les crimes dont eux seuls étaient coupables. La tactique du démon ne variait pas. Ce qu'il inspirait aux hérétiques d'Europe, il l'inspirait aux païens du Japon.

La ville d'Amanguchi avait été deux fois prise et livrée aux flammes. Celle de Fucheo était inondée de sang, le royaume de Firando était déchiré par les factions, l'insurrection était près d'éclater à Fucata. Les bonzes repoussés partout avec perte, dans leurs odieuses calomnies, furent plus heureux à Fucata : ils parvinrent à exciter le peuple contre les Jésuites, en l'assurant que toutes les calamités qui désolaient le pays étaient l'œuvre des bonzes chrétiens. La foule se porte à l'église et à la maison des missionnaires, et y met le feu. C'était au mois d'avril 1559. Les Pères Villela et Balthazar Gago étaient heureusement à l'abri de cette fureur populaire, ainsi que les Frères.

Les habitants du mont Iesan avaient depuis longtemps demandé des bonzes chrétiens : les Pères Villela et Gago étaient partis pour cette mission. Après s'être rasé la barbe et les cheveux, ils s'étaient affublés du costume des bonzes et avaient pris passage sur un bâtiment faisant voile pour Sacaï, mais ils étaient encore reconnaissables sous ce déguisement. En pleine mer, ils furent surpris par un calme plat, et les matelots se persuadant que la présence des bonzes d'Europe irritait les dieux du Japon, ne parlaient de rien moins que de jeter à la mer les prêtres chrétiens cause de ce fâcheux retard. Les vénérables apôtres furent insultés, frappés, maltraités de toutes les manières; mais Dieu ne permit pas aux païens de mettre à exécution toutes leurs menaces : il fit cesser le calme, et le bâtiment put enfin arriver au port tant désiré.

Les Pères se dirigèrent aussitôt vers le mont Iesan, où ils n'eurent qu'à répandre la semence évangélique pour la voir fructifier abondamment. Bientôt même ils purent l'aller porter ailleurs et prirent la route de Meaco. Ils y arrivèrent le 30 novembre 1559.

Le Pere Villela va se présenter devant le Cubo-Sama, il lui

demande la permission d'annoncer publiquement, aux grands et aux petits, le nom de Jésus-Christ seul maître souverain du Ciel et de la terre. Il obtient ce qu'il désire, et, à la manière du saint apôtre de l'Orient, son crucifix à la main, il parcourt les rues de la ville prêchant un seul Dieu. La foule le suit, l'entoure avec une avidité respectueuse et témoigne une consolante docilité. Les bonzes s'en irritent et insultent le missionnaire; mais un grand seigneur de la cour, favori de l'empereur, prend les Jésuites sous sa protection et fait valoir leur mérite auprès du souverain. Ce prince témoigne le désir de revoir le Père Villela et le mande au palais.

Le Père Villela était simple, modeste, d'une extrême douceur et de l'esprit le plus aimable. L'empereur fut charmé de son entretien et rendit un décret ordonnant à tous ses sujets de respecter les Bonzes chrétiens accourus de si loin pour leur apporter la vérité.

Ainsi appuyés, les missionnaires se livrèrent à leur zèle en toute sécurité. Prêchant d'exemple autant que de parole, ils s'occupaient activement des pauvres et des malades, portaient des aumônes aux premiers, établissaient un hôpital pour les autres, et les soignaient, les servaient, les consolaient avec un dévouement inconnu des Japonais et qui fixait l'admiration générale. Plusieurs bonzes demandèrent à connaître la religion qui produisait de telles vertus, et l'embrassèrent avec ardeur; le peuple imita les bonzes, et bientôt le Père Villela put fonder à Meaco une maison de la Compagnie de Jésus. Il évangélisa ensuite la ville de Sacai où ses succès furent merveilleux, et qui comptait un nombre considérable de chrétiens, dès l'année 1562.

Le roi d'Omura, Sumitanda, se convertit dans le courant de cette même année, par les prédications et le ministère du Père de Torrez. Ce prince admirait la religion chrétienne au point de l'enseigner à ses officiers, au milieu des camps où la guerre l'avait entraîné. Le Frère Luiz d'Almeida convertissait d'un autre côté le roi d'Arima et la plus grande partie de ses États. Bientôt un renfort de missionnaires était devenu indispensable, chacun des Pères sollicitait le Provincial d'envoyer des ouvriers pour recueillir les fruits abondants de cette riche moisson.

Les missions du Brésil prospéraient également. Le Saint-Siége y avait créé un évêché, le nombre des missionnaires y était considérablement augmenté, et tous étaient pleins d'espérance pour l'avenir du christianisme dans ces belles et riches contrées.

Mais, en Afrique, les Jésuites étaient loin d'avoir obtenu d'aussi consolants résultats. André d'Oviédo avait tenté de pénétrer en Éthiopie ; l'empereur Claude, appelé le Prêtre-Jean, lui défendit de prêcher, dans la crainte d'irriter ses sujets, et le missionnaire s'était contenté de s'éloigner, de se cacher et de donner secrètement aux catholiques les secours et les consolations de son ministère. Bientôt Claude était tué dans une bataille et laissait le trône à son frère Adamar, prince cruel et ennemi des catholiques. Le nouveau souverain apprend la présence du Jésuite et le fait amener devant lui ; il veut, lui-même, lui fendre la tête d'un coup de son cimeterre, mais l'impératrice demande grâce pour la vie de l'apôtre, et le despote ordonne qu'il soit conduit en exil dans un désert, avec le Père et le Frère qui l'ont accompagné. Là, ils sont parqués de telle sorte, qu'ils ne peuvent communiquer avec personne en dehors des limites assignées. Ils ne peuvent recevoir de lettres, ils n'en peuvent écrire : c'est plus qu'un exil, c'est une séquestration.

Les Pères de Goa ne recevant aucune nouvelle de leurs frères d'Abyssinie, et sachant que le sultan Adamar persécute les chrétiens, envoient un Jésuite à leur recherche ; mais il est enlevé et vendu comme esclave par les Sarrasins.

Le 22 décembre 1561, le Père Nunhez Baretto, patriarche d'Éthiopie, mourait à Goa, sans avoir pu arriver au but vers lequel il tendait depuis six années. André d'Oviédo était désigné pour lui succéder dans sa charge et ses pouvoirs, mais il était difficile de pénétrer jusqu'à lui pour lui porter cette nouvelle. Dieu permit néanmoins qu'elle lui parvînt. Ce fut une douleur de plus pour le cœur de l'apôtre. Que pouvait-il pour le malheureux troupeau dont il était le premier pasteur, dont il se sentait le père, et pour le salut duquel il eût donné tout son sang ! Il lui était impossible de franchir les limites que ses bourreaux lui avaient fixées et qu'ils gardaient avec la plus exacte surveillance; toutefois, le zèle du Jésuite trouvait encore à s'exercer. Il se fai-

sait aimer des nègres et des esclaves, et profitait du sentiment qu'il leur inspirait, pour travailler à sauver leurs âmes.

Lorsque le Souverain-Pontife apprit le martyre auquel le Père d'Oviédo était condamné, il jugea que ses talents et son zèle seraient plus utilement employés ailleurs, et il lui ordonna de quitter au plus tôt le sol ingrat de l'Abyssinie, et de se rendre en Chine ou au Japon. Pie IX ne connaissait pas le degré de misère dans lequel vivaient les exilés du désert africain ; il ignorait les privations qu'on leur imposait, il ne pouvait croire que ces héros manquaient de pain et de vêtements.

André d'Oviédo, pour répondre au Souverain-Pontife, se vit réduit à arracher de son bréviaire le peu de papier blanc qu'il put y trouver, et sur ces petits bouts de feuillets, il traça au crayon les lignes suivantes :

« Très-Saint-Père, je ne connais aucun moyen de fuir. Les mahométans nous entourent de toute part; dernièrement ils ont tué un des nôtres, André Gualdamez; mais quelles que soient les tribulations qui nous assiégent, je désire bien vivement rester sur ce sol ingrat, afin de souffrir et peut-être de mourir pour Jésus-Christ. »

Pendant que l'Éthiopie massacrait les Jésuites ou les faisait vivre dans une agonie pire que la mort, la Cafrerie les appelait et leur faisait entrevoir une précieuse moisson.

Le roi de Tonge, nommé Gamba, voyant arriver son fils après une longue absence, tout autre qu'il n'était parti, apprend bientôt la cause d'un tel changement : son fils est chrétien. Il est allé à Mozambique, il y a vu des hommes admirables par leur grande science et leur étonnante vertu; il a appris que partout où ces hommes faisaient connaître et pratiquer leur religion, les peuples devenaient doux et faciles à gouverner, les souverains devenaient bons et rendaient leurs sujets plus heureux. Il a voulu connaître cette religion, il l'a admirée et il s'est empressé de demander le baptême : il est chrétien.

Gamba, émerveillé du rapport de son fils, envoie un ambassadeur à Goa pour demander des Jésuites; on lui accorde les Pères Gonzalve Silveira, André Fernandez et d'Acosta. Ces trois mis-

sionnaires arrivaient à leur destination dans le mois de mars de l'année 1560, et étaient reçus par le roi avec tous les témoignages du respect et de la joie. Ils prêchent aussitôt avec un tel succès, que le Père Silveira demande à pousser plus loin ses conquêtes, et, laissant chez les Mosaranges les Pères Fernandez et d'Acosta, il emmène un Frère et part pour le Monomotapa, où il arrive en décembre 1560. Il se présente devant le roi, lui montre une image de la Sainte Vierge et lui en fait présent. Vingt-cinq jours après, le roi, la reine et trois cents des premiers personnages du pays demandent le baptême. Silveira voit un effet de la bonté et de la puissance de la Très-Sainte Vierge dans l'empressement des princes et des grands à se soumettre à la loi évangélique; il accorde la grâce sollicitée si vivement.

Les Sarrasins, outrés de fureur, vont trouver le roi, lui disent qu'il est sous le pouvoir d'un magicien, qu'il n'a pas demandé le baptême par un effet de sa propre volonté, mais par l'effet du sortilége employé par le missionnaire. Le roi se trouble, il cherche à s'expliquer l'influence du Père Silveira sur lui et sur tous les chrétiens, et ne pouvant la comprendre, il s'abandonne à la défiance et permet aux musulmans de disposer à leur gré du magicien européen. Le saint Jésuite est averti que les infidèles viendront le surprendre au milieu de la nuit; il ne cherche point à se soustraire à la mort. Il se revêt de son aube, allume deux cierges, place son crucifix au milieu, s'agenouille et se prépare à paraître devant Dieu. Vers minuit, n'entendant point venir ses bourreaux, il sort de sa demeure, veut aller au-devant d'eux, et ne les apercevant nulle part, il rentre chez lui et s'endort. Tout à coup, il est réveillé par les fanatiques musulmans qui se précipitent sur lui à la voix de leur chef, nommé Macruma. Les malheureux passent une corde au cou du saint martyr, ils l'étranglent, attachent une pierre à la corde du supplice, emportent le vénérable corps et le lancent dans la rivière de Mosengessem! C'etait le 16 mars 1561. Cinquante néophytes subirent le même genre de mort.

Le roi ne tarda pas à se repentir de sa coupable faiblesse, et, voulant venger la mort du Père Silveira, il fit massacrer tous les Sarrasins de ses États.

Le Père d'Acosta suivait de près le martyr du Monomotapa; une fièvre pernicieuse l'enlevait à ses néophytes, dont il etait chéri, et le Père Fernandez, qui avait résisté à la même maladie, restait seul pour cette chrétienté. Malheureusement, le roi se laissa bientôt entraîner par ses passions, les grands suivirent son exemple, et le peuple, se croyant autorisé par-là à secouer le joug qui le maintenait dans le devoir, n'écouta plus la voix du Père Fernandez. Le missionnaire, ne voulant pas rester témoin des coupables désordres qu'il ne pouvait plus empêcher, retourna dans les Indes.

En ce moment, le sultan d'Angola accueillait avec bonheur quatre Pères de la Compagnie, qu'il avait demandés, et qui lui étaient présentés par l'ambassadeur de Portugal, Paul Diaz de Novaëz. Le prince désira que Francisco de Govea, supérieur de la mission, fît l'éducation de son fils; dans l'intérêt du christianisme, le Père s'en chargea.

Cette mission commençait à produire d'heureux fruits, lorsque de nouvelles conquêtes des Portugais sur les côtes voisines jetèrent la défiance dans l'esprit du souverain. Les musulmans profitèrent de cette disposition pour lui persuader que les missionnaires n'étaient en réalité que des agents secrets du roi de Portugal, et qu'avant peu le royaume d'Angola ne serait plus qu'une colonie portugaise. Il n'en fallut pas davantage pour attirer la persécution sur les Jésuites. L'ambassadeur, Paul Diaz, leur conseille de fuir et de porter ailleurs leur zèle et leur dévouement :

— Tous les peuples africains, ajoute-t-il, ne sont pas également soupçonneux; votre ministère est condamné ici désormais à une longue stérilité; vous recueillerez plus de fruits dans d'autres États de la côte.

— Senhor, répond le Père Govea, si le soldat, dans le seul but de mériter l'estime de ses chefs ne raisonne pas son obéissance, à plus forte raison, nous, chrétiens, prêtres et religieux, devons-nous donner l'exemple de l'obéissance à Dieu et à nos supérieurs. Nos supérieurs nous ont assigné ce poste ; nous y resterons au péril de notre vie, tant que nous n'aurons pas reçu l'ordre de le quitter.

Et les héros évangéliques demeurent au milieu de ces peuples barbares. Ils en reçoivent les plus indignes traitements, ils subissent toute sorte de privations, ils endurent tous les genres de souffrance, et leur courage ne se dement pas, leur douceur n'est jamais altérée, leur patience est invincible.

En Égypte, les Jésuites n'étaient pas plus heureux. Le patriarche d'Alexandrie, voulant tenter la réunion des Cophtes à l'Église romaine, avait demandé au Souverain-Pontife, en 1560, d'envoyer des missionnaires dont la science pût amener la conviction dans les esprits. Le Pape s'était adressé au Père Laynez, qui avait désigné Christophe Rodriguez et Jean-Baptiste Elian; Pie IV leur avait donné le titre et les pouvoirs de légats apostoliques, et, au mois de novembre 1561, ils arrivaient à Memphis, résidence du patriarche. Les légats entrent en conférence avec les plus savants d'entre les Cophtes, et ceux ci, pressentant leur défaite, ameutent le peuple contre les envoyés du Saint-Siége. On les poursuit dans les rues, on les insulte, on les menace, les juifs secondent la fureur populaire, et les deux Jésuites, ayant racheté à la hâte quelques chrétiens captifs, les emmènent et s'embarquent pour retourner à Rome.

La Compagnie de Jésus ne pouvait oublier les derniers vœux, les dernières prières de son illustre Xavier pour l'empire chinois. Elle voulait à tout prix en faire ouvrir les portes à l'Évangile, et elle comptait y réussir, car elle était appuyée par la protection du grand apôtre de l'Orient.

En 1556, le Père Melchior Nunhez pénétrait à Canton, expliquait aux mandarins la religion de Jésus-Christ, et préparait les voies à une prochaine mission. En 1563, le roi de Portugal, exécutant la pensée de saint François de Xavier, envoyait à l'empereur de la Chine une ambassade chargée de riches présents. Trois Jésuites faisaient partie de la légation, mais il ne leur était pas permis d'y résider après le départ de l'ambassadeur, bien moins encore d'y enseigner une religion nouvelle.

Les Jésuites se résignent sans se décourager : ils attendront et auront la Chine un peu plus tard ; elle ne peut manquer à leur zele.

Cependant la santé du Père Laynez, Général de la Compagnie,

était depuis longtemps épuisée par l'excès du travail ; son intelligence seule conservait toute sa plénitude et sa vigueur. Il voyait approcher la mort avec calme : sa vie était pleine devant Dieu. Dès les premiers jours de janvier 1565, il s'affaiblit sensiblement, et, le 19 du même mois, il expira doucement en portant un doux regard sur le Père François de Borgia, qu'il semblait désigner pour son successeur.

Le Père Laynez n'avait que cinquante-trois ans ; il laissait la Compagnie dans l'état le plus florissant, le plus riche d'avenir. Au 19 janvier 1565, elle ne comptait encore que vingt-quatre ans d'existence, et elle possédait cent trente maisons et plus de trois mille cinq cents membres.

GÉNÉRALAT

DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA

TROISIÈME GÉNÉRAL.

1565 — 1572

I

Le lendemain même de la mort de Laynez, les profès présents à Rome nommèrent le Père François de Borgia, vicaire général pendant la vacance; dans la même séance, la Congrégation pour l'élection du futur Général fut indiquée et convoquée pour le 21 juin de la même année 1565, et le 2 juillet, fête de la Visitation, François de Borgia fut élu et proclamé troisième Général de la Compagnie de Jésus.

Il avait cinquante-cinq ans, mais les austérités et le travail en avaient fait un vieillard; épuisé par les grandes fatigues de sa sainte vie, il n'avait plus de force que dans l'intelligence et dans le cœur. A la lecture du décret qui le proclamait chef de l'Ordre, ses traits s'altèrent, ses yeux se remplissent de larmes, il reste sans parole et sans voix, son saisissement est de la stupeur. Quelques heures après, il voit les Pères se disposant à se rendre au Vatican pour annoncer au Souverain Pontife le choix de la Congrégation, et il s'écrie, en élevant vers le ciel son regard limpide et pur :

« J'avais toujours désiré la croix, mais je ne m'étais jamais attendu à porter une croix aussi lourde que celle-là ! »

En apprenant cette élection, Pie IV dit aux Pères qui venaient lui en apporter la nouvelle :

« Votre Congrégation ne pouvait rien faire de plus utile au bien de l'Eglise, de plus avantageux à votre Institut et de plus agréable au Siége apostolique. Je vous montrerai, dans toutes les occasions qui se présenteront de favoriser l'Institut, combien je vous sais gré d'un si digne choix. »

Ces paroles furent un encouragement pour l'humble Général, il accepta sa lourde croix, et prouva bientôt que Dieu lui donnait la force de la porter. Le cardinal d'Augsbourg ne put contenir sa joie lorsqu'il apprit l'élection du Père de Borgia, et fit chanter le *Te Deum* dans les églises de son diocèse pour remercier Dieu d'une si grande grâce. Les souverains s'unissaient à cette joie de l'Église, et le cardinal Osius mandait au nouveau général :

« Je remercie Dieu d'avoir pourvu aux besoins, non-seulement de cette sainte Compagnie, mais de l'Église universelle, par le choix d'un homme placé si haut par l'intégrité de sa vie, par sa gravité et par sa prudence, d'un homme dont la sollicitude et la diligence peuvent pourvoir aux nécessités de toutes les Églises, en veillant à ce qu'elles ne manquent pas de ministres de la parole divine, distingués entre tous par la sainteté de leur vie, non moins que par la profondeur de leur science. Comme mon diocèse semble en avoir un besoin plus urgent que tous les autres, c'est pour moi un devoir plus pressant d'adresser mes félicitations à Votre Révérence et de m'en féliciter moi-même; car j'ai confiance que, par ses soins, ni les autres Églises, ni la mienne, ne manqueront d'ouvriers fidèles pour y travailler à la vigne du Seigneur. »

Le 9 décembre 1565, Pie IV rendait le dernier soupir dans les bras de saint Charles Borromée, son neveu, et assisté par saint Philippe de Néri. Le 7 janvier de l'année suivante le cardinal Ghislieri, Dominicain, lui succédait sous le nom de Pie V.

Les adversaires de la Compagnie de Jésus se réjouirent de cette élection, ils la regardèrent comme leur triomphe et y virent le présage certain de la destruction de l'Ordre qu'ils ne se lassaient pas de persécuter. Ils avaient assez habilement manœuvré pour

exciter une sorte de rivalité entre les Dominicains et les Jésuites, ils croyaient y avoir réussi, et ils espéraient que l'élévation d'un fils de saint Dominique au Souverain-Pontificat serait un arrêt de mort pour les enfants de saint Ignace. Ils oubliaient que ce qui avait porté le saint religieux Ghislieri au cardinalat était précisément ce qui rendait les Jésuites si redoutables : c'était l'austérité de ses mœurs, la sainteté de sa vie, l'éclat de son talent, son zèle pour la réforme du clergé et pour la conservation de la foi. Mais le préjugé aveugle et la passion ne raisonne pas. Les amis de la Compagnie de Jésus, eux-mêmes, s'effrayèrent de cette élection, en se rappelant la persécution suscitée contre elle par le Dominicain Melchior Cano. Les uns et les autres attendaient, haletants, leur triomphe ou leur défaite.

Pie V n'ignorait pas la disposition des esprits. Il savait que le bruit s'était répandu qu'il allait détruire, anéantir un Institut que ses prédécesseurs avaient favorisé, disait-on, au détriment des autres Ordres.

Le jour même de la cérémonie de son exaltation, le nouveau Pape, se rendant à la basilique de Saint-Jean de Latran, entouré de tout l'éclat, de toute la pompe qui accompagne cette solennité, et porté sur son trône, au milieu des cardinaux, ordonne de s'arrêter en face de la Maison professe des Jésuites. C'était violer le cérémonial, c'était contrevenir à un usage ayant force de loi, c'était un coup d'Etat inconnu dans l'histoire du Saint-Siége. La majestueuse procession suspend sa marche solennelle, et la multitude, qui remplit les rues et les places de son parcours, se demande avec stupeur quel peut être le motif de cet événement inouï dans les fastes de la Ville éternelle... La place du *Gésu* était couverte de spectateurs. Le Pape demande à parler à don François de Borgia. Le Général de la Compagnie de Jésus se présente devant le trône portatif. Le Pape l'embrasse avec une affectueuse expression de bonté, il l'entretient à haute voix des services rendus à l'Église dans le monde entier par les enfants de saint Ignace, lui dit qu'il sera toujours prêt à les encourager dans leurs saintes entreprises et qu'il compte sur leur persévérance ; puis il ordonne de se remettre en marche.

Les amis et les ennemis de la Compagnie de Jésus savaient

maintenant à quoi s'en tenir. Le caractère de Pie V était connu : sa volonté, toujours portée au bien, était inflexible; les considérations humaines étaient nulles pour lui, ou lui servaient seulement à atteindre le but qu'il se proposait pour la gloire de Dieu et le bien de l'Église. Il avait vu les Jésuites à l'œuvre, il les avait jugés, il voulait s'en faire un instrument pour les intérêts du catholicisme, et, afin d'éviter les insinuations ou les plaintes de leurs adversaires, il se déclarait ouvertement leur ami et leur protecteur. Bientôt il leur donna un témoignage public de sa haute confiance, en demandant au Général un prédicateur de la Compagnie dont la science et la sainteté eussent assez d'autorité pour rappeler au Pape et aux cardinaux les devoirs imposés par leurs éminentes dignités, et les vertus que leur élévation dans l'Église exige pour eux-mêmes et pour l'édification du monde. François de Borgia désigna le Père Salmeron, et, après lui, le Père Tolet. Le Pape et les cardinaux, également ravis de l'un et de l'autre, en manifestèrent hautement leur satisfaction. Ce fut encore un Jésuite que Pie V demanda pour prédicateur des officiers du palais pontifical.

Dans le courant de l'année 1566, une maladie contagieuse et d'une nature inconnue jusqu'alors désola la ville de Rome. Les malades étaient subitement saisis de langueur et mouraient presque au même instant. Comme il arrive d'ordinaire dans les épidémies mortelles, la frayeur paralysa les courages, chacun se renfermait chez soi, les malades étaient abandonnés, les pauvres n'avaient plus de pain, la faim attirait la maladie, et la mort abattait les plus dénués de ressources jusque dans les rues et à la porte des riches, qui ne s'ouvrait plus pour eux.

Dès l'apparition de cette effrayante calamité, les Jésuites étaient accourus au secours du peuple. Accoutumés à braver tous les périls, à affronter tous les dangers, à consumer leur vie dans toutes les œuvres de zèle et de charité, ils se dévouaient avec une magnifique effusion. Le Père Général, comme le dernier Frère, tous allèrent au-devant du fléau pour lui disputer ses victimes, tous allaient chercher près des riches et des grands les secours nécessaires aux pauvres et aux petits, tous soignaient et consolaient les malades, ou exhortaient et bénissaient les mourants.

Ils étaient enfin, dans cette circonstance, ce qu'ils s'étaient toujours montrés partout dans les désolations de ce genre, les héros de la charité.

Le Pape, ravi d'un tel dévouement, ne trouva qu'une seule récompense à offrir aux courageux apôtres; il dit à François de Borgia, son ami, dès que le fléau fut éloigné de Rome :

« S'il plaît à la divine Providence d'éprouver encore les États de l'Église par de semblables calamités, votre héroïque Compagnie sera la première appelée sur le théâtre du danger; je vous en fais la promesse. »

Pie V n'était pas seulement un grand Pape, il était de plus un grand saint que l'Église a élevé sur ses autels; la promesse qu'il venait de faire à la Compagnie de Jésus était digne de lui comme elle était digne d'elle (1).

Toujours occupé des réformes necessaires dans le clergé, le Pape nomma quatre évêques d'éminente vertu visiteurs apostoliques des diocèses dépendant des États de l'Église, et il leur adjoignit des Jésuites pour les aider et les éclairer dans cette œuvre importante. Les saints religieux s'acquittèrent de cette mission avec un tel succès, que les évêques d'Italie sollicitèrent le Souverain-Pontife de leur envoyer à tous des visiteurs apostoliques

(1) Les hérétiques se trouvaient assez embarrassés en face du dévouement de ces Jésuites, qu'ils s'efforçaient de calomnier ; ils savaient sans doute que les registres de la ville de Genève conservaient pour la postérité un témoignage irrécusable de leur égoïsme et de leur faiblesse. On y lit que, pendant la peste de 1543, « les ministres de la « réforme sont venus déclarer qu'il serait de leur devoir d'aller con- « soler les pestiférés, mais qu'aucun d'eux n'aurait assez de courage « pour le faire, priant le Conseil de leur pardonner leur faiblesse, Dieu « ne leur ayant pas accordé la grâce de voir et d'affronter le péril avec « l'intrépidité nécessaire. »

N'auraient-ils pas dû conclure de là que la religion catholique était plus agréable à Dieu que la leur, puisqu'il accordait aux Jésuites, avec tant d'abondance, la grâce refusée aux ministres protestants?

Calvin ne fit pas un tel aveu, il se crut mieux inspiré en se faisant interdire le dévouement et la charité par une décision du Conseil de la ville, sous l'étonnant prétexte que « l'Eglise et l'Etat avaient trop grand besoin de lui pour lui permettre d'aller au secours des victimes de la contagion. » Il eût été difficile de s'apprécier davantage.

choisis dans la Compagnie de Jésus. Le Pape s'empressa de les satisfaire; les Pères désignés par le Général sont envoyés, et, à peine ont-ils commencé cette œuvre si délicate et si difficile, que les prelats se félicitent de les avoir appelés, et ecrivent à Rome qu'ils opèrent des prodiges et se font aimer et bénir comme des envoyés du ciel.

Les troupes de terre et de mer n'avaient point d'aumônier en titre; quelques prêtres séculiers ou réguliers se présentaient volontairement pour offrir leur ministère à l'armée, en cas de guerre, mais il n'y avait point d'organisation qui leur assurât en tout temps les secours spirituels. Le Pape chargea les Jésuites de pourvoir à cette nécessité.

Enfin, la confiance de Pie V dans la prudence, les talents et le zèle des enfants de saint Ignace se manifestait en toute occasion et confondait leurs ennemis, mais ne les décourageait nullement. Ils travaillaient toujours dans l'ombre, espérant des temps plus heureux, tandis que la Compagnie de Jésus, s'appuyant sur la promesse divine faite à son saint fondateur dans l'église de la Storta, savait qu'elle verrait toujours la croix devant elle, mais que son chef souverain lui serait « favorable. » Elle savait donc qu'elle aurait toujours des ennemis et des persécuteurs, mais que toujours aussi elle triompherait de la persécution et saurait forcer souvent ses ennemis à l'aimer jusqu'à la défendre, quelquefois même jusqu'à passer dans ses rangs.

II

Les Maures du royaume de Grenade s'étaient révoltés contre Philippe II, roi d'Espagne. Toujours mahométans dans le cœur et catholiques par force, ils ne cessaient de conspirer contre le souverain d'un pays que leurs pères avaient conquis, et dont ils auraient voulu exterminer tous les chrétiens.

Les Jésuites, établis à l'Alrezin depuis 1559, s'étaient attachés

à la conversion de ce peuple et commençaient à recueillir quelques fruits de leurs travaux, lorsqu'une insurrection nouvelle les ayant forcés de fuir et d'abandonner leur résidence, ils s'étaient réfugiés dans le centre de la ville de Grenade ; là, ils avaient repris leur apostolat en faveur des musulmans. Bientôt leur influence se fit sentir, ils obtinrent de nombreuses conversions, et l'on vit plusieurs néophytes de ces races arabes, dont les trésors étaient la vie, venir déposer aux pieds des Pères leurs richesses mal acquises, en les priant d'en faire la restitution.

En 1569, le gouvernement, mécontent de la disposition des esprits et craignant un soulèvement, crut le prévenir en prenant des mesures sévères. Un décret ordonna à tous les Maures de détruire leurs bains, de renoncer à la langue arabe et de faire prendre aux femmes le costume espagnol. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer l'explosion redoutée. Les Maures se réunissent dans les montagnes et se portent en armes sur la ville de Grenade, qu'ils attaquent à l'improviste, au cri de : *Vive la liberté! vive Mahomet!* Les Jésuites ont obtenu parmi eux des conversions sincères, les Jésuites seront leurs premières victimes. Ils se ruent, en blasphémant, sur leur sainte demeure ; ils arrachent et foulent aux pieds, en rugissant, la croix qui la surmonte ; ils veulent tout détruire de fond en comble. Mais les Espagnols s'empressent de venir défendre leurs Pères bien-aimés, et les Maures, vaillamment repoussés, abandonnent la ville, se répandent dans les cités environnantes, profanent les Églises, pillent les monastères, immolent à leur fureur les prêtres et les religieux, et finissent par se retrancher dans les gorges profondes des montagnes d'Alpuxara.

Philippe II, craignant une invasion des Maures africains, qui menaçaient de venir au secours de ceux de l'Espagne, envoya contre eux don Juan d'Autriche ; l'amirante de Castille, don Luiz de Requesens, commandait la flotte chargée de surveiller les côtes. Les Jésuites étaient là, ils s'étaient partagé le service spirituel des deux armées navales. Le Père Christophe Rodriguez, sur l'escadre du littoral, apprend que l'hôpital de Malaga renferme plus de sept cents soldats malades ou blessés. Aussitôt il s'y rend avec quelques Pères qui s'y établissent pour les servir, les soi-

gner, les consoler ou les aider à mourir en chrétiens. Les galères renfermaient un grand nombre de forçats dont les années de peine étaient expirées, mais qui, par une coupable négligence dans l'administration, n'avaient pu être rendus à la liberté. Le Père Christophe apprend ce désordre en visitant les galères, et ne peut goûter un instant de repos avant d'avoir fait cesser cette grande injustice. Il faut de l'argent pour aplanir certaines difficultés : les Jésuites vont tendre leur charitable et sainte main en faveur des galériens; ils recueillent une somme suffisante, et les malheureux condamnés sont libres et les bénissent, en les nommant leurs Pères et leurs sauveurs.

Les Maures, vaincus enfin par les armées royales, avaient été bannis du royaume de Grenade et disséminés dans les provinces que l'autorité souveraine leur avait assignées. Maudits par les Espagnols, ils vivaient isolés comme des parias et gémissaient dans la plus profonde misère, lorsque l'épidémie contagieuse qui avait traversé l'Europe s'arrête sur l'Espagne et les attaque les premiers. Le peuple, se persuadant que les sectateurs de Mahomet ont seuls attiré le redoutable fléau, les abandonne et refuse de les secourir; mais les Jésuites se dévouent. A la première nouvelle de cet abandon, les cours du collége sont suspendus, et les musulmans sont visités, soignés et consolés par ceux dont ils avaient été les ennemis et les persécuteurs. Les Pères n'avaient eu nul besoin de se concerter pour donner au monde ce grand exemple de charité. A Salamanque, à Alcala, à Guadalaxara, partout, ils avaient spontanément établi une ambulance dans leur demeure, et on les voyait parcourir les rues, portant les pestiférés sur leurs épaules, les encourager par de douces paroles, les déposer doucement sur la couche préparée par la charité, et veiller jour et nuit à leurs besoins spirituels et corporels. Les Espagnols ne purent résister à ce magnifique exemple, ils se présentèrent pour offrir aux Pères de les aider dans cette œuvre si dangereuse, et ils surent se dévouer aussi. Plusieurs Jésuites succombaient, d'autres accouraient remplacer ceux que la charité emportait au ciel; jamais le nombre ne faisait défaut. A Tolède, le fléau fit des ravages si épouvantables que l'emplacement manquait pour recueillir tous les pestiférés; ils étaient entassés l'un contre l'autre,

il fallait se coucher sur eux et coller son visage sur celui du mourant pour entendre sa confession. Un jour, le 29 avril 1571, le Père Juan Martinez, après avoir confessé ainsi plusieurs de ces agonisants, ne se relevait pas pour passer à un autre; on approche, on lui parle, il ne répond pas; on veut le relever... il était mort! Le martyr du secret de la confession possédait le prix de son zèle et de son admirable abnégation.

A Cadix, les victimes succombaient presque aussitôt que l'épidémie les frappait. Le gouverneur, l'évêque, les magistrats, le clergé et la noblesse s'étaient enfuis abandonnant la ville et les pauvres à cette horrible calamité. Mais à Cadix il y a des Jésuites, les pauvres ne mourront pas sans secours. Le recteur du collége, Pierre Bernard, fait un appel à quelques officiers, et avec leur concours il établit un lazaret. Il détermine par sa persuasive parole le docteur Sébastian Diaz, savant médecin de Séville, à venir donner ses soins éclairés aux pauvres pestiférés de Cadix, et les secours sont organisés. Don Roderice Franco, prêtre de la ville, et le Père Diégo de Sotomayor sont chargés des soins spirituels, le Frère Lopez des soins corporels, bientôt les deux Jésuites expiraient à côté de ceux qu'ils étaient venus secourir.

Les esprits superficiels trouvent inexplicable l'influence des Jésuites S'ils voulaient prendre la peine d'étudier leur magnifique histoire, ils s'expliqueraient facilement ce qu'ils ne peuvent comprendre; ils trouveraient à chaque feuillet les deux mots de l'énigme : ABNÉGATION, DÉVOUEMENT.

Ces grands exemples, en excitant l'admiration générale, faisaient naître de nombreuses vocations. Dès que l'épouvantable maladie se fut éloignée de l'Espagne, un jeune homme d'une des plus illustres familles de Madrid, don Francisco d'Espagna, qui sollicitait depuis longtemps la faveur de son admission dans la Compagnie, fut reçu au noviciat d'Alcala. La mère de Francisco avait employé vainement les caresses et les menaces, les larmes et les prières pour le détourner de cette voie. Le voyant enfin au terme de ses vœux, et n'espérant plus rien par elle-même, elle porte une plainte en forme au président du Conseil royal, le cardinal Spinosa : elle accuse les Jésuites d'avoir attiré son fils dans la Compagnie, sans s'être assurés de sa vocation, et fon-

dant en larmes, en présence du cardinal, elle s'écrie : « Ce n'est pas mon fils qu'ils veulent, c'est sa fortune ; qu'on me rende mon Francisco pendant quatre jours seulement, et je me charge d'éprouver sa vocation! »

Le Conseil royal, ne voyant nul inconvénient à donner cette satisfaction à une mère, expédie aux Pères d'Alcala l'ordre de renvoyer le jeune novice à sa famille pour quatre jours seulement. Cet ordre se croise sur la route avec don Francisco, qui, de son côté, arrivait à Madrid. Les Jésuites, avertis des accusations que sa mère avait portées au Conseil royal, l'avait fait partir sans délai, lui laissant toute liberté de parler et d'agir d'après ses sentiments et sa conscience. L'ordre du Conseil arrive à Alcala. Le suffragant de l'archevêque de Tolède, administrateur du diocèse et parent du novice, se présente chez les Pères avec un détachement de troupes, fait cerner la maison, pénètre dans l'intérieur avec une partie des soldats, et réclame, au nom de sa mère, le novice don Francisco d'Espagna :

— Senhor, répond le Père recteur, nous l'avons envoyé à Madrid pour prouver que nous n'avions pas l'intention de le garder de force comme on l'a prétendu, et afin qu'il réponde en toute liberté aux questions qu'on jugera devoir lui adresser et sur nous et sur lui-même. Il s'est rendu auprès du cardinal Spinosa.

— C'est une coupable défaite! s'écrie le prélat; c'est un subterfuge! Nous saurons bien vous forcer à rendre la liberté à ce jeune homme!

Et, sans autre forme de procès, il lance un interdit sur le collége. Le bruit de cette violente mesure se répand dans la ville, les habitants et les écoliers de l'université prennent les armes, les têtes s'exaltent, on court au collége offrir aux Jésuites de les défendre et de les soutenir, et les bons Pères ont besoin d'user de toute leur influence pour calmer l'irritation publique et empêcher un soulèvement général en leur faveur. Le danger était imminent, ils voulaient à tout prix le conjurer et faire déposer les armes, car la mère du novice était de retour à Alcala et s'était fait un parti. Le Père Provincial paraît au milieu de cette population exaspérée, et lui annonce qu'il va faire revenir de Madrid le

jeune d'Espagna, qu'il sera remis à sa mère, que tout rentrera dans l'ordre aussitôt, et que chacun pourra se convaincre aisément de la vérité.

Francisco, en effet, arrive peu de jours après chez sa mère, qui met tout en œuvre pour l'empêcher de rentrer dans la Compagnie ; mais Francisco est inébranlable dans sa résolution :

— Puisque vous voulez, à tout prix, abandonner votre mère et tous vos proches, lui dit-elle, allez, fuyez ce toit paternel qui n'abritera plus désormais que mon désespoir! Mais vous ne parviendrez pas à me persuader que les Pères n'ont pas cherché à vous attirer pour s'approprier vos grandes richesses. Si vous voulez que je croie à la sincérité de votre vocation, vous n'avez qu'à me laisser la libre disposition de votre patrimoine.

— Senhora, lui répond Francisco, votre fortune est considérable, la mienne vous est inutile ; je ne suis plus un enfant, mon âge m'autorise à user de ce qui m'appartient. Souffrez donc que j'en dispose selon mes désirs.

Mais les Jésuites n'approuvent pas la fermeté du novice. On avait suspecté leur désintéressement, d'après le langage d'une mère au désespoir du sacrifice qui lui était imposé par la vocation de son fils. il importait de faire tomber cette accusation imméritée. Francisco d'Espagna est maître absolu de sa fortune, les Pères l'obligent à y renoncer en faveur de sa famille. Ce simple procédé, plus efficace que tous les raisonnements, porte le calme dans l'esprit de la mère désolée, et son fils peut rester en paix dans la Compagnie de Jésus.

III

La peste qui venait de ravager l'Espagne ne devait pas épargner le Portugal. Dès son apparition, la désertion avait été générale à Lisbonne ; les ouvriers et les indigents, paralysés par la frayeur, ne pouvant plus donner du pain à leurs enfants, et

n'ayant pas le courage de les voir souffrir, les éloignaient de leurs demeures et les livraient à la Providence. Ces petits enfants seraient morts dans les angoisses de la faim, ou dans les étreintes de la maladie, si les Jésuites ne s'étaient empressés de les recueillir et de les sauver. Ils parcouraient la ville et le jour et la nuit, soignant les malades, administrant les sacrements aux mourants, transportant les enfants dans leurs bras jusqu'à l'asile préparé pour eux, et leur prodiguant des soins maternels.

Lisbonne semblait destituée de tout secours humain. Les magistrats s'étaient enfuis, laissant à d'inhabiles subalternes le gouvernement de la capitale, le désordre était à son comble, c'était une calamité de plus à conjurer. Les Jésuites voient le mal et appliquent le remède : ils se font administrateurs de cette cité désolée, ils rétablissent l'ordre, raniment les courages, calment les esprits, font renaître la confiance, apportent partout la consolation et la paix. Sept profès, quatre coadjuteurs et trois scolastiques, trouvent la mort dans l'exercice de leur sublime charité.

Après la disparition du fléau, les parents des enfants abandonnés sur la voie publique avaient le bonheur de les retrouver dans les mains dessauveurs du peuple et ne comprenaient pas que le désespoir les eût égarés jusqu'à se séparer de ces êtres si chers. Un grand nombre de ces enfants restaient orphelins : les Jésuites leur conservèrent l'asile de la charité et obtinrent de la générosité des grands les ressources voulues pour en assurer l'existence.

Les pauvres ne purent oublier tout ce qu'ils devaient à l'héroïque dévouement des Jésuites, les courtisans ne purent conserver le souvenir de la dette contractée par la ville royale envers les Pères de la Compagnie de Jésus.

Le Père da Camara, nous l'avons vu, avait d'abord refusé l'honneur d'élever le jeune roi Sébastien, et ne l'avait accepté que par obéissance, la Compagnie se croyant trop redevable à la mémoire de Jean III pour contrister par un refus le grand cœur de la reine Catherine, veuve de ce prince. Le Père Luiz Gonzalez da Camara, élevé sur les marches du trône, savait d'avance que tout ce qui déplairait aux courtisans serait attribué à l'influence du gouverneur du roi, et par suite à toute la Compagnie. Depuis son arrivée à la cour, il s'attachait, malgré les difficultés qui l'entou-

raient, à modérer la violence de Sébastien, dont l'indomptable nature semblait présenter des obstacles presque insurmontables.

Le Père da Camara parvenait à se faire aimer de son royal élève, dès lors il était un objet de jalousie pour les courtisans. Sébastien, sans tenir compte de ses sages conseils, témoignait une préférence marquée à don Martino da Camara, son frère, et lui avait donné la dignité de ministre d'État, que don Pedro d'Alcaçova avait toujours remplie avec honneur sous le règne précédent. L'injustice était criante : les courtisans en attribuèrent l'initiative au Père Luiz, ainsi qu'on appelait à la cour le gouverneur du roi, et accusaient la Compagnie de Jésus de vouloir régner en Portugal sous le nom de Sébastien. Quant à l'absurdité de cette accusation, nul ne l'apercevait, quelque évidente qu'elle fût. Il eût fallu réfléchir un instant pour cela, et la réflexion est rarement dans les habitudes des courtisans, uniquement occupés de conserver les honneurs, les dignités et les richesses. Ils ne voyaient qu'une chose : l'influence du Jésuite sur le cœur du souverain. Un Jésuite était aimé de Sébastien, il le dirigeait et le confessait ; donc la Compagnie de Jésus voulait régner en Portugal. Un parti tenait à faire épouser au jeune roi une fille de l'empereur Maximilien, tandis qu'un autre lui proposait Marguerite de France ; ce dernier parti était appuyé par le Pape. Sébastien refusait obstinément cette alliance. On prie le Pape d'ordonner au Père Luiz de décider son élève à accepter ce mariage : le Père Laynez ordonne au Père Luiz d'employer l'influence qu'il peut avoir à seconder ce désir des grands de la cour. Sébastien ne cède pas plus à son gouverneur qu'à ses courtisans. Dès lors c'est la Compagnie de Jésus qui s'oppose à ce mariage, et les têtes s'exaltent au point que le Général ordonne aux trois Jésuites qui résident à la cour de s'en éloigner sans délai. Le roi et le cardinal Henri déclarent qu'ils ne se sépareront pas de leurs confesseurs, la reine sacrifie le sien, et le Père Général cède aux instances qui lui sont faites pour conserver les deux autres.

Dans un temps où le clergé et les ordres monastiques donnaient un si triste exemple de relâchement de mœurs, la sainte

vie des Jésuites devait, par sa seule force, leur donner une immense popularité. L'éclat de leur science et de leurs talents se joignant à leurs vertus, ils fascinaient à un égal degré les grands et les petits, et il est aisé de comprendre qu'ils fussent un objet de jalousie pour ceux qui, sans avoir leur mérite, auraient voulu partager leur influence. Dans tous les États catholiques, à peu d'exceptions près, les souverains tenaient à avoir pour directeur un Jésuite résidant près de leurs personnes.

En France, le duc d'Anjou avouait qu'il recourait souvent aux lumières du Père Emond Auger, croyant n'en pouvoir trouver de plus sûres, en toute circonstance. Un jour, deux députés de l'université de Paris, Ramus et Galland, se présentent devant le connétable Anne de Montmorency :

— Monseigneur, nous venons vous supplier, au nom des quatre facultés, de chasser tous les Jésuites de Paris et de la France ou de les exterminer; car ils sont la peste de l'université. Il n'est plus possible d'user de sévérité envers les écoliers, sans les entendre répondre qu'ils iront chez les Jésuites.

— Comment osez-vous faire une telle demande à Monseigneur? s'écria le duc de Damville, fils du connétable.

Ce dernier ajouta, du ton le plus imposant :

— Il vous serait plus honorable d'imiter les Jésuites que de les incriminer.

Il allait congédier les députés; mais le duc de Damville ayant proposé d'appeler les Pères pour les faire conférer en leur présence avec les docteurs Ramus et Galland, les Jésuites furent mandés sur-le-champ et mis en présence de leurs adversaires. Le débat fut assez vif; l'université s'appuyait sur les protestants, les Jésuites sur la foi de l'Église romaine; l'erreur était d'un côté, la vérité de l'autre, les Pères devaient rester maîtres du terrain; c'est ce qui arriva. Le vieux connétable, se tournant alors vers les Jésuites, leur dit :

— Mes révérends Pères, je n'ignore pas tout ce que votre Institut a eu à souffrir en France, surtout depuis que le schisme s'y est publiquement démasqué. Vous devez supporter ces persécutions d'autant plus généreusement qu'elles vous sont com-

munes avec tous les honnêtes gens, et vous savez que tous ceux qui ont opéré de grandes choses dans l'Église de Dieu ont rencontré comme vous une multitude d'obstacles. Si vous continuez à servir l'Église et la patrie avec le même désintéressement, vous n'aurez rien à redouter. Quant à ce qui me concerne, mes services ne vous manqueront nulle part.

L'université ne pouvait laisser passer avec calme une telle défaite. elle voulut s'en venger. Le Père Perpinien professait à Paris avec un succès que sa science et son éloquence justifiaient. et ses conférences sur la nécessité de conserver la foi catholique dans toute sa pureté attiraient tant de protestants et en ramenaient un si grand nombre que l'université s'en alarma. D'ailleurs, l'occasion était favorable à ses projets, elle voulut la mettre à profit.

Les universitaires et les calvinistes se réunissent et s'entendent : ils se rendent au cours du Père Perpinien, et, à peine a-t-il commencé à faire entendre sa brillante parole, que, de plusieurs points à la fois, partent des cris et des sifflets qui couvrent sa voix et soulèvent l'indignation générale. Le Jésuite n'en paraît pas troublé; il s'arrête, regarde les auditeurs et les tapageurs et semble leur dire avec le plus grand calme : « Quand on aura fini, je continuerai. » Mais l'auditoire était moins patient. Tous les catholiques se lèvent en masse et chassent ignominieusement les universitaires et les protestants, après quoi tout rentre dans l'ordre, et le professeur reprend son discours.

Mais ce n'était pas assez; la Providence réservait aux Jésuites un autre genre de victoire.

Un jour de l'année 1567, dans le courant de l'été, un grand seigneur accourut au collége de Clermont, pénétra dans l'intérieur de la maison, en homme habitué, et se présenta dans la chambre du Père Provincial de France, Olivier Manare. Son visage était pâle, son regard sombre, sa voix émue; tout en lui annonçait une profonde agitation. C'était Pierre Kotska, parent de saint Stanislas, et qui plus tard fut évêque de Culm :

— Mon révérend Père, dit-il au Provincial, il se prépare une

infernale explosion! Nous sommes au moment de voir la plus épouvantable catastrophe!...

— De quoi s'agit-il? demanda le Père Olivier avec son calme habituel.

— De rien moins, mon Père, que d'incendier à la fois tous les quartiers de Paris, pendant qu'une partie des conjurés s'emparera de la personne du roi, qui en ce moment est à Meaux, comme vous le savez.

— Êtes-vous bien sûr de ce plan diabolique?

— On ne peut plus sûr, mon révérend Père; c'est un calviniste, mon ancien ami, qui m'en a prévenu, afin que j'avise à la sûreté de ma personne, et je suis venu en toute hâte vous engager à prendre aussi vos mesures; car votre maison ne sera pas épargnée, et le temps presse, c'est pour la nuit prochaine.

— Cela ne m'étonne pas, dit le Père Olivier; depuis quelques jours je remarquais dans les esprits une sorte d'agitation fiévreuse qui est toujours l'annonce d'une prochaine et violente commotion. Mais ayons confiance en la Providence; ce ne peut être sans dessein qu'elle a permis que vous fussiez averti, et qu'elle vous a inspiré de venir nous communiquer charitablement l'avis que vous avez reçu. Allons ensemble et sans délai parler aux principaux magistrats.

Le secret des calvinistes avait été si bien gardé que nul, parmi les autorités de la ville, n'avait le moindre soupçon de l'infernal projet. A l'heure même, un courrier est expédié à Meaux. Charles IX arrive à Paris, et, dès la nuit venue, toutes les maisons sont illuminées. Les conjurés, se reconnaissant dénoncés, n'osent rien entreprendre; d'actives recherches dans leurs demeures amènent la découverte de dépôts d'armes et de machines incendiaires, ainsi que la liste des principaux conspirateurs. Catherine de Médicis et son fils jurent de tirer vengeance de ce diabolique complot, dans lequel ils voient figurer le prince de Condé et l'amiral de Coligny, et ils ne seront que trop fidèles à ce serment. Mais le roi était sauvé, Paris et ses habitants l'étaient aussi, Charles IX promit de se souvenir du service que le Père Manare venait de rendre à sa personne et à la monarchie.

Pendant que la Providence se servait du Provincial de France pour déjouer à Paris les plans criminels des calvinistes, elle employait le Provincial de Guienne, sur un autre point, d'une manière également inattendue. Ce Provincial, nous l'avons dit, était le Père Auger, l'apôtre chéri du midi de la France. Il venait de Toulouse, où il avait électrisé toutes les âmes par son éloquence entraînante ; et il arrivait à Lyon, vers le milieu de septembre, lorsqu'on vient le prévenir que les protestants vont exécuter le plus formidable complot. Ils ont des intelligences dans la place, des traîtres leur en ouvriront les portes, ils incendieront la ville, pilleront et dévasteront les églises et les couvents, et massacreront tous ceux qui voudraient s'opposer à leur fureur sacrilége.

Le président de Birague était gouverneur de Lyon. Le Père Emond Auger va l'avertir du projet des Huguenots, et ajoute : — Tenez-vous sur vos gardes, faites vos préparatifs de défense, car je suis sûr des renseignements que j'ai reçus.

— Prendre des moyens de défense, dit le gouverneur, c'est effrayer les Lyonnais, agiter les esprits et peut-être précipiter l'arrivée des hérétiques... Nous verrons, je consulterai les magistrats. »

Quelques jours après, le Père Auger, dont les conseils paraissaient oubliés, retourne chez le gouverneur :

— Messire, lui dit-il, le temps presse : le sire de Lanoue s'est emparé de Mâcon, il y a laissé une forte garnison et il marche sur Lyon. Cette nuit même la ville lui sera livrée à un signal convenu.

— Cette nuit, mon révérend Père?

— Cette nuit même, messire. Je ne puis vous dire comment ni par qui j'en ai été prévenu, mais le fait n'est que trop certain.

— Eh! mon Père, que pouvons-nous faire, si ce n'est de nous défendre bravement et jusqu'à la mort, quand le moment sera venu ?

— Messire, reprend le Jésuite, il faut prévenir ce moment, éviter l'effusion du sang, la profanation des sanctuaires, les meurtres

sacriléges, tous les crimes dont l'enfer attend cette nuit même l'épouvantable accomplissement.

— Mais encore, mon révérend Père, quel moyen? En connaissez-vous un? Je suis prêt à l'employer.

— Eh bien! messire, le signal.....

En ce moment, on vint avertir le gouverneur que tous les horlogers de la ville étaient réunis dans la salle des gardes :

— Tous les horlogers de la ville? demande-t-il avec étonnement.

— J'allais vous annoncer, dit le Père Emond, que je leur ai donné rendez-vous ici, pour les interroger en votre présence, car ils peuvent seuls préserver cette malheureuse cité du sort qui la menace.

— Les horlogers, mon Père?

— Oui, les horlogers; et voici comment; le signal entre les calvinistes de Lyon et le sire de Lanoue est l'heure de minuit sonnant à l'horloge de Saint-Nizier. Or, il m'est venu l'idée, sauf meilleur avis, de faire déranger la sonnerie de toutes les horloges, de manière à ce que personne ne puisse s'y reconnaître.

Les horlogers sont consultés sur-le-champ, ils jugent l'idée du Père Auger exécutable. Le gouverneur leur ordonne de se mettre à l'œuvre, et les rebelles, trompés par la confusion des sonneries, n'ouvrent pas les portes à l'ennemi. Lanoue comprend qu'il est trahi. il se retire et renvoie ses soldats à travers champs sur Vienne et Valence; Lyon était sauvée. Grâce à la persistance et à l'inspiration du Père Auger, le gouverneur était éclairé sur les projets de surprise auxquels il n'avait pu croire qu'au dernier instant, et il pouvait se mettre en mesure de les surveiller et de les repousser efficacement à la première occasion.

A Paris et à Lyon, les catholiques ne pouvaient assez témoigner leur reconnaissance aux Jésuites qu'ils appelaient leurs sauveurs. Le roi décrétait que désormais la Compagnie de Jésus était autorisée à accepter tous les legs qui lui seraient faits, tous les évêques appelaient les Jésuites dans leurs diocèses, leur popularité était aussi grande en France que partout ailleurs. On voyait la haine que leur portait les hérétiques, on commençait à

comprendre d'où partait en réalité l'opposition qui s'attachait à les persécuter en tous temps et en tous lieux.

IV

En Allemagne, les travaux des Jésuites étaient dirigés avec tant de zèle et tant d'habileté par le célèbre Canisius, supérieur de cette province, que partout ils produisaient des fruits abondants, malgré tous les efforts de l'hérésie pour en combattre l'influence. De tous côtés, on demandait au Provincial des résidences et des colléges, que les villes ou les princes voulaient fonder et doter à leurs frais. La Compagnie de Jésus s'étendait ainsi merveilleusement dans ces États du Nord où l'hérésie avait pris naissance et avait fait de si nombreuses victimes.

La Pologne même avait ses colléges et ses maisons de Jésuites, car elle avait entendu le Père Canisius, que le peuple avait surnommé l'*Apôtre de l'Allemagne*, et, partout où il paraissait, son éminente sainteté, sa parole brillante, sa science profonde, provoquaient un élan irrésistible en faveur de son institut. Il semblait que sa présence seule triomphât de toutes les calomnies répandues par les hérétiques contre la Compagnie de Jésus.

Le Père Canisius inspirait une si grande vénération à tous les princes allemands, dont il était l'ami et le conseiller, que le Pape l'avait nommé son légat auprès d'eux, avec mission de les amener à accepter ouvertement les décisions du Concile de Trente.

Il terminait à peine cette importante mission, qu'il recevait l'ordre d'aller soutenir les intérêts du Saint-Siége à la diète d'Augsbourg, à titre de légat.

Le Père Canisius, épuisé par l'excès du travail, semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Il partit néanmoins, accompagné des Pères Natale et Ledesma, et prit sa place à la diète où il rendit d'éminents services à l'Église, et par sa vigoureuse éloquence

dans ses discours contre les sectaires, et par son influence sur les princes électeurs dont il dirigea les décisions avec une admirable habileté.

En quittant Augsbourg, les trois Jésuites se séparèrent pour aller combattre les ennemis de la foi catholique sur divers points de l'Allemagne, et bientôt, à leur voix, plusieurs seigneurs rentrèrent dans le sein de l'Église avec tous leurs vassaux. Les hérétiques ne trouvèrent rien de mieux, comme dédommagement à de telles pertes, que d'accuser les Jésuites de conspiration contre l'empereur. Le procédé n'avait pas le mérite de la nouveauté, assurément; mais l'esprit qui a toujours animé les ennemis et les adversaires de la Compagnie de Jésus n'a jamais connu ni la satiété ni le découragement. L'empereur sut comprendre le but d'une telle imputation.

En arrivant au collége de Dillingen, Pierre Canisius apprend qu'un jeune Polonais vient de s'y présenter depuis peu, avec le désir d'entrer dans la Compagnie. Le Provincial voit ce jeune homme, ou plutôt cet enfant, car il a seize ans à peine, et il est frappé de son angélique douceur, de son céleste regard, de la modestie de son langage. Ce doux enfant, d'une noble et illustre race, était en butte aux persécutions de son frère aîné, qui s'opposait à sa vocation religieuse, et, pour la satisfaire, le jeune prédestiné était venu demander un asile au collége de Dillingen, et il n'avait pas hésité à entreprendre ce long et pénible voyage, qu'il avait effectué à pied. Le Père Canisius, découvrant en lui les signes les plus certains d'une véritable vocation, l'envoie à Rome, en le recommandant au Père de Borgia. L'ange et le saint semblèrent se reconnaître, ils s'aimèrent en se voyant... Mais l'ange précéda le saint dans le séjour du bonheur.

A peine entré au noviciat de Saint-André, dont il était le modèle le plus accompli, Stanislas de Kostka s'envolait au ciel..., c'était le jour de la fête de l'Assomption, 1568.

L'année d'après, pendant que le Père Canisius évangélisait les paysans d'Elwangen, les hérétiques proclament tout à coup que l'illustre Jésuite, celui que les catholiques se font gloire d'appeler l'*Apôtre de l'Allemagne,* vient enfin d'ouvrir les yeux à la lumière. Une intelligence d'élite comme celle de Canisius ne

pouvait, disaient-ils, rester plus longtemps dans les ténèbres du papisme : bientôt on le verrait se déclarer ouvertement en faveur de la réforme.

Le bruit de cette calomnie se répand aussitôt avec une rapidité dont les autorités ecclésiastiques sont justement effrayées, car il peut en résulter d'importantes et nombreuses défections. Le cardinal d'Augsbourg en avertit Canisius, qui ne perd pas un instant. C'est de Wurtzbourg que la calomnie est partie, c'est à Wurtzbourg qu'il se rend. Il y arrive à pied, parcourt toutes les rues de la ville en invitant tous les habitants à se rendre sans délai à la cathédrale où il va les attendre, et aussitôt il se voit entouré par la foule qui le suit avec empressement et envahit l'église, trop étroite pour contenir cette multitude. Le saint religieux ne s'est arrêté nulle part, il est encore tout couvert de la poussière du chemin ; mais peu soucieux de ses fatigues, il monte en chaire et confond ses calomniateurs avec tant de force et une telle vivacité de foi, qu'il est obligé de se faire entendre jusqu'à trois fois, afin de satisfaire la foule qui se renouvelle pour l'écouter.

Les hérétiques étaient vaincus sur ce terrain, le Père Canisius avait repoussé leur calomnie à sa manière, leur défaite ne pouvait être douteuse. Toutefois elle était insuffisante pour les catholiques. Eux aussi voulaient témoigner de leur foi à la doctrine de l'Église romaine, et ils voulaient que leur témoignage fût authentique et durable : ils fondèrent de nouveaux colléges de Jésuites. Ce fut là tout le succès de cette dernière manœuvre de l'hérésie ; ce n'était pas celui qu'elle avait espéré.

Accablé de travaux, le vénérable apôtre de l'Allemagne avait supplié le Général de la Compagnie de le décharger des fonctions de Provincial, qu'il craignait de ne pouvoir remplir aussi parfaitement qu'il le désirait. Chargé par le Souverain-Pontife de réfuter un récent ouvrage des hérétiques, dans lequel l'Église était outrageusement calomniée et tournée en dérision, le Père Canisius ne pouvait suffire à tant et de si diverses occupations ; il avait demandé et obtenu, pour lui succéder dans sa charge, le Père Maggio, dont les talents, la douceur et la parole insinuante avaient déjà rendu en Allemagne de grands services à l'Église.

Dès son début dans la charge de Provincial, le Pape lui donne la mission la plus délicate auprès du roi de Pologne. Ce prince voyait avec douleur la stérilité de la reine, les luthériens cherchaient à exploiter cette situation au profit de la réforme. A leur instigation, quelques seigneurs de la cour pressaient Sigismond de répudier la reine, et, s'il trouvait des difficultés à la cour de Rome, il n'aurait qu'à passer dans la religion réformée, qui autorise le divorce. Le Père Maggio était chargé de détourner le roi de ce projet, qu'il commençait à goûter et vers lequel il inclinait sérieusement. Le Jésuite tente cette œuvre si délicate, et la conduit avec tant d'adresse, de prudence et de douceur, que le roi déclare nettement ne vouloir plus entendre parler de la répudiation de la reine, et vouloir vivre et mourir dans le sein de l'Église romaine.

L'année d'après, en 1571, le roi Sigismond mourait, léguant sa bibliothèque aux Jésuites. C'était encore là un résultat que les hérétiques n'avaient pas prévu, en conseillant le divorce au roi de Pologne, qu'ils voulaient faire passer dans leur camp.

V

Les Espagnols, maîtres de la Floride depuis sa découverte par Ponce de Léon, en 1512, avaient rendu le joug de l'Espagne odieux aux Floridiens, par la cruelle tyrannie qu'ils exerçaient à leur égard; il en résultait que les vaincus étaient en révolte incessante contre les vainqueurs.

Philippe II, voulant enfin mettre un terme à ces hostilités, donna l'ordre à l'un de ses plus habiles et de ses plus vaillants capitaines, don Pedro Menendez, d'aller soumettre et pacifier la Floride :

— La confiance de Votre Majesté m'honore, lui répondit le brave Menendez, mon bras et ma vie sont au service du roi ; mais, senhor, le premier élément de soumission et de pacification est

le christianisme, sans lequel tous mes efforts seront vains. Je demande à Votre Majesté de me faire accompagner par quelques prêtres de la Compagnie de Jésus; c'est le seul moyen de convertir ces idolâtres et de maintenir le christianisme dans la colonie. Avec les Jésuites, je réponds du succès de ma mission, quelque difficile qu'elle soit; sans eux, je ne pourrai rien dans la Floride pour le service de Votre Majesté.

— Eh bien, lui dit le roi, je vais demander à don Francisco de Borgia de vous donner quelques Pères. Vous avez raison, les Jésuites peuvent seuls réduire cette colonie, tant les Espagnols que les Floridiens.

Et il écrivit au Général de la Compagnie pour lui demander des missionnaires. François de Borgia accorda les Pères Martinez et Jean Roger, et le coadjuteur Francisco de Villareal.

Le 8 octobre 1566, ils étaient en vue de la Floride; mais, à défaut de pilotes du pays, il fallait reconnaître la côte et chercher un lieu de débarquement. Le capitaine propose à quelques-uns de ses marins d'aller à terre et d'explorer la côte :

— Nous irons volontiers, répondent-ils, mais à la condition que le Révérend Père Martinez viendra avec nous.

— Pourquoi vouloir le Père? demande Menendez.

— Capitaine, lui dit le plus âgé des marins, la férocité des naturels est devenue proverbiale en Espagne. Si nous sommes aperçus, nous serons tués, et si le Père est avec nous, il peut adoucir ces idolâtres et nous sauver; tout au moins, il nous aidera à bien mourir.

— Capitaine, je suis prêt! s'écrie le Père Martinez.

Ces marins, tous Flamands, étaient au nombre de neuf. Ils descendent dans la chaloupe avec le Jésuite qu'ils ont choisi, et se dirigent vers la terre. Ils y posaient le pied, lorsqu'un coup de vent impétueux emporte le vaisseau de Pedro Menendez et le fait disparaître en un instant. Les marins et le Père Martinez se voient abandonnés sur cette côte, où ils n'aperçoivent nul vestige humain. Où sont-ils? Ils l'ignorent. Ils appellent de tous leurs vœux la présence d'un des Espagnols habitant la Floride; pas un ne se présente. Ils soupirent après le retour du vaisseau,

la mer ne montre pas le plus petit point noir à son immense surface. Ils errent ainsi durant quatre jours et quatre nuits, espérant toujours en vain. Les vivres leur manquaient, la faim se faisait sentir avec ses dures étreintes, il fallait trouver quelques aliments. Le cinquième jour, ils s'enfoncent dans les terres, remontent un fleuve et pénètrent dans l'île de Tacatucura. Le Jésuite marchait le premier en avant, portant au bout d'une lance la sainte image du Sauveur du monde. Mais les insulaires ont aperçu les étrangers, et, au même instant, ils les entourent, se jettent sur eux, les plongent dans l'eau du fleuve, et les y retiennent jusqu'à ce qu'elle ait figé leur sang. Le Père Martinez exhorte courageusement les compagnons de son martyre. Les sauvages comprennent la puissance de ses accents sur les marins ; ils l'envoient au ciel en l'assommant à coups de massue. Deux Flamands meurent près de lui, les autres parviennent à s'échapper, regagnent leur chaloupe, et cherchent une côte hospitalière où la Providence les conduit enfin.

Cependant, le vaisseau de don Pedro Menendez, que la tempête avait porté jusqu'à Cuba, avait pu aborder heureusement à un port floridien. A peine débarqués, les Pères Roger et de Villareal se séparent : le premier va évangéliser la Caroline, le second Tequesta, et l'un et l'autre plantent la croix de distance en distance sur le chemin qu'ils parcourent, afin de prendre possession de ces terres infidèles au nom de Jésus-Christ.

Bientôt le zèle des deux apôtres produisait de tels fruits, qu'ils demandent un renfort de missionnaires. Le Père Segura leur est envoyé, avec le titre de Provincial, et accompagné de quelques-uns de ses Frères, ambitieux de la couronne des martyrs. Dieu ne tarde pas à les satisfaire.

Les Espagnols avaient usé d'une telle cruauté à l'égard des Floridiens, qu'ils avaient tout à redouter de leur vengeance. Vers la fin de l'année 1570, croyant à une conspiration de leur part, ils avaient fait massacrer plusieurs caciques, et le frère de celui d'Axaca fit subir aux missionnaires la peine méritée par les colons. Il entraîna le Père Segura dans un piége horrible, et ses compagnons furent mis à mort avec lui, pendant qu'ils se dévouaient et portaient des secours aux indigènes de cette pro-

vince que la famine décimait. Mais le martyre de ces religieux ne fit qu'accélérer les progrès de l'Évangile dans ces contrées arrosées de leur sang.

Les Espagnols, après avoir découvert les richesses du Pérou, dont ils avaient fait la conquête, avaient vu affluer dans ces régions lointaines tous les aventuriers de la métropole. L'écume de toutes les grandes villes d'Espagne était venue chercher fortune dans la nouvelle colonie, et ces hommes dépravés, que leurs passions avaient réduits à la plus grande misère, n'avaient pas craint, pour satisfaire leur cupidité, de dépouiller les Péruviens et de leur faire souffrir les plus cruelles tortures, pour les forcer à livrer leurs riches trésors.

Les rois d'Espagne avaient envoyé des Dominicains, des Augustins et des Franciscains pour évangéliser les pays conquis; mais les Péruviens, à qui le nom espagnol était devenu odieux, avaient repoussé la religion que leur apportaient les missionnaires, et ils n'aspiraient qu'à secouer le joug de leurs conquérants et à reprendre leur sauvage indépendance. Leurs révoltes étaient continuelles, la guerre était permanente entre les deux peuples.

Philippe II ne vit qu'un moyen de réprimer les cruautés et les désordres des colons, et d'amener les Péruviens à la soumission et à la civilisation : c'était d'envoyer des Jésuites au Pérou. Il écrit à François de Borgia et lui demande quelques membres de la Compagnie. Le Père Général en désigne huit, et nomme le Père Geronimo Portillo supérieur de cette mission.

Un jour, le bruit court parmi les Péruviens que le roi d'Espagne, touché du sort qui leur est fait par la tyrannie des colons européens, va envoyer à leur secours des Frères du grand apôtre des Indes, de ce François Xavier dont le nom est aimé et béni dans tous les pays idolâtres, même dans toutes les contrées de l'Amérique où le bruit de ses miracles a retenti avec tant d'éclat. A cette nouvelle, les Péruviens battent des mains et pleurent de joie. Ils ont enfoui des trésors pour les soustraire à l'avidité des Espagnols, mais ils veulent les donner aux Frères de l'illustre Xavier : ils bâtiront des palais, ils élèveront des églises, ils pro-

digueront leurs richesses, leur dévouement et leurs sueurs pour ces Jésuites qui viennent les sauver.

A la fin de mars 1568, les missionnaires de la Compagnie de Jésus débarquaient heureusement à Callao, près de Lima, comptant sur le martyre qui leur avait été promis au départ. Mais le nom du grand Xavier leur avait aplani les voies, et, sous la protection de ce nom vénéré, ils se virent entourés d'hommages, de respect et d'amour. Les habitants de Lima jettent aussitôt les fondements d'une église et d'un collége qui seront de la plus grande magnificence; le Père Diego Bracamonte sera recteur du collége. En attendant, le Père Portillo, dont l'éloquence subjugue les masses, entreprend la conversion des Espagnols, et le Père Luis Lopez évangélise les nègres; un autre est chargé d'instruire les enfants. En même temps, les Pères érigent une Congrégation ou confrérie pour les jeunes gens de la noblesse, et Dieu bénit si abondamment les efforts de leur zèle, que la ville de Lima devient la cité la plus exemplaire. Une année avait suffi aux Jésuites pour opérer ce merveilleux changement.

L'archevêque de Lima, don Geronimo Loaysa, Dominicain, s'était effrayé un moment de voir pénétrer la Compagnie de Jésus au Pérou. Le ministère paroissial étant confié partout aux religieux de Saint-Dominique, il craignait un conflit toujours regrettable entre deux ordres religieux. Il savait d'ailleurs tout ce qui avait été entrepris en Europe pour exciter la rivalité entre les Jésuites et les Dominicains. Mais ses appréhensions avaient bientôt fait place à la plus entière confiance. L'humilité des Jésuites, leur modeste déférence pour les Dominicains dans les paroisses dont ils étaient chargés, leur esprit d'abnégation, leur zèle ardent pour la plus grande gloire de Dieu, et la bénédiction céleste qui fécondait si merveilleusement leurs travaux apostoliques, n'avaient pas tardé à leur mériter la plus profonde estime et l'attachement le plus sincère du pieux prélat.

Huit missionnaires ne suffisaient plus : en 1569, saint François de Borgia en envoya encore douze, qui furent accueillis avec d'autant plus de joie par les Péruviens, qu'ils les entendirent parler en arrivant la langue des Incas. Les nouveaux missionnaires avaient profité de la traversée pour apprendre cette

langue, afin d'exercer sans retard, et avec plus de facilité, leur saint ministère dans les campagnes et dans les forêts. Bientôt, tous les évêques témoins des fruits de salut opérés par les Jésuites, s'adressent au Général de la Compagnie et le supplient de leur accorder un plus grand nombre de prêtres; l'archevêque de Quito, don Lopez de Solis, donnait à la Compagnie la direction du séminaire de cette ville, et tous voulaient avoir des colléges dans leurs diocèses.

VI

La mission du Brésil avait fait de magnifiques progrès, malgré tous les efforts des ministres de Calvin pour combattre la douce influence des Jésuites. Plusieurs colléges prospéraient et donnaient de grandes espérances d'avenir. Le Père Ignacio d'Azevedo, apres avoir visité toutes les maisons que la Compagnie possédait dans ces contrées, était revenu en Europe, il avait excité un zèle ardent parmi les jeunes Pères portugais qui, tous, auraient voulu courir aux lointaines et dangereuses missions de l'Amérique; puis, il était allé à Rome rendre compte au Père de Borgia et au Souverain-Pontife des progrès du christianisme dans les peuplades du Brésil. Il excite à Rome le même enthousiasme qu'en Portugal, et, après avoir obtenu du Pape et du Père Général toutes les grâces qu'il est venu solliciter pour le Nouveau Monde, il part et va s'embarquer à Lisbonne, emmenant soixante-dix Jésuites.

La flotte était commandée par l'amiral de Vasconcellos. Ignacio d'Azevedo monte avec quarante missionnaires à bord du *San-Diogo*: les autres, sous la direction des Pères Diaz et Francisco de Castro, se partagent entre le vaisseau-amiral et la galère, qui portait les orphelins que la peste de Lisbonne avait fait abandonner, et que les Jésuites avaient recueillis et sauvés.

Une violente tempête sépare bientôt le *San-Diogo* des autres

bâtiments qu'il perd de vue, et il touchait à Palma lorsque cinq vaisseaux corsaires, croisant sous le commandement de Jacques Sourie, pirate dieppois, se mettent à sa poursuite. Jacques Sourie est calviniste ardent, sa réputation de cruauté est répandue sur toutes les mers, ses trois cents soldats sont la terreur des marins. Le *San-Diogo* ne compte pas plus de quarante hommes d'équipage, le capitaine juge sa perte inévitable, mais lui et les siens sont résolus à se défendre jusqu'à la mort, et, s'adressant au Père d'Azevedo :

— Mon Père, lui dit-il, vous êtes nombreux, vos jeunes gens ne sont pas tous dans les ordres, voulez-vous permettre que ceux qui n'y sont point engagés prennent part au combat désespéré que nous allons soutenir? Nous sommes catholiques, les hérétiques en voudront à notre vie bien plus encore qu'au butin qu'ils pourraient faire.

— J'en suis persuadé, lui répondit le Père, néanmoins je ne puis permettre ce que vous désirez. Nos jeunes gens, élevés dans le calme du sanctuaire et appelés à un ministère de paix, sont inhabiles à la guerre et ne vous seraient d'aucune utilité; ils vous rendront un service plus réel en priant pour vous tous et en donnant leurs soins aux blessés.

Le 15 juillet 1570, Jacques Sourie, à portée du *San-Diogo,* le somme de se rendre à discrétion; le *San-Diogo* répond par une bordée, et le combat est engagé. Ignace d'Azevedo est debout sur le pont, tenant élevée une image de la très-sainte Vierge (1), et excitantl'ardeur des soldats catholiques combattant pour la foi. Onze Jésuites étaient restés avec lui; il avait fait descendre les plus jeunes à fond de cale.

Sourie tente l'abordage par deux fois, et par deux fois il est repoussé. Alors il ordonne l'abordage à l'escadre entière et se précipite, avec cinquante des siens, sur le bâtiment portugais, en criant d'une voix formidable :

« Aux Jésuites! aux Jésuites! point de quartier pour ces

(1) C'était une copie de la Madone, peinte par Saint-Luc; saint François de Borgia l'avait donnée au Père d'Azevedo à son départ de Rome.

chiens! Ils vont répandre au Brésil la semence des fausses doctrines, il faut les exterminer! »

La mêlée est horrible. Le capitaine du *San-Diogo* est un des premiers parmi les morts. Les Jésuites recevaient dans leurs bras ceux qui tombaient sous les coups des hérétiques et leur donnaient une suprême bénédiction; plusieurs étaient blessés eux-mêmes, mais ils oubliaient leurs douleurs et le sang qui s'échappait de leurs blessures, pour donner tous leurs soins aux soldats qui donnaient si généreusement le leur. Le combat terminé, le Père d'Azevedo réunit ses frères, car l'heure de la mort allait sonner pour eux, le moment du martyre était venu, la porte du ciel s'ouvrait pour les recevoir. Les calvinistes, à la voix de leur chef, se jettent sur les Jésuites. Bénito de Castro tombe le premier en prononçant un acte de foi: Ignacio d'Azevedo reçoit un coup de sabre qui lui fend la tête, son sang rejaillit sur tous ses frères, et le noble martyr expire en disant :

« Les anges et les hommes sont témoins que je meurs pour la défense de la sainte Église catholique, apostolique, romaine. »

Ses bourreaux frappent encore son cadavre avec une sorte de frénésie satanique, puis ils massacrent toutes leurs victimes.

Vingt-huit novices étaient à fond de cale, nous l'avons dit; deux autres, grièvement blessés, étaient allés les rejoindre; les hérétiques vont les chercher et les traînent sur le pont dans le sang et au milieu des cadavres de leurs Frères. Leur jeunesse, leur douceur, leur modestie, ne désarment pas les disciples de Calvin; loin de là, ils les accablent de grossières injures, d'infâmes railleries. Le jour de ce mémorable martyre était un vendredi, on veut forcer les angéliques patients à violer la loi de l'Église; ils s'y refusent. On leur introduit dans la bouche le mets défendu; ils le rejettent et le foulent aux pieds. On leur promet d'épargner leur vie s'ils veulent renoncer à leur foi; ils répondent par un regard dont l'expression est la plus énergique protestation de fidélité à la foi de l'Église. Durant une heure entière, là, dans le sang des victimes qui les ont précédés au ciel, et près de leurs saintes dépouilles, on les insulte, on les outrage, on se raille de leur piété, de leur recueillement, de leur

angélique vocation. Leurs bourreaux se lassent enfin de leur douce patience et de leur impassible courage. A ceux qui sont dans les ordres, ils leur écrasent la tête à l'endroit où la main pontificale les a marqués pour le service du sanctuaire. D'autres étaient liés par les pieds, deux à deux, comme des animaux, on les poussait jusqu'au bord du bâtiment, on leur donnait un coup de poignard ou un coup d'épée accompagné d'outrageantes paroles, et, sans s'assurer s'ils vivaient encore, on les jetait à la mer. Deux sont malades, ils sont mourants, n'importe! Ils sont insultés, frappés, maltraités comme les autres et précipités dans les flots. Il s'en rencontre un qui semble ne pouvoir mourir par l'excès des cruautés exercées sur lui; on le met à la bouche d'un canon, le coup part, et les membres épars du saint Jésuite sont lancés dans l'espace et retombent dans l'Océan.

Le Frère Juan Sanchez, cuisinier des Pères, fut épargné; les calvinistes trouvèrent plaisant de se faire servir par un Jésuite, et lui ordonnèrent de continuer pour eux ses fonctions de cuisinier. Juan Sanchez dut se résigner à ce genre de supplice, pire que la mort.

La terrible boucherie était terminée, trente-neuf martyrs de la Compagnie de Jésus venaient de monter au ciel à la fois; un seul manquait pour compléter cette glorieuse phalange de héros que le Frère Fernandez semblait regarder d'ici-bas avec un mélange d'envie et de regret :

— Et moi! s'écrie tout à coup la voix d'un jeune homme; je suis aussi de la Compagnie de Jésus!

— Toi, lui dit Jacques Sourie, tu ne portes pas l'habit de ces papistes, tu ne mérites pas la mort.

Au même instant, ce jeune homme se penche sur le corps d'un des martyrs qui gisent encore là, sur le pont du *San-Diogo*, il le dépouille de sa soutane ensanglantée, il se revêt de ce vêtement vénéré et dit au redoutable corsaire :

« Me voilà maintenant! Pendant la traversée, j'admirai les Jésuites, je les aimai, je me sentis appelé parmi eux. Je demandai au Père d'Azevedo de me recevoir au nombre des postulants, il me le promit, je vous demande d'accomplir sa promesse!

Une seconde après, son héroïsme avait reçu sa récompense. Ce

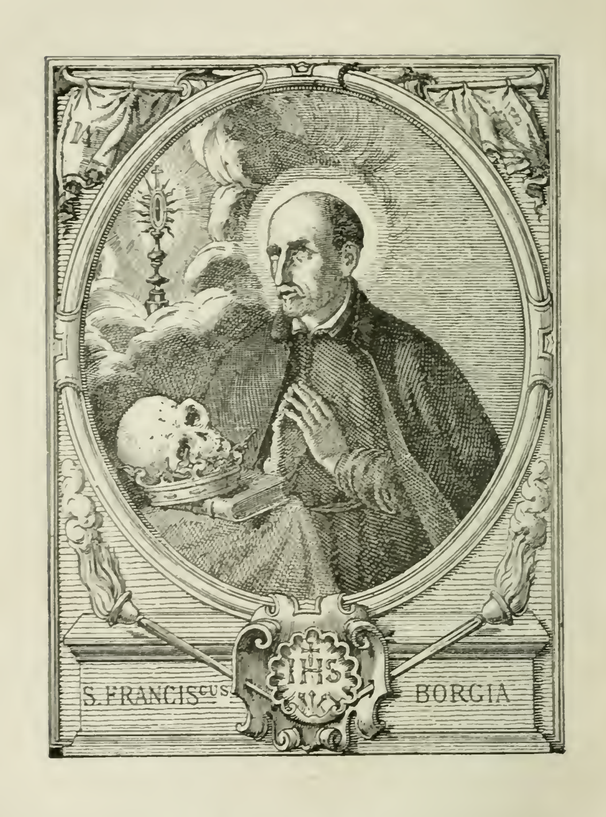
jeune héros nommé San-Juan, était neveu du capitaine du *San-Diogo* (1).

Jacques Sourie était au service de la reine Jeanne d'Albret, qui lui avait donné le titre de vice-amiral; nous devons ajouter que cette princesse blâma publiquement l'horrible cruauté du trop fameux corsaire, et lui ordonna de mettre en liberté le Frère Sanchez et les catholiques du *San-Diogo*.

L'amiral de Vasconcellos, après avoir erré sur l'Océan pendant seize mois, était en vue des côtes brésiliennes, lorsque, le 13 septembre 1571, quatre galères françaises et un vaisseau anglais croisent sa flotte. L'escadre ennemie est commandée par le pirate Capdeville, dont la cruauté n'a d'égale que celle de Sourie. Calviniste non moins ardent, il sait que l'amiral compte plusieurs Jésuites sur sa flotte, et que ces Jésuites vont porter l'Évangile parmi les sauvages des tribus les plus reculées du Brésil, et il veut s'opposer à leur débarquement sur cette terre où ils sont impatiemment attendus. Il veut avoir la vie des saints religieux, espérant refroidir par cet exemple le zèle de leurs frères, et leur faire abandonner l'entreprise si heureusement commencée par leurs devanciers. Il ordonne l'attaque, les Portugais se défendent vaillamment, Vasconcellos se bat comme un lion, mais bientôt il tombe mort sous le feu redoublé des galères françaises. L'équipage s'épouvante d'une telle perte; les soldats portugais, trop peu nombreux pour lutter avec avantage, sont vaincus par les hérétiques, et les Jésuites se voient à la merci de leurs bourreaux.

(1) Le 21 septembre 1742, Benoît XIV déclarait martyrs ces quarante Jésuites, dont voici les noms tels que nous les trouvons dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly.

Ignacio d'Azevedo, Benito de Castro, d'Andrada, Alvarez, Ribeiro, Fonseca, Mendez, Escrivan, d'Acosta, F. Alvarez de Covillo, D. Hermandez, Vaena, Antonio Suarez, Gonzale Henriquez, J. Fernandez de Braga, J. Fernandez de Lisbonne, Juan de Majorca, Delgado, Luis Correa, Em. Rodriguez, Lopez, Pedro Munhoz, Magallanes, Dings, Gaspar Alvarez, Antonio Hernandez, Pacheco, Pierre de Fontaura, Andrés Gonzalvez, Perez, Antonio Correa, Amado Vaz, Caldeira, Baëza, Fernando Sanchez, Perez Godoï, Zuraire, Juan de Zafra, San-Martino et San-Juan, qui prit la place du Frère Sanchez.



SAINT FRANÇOIS DE BORGIA.

Les Pères Diaz et Francisco de Castro sont aussitôt massacrés ; les autres sont impitoyablement torturés durant vingt-quatre heures, et leur angélique patience lassant enfin leurs persécuteurs, ils sont tous égorgés sans qu'il soit fait grâce à un seul. Ainsi, de soixante-et-onze Pères, novices ou Frères, il n'échappa à la barbarie des protestants que le Frère Sanchez ; encore ne l'avaient-ils épargné que pour lui faire subir le martyre de les servir en essuyant leurs sarcasmes et leurs injures sans cesse renouvelées.

Et les protestants se récrient contre l'intolérance des catholiques !

L'œuvre de l'illustre Xavier se continuait avec un succès toujours croissant, dans les Indes-Orientales et au Japon, car le sang des martyrs ne cessait de féconder la semence évangélique répandue par les missionnaires à travers mille dangers.

Aux Moluques, les païens joignaient leurs efforts à ceux des mahométans pour arrêter les progrès du christianisme ; tout leur servait de prétexte pour fondre à l'improviste sur les chrétientés voisines dont ils renversaient les églises, abattaient les croix et massacraient les habitants qui n'avaient pas eu le temps de s'armer pour leur défense. Les chrétiens pouvaient sauver leur vie par l'apostasie ; mais tous préféraient la mort. Lorsqu'ils avaient le temps de se préparer à repousser ou à soutenir l'attaque de leurs ennemis, le missionnaire marchait à leur tête, portant la croix élevée, et, la leur montrant pendant le combat comme un signe d'encouragement, de consolation et d'espérance, il les exhortait à mourir en vaillants défenseurs de la croix de Jésus-Christ, que les infidèles venaient abattre et fouler aux pieds sous leurs yeux.

En 1568, dans l'île d'Oubi, on vit le Frère Vincento Diaz, couvert de blessures, inondé de sang, rester héroïquement sur le champ de bataille où il tenait la croix haute pour exciter la valeur des soldats, s'oublier ainsi lui-même jusqu'à ce que la victoire eût décidé du sort des combattants par le triomphe des chrétiens. Le Père de Mascarenhas, supérieur de la mission des Moluques, donnait ses soins aux blessés et les secours de son ministère aux

mourants, après avoir demandé ardemment à Dieu la victoire qui venait de couronner cette sanglante journée.

Le Père de Mascarenhas avait arraché à l'idolâtrie ou à l'islamisme le royaume de Siokou, dans l'île de Mindanao, celui de Manado, dans l'île de Célèbes, et l'île de Sanghir, voisine des Philippines; ces conquêtes l'avaient rendu redoutable aux ennemis du nom chrétien. Les païens avaient juré de le mettre à mort, le saint Jésuite le savait, et le martyre était l'objet de ses vœux; mais qui soutiendrait la foi de ses néophytes, s'il se laissait surprendre par ses bourreaux? Pasteur du troupeau qui lui a été confié, il ne peut l'abandonner à la fureur des loups dévorants, il doit attendre dans la retraite le moment marqué par la Providence et continuer secrètement les travaux de son pénible apostolat. Il se retire donc au fond d'un bois, se nourrit de quelques herbes sauvages, et seul, sous le regard de Dieu, privé de toute consolation humaine, il prie, il pardonne, et il espère la palme glorieuse du martyre qu'on fit briller à ses yeux lorsqu'il quitta ses frères, son pays, l'Europe, pour venir évangéliser les peuples de l'Orient. Son ambition fut bientôt satisfaite. Traqué nuit et jour par les idolâtres dans les bois où il s'était caché, il y fut enfin découvert et empoisonné par eux, le 7 janvier 1570. Il était resté huit jours entiers dans sa sauvage retraite, souffrant toutes les privations, exposé à la férocité des animaux les plus redoutables, et à toutes les intempéries de la plus rude saison.

Au Japon, le christianisme reculait chaque jour ses limites, malgré les efforts des bonzes pour entraver ses rapides progrès. La foi y était si vive, parmi les chrétiens, qu'elle résistait aux menaces, aux supplices et à la mort, dans les États dont les souverains, étant restés païens, se laissaient dominer par les prêtres des idoles. Ces souverains, il est vrai, étaient en petit nombre. Dieu répandait de si abondantes bénédictions sur les travaux apostoliques des missionnaires, que la plus grande partie des rois japonais avaient embrassé *la religion du grand bonze Xavier*. Ils appelaient encore ainsi la loi divine introduite chez eux par l'apôtre de l'Orient, toujours chéri, toujours vénéré partout où il avait passé.

Son compagnon, son ami, son collaborateur dans cette mission lointaine, le Père Cosme de Torrez vivait encore et travaillait toujours avec zèle dans ce champ béni par les sueurs de François de Xavier ; mais il était fort âgé et doublement vieilli par les fatigues de son apostolat. Il résidait à Xequi, dans l'île d'Amakusa, depuis que ses forces affaiblies ne lui permettaient plus la même activité, et il avait supplié saint François de Borgia de lui envoyer un successeur pour remplir sa charge de Provincial du Japon. Mais les lettres étaient longtemps en mer, les traversées étaient alors de longue durée, et le Père de Torrez, qui avait demandé la permission de revenir en Europe lorsque son successeur serait arrivé, s'affaiblissait de jour en jour. En 1568, le Père Valla débarque au Japon, et y est accueilli avec des transports de joie, comme tous les Jésuites qui venaient y travailler à la gloire de Dieu, car pour tout Japonais chrétien, un Jésuite était le plus tendre des pères. En arrivant, il demande où réside le Père Provincial, on le conduit à Xequi, on le présente au vénérable Torrez, ce noble vétéran des missionnaires du Japon. Le Père Valla se prosterne devant lui :

« Mon Père, lui dit-il, vous fûtes l'ami de notre illustre et vénéré Père de Xavier ; vous eûtes le bonheur de l'accompagner dans ses périlleux voyages, de partager les travaux et les dangers de son glorieux apostolat, de jouir de ses saints entretiens, de ses puissants encouragements, de ses admirables exemples ; permettez-moi de baiser vos pieds, et appelez, je vous en conjure, toutes les bénédictions de Dieu sur les travaux que je vais entreprendre pour sa gloire. »

Le Père de Torrez le bénit, le releva et le pressa sur son cœur en lui annonçant qu'il le retenait à Xequi pour le synode qu'il allait convoquer. Il réunit, en effet, tous les Pères disséminés dans toute l'étendue de l'empire, et après avoir réglé les affaires de toutes les chrétientés, il assigna à chacun la mission à laquelle il devait consacrer tous ses soins, puis attendit en paix l'arrivée du nouveau Provincial. Enfin, dans le courant de l'année 1570, le Père Francisco Cabral débarquait à Xequi avec le titre de Provincial du Japon, et il apportait à son prédécesseur l'autorisation de revenir en Europe où il désirait mourir.

Le Père de Torrez avait passé vingt-et-une années dans la mission du Japon; il avait baptisé de ses mains plus de trente mille idolâtres; il y avait fait élever cinquante églises. Dieu ne voulut pas qu'il laissât sa dépouille mortelle sur un autre sol que celui où il avait recueilli une si riche moisson. Le bâtiment qui devait le ramener en Europe allait bientôt mettre à la voile, lorsqu'un affaiblissement plus marqué lui prouva que le seul voyage qu'il devait faire était celui de cette vie à l'éternité. Quand on lui annonça cette nouvelle, il entra dans un transport de joie qui ne cessa qu'avec sa vie, le 2 octobre 1570 (1).

VII

Les idées d'indépendance répandues par les hérétiques entretenaient la guerre civile au sein des États de l'Europe et la division entre les princes catholiques. Les Turcs avaient tenté de profiter de ces troubles en se jetant sur les côtes européennes, mais vigoureusement repoussés par les chevaliers de Malte, ils s'étaient vu contraints de rentrer dans leurs limites et semblaient avoir renoncé à leur projet d'envahissement, lorsque tout à coup, en 1570, on apprend que Selim II a laissé pénétrer son intention d'attaquer les États de l'Église et la République de Venise. Pie V, loin de s'effrayer du danger qui menace les États catholiques, voit dans ce danger même un moyen de rétablir l'union entre leurs souverains. Il les appellera à la défense du drapeau de l'Église, de la croix de Jésus-Christ, bien certain qu'ils seront tous empressés d'accepter un tel honneur et de s'unir pour une telle cause. Pour négocier cette alliance si importante, il choisit deux membres du sacré-collége dont les talents diplomatiques lui sont

(1) M. Crétineau-Joly assigne à l'arrivé du Père Cabral au Japon la date de 1571 ; il doit y avoir erreur, puisque le Père de Torrez mourut peu de temps après, et que la date de cette mort est du 2 octobre 1570, d'après le Père Charlevoix.

connus. L'un est son neveu, le cardinal Alexandrini, l'autre, le cardinal Commendon, qui jouit de la plus grande réputation de sagesse et d'habileté. Les deux légats sont envoyés, le premier, près des rois de France, d'Espagne et de Portugal; le second, près du roi de Pologne et des souverains d'Allemagne.

Le cardinal Commendon représente au Souverain-Pontife toutes les difficultés d'une telle mission, et le prie de lui adjoindre le Père Tolet, savant Jésuite, dont les lumières et les conseils lui seront nécessaires. Le Pape demande le Père Tolet, que saint François de Borgia donne au cardinal Commendon. Mais le cardinal Alexandrini porte plus haut ses prétentions : François de Borgia, allié ou proche parent de tous les souverains, pourrait, par sa seule présence, aplanir toutes les difficultés, disposer favorablement le roi d'Espagne et celui de Portugal; c'est donc le Général de la Compagnie de Jésus qu'il demande. Le Pape, en approuvant le désir de son neveu, sent qu'il est difficile de l'exprimer à l'ancien duc de Gandie. Sa vie s'éteignait : ses souffrances étaient continuelles; les travaux du gouvernement l'absorbaient. Toutefois, après avoir pesé la chose devant Dieu' Pie V fait appeler François de Borgia et lui exprime le désir du cardinal Alexandrini.

Le saint religieux était mourant, mais le Souverain-Pontife avait parlé, il avait fait valoir les intérêts de l'Église, François de Borgia, toujours oublieux de lui-même, n'hésitait pas à braver les fatigues d'un si long voyage et les difficultés d'une si délicate mission. Le 30 juin 1571, il partait avec le cardinal Alexandrini, qu'un brillant cortége de prélats et de seigneurs accompagnait dans son ambassade, en même temps que le Père Tolet se dirigeait avec le cardinal Commendon vers les nombreuses cours du Nord.

L'Allemagne était préparée par les Jésuites de manière à recevoir avec le respect qui lui était dû le nonce apostolique qui venait, au nom de Pie V, faire appel à sa foi et à son courage. Mais l'hérésie comptait encore quelques appuis secrets parmi les princes électeurs, et elle les mit tous en activité pour entraver la négociation dont le cardinal Commendon était chargé. Jusqu'à ce moment, toutes les manœuvres des sectaires contre la Com-

pagnie de Jésus, n'avaient servi qu'à son triomphe et à son plus grand développement. Le protestantisme voyait tous les États allemands multiplier les colléges et les maisons de Jésuites, malgré tous ses efforts pour perdre cet Institut dans l'opinion des peuples et des souverains, il était donc urgent de porter un coup décisif, un coup mortel à ce corps d'élite, déjà si célèbre dans le monde, et qu'il regardait comme son plus terrible adversaire.

Les princes électeurs allaient se réunir pour traiter de l'alliance proposée par le Pape, il fallait d'abord empêcher cette alliance, et, ce point obtenu, il serait aisé, séance tenante, de faire prononcer par la Diète l'expulsion des Jésuites de tous les cercles allemands. Les princes dévoués aux protestants échouèrent dès les premières assemblées. Lorsque l'un d'entre eux proposa l'expulsion de la Compagnie de Jésus, Maximilien d'Autriche lui lança un regard foudroyant, et s'écria, indigné :

« Mon devoir est d'aller battre les Turcs, et non de persécuter les Jésuites! »

Dans l'assemblée des nobles, en Bohême, le même sujet, la ligue des princes catholiques, fit surgir la même proposition contre les Jésuites, et le burgrave Jean de Lebkowitz, après l'avoir courageusement repoussée, ajouta ces paroles remarquables que l'histoire a conservées :

« Ah! si la Compagnie de Jésus avait été instituée deux siècles plus tôt, et si elle eût pénétré dans notre Bohême, nous ne saurions pas aujourd'hui ce que c'est que l'hérésie! »

Les luthériens n'aboutirent donc qu'à exciter un nouvel élan en faveur de l'ordre qu'ils voulaient anéantir, et, dans ces conditions, il y avait tout à espérer d'une négociation que la Compagnie de Jésus secondait, et dont le Pere Tolet s'occupait officiellement. Cette mission eut, en effet, tout le succès désirable : tous les princes catholiques s'engagèrent dans la ligue proposée par le Souverain-Pontife, pour la défense de l'Église et de la croix de Jésus-Christ, contre les infidèles et le croissant de Mahomet.

De son côté, François de Borgia débarquait à Barcelone, avec le cardinal Alexandrini et sa suite, le 30 août de la même

année 1571. En posant le pied sur le sol de sa patrie, il se vit accueilli par son fils aîné, don Carlos de Borgia, duc de Gandie, envoyé solennellement pour le recevoir au nom de son souverain. Il lui remit une lettre du roi, par laquelle ce prince exprimait au saint religieux toute sa satisfaction du choix que le Souverain-Pontife avait fait de lui pour accompagner son légat. Il ajoutait : « J'éprouve une grande joie quand je songe qu'avant peu nous nous embrasserons. Deux vieux amis d'enfance sont toujours heureux de se retrouver. » Le roi l'accueillit en effet comme tel, et François de Borgia se hâta de mettre à profit, pour les grands intérêts de l'Église, la bienveillante et confiante disposition de son royal parent. Après avoir obtenu son engagement dans la ligue des princes catholiques, il lui parla des obstacles apportés par le vice-roi de Naples et de Sicile au bien que voulait opérer dans son diocèse le saint archevêque de Milan, le cardinal Charles Borromée. Jusqu'alors, le roi d'Espagne avait fermé les yeux sur cette conduite du vice-roi ; mais le Général des Jésuites lui fit si bien comprendre tout ce qu'il y a de fâcheux pour les peuples dans les difficultés qui s'élèvent entre leurs souverains et la cour romaine, que Philippe lui promit de faire cesser promptement cet abus de pouvoir.

Après avoir terminé avec le roi d'Espagne, la légation se rendit en Portugal.

La mission du Général de la Compagnie de Jésus était d'autant plus délicate à remplir auprès du jeune roi Sébastien, que les esprits étaient plus divisés autour de lui et dans son conseil au sujet des Jésuites. On accusait les Pères d'entretenir Sébastien dans son goût passionné pour les armes et pour la guerre, et le Général de leur Ordre vient lui proposer de s'engager dans une guerre européenne ; on les accusait de le détourner d'une alliance avec la maison d'Autriche, et le Général de leur Ordre vient l'engager à épouser une princesse française. Humainement, c'était jouer un jeu terrible pour la Compagnie de Jésus en Portugal, mais les vues humaines n'entraient pour rien dans la vie de saint François de Borgia ni dans celle de saint Pie V, et l'un obéissait à l'autre.

Au premier mot relatif à la croisade catholique contre les

Turcs, le roi Sébastien s'écria qu'il allait partir à la tête de son armée, et lorsque le saint Général lui exprima le désir du Souverain-Pontife de le voir s'allier à la maison de France, ce jeune prince, — il avait dix-sept ans, — oubliant sa vive et constante opposition à cette alliance, lui promit d'épouser Marguerite, sœur de Charles IX.

Pendant que le cardinal-légat et François de Borgia négociaient ces affaires importantes à la cour de Portugal, Philippe II ordonnait à don Juan d'Autriche de réunir à Messine les escadres alliées et de les faire avancer à la rencontre des Turcs.

L'amiral Barbarigo, Vénitien, le marquis de Santa-Cruz et Marc-Antoine Colonna commandaient chacun une escadre; don Juan d'Autriche avait le commandement en chef de la flotte. Le Père Martino Becingucci, Jésuite, était sur la capitane de l'amiral Barbarigo; le Père Juan de Montoya sur celle de l'amiral de Santa-Cruz, et le Père Cristofo Rodriguez sur la galère royale de don Juan d'Autriche. Plusieurs autres Jésuites étaient disséminés sur les divers bâtiments; les Pères Capucins étaient attachés à l'escadre pontificale.

La rencontre eut lieu, le 7 octobre 1571, dans le golfe de Lépante; le combat s'engagea aussitôt; il fut décisif. L'amiral Barbarigo fut blessé mortellement près du Père Becingucci, qui le reçut dans ses bras; mais les Turcs perdirent trente mille hommes et cent vingt galères dans cette mémorable journée, dont l'éclatant succès ne put être attribué qu'à la protection de la reine du Ciel sur l'armée catholique (1).

Le 20 janvier 1572, le légat Alexandrini et François de Borgia arrivaient à Blois, où se trouvait la cour de France. Leur double mission ne put avoir de résultat satisfaisant : la crainte d'irriter les protestants, et les exigences de la guerre civile qu'ils entretenaient, ne permirent pas au roi d'entrer dans la ligue des princes catholiques, et Marguerite de France était promise à Henri de Béarn comme gage de paix entre les partis qui divisaient le royaume.

(1) L'Eglise voulut en perpétuer le souvenir par l'institution de la fête de Notre-Dame-de-la-Victoire.

Le légat se disposait à regagner l'Italie, lors qu'il reçut l'ordre d'accourir à Rome : Pie V était mourant, et il avait déjà reçu la récompense de ses hautes vertus, quand son ami François de Borgia rentra dans la Ville éternelle, après un voyage qui avait achevé d'épuiser ses forces. Il suivit de près le grand Pape qui venait de quitter la terre, et auquel succédait le cardinal Buoncompagno, sous le nom de Grégoire XIII. Arrivé à Rome le 28 septembre 1572, le saint Général des Jésuites expirait le 1er octobre, au milieu de ses frères bien-aimés, en prononçant un dernier vœu pour la paix de l'Église, une dernière prière pour la Compagnie de Jésus.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE ÉVERARD MERCURIAN

QUATRIÈME GÉNÉRAL

1572 — 1580

I

La guerre civile était incessante en France. Vaincus sur un point, les calvinistes se portaient aussitôt sur un autre, reformaient leur armée et fondaient de nouveau, toujours à l'improviste, sur les villes, les villages, les demeures féodales. Ils abattaient les croix, pillaient, profanaient et brûlaient les églises, saccageaient et renversaient les châteaux et les monastères, torturaient et massacraient les habitants fidèles à la foi de leurs pères, et se livraient aux plus odieux excès.

Ils appelaient cela « établir la *réforme.* »

Cette affligeante situation exigeait, de la part des catholiques, une défiance constamment en éveil, et, de la part du clergé, une extrême prudence, car les huguenots avaient des espions partout, jusque dans l'intérieur des familles et des monastères.

Un jour du mois de février 1573, trois prêtres, accompagnés d'un laïc entièrement vêtu de noir, voyageaient pédestrement de compagnie dans les montagnes du Quercy, sans paraître se douter des dangers qu'ils couraient, car ils avaient déjà traversé sans encombre une grande étendue de pays. Ils étaient près du château de Cardaillac, et suivaient la lisière d'un bois de châtaigniers, lorsque, tout à coup, le cri : *Mort aux papistes!* retentit

comme un long rugissement poussé par plusieurs voix à la fois, et les pieux voyageurs se voient, au même instant, enveloppés par les soldats huguenots placés en embuscade dans la forêt. Le chef de la troupe, s'adressant aux trois prêtres, leur demande du ton de la menace qui ils sont, d'où ils viennent, où ils vont. Persuadés qu'ils sont trahis et n'ont rien à apprendre à leurs ennemis, les prêtres catholiques gardent le silence :

— Vous ne répondez pas? reprit le calviniste; vous n'osez pas dire que vous êtes Jésuites?

— Nous sommes en effet de la Compagnie de Jésus, dit l'un des trois.

— Où allez-vous?

— A Rome.

— Ils vont à Rome conspirer contre nous, contre la réforme, s'écrie le chef des huguenots en s'adressant à ces derniers; — mais nous allons les envoyer ailleurs.

Et se tournant de nouveau vers ses victimes, il ajoute :

— Nous allons vous expédier pour l'autre monde; le voyage sera plus court, et vous serez sûrs de n'être plus arrêtés en route.

— A moins, toutefois, dit un autre, qu'ils ne se fassent racheter par une bonne somme; si on devait bien payer, nous pourrions les laisser vivre.

— Il est certain, reprit le chef, qu'il y aurait plus à gagner, et qu'il nous importe assez peu qu'il y ait trois Jésuites de plus ou de moins dans le monde; il faudrait pouvoir les exterminer tous.

Les victimes priaient et attendaient avec calme la décision de leurs bourreaux. La délibération fut assez longue et se termina en faveur de la rançon. On proposa un chiffre aux prisonniers :

— Nous ne saurions estimer notre vie à un prix aussi élevé, répondirent-ils; nous préférons la mort.

— Ah! c'est la mort qu'il vous faut? Eh bien, on vous la donnera; mais vous l'achèterez, puisque vous en avez envie, et vous la payerez cher.

Et le réformateur accompagnait ses paroles de coups d'espingole, terrassait ses prisonniers, les meurtrissait et les déchirait cruellement. Ces trois Jésuites étaient les Pères Gil Gonzalez, Provincial de Castille, Martino Guttierez et Jean Suarez ; celui qui les accompagnait était un Frère coadjuteur. Ce dernier, n'excitant nullement l'attention des hérétiques, put prendre la fuite sur un signe du Père Gonzalez. C'était le seul moyen de faire savoir à la Compagnie le motif qui les empêchait de se rendre à Rome pour l'élection du Général. Bientôt après, les Jésuites de Lyon rachetaient Gil Gonzalez et Jean Suarez, ce dernier blessé grièvement, quant à Martino Guttierez, il avait succombé aux mauvais traitements qu'on lui avait infligés.

La Congrégation générale des profès, pour l'élection du quatrième Général de la Compagnie de Jésus, s'ouvrit le 12 avril 1573, et, le lendemain, le Père Everard Mercurian, né en Belgique, et âgé de soixante-huit ans, était proclamé à la majorité de vingt-sept voix. Il joignait à un esprit plein de vigueur une rare prudence et une douceur inaltérable. Ce changement du chef de l'Ordre ranimait d'autant plus les espérances des hérétiques, qu'il coïncidait avec celui du chef de l'Église. Malgré leurs habiles manœuvres, ils n'avaient pu perdre les Jésuites dans l'opinion de Pie V, et ils attribuaient leur insuccès à la considération qui s'attachait à l'ancien duc de Gandie. Maintenant, le Général de la Compagnie de Jésus n'étant plus d'origine royale, les protestants espéraient trouver Grégoire XIII plus accessible à la calomnie ; ils se mirent à l'œuvre avec ardeur. Les ressorts étaient montés, il ne s'agissait plus que de les mettre en jeu.

La nouvelle de l'élection du Père Mercurian arrive en Allemagne, et aussitôt, des principales villes de ce vaste empire, s'élève un cri formidable contre l'enseignement des Jésuites dans les colléges. Les populations s'en effrayent, les princes s'en étonnent, la confiance s'ébranle, et l'empereur se laisse arracher un décret par lequel il est interdit à la Compagnie de Jésus de conférer les grades académiques, d'expliquer les mêmes livres qu'à l'Université, et de faire les cours aux mêmes heures que les siens. L'Université se rangeait toujours du côté de l'hérésie lorsqu'il s'agissait de nuire aux Jésuites. Cette tradition

s'est fidèlement conservée. Le Père Maggio, Provincial d'Allemagne, était à Rome; il apprend cette levée de boucliers contre la Compagnie, part à l'instant, court à Vienne, voit l'empereur et les ministres, et Maximilien, reconnaissant qu'il a été trompé, abroge le décret. Les protestants jurent de se venger de cet échec à Inspruck; mais, là encore, la vérité ne tarde pas à triompher du mensonge.

Quel que fût le zèle des adversaires de la Compagnie de Jésus, ils ne pouvaient plus espérer de faire accepter à Rome, comme chose sérieuse, des calomnies dont la trame avait été si facilement dévoilée. Grégoire XIII crut même devoir saisir ce moment pour donner aux Jésuites un témoignage éclatant de sa confiance, en adressant au Père Canisius un bref par lequel, en l'investissant du titre de légat, il lui ordonnait de se rendre successivement aux cours d'Autriche, de Bavière et de Salzbourg : « Je vous choisis, lui mandait-il, parce que je sais combien votre sagesse et votre habileté peuvent être utiles dans cette circonstance. »

Après cette mission, le cardinal Moroni demandait le Père Canisius pour l'accompagner à la Diète de Ratisbonne, et l'évêque de Brescia le priait ensuite de se rendre avec lui à celle de Nuremberg.

Les Jésuites fuyaient les honneurs, et les honneurs venaient les chercher. Leurs ennemis mettaient tout en œuvre pour les perdre, et la Providence les posait toujours de manière à les faire valoir et admirer.

La Suède n'avait pas ouvertement rompu avec la cour romaine. Bien que le luthéranisme dominât dans toute son étendue et jusque sur le trône, il restait un noyau catholique ; mais les prêtres qui n'avaient pas apostasié manquaient de la science et du zèle nécessaires pour lutter efficacement contre le prosélytisme des sectaires, et la foi allait s'affaiblissant de jour en jour dans les âmes. Le roi Jean III désirait l'union avec l'Église romaine, mais il voulait de la part du Saint-Siége des concessions impossibles. Il savait, il croyait que l'Église romaine est seule dépositaire de la vérité, et qu'en dehors de son autorité souveraine l'on ne peut trouver que l'erreur; mais le prince Éric, son frère, lui

disputait le trône, et Jean III voulait ménager ses partisans qui, tous, avaient adopté la réforme avec une égale ardeur.

La reine, Catherine de Pologne, profondément catholique et vivement affligée de l'aveuglement de Jean, désirait faire pénétrer les Jésuites en Suède, persuadée que leur science, leur éloquence et l'ascendant de leur vertu ramèneraient le roi à la religion de ses frères ; la chose était difficile. Les prêtres catholiques, en très-petit nombre, étaient d'une ignorance égale à leur indifférence ; les hérétiques, les jugeant, par cela même, parfaitement inoffensifs, les toléraient sans regret ; il n'en était pas de même des Jésuites, dont le nom seul semblait aux luthériens la menace d'une humiliante défaite : c'était donc exposer leur vie que de les attirer sur ce sol ennemi.

Catherine voyait tous ces obstacles ; mais elle savait que, pour sauver des âmes, le Jésuite sait courir au devant du danger, braver la mort, affronter tous les périls. Elle s'adresse au Souverain-Pontife, lui fait connaître l'état de la Suède, et lui demande un Jésuite pour éclairer le roi et le déterminer à rentrer dans le sein de l'Église. Le Général désigne le Père Stanislas Warsevicz, dont l'influence était si grande en Pologne, qu'elle y avait déterminé l'élection du duc d'Anjou à la couronne des Jagellons.

Le Père Warsevicz part en qualité d'envoyé de la princesse Anne de Pologne, sœur de Catherine. Ce titre le fait arriver, le 16 juillet 1574, jusqu'à la cour, et la reine le fait demeurer secrètement dans un appartement du palais, en attendant qu'elle ait disposé le roi à le recevoir. Jean III consentit enfin à voir le Jésuite ; il eut avec lui, pendant cinq jours, des conférences de plusieurs heures ; mais, dans la crainte de perdre une couronne qu'il sentait chanceler sur son front, il ne put se résoudre à sacrifier l'erreur qu'il condamnait à la vérité qu'il reconnaissait. Il persistait à préférer sa couronne à son âme et au salut de ses sujets. Toutefois, il posait ses conditions :

« Si le Pape, disait-il, veut accorder à la Suède la communion sous les deux espèces, la célébration du culte en langue vulgaire et le mariage des prêtres, je pourrai proposer aux réformés la réunion de l'Église romaine, car les Suédois ne seront jamais catholiques qu'à ce prix. »

Ces conditions étant inacceptables, le Père Warseviez dut prendre congé du roi et partit le 14 août suivant; le 3 septembre, il était à Dantzick, d'où il écrivait au Père Général pour lui rendre compte de sa mission.

Dans les premiers jours de mai 1576, un autre Jésuite de famille norwégienne, le Père Laurent Nicolaï, envoyé par Grégoire XIII, se présentait à la reine de Suède, qui pria Jean III de le recevoir et de l'autoriser à résider à Stockholm. Le roi se montra charmé de la douceur, de la grâce et de la conversation du Jésuite, et, très-embarrassé de sa demande, il réfléchit longtemps et lui dit ensuite :

« Je ne puis vous exposer au soulèvement populaire qu'exciterait votre seul nom de Jésuite. Il n'y a qu'un moyen de vous faire accepter. Vous êtes Norwégien : allez trouver ceux de nos Docteurs que vous connûtes autrefois; dites-leur qu'après avoir étudié aux Universités de Louvain, de Douai et de Cologne, vous revenez dans votre patrie avec l'intention de professer à celle de Stockholm, et que vous les priez de demander aux ministres des lettres de recommandation pour moi. Vous me présenterez ces lettres, et je vous autoriserai à professer la théologie dans notre Université.

Le Père Nicolaï dut accepter cet arrangement, qui lui permit de travailler en secret à fortifier la foi des catholiques et à ranimer leur piété.

Depuis trois ans, les évêques luthériens pressaient le roi de faire mourir son frère Éric par le poison, afin de mettre un terme aux divisions politiques qui troublaient le royaume; ils lui en faisaient un devoir de conscience, dans l'intérêt de ses sujets. Jean III finit par céder à leurs coupables sollicitations : le 25 février 1577, Éric était empoisonné, et son frère se voyait, par cette mort, tranquille possesseur du trône qui lui avait été si longtemps disputé. La crainte de le perdre ne pouvait plus être un obstacle à son retour à la foi de ses pères.

Cependant, la cour de Rome cherchait un moyen de le déterminer à professer ouvertement le catholicisme; car le retour des sujets dépendait de celui du souverain. Le Conseil pontifical décide qu'il faut envoyer un Jésuite au roi Jean, avec le titre de

nonce apostolique, et, sur la proposition du cardinal Ptolémée de Como, le Père Possevin est choisi pour cette importante mission. Les instructions du Souverain-Pontife portaient qu'il devait travailler à faire triompher la foi dans le Nord, et empêcher le roi de Suède de mettre sa flotte à la disposition du prince d'Orange, chef de l'armée protestante en Hollande.

L'humble Jésuite partit de Rome le 15 septembre 1577, accompagné des Pères Fournier, Français, et William Good, Irlandais. Il se rendit d'abord à Prague et eut plusieurs entretiens avec l'impératrice d'Allemagne, veuve de Maximilien II, qui le nomma son ambassadeur extraordinaire près de Jean III, afin de faciliter son entrée en Suède et à la cour. Le Pape lui avait ordonné de se dépouiller momentanément de tout ce qui pouvait déceler à l'extérieur le Jésuite et le prêtre. Le Père Possevin se résigna au sacrifice qui lui était imposé pour la plus grande gloire de Dieu : il se revêtit du brillant costume des ambassadeurs de grandes puissances, et fut reçu à la cour de Suède avec tout le cérémonial et l'appareil usités dans les présentations officielles. Parmi les seigneurs dont le trône était entouré, nul n'aurait pu se douter que ce magnifique ambassadeur avait fait humblement à pied la plus grande et la plus pénible partie de son voyage, et qu'il n'avait ceint l'épée sur ce riche vêtement, qu'au moment de toucher le sol sur lequel il ne devait plus lui être permis de se glorifier des nobles insignes de la sainte pauvreté.

Après cette première réception à titre d'ambassadeur de l'impératrice, le Père Possevin put voir le roi en particulier, et, seul avec lui, il lui présenta le bref pontifical qui l'investissait du titre et des pouvoirs de nonce apostolique. La cour de Rome n'avait pas encore répondu à la demande de concessions que Jean III lui avait adressée par son ambassadeur; le nonce du Pape devait donc être accueilli avec ménagement. Le Père Possevin sut gagner la confiance et l'affection du roi; il le convainquit et l'éclaira si efficacement, que Jean se décida à embrasser la religion catholique; mais il demandait à la professer en secret en attendant la réponse du Saint-Siége. Le légat voyait et jugeait la situation. Il sentait que le roi ne pouvait se déclarer hautement catholique sans compromettre, non-seulement son autorité, qu'une insur-

rection pouvait renverser et détruire, mais encore son espoir de rattacher la Suède à l'Église romaine.

Le 16 mai 1578, un autel était préparé dans les appartements royaux. Le roi, la reine, le gouverneur de Stockholm, Nicolas Brask et Jean Heinrichssohn, secrétaire du roi, étaient présents dans cette chapelle improvisée. Le Père Possevin, en habits sacerdotaux, se présente pour célébrer les saints mystères; le roi ne lui laisse pas le temps d'approcher de l'autel, il va au-devant de lui, se jette dans ses bras et lui dit : « Mon Père, je vous em- » brasse vous et l'Église romaine pour toujours! » Jean III parlait avec une vive émotion, son visage était inondé des larmes du bonheur Il fit son abjuration d'une voix ferme, et remplit de consolation le cœur de la pieuse reine et celui de l'apôtre qui recevait ses promesses au nom de l'Église.

Le Père Possevin avait l'espoir de convaincre le clergé luthérien comme il avait convaincu le roi; toutefois, avant d'entreprendre cette mission, il avait besoin de retourner à Rome. Le 20 mai, quatre jours après l'abjuration du roi. il s'embarquait, escorté, jusqu'à l'autre rive du détroit, par deux frégates royales, et emmenant sept jeunes gens qui s'étaient attachés à lui et ne voulaient plus s'en séparer que pour entrer au noviciat, dans la Compagnie de Jésus. Ces précieuses conquêtes pouvaient être dans l'avenir, avec le secours d'en-haut, d'une grande utilité pour la gloire de Dieu dans la patrie de chacun; car cinq d'entre eux appartenaient à la Suède, un autre était Russe et le septième Lithuanien.

A son passage à Dantzick, le Père Possevin envoya deux de ses Frères à Stockholm, Stanislas Warsevicz et André Wissowski, pour aider le Père Nicolaï dans son pénible et dangereux apostolat. Le pieux diplomate, l'humble Jésuite fait plus encore pour ce malheureux pays, que l'enfer s'efforce de retenir dans les ténèbres de l'erreur. Il a vu les craintes de Jean III, il a vu l'exaltation des luthériens, il sait qu'une insurrection soudaine peut renverser le trône si la conversion du souverain est prématurément divulguée, et il veut lui procurer des alliances catholiques par lesquelles ce prince soit solidement appuyé, en cas de révolte de la part de ses sujets. Dans tous les États qu'il traverse, Pos-

sevin dispose les princes et leurs ministres en faveur de Jean III, tous s'engagent dans l'alliance qu'il leur propose, et l'empereur Rodolphe II lui promet de donner sa sœur en mariage à Sigismond, fils du roi de Suède et fervent catholique. Enfin, il arrive à Rome, et va rendre compte de sa mission à Grégoire XIII.

Le Jésuite ne doit connaître d'autre repos que celui de l'éternité. Par un bref du 1er décembre 1578, le Père Possevin était confirmé dans son titre de nonce apostolique en Russie, en Moravie, en Lithuanie, en Hongrie et dans tous les États du Nord, avec des pouvoirs illimités; un Jubilé universel était annoncé au monde, pour appeler les bénédictions divines sur son importante mission.

Possevin se remet en route, accompagné du Père Ludovic Odescalchi. Il s'arrête en Bavière, pour conférer des grands intérêts du catholicisme avec le prince Albert; à Prague, il voit l'empereur, s'entend avec lui et le quitte pour se rendre à Olmütz, où il fonde la grande mission du Nord. Il part ensuite pour Wilna, où il est attendu par Etienne Bathori, roi de Pologne; mais il s'arrête dans toutes les villes qui sont sur son passage et fait partout entendre la parole de Dieu avec une ardeur et une onction qui réveillent la foi, excitent la piété et raniment le zèle des catholiques. Sa parole avait une telle puissance sur les esprits et sur les cœurs, que partout où il trouvait des ruines attestant les sacriléges dévastations de l'hérésie, il les faisait relever aussitôt, *à la plus grande gloire de Dieu*. Les églises, les monastères, les colléges semblaient se redresser et retrouver, à la voix de l'éloquent religieux, leur culte, leurs adorateurs ou leurs pieux et studieux habitants. Chacun de ses pas, chacune de ses paroles, durant ce voyage, étaient autant de conquêtes sur les ennemis de l'Église romaine. Après avoir vu le roi de Pologne, il s'embarqua à Dantzick pour retourner en Suède.

Cependant les luthériens, instruits des négociations entamées par leur souverain avec la cour de Rome, et voyant la protection que ce prince accordait aux Jésuites, dont la présence à Stockholm n'était plus un mystère, s'étaient ligués avec les calvinistes et les protestants d'Allemagne pour arrêter les progrès du catholicisme en Suède et soustraire entièrement ce royaume à l'Église par l'éloignement des Jésuites. Charles de Sudermanie, frère du roi,

les appuyait, et tout était mis en œuvre pour effrayer Jean III et changer ses dispositions. En même temps, les prédicants, abusant de la crédulité du peuple, cherchaient à l'exalter contre le Papisme, qu'ils lui représentaient comme le dragon infernal prêt à le dévorer. L'agitation allait croissant de jour en jour et devenait menaçante, lorsque la réponse du Saint-Siége aux concessions demandées par le roi arrive enfin. Elle était telle que le Père Possevin l'avait prévue. L'Église refusait de se diviser elle-même; elle ne pouvait être qu'une. Jean III se crut dégagé par ce refus. Le Père Warsevicz informe le Saint-Siége du changement survenu dans l'esprit du roi, et le cardinal de Como écrit à Possevin pour le presser de se rendre en Suède. « Quand nous aurons fait tout ce qui dépendra de nous, lui mandait-il, si Dieu ne permet pas que ce royaume ressuscite, nous serons excusés devant sa divine Majesté, et nous continuerons à vivre sans lui comme nous le faisons depuis plus de quarante ans. »

Le légat apostolique n'avait plus de motif pour dissimuler le Jésuite sous le velours brodé de l'ambassadeur; il débarquait à Stockholm, ouvertement, avec l'habit de son Ordre, et fut reçu au port par les dignitaires envoyés au-devant de lui. Le roi était à Upsal, Possevin va l'y trouver. Il y arrive le 10 août 1579, au milieu du plus brillant cortége. Jean III le reçoit avec des témoignages de tendre affection, le Jésuite y répond par l'expression et l'attitude du respect; mais pas une parole de reproche n'échappe à son cœur, douloureusement ému. Il lui remet les lettres de tous les souverains catholiques dont il lui avait ménagé l'alliance; il lui rappelle les grâces abondantes dont il avait été comblé le jour de son abjuration, et l'élan avec lequel il s'était écrié, en se jetant dans ses bras : « Mon Père, je vous embrasse, vous et la sainte Église romaine pour toujours! » Le roi ne trouve rien à répondre dans le moment; puis il avoue toute la vérité : il craint de se voir renverser; il redoute son frère Charles, qui envie le trône et qui serait au besoin appuyé par tous les protestants des États voisins, il n'ose, enfin, se montrer catholique, et le légat ne peut rien obtenir de lui; mais il ranime la foi dans les âmes catholiques et laisse de profonds souvenirs de son séjour sur ce sol de l'hérésie, parmi ceux que son zèle a pu évangéliser.

II

Luis de Requesens, gouverneur des Pays-Bas, était mort, et le bruit se répandait que Philippe II, roi d'Espagne, lui donnait pour successeur le jeune vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche. Un jour, dans les premiers mois de l'année 1576, une agitation subite se manifeste dans la ville d'Anvers. Chacun court aux informations, car la nouvelle qui circule est si étrange, que les plus crédules n'y peuvent ajouter foi. Les groupes se forment dans les rues, le travail est suspendu, les affaires personnelles sont oubliées :

— Qui aurait jamais soupçonné les Jésuites de pareille trahison! disait-on en s'abordant.

— C'est donc bien vrai? Je n'y voulais pas croire.

— Si c'est vrai? Mais c'est la vérité pure! Le collége est un véritable arsenal! Ils ont des armes et des munitions pour toute une armée, et ils cachent chez eux tous les traîtres qui se présentent avec le mot d'ordre.

— Voyez un peu! Qui l'aurait cru, à les entendre prêcher et à les voir si bons, si doux, si charitables? Je les croyais des saints.....

— Moi aussi, je les croyais des saints ; mais il est prouvé qu'ils ne sont que des hypocrites, et qu'il n'y en a pas un qui ne soit capable de tout. C'est découvert, on sait tout le complot, et le peuple va se porter sur le collége pour enlever toutes les armes, toutes les munitions, tous les vivres, tout!

En effet, le peuple, toujours crédule, s'abattait en ce moment sur la maison des Jésuites. Il brise les vitres, il veut enfoncer les portes, il va y mettre le feu..... lorsque Frédéric Perrenot, gouverneur de la ville, le margrave Gossvin et Othon, comte d'Herbenstein, se présentent et font cesser le sauvage tumulte de cette foule insensée. Le même jour, à la même heure, les mêmes scènes se reproduisaient à Liége. Les protestants sa-

vaient don Juan d'Autriche tout dévoué à la Compagnie de Jésus; ils avaient voulu profiter de l'interrègne pour calomnier les Jésuites, exciter la colère du peuple et détruire ainsi tout le bien déjà fait par le zèle de ces apôtres.

Don Juan d'Autriche, en arrivant pour prendre possession du gouvernement, est instruit de la cabale protestante contre la Compagnie de Jésus, et veut imposer, par la punition rigoureuse des perturbateurs, le respect dû à cet Ordre religieux. Le Père Provincial de Belgique, Baudoin de l'Ange, l'engage, au contraire, à user de clémence, à calmer les esprits par les voies de la douceur, au lieu de les porter à l'irritation par celles de la sévérité, et le prince cède à la voix du Père, qui se vengeait à la manière des Jésuites, par le pardon et le bienfait.

Don Juan ne put soutenir ce système de conciliation. L'hérésie se déclarait bientôt de tous côtés en état d'insurrection, le prince d'Orange approchait avec son armée pour aider les protestants dans leur révolte, les campagnes étaient dévastées, les églises profanées, les maisons pillées par les bandes hérétiques; il fallait repousser la force par la force. Le 31 décembre 1577, don Juan remportait la victoire de Gembloux. Les États paraissent se soumettre, et, le 21 avril 1578, ils publient à Anvers la pacification de Gand, exigeant de tous les citoyens un serment que les Jésuites refusent de prêter. Ce serment leur semblait un piége tendu contre le gouverneur général, et ils voulaient rester fidèles à ce prince. On les menace, on les flatte; on ne néglige rien pour vaincre leur résistance; ils restent inébranlables. Le 18 mai, on les chasse de la ville, on les embarque sur l'Escaut et on les dépose à Malines. Don Juan les fait revenir à Louvain. Bruges et Tournai étaient sous la domination des protestants : les Jésuites en furent expulsés avec la même violence. A Douai, le sénat leur ordonnait de s'éloigner, lorsque le recteur de l'université obtint la révocation de cet ordre (1).

(1) « Ils se virent forcés, dit le docteur Ranke, de sortir de Douai, où ils rentrèrent huit jours après; mais ce fut néanmoins *un beau résultat.* » (*Hist. de la Papauté* (1848.) Quel triomphe, en effet, pour l'hérésie !

Louvain donnait asile à tous les Pères repoussés par les villes hérétiques, en attendant des temps meilleurs. Louvain avait eu sa guerre civile, comme toutes les grandes cités des Pays-Bas; elle l'expia par la peste, ainsi qu'il arrive d'ordinaire après ces grandes effusions de sang. Les Jésuites s'empressèrent de courir au secours des pestiférés avec le dévouement, l'abnégation, l'héroïque charité qui semble l'apanage de la Compagnie de Jésus. Les Pères Usmar Boysson, Jean de Harlem, Antoine Salazar, Élisée Heivod trouvent la mort dans ce sublime apostolat. Le zèle de leurs frères semble en devenir plus ardent, et bientôt les Pères Nicolas Minutier, Baudouin Hangart, Jacques d'Ast, Arnold Hœsius, André Boccaci, Reinier, recteur du collége de Louvain, et le Frère Louis, sont également victimes du fléau, soit à Louvain et à Douai, soit à Liége et à Bruxelles. Les protestants ne s'étaient pas exposés à cette glorieuse mort; ils s'étaient prudemment éloignés des malades, les riches s'étaient enfuis, leurs ministres les avaient imités.

Le 1er octobre de la même année, don Juan d'Autriche expirait près de Namur; il avait trente-trois ans; Alexandre Farnèse, duc de Parme, lui succéda dans le gouvernement des Pays-Bas, et ne fut pas moins favorable à la Compagnie de Jésus. Une année ne s'était pas écoulée que les Jésuites étaient rentrés dans tous les colléges et dans toutes les maisons que les hérétiques les avaient forcés d'abandonner.

Le chancelier de l'université de Louvain, Michel Bay, — qui, suivant l'usage de l'époque, avait latinisé son nom et se faisait appeler *Baïus*, — avait publié un ouvrage dont plusieurs propositions avaient été condamnées non-seulement à Rome, mais encore à la Sorbonne. L'auteur avait paru se soumettre; toutefois, les doctrines qu'il enseignait ne différaient en rien de celles qui avaient mérité la censure de l'Église. Le Père Robert Bellarmin est envoyé à Louvain pour réfuter les erreurs de Baïus. Le Jésuite ne veut pas irriter son adversaire en l'attaquant ouvertement; il se contente d'enseigner la vérité. Baïus s'était fait un parti considérable; nul ne se méprit sur la délicate réfutation de Bellarmin, et le chancelier lui-même, réduit au silence envers un adversaire qui ne l'attaquait pas, ne put que suspendre ses

dangereux enseignements. C'était un triomphe pour la vérité. Le Père Bellarmin étant rappelé à Rome, Baïus reprend ses cours de doctrines erronées. Les protestants l'entourent, l'applaudissent, l'encouragent, et la cour de Rome est avertie des dangers qui menacent la foi dans les enseignements du chancelier. Le Père Tolet est envoyé à Louvain par le Pape et par le roi d'Espagne, souverain des Pays-Bas. Il est muni de pleins pouvoirs et peut retrancher de l'Église ce membre à moitié gangrené : il préfère entreprendre sa guérison. Il se met à l'œuvre avec tant de zèle et de douce charité, que le coupable, touché par la grâce qui s'attache à la parole de l'éloquent Jésuite, s'avoue vaincu sur tous les points. Le 24 mars 1580, en présence de toutes les Facultés réunies sous la présidence du Père Tolet, le chancelier se rétractait et condamnait toutes les propositions censurées dans ses écrits par le Saint-Siége. Tous les professeurs et étudiants qui avaient adopté ses erreurs signaient après lui cette rétractation, que le vainqueur s'empressa d'aller déposer aux pieds de Grégoire XIII.

La Compagnie de Jésus venait de remporter une victoire que ses ennemis ne lui pardonneront jamais.

Peu après, le duc de Parme, Alexandre Farnèse, écrivait à Philippe II :

« Senhor, Votre Majesté désirait que je fisse construire une forteresse à Maëstricht ; mais j'ai pensé qu'un collége de Jésuites serait une forteresse plus propre à défendre les habitants contre les ennemis de l'autel et du trône : je l'ai bâti. »

En France, où les parlements et l'université la poursuivaient toujours de leur puissante opposition, la Compagnie enlevait encore à l'enfer une victoire dont les protestants n'oublieront pas la perte. En 1577, la peste se renouvelait dans les provinces méridionales, triste conséquence des guerres civiles !... Après avoir perdu douze des leurs, dans l'exercice du plus beau dévouement, les Jésuites n'étaient que plus ardents à secourir les pestiférés. A Toulouse, un célèbre apostat, frappé par le fléau, allait paraître devant Dieu : c'était Jean de Montluc, autrefois Dominicain, évêque de Valence et maintenant huguenot. Il avait été

seize fois ambassadeur de son souverain. Jean de Montluc se laissait mourir sans songer à se réconcilier avec Dieu et avec l'Église; pour l'hérésie c'était un triomphe, l'enfer se réjouissait déjà en face de cette proie qu'il allait engloutir pour la dévorer éternellement... Mais les Jésuites priaient pour cette âme d'apostat qui fut leur ennemie. Le Père Grandjean se présente, pénètre jusqu'au lit de mort de ce grand coupable, se penche sur lui, l'appelle son frère, lui fait entendre de douces et suaves paroles qui semblent descendre du ciel dans le cœur de ce pauvre mourant, et il voit des larmes s'échapper de ses yeux. Il lui presse la main, il l'embrasse, il lui redit des paroles d'amour et de pardon, et l'apostat se reconnaît coupable, grandement coupable et implore la miséricorde infinie avec les larmes du repentir et de l'espérance. Le Jésuite reçoit son abjuration, le rend à l'Église, l'exhorte et le console jusqu'au dernier instant, et ne le quitte qu'après l'avoir vu mourir en vrai pénitent. Tant et de si admirables vertus forçaient la vénération générale en excitant la reconnaissance et le désir de voir s'étendre partout la Compagnie de Jésus.

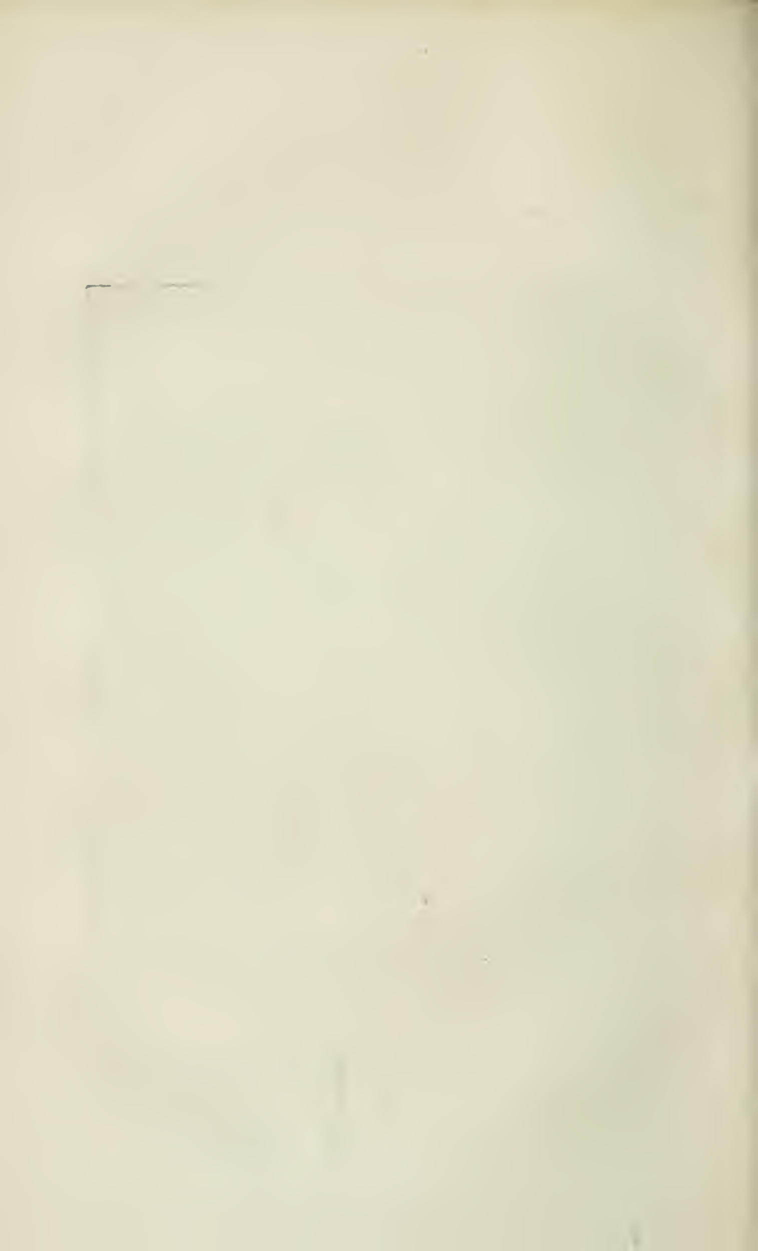
Malgré l'opposition des parlements qui la repoussaient en raison de son esprit de soumission à toute autorité légitime, malgré l'opposition de l'université qui la repoussait en raison de sa science et de la pureté de ses doctrines, elle était appelée par toutes les villes de France, et la Lorraine lui offrait des établissements.

En Espagne, elle prospérait en paix, ainsi qu'en Portugal, malgré les petites intrigues de cour.

En Lombardie, où le cardinal Charles Borromée les avait appelés, les Jésuites obtenaient les plus grands succès. Le saint archevêque avait voulu posséder dans son diocèse des colléges, un noviciat, une maison professe. Il avait pour confesseur un Jésuite, le Père Adorno, et dans ses visites pastorales, il se faisait toujours accompagner du Père Leonti. Il aimait les Jésuites comme ses Pères spirituels et leur donna une touchante preuve d'affection avant de mourir. Il voulait célébrer les saints mystères pour la dernière fois, dans la ville d'Arona où il était né. Son neveu, le comte René Borromée habitait Arona et y possé-



SAINT LOUIS DE GONZAGUE.



dait le palais de famille; il supplie le cardinal de venir sanctifier par sa présence, cette demeure qui fut son berceau :

« Non, mon cher René, lui répond le saint; j'ai un trop grand besoin de secours spirituels pour ne pas aller là où je suis sûr de les trouver en abondance. »

Et il se rend à la maison des Jésuites. C'est là, c'est dans leur église qu'il veut offrir le saint sacrifice pour la dernière fois; car sa première messe fut célébrée à Rome, dans l'église des Jésuites, au Gesu.

De retour à Milan, il expirait, le 1er novembre 1584, dans les bras du Père Adorno, son confesseur.

III

Élisabeth, reine d'Angleterre, avait remarqué, parmi ses courtisans, le jeune Thomas Pound, dont la grâce et la beauté l'avaient charmée, et elle lui témoignait une bienveillance dont il était heureux et fier. Un jour, c'était à la fin de l'année 1573, au milieu d'un bal donné par la reine, Thomas Pound fait un faux pas et tombe en présence de sa souveraine. Une parole d'amère raillerie, prononcée par les lèvres royales, blesse le jeune courtisan dans son amour-propre et dans ses sentiments. Au même instant, il apprécie tout ce qu'il y a de cruel au fond du cœur de cette femme, dont le sourire a tant d'attraits. Il voit repasser devant lui tous les martyrs qu'elle a faits dans les rangs de ses sujets restés fidèles à la religion romaine, et son esprit est éclairé. Thomas est entré protestant dans le bal de la reine, il en sort catholique.

A partir de ce jour, il prenait la défense des victimes de la reine auprès du comte de Southampton, son proche parent, et il portait aux prisonniers catholiques des secours et des consolations. Plus il s'attachait à remplir ce devoir, plus il se rendait suspect aux espions d'Elisabeth. Il le savait, mais il avait abjuré la réforme anglicane, il professait la religion romaine, et il était

prêt à subir les conséquences de sa foi. Elles ne se firent pas attendre ; il fut emprisonné à son tour.

Pendant qu'il était renfermé dans la Tour de Londres, il rappelait dans sa mémoire tout ce qu'il avait vu du triste sort des catholiques dans les trois royaumes. Il savait le zèle et l'abnégation avec lesquels plusieurs Jésuites s'étaient dévoués, au péril de leur vie, pour porter à travers mille dangers le secours de leur ministère à ces intéressantes victimes. Il savait que le dernier, le Père Hay, après avoir été longtemps poursuivi par les agents de la reine, s'était vu forcé de fuir pour éviter de compromettre ceux qu'il était venu encourager et bénir. Il savait enfin qu'Élisabeth avait décrété que tout Jésuite qui pénétrerait sur le sol britannique serait coupable du crime de lèse-majesté et jugé comme tel avec la dernière rigueur. Tous ces souvenirs, d'ailleurs si récents, parlaient éloquemment à l'âme du jeune prisonnier ; la grâce lui parlait un langage plus persuasif encore, et les distractions extérieures ne pouvant un seul instant couvrir cette douce et puissante voix, il l'écoutait avec tout l'abandon de son cœur.

Notre jeune héros était quelquefois visité par un ami fervent catholique, et qui portait son nom : il s'appelait Thomas Stewens. Il lui demanda d'écrire au Général de la Compagnie de Jésus, pour le supplier de le recevoir dans son Institut, bien qu'il n'eût aucun moyen de se rendre dans un noviciat pour y être formé à la vie religieuse et apostolique, et qu'il n'eût d'autre titre à faire valoir que celui de prisonnier pour la foi de l'Eglise romaine : « Dites-lui, ajouta-t-il, que j'aime la Compagnie de Jésus sans la connaître ; je ne connais que sa réputation, et néanmoins, j'éprouve un si ardent désir de lui appartenir, que je la conjure de m'adopter.

Le Père Mercurian éprouva Thomas Pound par une résistance de près de trois ans, en le voyant toujours patient, toujours fidèle et toujours brûlant du désir d'entrer dans son Institut, il lui écrivit le 1er décembre 1578, pour lui annoncer son admission, et terminait sa lettre par ces paroles significatives : « Préparez-vous à souffrir et, s'il le faut, à mourir sur la croix. »

Élisabeth avait bien voulu faire du jeune Thomas Pound un

jouet de ses caprices de reine, mais elle n'avait jamais eu l'intention d'en faire un apôtre catholique, et elle apprenait qu'il exerçait l'apostolat dans sa prison, qu'il était le consolateur et le soutien de ses codétenus. Elle ordonne qu'il subisse un nouvel interrogatoire et qu'on le traite sans ménagement, s'il persiste dans la foi des papistes. Ses ordres sont exécutés. Thomas se sent plein de force devant ses juges et défend la foi de l'Eglise avec un courage dont les juges s'irritent et qu'ils vont lui faire expier sans délai. Thomas est gentilhomme, il doit être humilié. On lui fait parcourir, enchaîné, les rues de Londres; il est traîné comme un malfaiteur et montré au peuple comme un objet de curiosité et de dérision; mais son courage ne faiblit pas. Il salue la foule qui l'insulte sur son passage, et la limpidité de son regard atteste le calme de son âme. Il est conduit ainsi à la prison de Newgate et livré, en arrivant, aux bourreaux qui l'attendent. On le soumet à la torture appelée par les protestants l'*aumône de la veuve.* Thomas proteste de son attachement à l'Église de Rome, dans le sein de laquelle il veut vivre et mourir, et sa patience dans ces horribles tourments finit par lasser ses bourreaux. Élisabeth a ordonné d'employer les caresses s'il résistait aux tortures, car elle veut vaincre l'ancien courtisan qu'elle a méprisé; mais le courtisan est devenu Jésuite, il est soutenu par les prières et par les mérites de la Compagnie de Jésus; et par ces prières, par ces mérites, il obtient une surabondance de grâce qui le fait triompher des promesses comme il a triomphé des supplices. Il est renfermé dans un cachot, sa captivité semble intolérable; mais il bénit Dieu de ce martyre, il prie pour ses bourreaux et il espère le ciel. La fière Élisabeth, irritée de sa constance, le fait interroger encore sans obtenir davantage, et il est transféré dans une nouvelle prison, d'où il sort bientôt après pour être traîné dans une autre. Enfin, on le ramène à la Tour de Londres.

La persécution avait fait prendre la fuite à un grand nombre de catholiques; un collége avait été fondé à Douai pour les jeunes Anglais qui, de là, retournaient en Angleterre et y exerçaient l'apostolat, malgré tous les dangers dont ils étaient entourés. La reine avait multiplié ses espions et ses surveillants, les côtes

étaient hérissées de bourreaux qui mettaient à mort les catholiques assez téméraires pour aborder sur le sol anglais ; mais il en pénétrait toujours quelques-uns de temps à autre, et le collége de Douai fut signalé aux hérétiques de Flandre, avec de riches récompenses pour ceux qui contribueraient à sa destruction. Le collége de Douai fut renversé, pillé, anéanti par les hérétiques. Le cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, offrit l'hospitalité aux Anglais qui en avaient été chassés, et Grégoire XIII fonda pour eux un collége à Rome ; le nombre des fugitifs était assez considérable pour fournir des élèves à ces deux établissements. Le 23 avril 1579, les cinquante élèves de celui de Rome, dont plusieurs étaient déjà dans les saints Ordres, s'engageaient à embrasser l'état ecclésiastique et à se dévouer au service de Dieu et de l'Église par l'exercice du ministère apostolique dans leur patrie. Grégoire XIII avait confié la direction de ces jeunes lévites à la Compagnie de Jésus, qui luttait ainsi dans ces deux colléges contre l'anglicanisme, comme dans le collége germanique contre le protestantisme allemand : c'était toujours l'application de la grande pensée de saint Ignace, sauver l'Église par la formation d'un clergé savant et dévoué. C'est dans le même but qu'elle fondait et dirigeait des colléges ou séminaires semblables à Séville, à Valladolid, à Madrid, à Saint-Omer, pour les Anglais ; à Lisbonne, à Séville, à Saint-Jacques de Compostelle, à Salamanque, à Poitiers, à Rome pour les Irlandais ; à Madrid, à Douai, à Rome pour les Écossais. Il existait donc alors quatorze séminaires destinés à former des apôtres pour les Trois-Royaumes-Unis.

Les Jésuites ne laissaient ignorer à leurs élèves aucun des supplices réservés en Angleterre aux prêtres catholiques qui osaient y pénétrer. On leur parlait avec détail du chevalet, des aiguilles enfoncées sous les ongles, de l'huile bouillante, du bûcher, de la faim, de la soif, de tous les genres de martyres que la reine ordonnait pour détruire le catholicisme dans ses États. Les futurs apôtres, loin d'être effrayés par la peinture de ces horribles tourments, appelaient de tous leurs vœux le bonheur de les endurer pour le maintien de la véritable foi dans leur malheureux pays. La reine Elisabeth le savait : ses espions s'insinuaient partout ; elle en avait à Reims, elle en avait à Rome, elle en avait dans tous les

lieux où les catholiques anglais s'étaient réfugiés, et jusque dans l'intérieur de leurs familles. Sur les rapports de ces espions, les côtes britanniques étaient plus surveillées que jamais. Afin d'éviter toute surprise, les portraits des élèves des deux colléges, de leurs professeurs et de tous les Jésuites anglais étaient affichés sur les murs des villes maritimes et des principales cités des trois royaumes.

Le 19 juin 1580, un officier de marine à l'air fier et dégagé, au ton résolu de l'homme qui sent son importance, se présente devant le gouverneur de Douvres, le salue en gentleman qui traite d'égal à égal, et lui dit :

— Je pars à l'instant pour Londres, j'y ai donné rendez-vous, pour une affaire très-grave intéressant l'État, à un négociant qui débarquera dans trois ou quatre jours. Je prie Votre Grâce de donner des ordres afin qu'il ne soit pas retardé ici, et qu'on lui facilite les moyens de se rendre à Londres sans délai, ainsi qu'un de mes hommes resté avec lui et qui m'en répondra.

— Son nom, sir ? demande le gouverneur en prenant une plume.

— Edmond Patrice.

— C'est bien, reprend le gouverneur; je donnerai l'ordre de le faire partir sans retard.

Quatre jours après, le marchand débarquait à Douvres, et, sur le rivage, il était accueilli par les envoyés du gouverneur, qui lui intimaient l'ordre de se diriger sur la capitale sans perdre un instant. Il arrive à Londres, et, en mettant pied à terre, il est tout surpris de se voir reçu en ami par plusieurs jeunes gens qui l'embrassent, lui serrent les mains :

— Mon cher Edmond, vous voilà donc! nous vous attendons d puis quatre jours! Votre voyage a-t-il été heureux pour votre commerce?

— Mais jusqu'ici, oui, mes amis. Tout va pour le mieux.

Et les amis l'emmènent, tout joyeux de son arrivée, en lui disant :

— Gilbert vous a retenu, mon cher; c'est chez lui que nous allons dîner ensemble.

— Et chez moi que vous prendrez gîte, ajoute Gilbert.

Lorsqu'ils furent arrivés au but, et bien certains de n'être entendus de personne, Gilbert se hâta de dire à Edmond Patrice :

— Mon Révérend Père, Dieu soit loué! vous êtes sauvé!.....

— Et le Père Parsons?

— Il est ici, nous allons le voir.

Le Père Robert Parsons n'était autre que l'officier de marine qui avait presque donné l'ordre au gouverneur de Douvres de faciliter le passage du Père Edmond Campian et du Frère Emerson; leurs portraits étaient affichés dans tous les ports de mer, ils étaient dans toutes les rues de Londres, mais nul ne les cherchait sous la tenue d'un officier de marine ou sous l'habit d'un marchand. Robert Parsons, arrivant à Londres, avait appris que la mission avait été dénoncée, que les ordres les plus sévères avaient été donnés contre elle, et que tout Jésuite pris au débarquement devait être conduit sur l'échafaud et exécuté sans autre forme de procès.

Cette mission d'Angleterre, créée en 1579, par l'ordre du Saint-Siége et sur les instances de William Allen, prêtre anglais, et depuis cardinal, se composait des Pères Parsons, Campian, Rodolphe Sherwin, Luc Kirby et Edouard Risthon; le Frère Emerson, quatre prêtres anglais et deux jeunes gens encore laïques, les accompagnaient. Ils s'étaient séparés pour prendre la mer, afin d'arriver par divers ports et de passer ainsi sans éveiller la défiance, ou plutôt sans attirer l'attention des officiers royaux. Nous avons vu avec quel bonheur le Père Parsons était parvenu jusqu'à Londres et le moyen ingénieux qu'il avait pris pour préparer dans cette ville l'entrée du Père Campian, qui ne connaissait aucun des jeunes gens venus à sa rencontre, mais qui s'était douté du motif de leur accueil.

Les deux Pères se mettent à l'œuvre. La première visite du Père Parsons fut à la Tour de Londres, pour voir, consoler et fortifier Thomas Pound, devenu son frère. On devine la joie, le ravissement du jeune confesseur de la foi, en voyant près de lui un membre de cette Compagnie de Jésus à laquelle il s'était donné sans la connaître, et à laquelle il était si heureux d'appartenir. L'entretien fut bien court pour ces deux cœurs si intime-

ment unis, bien qu'ils ne se fussent jamais rencontrés; mais les instants étaient comptés pour les prisonniers, et il fallait d'ailleurs user de prudence. Après avoir vu plusieurs familles et les avoir fortifiées dans la foi, Robert Parsons va dans les environs, visite les pauvres, exhorte, instruit, confesse, administre les sacrements et revient à Londres, où il a laissé le Père Campian. Ce dernier, doué d'une éloquence irrésistible, avait cédé aux instances de plusieurs gentilshommes, en prêchant dans une réunion de leurs amis, et les avait électrisés. Ces jeunes gens avaient parlé du bonheur qu'ils goûtaient en entendant l'admirable parole du Père Campian, et d'autres catholiques étaient accourus et avaient demandé à le partager. Leurs réunions étaient devenues si nombreuses que le Jésuite fut suspecté et surveillé; il était temps que son supérieur arrivât pour arrêter son zèle. Le Père Parsons lui ordonne de quitter Londres à l'instant, de changer de lieu et de costume chaque jour, et de ne s'arrêter que lorsqu'il sera prouvé qu'on a perdu sa trace.

Élisabeth, avertie par sa police de la présence des Jésuites, et voulant exciter le zèle des sectaires, fait publier que la Compagnie de Jésus a envoyé des émissaires en Angleterre sous prétexte de religion, et que ces émissaires viennent en réalité pour organiser un complot contre sa personne avec les seigneurs mécontents; qu'ils sont munis à cet effet des pouvoirs de tous les souverains catholiques et autorisés par le Pape.

Les Jésuites devaient s'éloigner. Avant de quitter Londres, le Père Parsons assigne un rendez-vous à tous les prêtres catholiques. Dans cette réunion, il s'entend avec eux pour le plus grand bien de leur troupeau, et il leur communique les instructions du Père Général, portant défense expresse et absolue de se mêler en rien des affaires d'État. Ils s'éloignent ensuite, sont recherchés dans toutes les directions et ne se trouvent nulle part. Lorsqu'on les crut embarqués pour le continent, ils rentrèrent à Londres.

Pendant qu'ils étaient ainsi poursuivis, un autre Jésuite, le Père Donall, Irlandais, débarquait à Limerick où il était né; le Père Général l'envoyait comme renfort aux missionnaires trop peu nombreux pour les trois royaumes. Mais au moment où il

posait le pied sur le rivage, il était reconnu, arrêté et conduit en prison :

— Vous pouvez recouvrer votre liberté, lui dit l'officier chargé de l'interroger. si vous renoncez au papisme; mais si vous persistez à professer cette religion, la mort vous attend.

— Avec la grâce de Dieu, répond le missionnaire, je n'aurai jamais d'autre foi que celle de l'Église catholique, apostolique et romaine.

— Vous seriez pourtant assuré du plus bel avenir ; notre reine vous comblerait d'honneurs et de richesses, si vous la reconnaissiez hautement pour le souverain arbitre des consciences ; car. enfin, elle a le droit d'imposer à ses sujets la religion qu'elle professe elle-même.

Le Père Donall refuse avec indignation et fait la profession de foi la plus énergique. Alors on lui lie les mains derrière le dos, on passe autour de son corps une corde dont un homme tient les deux bouts, et on le conduit ainsi à Cork, où il est condamné à mort, *pour son opiniâtreté impie à confesser le catholicisme, malgré la défense de la reine.* Tels sont les termes de l'arrêt. Le Jésuite écoute avec l'expression du bonheur la lecture de cette sentence, et il se livre avec joie entre les mains du bourreau, qui l'attache au gibet. Mais l'enfer n'ignore pas la puissante vertu du sang des martyrs sur les terres dont il a fait la conquête, et il veut se venger de ce fils de saint Ignace dont la glorieuse mort peut lui enlever plusieurs de ses victimes. Il inspire aux exécuteurs d'Élisabeth un raffinement de cruauté que notre plume hésite à retracer... Le martyr vivait encore... On lui ouvre le corps... on lui arrache le cœur... et les entrailles... et on les lance dans les flammes d'un feu de joie !!!...

Le Père Parsons, à la nouvelle de ce martyre digne du règne de Néron, l'écrit au Père Éverard Mercurian, en lui demandant d'autres Jésuites pour les aider : « Nous avons tant à faire ici, ajoute-t-il, que souvent il ne nous reste de la nuit que deux heures pour prendre un peu de repos. » Il savait que la sainte mort du glorieux martyr Donall, bien loin d'effrayer ses frères de la Compagnie, serait un stimulant pour leur zèle.

IV

La mission du Brésil avait été interrompue par le massacre des soixante et onze Jésuites, dont les calvinistes avaient fait des martyrs; mais, l'année suivante, 1572, le Père Toleda débarquait sur les côtes brésiliennes avec douze missionnaires dont il était le supérieur, et qu'il dissémina aussitôt dans toutes les directions indiquées par le Père Joseph Anchieta. Ce saint missionnaire les avait appelés de tous ses vœux, et les attendait chaque jour en priant ardemment pour une traversée plus heureuse que celle de l'année précédente, qui avait privé ses chers sauvages de tant de Pères, de tant d'apôtres.

A lui seul, le Père Anchieta avait fait des merveilles parmi les peuplades si redoutées de l'intérieur des terres, où il s'était enfoncé courageusement, après avoir évangélisé les côtes et ramené à Dieu la plupart des Européens que la cupidité et les mauvaises passions en avait éloignés. Les pieds nus, le chapelet à son cou, le crucifix à sa ceinture, son bréviaire sous le bras, et, sur son dos, sa chapelle, il avançait, sans guide, à la grâce de Dieu. Lorsqu'il apercevait un sauvage, il courait à lui, son crucifix à la main. S'il en était séparé par un fleuve, il s'y précipitait, le traversait à la nage et appelait de toutes ses forces le pauvre païen qu'il voulait donner à Dieu. S'il se voyait séparé de lui par des saillies de roche, des ronces, des broussailles, des cactus épineux, il prenait la course à travers ces obstacles, y laissant des lambeaux de sa chair et de son vêtement, et arrivait à son but les pieds ensanglantés, mais le cœur palpitant de joie. Si le sauvage s'enfuyait à son approche, le bon Père le poursuivait en lui faisant entendre les plus douces, les plus tendres paroles. Et, lorsqu'il arrivait au milieu d'une tribu, il tendait les bras à ces idolâtres, il les embrassait, il leur parlait du Dieu qui les avait aimés jusqu'à mourir pour eux; si ce peuple lui résistait, il se

mettait à genoux et le suppliait avec larmes de l'écouter. Les païens. émus de ces doux témoignages, se rendaient d'ordinaire et devenaient chrétiens. Il en convertissait ainsi des peuplades entières. Dieu, touché de son zèle et de ses rudes fatigues pour sa gloire, lui donna le pouvoir des miracles si libéralement, qu'il semblait les semer sur ses pas. On avait surnommé le Père Anchieta l'apôtre du Brésil; le bien qu'il y opérait était un prodige continuel et facilitait d'autant plus les travaux de la Compagnie dans ces contrées.

La mission du Japon était des plus florissantes, bien qu'elle manquât d'ouvriers. Le Général de la Compagnie de Jésus, en 1573, ordonna au Père Gonsalve Alvarez, alors à Macao, de s'y rendre avec trois autres Jésuites. Le Père Alvarez était atteint d'une maladie mortelle, mais il importe peu au Jésuite de mourir sur terre ou sur mer, pourvu qu'il meure dans la pratique de l'obéissance. Gonsalve Alvarez répond à Everard Mercurian :

« Tout le monde s'accorde à me peindre ce voyage au Japon comme très-dangereux pour moi, à raison de ma santé. Mes souffrances et ma faiblesse sont telles qu'à peine puis-je me tenir debout pour offrir la sainte messe. N'importe, fort de l'obéissance, je pars, prêt à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de moi. Je tire surtout ma consolation de ces mots que m'a écrits Votre Paternité : « S'il vous arrive de mourir dans cette entre-« prise, vous n'aurez pas à regretter votre vie. »

Le Père Alvarez écrivait ces lignes au moment de s'embarquer... Il fit naufrage en vue du Japon; il périt, ainsi que les trois Pères qui l'accompagnaient! Cette perte affligea les missionnaires du Japon et redoubla leur courage; car, ne pouvant espérer de longtemps le renfort si nécessaire, ils auraient voulu pouvoir se multiplier et être partout à la fois.

Le roi d'Omura, Barthélemy Sumitanda, avait livré bataille à une armée de bonzes qu'il voulait exterminer; après les avoir vaincus, il appelle les Jésuites pour les convertir. Les néophytes supplient les Pères de ne pas exposer leur vie dans cette tentative inutile; mais le Jésuite est intrépide et ne recule jamais devant le danger. Trois Pères se rendent à Cori, ville occupée par les bonzes, et ils les convertissent.

Civandono, roi de Bungo, voulait faire un bonze de son second fils, âgé de quatorze ans; le jeune prince lui déclara qu'il voulait être chrétien, et le roi appela le Père Cabral pour l'instruire et le baptiser. Le Père Cabral eut la consolation de voir tous les grands de la cour, qui avaient assisté à ses instructions, demander le baptême en même temps que le jeune prince, à qui il donna le nom de Sébastien. Le roi d'Arima, frappé de ces exemples, les imita et fut baptisé dans les premiers mois de l'année 1576. Dans le même temps s'élevait à Meaco, capitale de l'empire, la première église monumentale du Japon, qui, jusqu'alors, n'avait eu que des chapelles assez pauvres et devenues trop petites. Tous les chrétiens voulurent contribuer aux frais et à l'ornement de cette église, et demandèrent qu'elle fût dédiée à l'Assomption, en mémoire de l'arrivée du grand apôtre François de Xavier sur la terre du Japon.

En 1577, treize Jésuites venaient enfin travailler dans ce champ d'une si grande fécondité. Le Père Cabral en profite pour créer un collége et un noviciat qui deviendront deux pépinières de saints martyrs. La fortune du Frère Luiz d'Almeida lui vint en aide pour ces deux fondations. Almeida n'était pas prêtre. Riche négociant maritime, il avait connu l'illustre et saint apôtre de l'Orient, il l'avait vu mourir à Sancian, il avait rapporté son corps vénéré, à bord de son navire, de Sancian à Malacca, il avait été témoin des innombrables prodiges opérés par le glorieux apôtre, et, pendant les derniers mois de sa magnique vie et après son héroïque mort, et il avait quitté le monde pour s'attacher uniquement à Dieu dans le service de la Compagnie de Jésus. Il n'était que catéchiste et prédicateur, il suivait les missionnaires et leur obéissait, mais on lui avait permis de garder sa fortune pendant quelques années encore pour les besoins des missions. Telle était la position de Luiz d'Almeida, que les Japonais appelaient *Père* comme tous les Jésuites.

Le 28 août 1578, Civandono, roi de Bungo, se rendit enfin au cri secret de sa conscience et aux exhortations du Père Jean, Jésuite japonais; il reçut le baptême et voulut prendre les noms de François-Xavier, en souvenir du saint qu'il avait tant aimé. Son fils aîné, Joscimond, fut baptisé en même temps. Le roi lui

abandonna alors les rênes du gouvernement ; il se retira de la cour et voulut faire bâtir, dans le royaume de Fiunga, une ville qui ne fût habitée que par des chrétiens. La reine, femme de Joscimond, était encore idolâtre, mais elle demanda bientôt le baptême. C'était une grâce que les Jésuites n'accordaient qu'après de longues épreuves nécessitées par le caractère japonais, naturellement inconstant. Le roi se plaignit au Père Froëz des délais qu'il apportait à satisfaire l'impatient désir de sa femme :

« Voyez, prince, lui répondit le Jésuite, combien notre loi diffère de celle des bonzes. A la demande d'un roi tel que vous, quel est celui d'entre eux qui refuserait d'initier la reine aux mystères de sa secte ? Mais les chrétiens suivent une autre marche. Quand, pour une âme, il s'agit de l'éternité, ils ne précipitent rien. La reine n'est pas encore assez exercée dans les pratiques de notre sainte loi, et il n'est permis d'y associer les grands que lorsqu'ils servent de modèle à tous par une vie exemplaire. »

A l'époque où nous sommes arrivés, 1579, on comptait au Japon vingt-neuf Jésuites et plus de cent mille chrétiens.

Le grand Mogol, Akfar, avait voulu connaître, lui aussi, la doctrine que le célèbre Xavier avait apportée à l'Orient, et que ses Frères y propageaient avec tant de succès. Il avait fait demander au vice-roi des Indes portugaises des ministres de cette religion, et le Père Everard Mercurian avait désigné pour cette mission les Pères Rodolphe Aquaviva, neveu du Père Claude, Antonio Montserrat et Francisco Henriquez.

Les trois missionnaires, arrivés à leur destination en 1579, furent accueillis avec honneur et empressement par l'empereur et les grands de sa cour, mais ils ne purent leur faire accepter une religion qui condamne tous les vices et exige le sacrifice de toutes les passions mauvaises. Le moment de la grâce n'était pas venu pour ce peuple livré à l'aveuglement de son orgueil. Après avoir prêché en vain pendant quelque temps, le Père Rodolphe demanda son retour à Goa. Akfar vit partir avec regret les missionnaires, dont il aimait la société, dont il admirait les vertus et l'enseignement, et dont il n'avait pas le courage de suivre les

avis. A leur départ, il leur permit d'emmener quatre chrétiens esclaves dont le Père Rodolphe lui demanda la liberté.

Le 18 mars de l'année 1580, Jean-François Bonhomi, évêque de Verceil et nonce apostolique en Suisse, informait le Saint-Siége de l'etat dans lequel il avait trouvé ce malheureux pays, que les prédications du chanoine apostat Alderic Zwingle avaient presque entièrement livré à l'erreur : « Pour remédier au mal, ajoutait le nonce, pour détruire les principes irréligieux et restituer à la foi et aux mœurs leur antique pureté, il n'y a plus qu'un moyen, c'est l'érection d'un collége de Jésuites à Fribourg. » Le Pape demande au Général de la Compagnie de Jésus d'envoyer à Fribourg deux de ses Pères de la province d'Allemagne, et Pierre Canisius est obligé de quitter sa laborieuse retraite pour aller fonder ce collége et rendre à l'Église les âmes que l'hérésie lui a ravies.

Ce fut là que l'illustre Canisius passa lès dernières années de sa vie, évangélisant les campagnes, instruisant les enfants, gravissant péniblement les montagnes, descendant plus péniblement encore dans toutes les vallées, usant sa sainte vieillesse dans cet humble apostolat, et laissant partout un impérissable souvenir de ses douces vertus et de son éminente piété (1).

Le 1er août de la même année 1580, le Père Everard Mercurian rendait son âme à Dieu, laissant la Compagnie de Jésus dans une prospérité qui fut la consolation de ses derniers moments. Elle comptait plus de cinq mille religieux, cent dix maisons et vingt et une provinces. Le 2 août, le Père Olivier Manare, vicaire général pendant la vacance, fixait la Congrégation au 7 février 1581.

(1) Après sa mort, le peuple se porta en foule à son tombeau et obtint de si grandes grâces par son intercession, que l'autorité fut impuissante à arrêter l'élan de sa foi et à l'empêcher de rendre une sorte de culte public à celui que l'Allemagne et la Suisse revendiquent également comme leur père et leur apôtre. Depuis, l'Église a déclaré vénérable le Père Pierre Canisius, et elle instruit le procès de sa canonisation.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE CLAUDE AQUAVIVA

CINQUIÈME GÉNÉRAL.

1581 — 1615

I

Dans le nombre des profès réunis à Rome pour la Congrégation générale, nous retrouvons les deux derniers compagnons d'Ignace de Loyola. Alfonse Salmeron et Nicolas Bobadilla vivaient encore et étaient appelés à nommer son quatrième successeur. C'était une heureuse et douce vieillesse, que celle de ces deux vétérans de l'Ordre. Ils l'avaient vu naître, grandir, se développer rapidement, et ils le voyaient briller d'un tel éclat, que chaque jour leur semblait être une nouvelle et touchante réalisation de la promesse divine : *Je vous serai favorable.* Salmeron et Bobadilla pouvaient mourir.

Le 19 février 1581, le Père Claude Aquaviva était élu cinquième Général de la Compagnie de Jésus ; il était fils du prince Jean-Antoine Aquaviva d'Atri, et d'Isabelle Spinelli. Entré de bonne heure dans la Compagnie, il en possédait l'esprit à un très-haut degré. La Providence semblait annoncer par ce choix les luttes nouvelles que l'Ordre allait avoir à soutenir.

Le Père Possevin avait quitté la Suède y laissant plusieurs Jésuites et emportant la vénération des catholiques, l'estime des luthériens, l'affection du souverain. Il était venu rendre compte

de sa mission au Souverain-Pontife, et allait être chargé d'en remplir une autre dont nous regrettons de ne pouvoir raconter toutes les intéressantes péripéties.

Le czar de Russie, Iwan IV, s'était emparé de la Livonie et menaçait la Pologne. Étienne, qui avait pressenti ses projets de conquête, était accouru au-devant de lui avec une armée imposante et l'avait forcé à reculer jusqu'au delà de ses frontières. Iwan, craignant que le roi de Pologne ne poussât plus loin ses armes victorieuses, avait cherché le médiateur le plus puissant et s'était déterminé, quoique schismatique, à recourir au Pape, persuadé qu'un souverain aussi attaché que l'était Étienne à l'Église romaine ne résisterait pas à l'intervention du Souverain-Pontife. Il avait donc envoyé dans ce but un ambassadeur à Rome, Thomas Sévérigène, pour réclamer la médiation de Grégoire XIII. Le Pape, espérant que l'Église en retirera quelques avantages, consent à s'interposer entre les puissances belligérantes, et charge le Père Antoine Possevin, son légat, de cette difficile négociation, lui donnant pour instruction de traiter de la paix avec les deux souverains, et d'obtenir du czar, pour prix de son intervention, le libre passage à travers ses États pour les nonces et les missionnaires envoyés par le Saint-Siége dans l'Inde, en Tartarie et en Chine; le libre exercice du culte pour les prêtres et marchands catholiques en Moscovie.

Le Jésuite part avec l'ambassadeur du czar. Le 19 juin 1581, il est au quartier général de Wilna, et présente à Étienne II le bref pontifical qui l'accrédite auprès des deux souverains pour négocier la paix si vivement désirée par Iwan :

— Cette confiance subite dans le chef de la catholicité, dit Étienne, est une ruse du Moscovite; mais je saurai bien déjouer les calculs ambitieux de ce barbare schismatique. Il voulait nous dépouiller entièrement, et, maintenant que nous l'avons battu, défait, repoussé et fait rentrer dans ses steppes, il craint que nous n'avancions et ne franchissions ses frontières; c'est précisément ce que je vais faire.

— Prince, répondit le légat, quelle que soit la justice de votre cause, vous n'hésiteriez pas, j'en suis sûr, à poser les armes, si, par le sacrifice des victoires et des conquêtes qu'elles vous pro

mettent, vous pouviez assurer à la sainte Église de Jésus-Christ d'autres victoires, d'autres conquêtes infiniment plus precieuses?

— Mon révérend Père, reprit le roi, le Moscovite vous trompe : tous les moyens lui sont bons pour arriver à son but. Il a fait entrevoir au Souverain-Pontife des esperances qui ne seront pas realisees, j'en suis certain.

— Prince, ajouta le Père Possevin, Iwan désire trop vivement la paix pour en marchander beaucoup le prix. Si je la lui proposais, en votre nom, moyennant certaines concessions favorables à la propagation de la foi, j'espère qu'il accepterait et signerait ces conditions. Au surplus, la Pologne ne serait fidèle au traité de paix qu'autant que la Russie serait fidèle à remplir ses engagements.

— Avec la grâce de Dieu, dit Étienne, j'espère entrer toujours dans les vues et les intérêts de l'Église catholique. Voyez le barbare Moscovite, mon révérend Père, et je vous promets de ne mettre aucune entrave au traité de paix que vous rédigerez en faveur de la catholicité.

Le Père Possevin, aidé de son ami le géneral Jean Zamoski, chancelier du royaume, obtint du roi que le camp fût porté à Disna, où les ambassadeurs du czar le rejoignirent; mais ils proposèrent des conditions que le vainqueur refusa. Alors le légat, escorté par les cosaques, franchit le Borysthène, et se rendit à Staritza, où Iwan IV l'attendait. A l'entrée de la ville, il trouva la foule des courtisans que le souverain avait envoyes au-devant de lui, et, le 8 août, il fut reçu en audience solennelle.

Le czar, assis sur son trône, était revêtu d'une longue robe de drap d'or, parsemé de perles et de diamants; il portait une riche couronne en forme de tiare, et tenait, dans sa main gauche, un sceptre semblable à une crosse épiscopale; le trône était entouré par les plus grands seigneurs de la cour, l'or et les pierreries étincelaient de toute part. Ce fut au milieu de cet éclatant appareil que le légat et les trois Jésuites qui l'accompagnaient se présentèrent, vêtus de l'habit de leur Ordre, et s'avancèrent au pied du siège impérial avec autant de dignité que d'humilité. Lorsqu'ils se furent inclinés profondément, un senateur dit à haute voix :

— Très-illustre empereur, Antoine Possevin et ceux qui l'accompagnent frappent la terre de leur front pour marquer le respect qu'ils vous rendent.

Le nonce du Pape ne put accepter la position faite au Souverain-Pontife dans un tel cérémonial. Le sénateur avait fait suivre sa formule de tous les titres que se donnaient les czars; le légat du Pape ne voulut pas être en reste; après cette longue énumération, il répondit :

— Notre très-saint Père et seigneur le Pape Grégoire XIII. Pasteur de l'Eglise universelle, Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, successeur de saint Pierre, seigneur et maître temporel de plusieurs pays, serviteur des serviteurs de Dieu, salue votre Sérénité avec toute l'affection possible et lui souhaite toutes sortes de benédictions.

Au nom du Pape le czar s'était levé; et lorsque le légat eut achevé lui aussi sa nomenclature, il l'invita au festin préparé pour la solennité. Au milieu du repas, voulant faire honneur à l'envoyé du Souverain-Pontife, et le disposer en sa faveur, il lui dit, assez haut pour être entendu de tous les courtisans :

— Antoine Possevin, mangez et buvez; car vous avez fait beaucoup de chemin en venant de Rome ici, envoyé par le Saint-Père et Souverain-Pontife Grégoire XIII, qui a été établi de Dieu en qualité de Pasteur de l'Église chrétienne et romaine. Nous avons pour lui une vénération profonde, et nous le reconnaissons pour le Vicaire de Jésus-Christ. En sa considération, nous avons pour vous toute sorte de respects.

Les fêtes officielles se prolongèrent pendant cinq jours, après lesquels les négociations eurent lieu, tantôt avec le souverain, tantôt avec ses ministres. Il en coûtait à Iwan d'accorder les concessions demandées par le Pape; il traînait l'affaire en longueur, espérant lasser le roi de Pologne et éviter ainsi un traité qu'il hésitait à accepter. Le nonce attendait, pressait, et il était là depuis un mois, lorsqu'un jour vient la nouvelle du siége de Pleskow; les Polonais entraient en Russie, le roi Étienne allait imposer des conditions bien autrement inacceptables, si on ne se hâtait de conclure avec le Père Possevin. D'autre part, Jean III, roi de Suède, venait d'enlever à la Russie la ville de Nerva et

quelques autres places du littoral de la mer Baltique. Ces deux nouvelles arrivaient à la fois. Le czar, atterré, supplie le Jésuite légat de le sauver des deux ennemis qui le pressent si vivement, et lui promet de signer le traité à son retour du camp polonais, où il le prie de se rendre au plus tôt pour arrêter la marche d'Etienne II.

II

Le 7 octobre, Antoine Possevin était au camp devant Pleskow; mais les choses avaient marché vite, l'attaque de la Suède par la mer Baltique compliquait la situation, et si le roi Jean poursuivait sa marche, à quoi servirait, pour les intérêts de l'Église, que le roi de Pologne arrêtât la sienne. Il fut convenu que le Jésuite interviendrait encore de ce côté, en écrivant à Jean III.

Au milieu de ces affaires diplomatiques si compliquées et si difficiles à traiter entre un prince schismatique, un prince luthérien et un prince catholique, le Père Possevin trouvait le temps de visiter les blessés et les malades du camp de Wilna, avec le Père Martin Laterna et de leur donner les secours et les consolations de son saint ministère.

Le 15 décembre 1581, les conférences du congrès des ambassadeurs s'ouvrirent à Chiverona-Horca, près de Porchow. La Russie était représentée par le duc Démétrius, Pierre Jeletski et Romain Olpherius; la Pologne par Sbaraski, palatin de Breslaw, et le duc Albert Radzivill; la Suède par Christophe Warsevicz, frère du Jésuite de ce nom. Une messe à laquelle assistèrent tous les ambassadeurs précéda la première conférence. On se réunit ensuite. Le légat pacificateur, et en cette qualité président du congrès, prit connaissance des pouvoirs de chaque plénipotentiaire, et les négociations furent entamées.

Les discussions étaient vives, souvent amères; mais le Jésuite légat toujours calme, toujours digne, toujours ministre de paix, dominait la situation, adoucissait les esprits et exerçait sur tous

une influence si douce, qu'aucun d'eux ne cherchait à s'y soustraire.

La Pologne tenait à faire renoncer la Russie à toute prétention sur la Livonie et exigeait de plus la ville de Veliki; en cas de refus, elle menaçait de reprendre les hostilités. Les ministres russes assurent au légat que leurs instructions secrètes s'étendent jusqu'à la cession de la Livonie, à la condition de ne la signer qu'à la dernière extrémité; mais qu'elles ne vont pas au delà et qu'ils sont forcés d'en référer au czar. Le Père Possevin, voyant le congrès se prolonger, et craignant de nouveaux retards, tâche d'amener de mutuelles concessions. Le duc Démétrius n'osait aller, disait-il, au delà de ses pouvoirs, le traité était rédigé et prêt à être signé, la position était embarrassante ·

— Je ne puis signer l'abandon de Veliki, mon révérend Père, dit-il au légat; quel est votre avis?

— Votre maître a besoin de la paix, répond le Père Possevin; il la désire à tout prix, vous le savez, et par crainte de sa colère vous n'osez vous engager plus avant. Eh! bien, je me charge du péril que vous courez. Ecrivez à Iwan IV que c'est moi qui vous ai déterminé à passer outre, et qu'à mon arrivée à Moscou, selon la parole que j'ai donnée à Sa Sérénité, je suis prêt à lui offrir ma tête, s'il pense que je me suis trop avancé.

Il fut convenu que, pour sauvegarder la responsabilité des ministres russes, la ville de Veliki serait remise, comme gage de l'entente des deux puissances, au Père Possevin, ou à un des Jésuites qui l'accompagnaient, et qu'on appelait *sa suite*. Mais une question d'amour-propre vint, au dernier moment, apporter une autre entrave. Les souverains de l'Europe ne reconnaissaient celui de la Russie que comme grand-duc de Moscovie, et les ambassadeurs polonais exigeaient que la rédaction du traité ne donnât pas d'autre titre à Iwan IV; celui de czar ayant la signification d'empereur, ils refusaient de le lui accorder. Les ambassadeurs russes, de leur côté, avaient ordre, dans le cas où ce titre soulèverait des difficultés, de recourir à la médiation du Jésuite légat pour le faire accepter dans le traité. Fidèles à leurs instructions, ils se rendirent mystérieusement auprès du Père Possevin, dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1582, et eurent

une longue conférence avec lui sur ce sujet. Le duc Démetrius ne pouvant l'amener à son but, lui dit :

— Mais enfin, mon Révérend Père, mon souverain a bien accordé au Pape le titre de Pasteur universel de l'Église chrétienne; vous, mon Père, ambassadeur du Pape, ne pouvez éprouver une répugnance plus grande à employer votre influence pour faire accorder au prince Iwan le titre de czar.

— Votre maître, lui répondit le légat, a donné au Souverain-Pontife le nom dont tous les princes catholiques l'honorent; mais, jusqu'à ce jour, je n'en vois aucun qui ait attribué au grand-duc celui de czar.

Cette réponse termina la discussion.

Le 15 janvier, le traité fut signé, et, suivant l'usage du Nord, il fut cimenté par la touchante cérémonie du baiser de la Croix. On se reunit dans la chapelle où le Père Possevin disait la messe, on déposa sur l'autel les actes diplomatiques des divers contractants, et tous les plénipotentiaires, les Moscovites les premiers vinrent l'un après l'autre baiser la Croix que le légat leur présentait, et jurer entre ses mains qu'ils acceptaient les conditions du traité. Les ambassadeurs ajoutèrent ensuite, au bas de l'acte :

« Nous avons signé la paix avec joie, et nous l'avons ratifiée par le baiser de la Croix, devant le Révérend Père Antoine Possevin, légat du Très-Saint-Pontife romain Grégoire XIII. »

Tout étant terminé, Étienne II dit au légat :

— Mon Révérend Père, c'est à vous, plus encore qu'à ses armes, que la Pologne doit la Livonie; je veux donc mettre cette province sous la garde protectrice de la Compagnie de Jésus. Je vous demande d'envoyer des Pères pour y fonder plusieurs colléges; l'hérésie y domine, les Jésuites l'en extirperont.

Antoine Possevin promet au roi de s'occuper de son désir, et il part pour Moscou, afin de terminer sa mission. Les ambassadeurs russes l'accompagnent, et les ordres ayant été donnés, il est salué sur toute la route du titre de *Pacificateur du Nord*; sa

marche est un triomphe jusqu'à Moscou. Le czar, ne pouvant retirer la parole qu'il lui avait donnée, lui dit quoique à regret :

— Je vous accorde tout ce que vous sollicitez au nom du Souverain-Pontife : le passage dans mes États pour ses nonces et pour ses missionnaires, le libre exercice du culte pour les prêtres et les marchands catholiques ; mais je ne veux pas que mes sujets puissent être reçus dans les chapelles ou églises que vous construirez. L'acte de cette concession va être dressé, et puisque c'est vous qui l'avez obtenu, c'est vous, Antoine Possevin, qui le remettrez au Pape.

Dans la dernière audience, lorsque le légat prit congé du czar, il se vit comblé des plus magnifiques présents. Le Jésuite était venu pour la gloire de Dieu, et par obéissance à son supérieur et au Souverain-Pontife, non pour les honneurs et les présents qui lui étaient prodigués. Il avait reçu les honneurs par respect pour le Saint-Siége, dont il était l'envoyé ; il reçut les présents par le même sentiment de dignité ; mais les présents étant pour sa personne, il les donna aux pauvres en sortant du Kremlin. Les Russes ne purent s'expliquer un tel désintéressement.

Le Pape était trop satisfait des résultats obtenus par l'habileté du Jésuite, pour lui permettre de se remettre à la disposition de ses supérieurs. Le roi de Pologne venait d'exposer au Saint-Siége la triste situation de la Livonie et de la Transylvanie, tiraillées par l'envahissement des ariens, des anabaptistes, des luthériens et des calvinistes ; il témoignait le désir d'opposer à tous ces sectaires la science et l'éloquence du Père Possevin, dont la direction, assurait-il, lui était d'ailleurs nécessaire à lui-même pour sortir victorieusement de toutes les difficultés que ces diverses sectes lui suscitaient. Grégoire XIII ordonna donc à Possevin de se rendre au désir d'Étienne II, et le Jésuite, après avoir reçu l'autorisation et la bénédiction du Père Général, se remit en marche.

Il se rendit à pied de Rome à la cour de Pologne, de là en Transylvanie, et donna rendez-vous aux principaux prédicants de toutes les hérésies dans la ville de Hermanstadt, où il leur proposait des conférences publiques qu'ils acceptèrent. La victoire du Jésuite ne fut douteuse pour aucun des savants pré-

sents à cette controverse, et les sectaires, hautement, publiquement convaincus d'erreur, d'ignorance et de mauvaise foi, se virent réduits à l'attre en retraite. Pour consolider son œuvre et se conformer aux royales intentions d'Étienne II, le vainqueur sema les colléges dans cette province et établit un séminaire à Klausenbourg.

En 1583, Antoine Possevin assista, en qualité de légat du Pape, à la grande diete de Varsovie, et y détermina d'importantes décisions en faveur de la foi catholique. Dans le même temps, la puissance de la Pologne étant devenue un sujet d'inquiétude pour l'Allemagne, tout faisait craindre un choc redoutable entre Rodolphe et Etienne. Pour éviter une guerre qui semblait inévitable, les deux souverains convinrent de s'en remettre à la médiation du Pape, en le priant de se faire représenter par le Père Possevin, que l'un et l'autre étaient disposés à agréer avec une entière confiance.

Le Pape avait accordé Possevin au vœu des deux monarques, les négociations étaient entamées, les choses marchaient à la satisfaction des deux parties, lorsque tout à coup une clameur universelle part de tous les rangs hérétiques, sur tous les points à la fois. En Allemagne, les sectaires s'étonnent que des Allemands s'abaissent jusqu'à subir les conditions qui leur sont imposées par un homme de basse extraction; c'est une page humiliante dans l'histoire de l'empire, et dont la postérité rougira de honte. En Pologne, ils s'étonnent que les Polonais, dont la sagacité est proverbiale, supportent le mépris que la Compagnie de Jésus leur témoigne, en leur donnant pour arbitre un homme qui démêle les affaires les plus compliquées et résout les cas les plus difficiles avec une rapidité sans égale. Les souverains restent sourds à ces bruits, dont ils connaissent la source, et laissent avancer la négociation. Mais l'agitation des hérétiques va croissant; ils ne pardonnent pas à la Compagnie l'influence et la célébrité d'un de ses membres les plus éminents, et le Père Aquaviva, alarmé d'ailleurs de cette célébrité européenne, va trouver le Pape et le conjure de lui rendre le Père Possevin :

« La Compagnie, lui dit-il, a été fondée uniquement pour la

gloire de Dieu et de l'Église, non pour servir les vues politiques des souverains. En employant nos Pères pour ces sortes de négociations, on les expose à prendre un goût du monde incompatible avec leurs vœux; c'est les lancer dans une voie dangereuse dont les conséquences pourraient être un jour déplorables pour l'Institut et pour l'Église. Ce n'est point pour Possevin que je redoute les applaudissements du monde; sa vertu m'est connue, mais il y a danger pour la Compagnie, et Votre Sainteté doit nous en délivrer. »

Grégoire XIII comprit toute la portée des craintes du Général, et, quel que fût son regret, il consentit à rappeler Possevin, ou plutôt à le décharger de la nonciature. Le Jésuite reprit aussitôt ses pérégrinations apostoliques, et se livra tout entier à son saint ministère, évangélisant les paysans des campagnes, s'arrêtant dans les villes pour y réveiller la foi et combattre l'hérésie, et fondant des colléges et des séminaires dans tous les grands centres qu'il traversait. On l'avait surnommé l'*Apôtre du Nord*.

III

Un des premiers jours de mai 1581, un homme de quarante ans environ, à l'air audacieux, au regard oblique, au sourire sardonique, se présentait à Londres devant lord Walsingham, secrétaire d'État. Il était attendu sans doute, car il se donnait des façons d'homme important et très-nécessaire à la prospérité du royaume. Il se nommait Georges Elliot. Lord Walsingham jette sur lui un regard dédaigneux, le laisse debout et lui dit :

— Eh bien! qu'avez-vous à m'apprendre concernant la sûreté de l'État?

— J'ai à apprendre à Votre Grâce que je puis rendre un de ces services qui ne sauraient être achetés trop cher, et que si Votre

Grâce veut s'engager à faire pour moi ce que je lui demanderai. je m'engagerai à rendre ce service.

— Si la proposition vaut le prix que vous y mettez. on vous le donnera, parlez.

— Voici. Votre Seigneurie a fait faire des perquisitions inutiles et. l'autre jour encore. le 29 avril, dans la nuit, on a pénétré de vive force dans toutes les maisons suspectes pour y découvrir des prêtres catholiques. particulièrement des Jésuites. Il y en a deux surtout qui font plus de mal à eux deux que tous les prêtres papistes ensemble : Robert Parsons et Edmond Campian ont fait, depuis un an. plus de dix mille catholiques en Angleterre (1); je le sais de bonne source. Toutes vos recherches n'ont amené d'autre découverte que celle d'Alexandre Briant. leur ami (2), et du calice qui leur avait servi la veille à dire la messe dans sa maison. Vous voyez que je suis bien instruit?

— Où voulez-vous en venir? reprit le ministre; soyez bref. Pouvez-vous les livrer?

— Que Sa Seigneurie me promette la fortune et des honneurs. et je me fais fort de trouver. non pas Robert Parsons, que je ne connais pas et qui pourrait m'échapper, mais Edmond Campian, que je connais, et qui est le plus important comme auteur des *Dix Raisons* (3).

(1) Le docteur Allen écrivait, quelques semaines après : « Les Pères ont gagné plus d'âmes en Angleterre, dans l'espace d'une année, qu'ils n'auraient pu le faire ailleurs durant toute leur vie; on estime qu'il s'y trouve dix mille catholiques de plus que l'an passé. »

(2) Alexandre Briant avait vingt-huit ans : on le soumit à la question, on lui fit subir les tortures de la soif et de la faim, on lui enfonça des aiguilles sous les ongles pour le forcer à découvrir la retraite des Jésuites; il répondait après chaque épreuve : « Je ne vous le dirai pas. Ce n'est pas que je l'ignore : je les ai vus, j'ai habité sous le même toit qu'eux. Faites-moi endurer tous les supplices qu'il vous plaira, vous n'en saurez jamais davantage. »

(3) Cet écrit avait été imprimé secrètement dans le château de John Stonar et répandu ensuite avec profusion dans la ville de Londres au commencement d'avril 1581. Il combattait les erreurs de l'anglica-

— Êtes-vous sûr d'y parvenir, demande le lord ministre, en laissant tomber sur Elliot un regard de mépris accablant.

— Oui, mylord, j'en suis très-sûr.

— Vous avez donc conservé des relations avec les papistes?

— De très-nombreuses, mylord.

— Eh bien! on vous donnera des richesses si on ne vous accorde pas des honneurs; cela suffira bien, ce me semble.

— Votre Grâce doit comprendre que j'aurai besoin d'être garanti contre les catholiques, et que l'autorité devra m'appuyer, s'il est nécessaire, pour saisir ma proie où je la trouverai.

— On vous munira des autorisations indispensables; mais vous offrez peu de garantie par vous-même. Prenez garde à l'usage que vous ferez de ce pouvoir.

— Comme garantie, je livre à l'instant même à Votre Seigneurie un prêtre catholique, John Payne! Il est chez ses parents, on l'y trouvera.

— Celui qui vous a toujours fait du bien? C'est assez; allez, on vous enverra les lettres de commission.

Ces dernières paroles, lord Walsingham les jeta à Georges Elliot avec l'accent d'un profond dégoût.

Georges venait de livrer son bienfaiteur comme gage de son infâme promesse.

Quelques jours après, John Payne montait sur l'échafaud et de là au Ciel, et l'apostat délateur recevait des lettres royales de commission. Élisabeth enjoignit même à tous les gouverneurs des provinces d'obéir aux ordres qu'ils recevraient du traître Elliot.

Cependant Robert Parsons avait ordonné à Edmond Campian de se soustraire aux perquisitions incessantes, en se retirant dans

nisme avec tant de science et de douceur, et le style en était si plein de charme, que son succès fut prodigieux et entraîna de nombreuses conversions. Les ministres protestants, ne pouvant le réfuter, en firent un crime d'État; ils prétendirent que, sous prétexte de conversions, il faisait des ennemis à la reine, et que les Jésuites, poussés par le Pape et le roi d'Espagne, organisaient un complot contre la vie d'Élisabeth. L'auteur de cet écrit devait donc être poursuivi et jugé comme coupable du crime de lèse-majesté.

le comté de Norfolk, où il n'était connu que de nom. Le Père Campian devant passer, pour s'y rendre, près du château de Lyford, habité par la famille Yates, avait demandé et obtenu la permission de s'y arrêter pour satisfaire l'ardent désir de cette famille, qui le pressait depuis longtemps de venir lui apporter les consolations de son ministère. Il s'y arrête, en effet, prêche, console, confesse, fait du bien à tous ceux qui se présentent, et se dispose à partir. Mais, au moment de la séparation, tous les catholiques du voisinage lui font les plus vives instances pour obtenir qu'il leur accorde encore la journée du lendemain dimanche. Le Père Campian ne sait pas leur résister, il reste. C'était le 15 juillet 1581.

Le 16, dès le matin, parmi les catholiques arrivant pour assister au saint sacrifice, le domestique du château chargé d'ouvrir la porte qui donne entrée aux initiés, remarque un personnage qu'il a connu autrefois à Londres, mais qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Après les premiers mots de souvenirs et de mutuel intérêt, le nouveau venu s'empresse de dire à son ancienne connaissance :

— J'ai vu plusieurs personnes s'acheminer vers le château, et j'ai pensé que vos maîtres étaient peut-être assez heureux pour avoir un prêtre; aujourd'hui, dimanche, la sainte messe est d'obligation pour ceux qui peuvent y assister, et je suis venu vous demander la faveur d'être introduit dans la chapelle.

— Bien volontiers, répondit le fidèle serviteur. Nos maîtres permettent l'entrée à tous les catholiques du pays; car ce ne sont pas les catholiques qui les dénonceront. Je vais vous conduire à la chapelle.

— Et quel est le prêtre que vous avez le bonheur de posséder ici, demande l'étranger.

— J'ignore son nom; il n'est pas du comté, car aucun catholique du pays ne le connaît.

Le nouvel arrivé se place dans le bas de la chapelle, près de la porte, et assiste à la messe avec une sorte d'agitation fiévreuse. Le prêtre qui célèbre lui est connu. Après la messe, le même prêtre fait une touchante exhortation que notre inconnu paraît n'écouter qu'avec distraction, ou plutôt avec préoccupation.

Un observateur attentif eût été effrayé de l'expression contenue de sa physionomie, il y aurait lu les deux mots : *apostasie, trahison !* car ce personnage n'était autre que Georges Elliot. Après l'exercice religieux, il prend la fuite, court à la ville la plus proche, demande des troupes, revient avec elles à Lyford et fait cerner le château. Mais le Père Campian a vu venir les soldats :

— C'est moi que l'on cherche, s'écrie-t-il ; et à Dieu ne plaise que d'autres avec moi, ou à cause de moi, soient enveloppés dans la mort !

— Que faites-vous, mon Père, lui dit la châtelaine en le retenant. Vous courez au-devant de vos bourreaux ? Attendez au moins qu'ils vous aient découvert. La persécution nous a rendus ingénieux. Dans notre intérêt même, il faut me suivre, je vais vous cacher.

Le Père Campian se laisse conduire ; il était temps. Sa cachette était à peine refermée sur lui et sur deux autres prêtres également proscrits, que l'apostat pénétrait dans le château, escorté des agents de la reine. Il explore l'intérieur, il descend dans les caves, il monte dans les combles, il interroge les serviteurs, il sonde les murs, les planchers, les plafonds, et ne découvre aucun Jésuite. La nuit se fait, il se retire et reparaît le lendemain. Les perquisitions sont renouvelées sans résultat ; Elliot était furieux ! Il semblait reprocher à l'enfer de l'avoir trompé dans ses promesses. Il cesse ses investigations et se décide à la retraite. En descendant, il vocifère une dernière imprécation, il lance contre le mur de l'escalier l'instrument dont il s'est servi pour sonder toutes les portes de la maison..... Ce mur vient de rendre un son creux ! L'apostat ordonne aux soldats de l'enfoncer, lui-même le frappe avec une violence qui tient de la frénésie..... Un ébranlement se fait sentir, quelques pierres se détachent..... Edmond Campian apparaît tenant les mains et les yeux élevés vers le ciel ! Deux prêtres séculiers sont à ses côtés, ils ont partagé son refuge, ils vont partager son sort. Elliot ordonne aux agents de la reine de s'emparer des trois prêtres papistes, et les fait conduire provisoirement à la prison de la ville voisine. Bientôt Elisabeth donne l'ordre de transférer le Jésuite à Londres.

Le samedi 22 juillet, à l'ouverture du marché auquel affluait le bas peuple, le convoi de l'apôtre prisonnier arrivait à la porte de la ville. Au même instant, la foule, payée pour cela, fait entendre des cris de louanges pour la reine, et vocifère des malédictions contre l'Église et contre les Jésuites; elle accable d'injures le Père Campian, qu'elle ne connaît pas, mais qu'on lui a dit être un dangereux conspirateur.

Le Jésuite, toujours doux et humble, mais toujours grave et digne paraissait de loin, attaché comme un criminel sur le cheval le plus élevé de la troupe, les mains derrière le dos, les pieds retenus l'un contre l'autre par une corde, la tête couverte par un chapeau sur lequel est placé un écriteau portant en gros caracteres : « Edmond Campian, Jésuite séditieux. » Le bon Père sourit à cette plèbe ignorante, en demandant à Dieu de *lui pardonner, car elle ne sait ce qu'elle fait.....* Mais tout à coup la fureur populaire a changé d'objet : ce n'est plus le prisonnier, ce n'est plus cette innocente victime de l'erreur et de la tyrannie que la foule insulte et maudit, c'est le traître apostat, c'est Georges Elliot! Il a voulu jouir de l'humiliation du Jésuite qu'autrefois il appela du doux nom de Père, et que naguère il vendit pour un peu d'or; il s'est glissé dans la masse du populaire ameuté pour invectiver l'apôtre sur son passage, et une voix s'est fait entendre près de lui, une voix forte, tonnante, dominant toutes les autres :

— Voilà celui qui l'a trahi! — Qui donc? — Celui-là! Georges Elliot! il l'a vendu pour de l'argent! — Honte aux Judas! — Malédiction sur l'Iscariote! — A l'eau, le traître! — A la potence, les Judas!... — Non, au bûcher!

Nul ne s'occupait plus du Père Campian que pour accabler Elliot. Il était loin de s'attendre à ces malédictions (1).

Edmond Campian est reçu à la Tour de Londres par le lieute

(1) Il n'eut d'autre récompense que quelques pièces d'or envoyées par lord Walsingham, avec la défense de s'occuper de lui désormais. Abandonné de tous ceux qui l'avaient connu, devenu un objet de mépris et de dégoût pour le public, Georges Elliot tomba dans la plus profonde misère et se vit dévoré tout vivant par les vers.

nant de la prison d'État, lord Opton, qui le fait enfermer dans un cachot souterrain où le patient ne peut se tenir debout, et dont les murs sont si rapprochés, qu'il ne peut s'allonger sur le sol ; il est forcé de ployer ses jambes, et passe ainsi neuf jours entiers privé d'espace, d'air, de lumière et de mouvement.

Le soir du 2 août, les agents de la reine pénétraient dans son cachot, lui ordonnaient de les suivre, et le conduisaient au palais de Robert Dudley, comte de Leicester. Le favori d'Élisabeth avait près de lui le comte de Bedford et deux secrétaires d'État. Edmond Campian, les mains liées, pâle, défait par l'excès de la souffrance, se présente devant ces premiers seigneurs du royaume avec une noblesse et une assurance qui lui attirent leur respect. Le comte de Leicester lui adresse d'abord cette question :

— De quelle mission le Pape vous a-t-il chargés, vous et Robert Parsons?

— D'entretenir la foi dans les cœurs catholiques, de ramener à la vérité ceux qui se sont laissés entraîner dans la voie de l'erreur, de défendre les vérités catholiques contre ceux qui les attaquent.....

En ce moment un nouveau personnage paraît; c'est la reine. Le prisonnier la salue respectueusement, mais avec une dignité qui n'échappe point à la perspicacité d'Élisabeth :

— Me croyez-vous vraiment la reine d'Angleterre? lui demande-t-elle.

Le Père Campian fait une inclination affirmative mais ne prononce pas un seul mot. La reine reprend, en appuyant sur chacune de ses paroles :

— Eh bien, je vous offre la vie, la liberté, la fortune, les grandeurs, si vous consentez à me servir.

— Je serai toujours votre sujet, répond le courageux Jésuite ; mais avant d'être Anglais, je suis chrétien et catholique.

Élisabeth se retire sans rien ajouter. Son but avoué, dans la persécution des catholiques, était de punir des conspirateurs. Elle sentait l'odieux que ferait retomber sur sa personne la cruauté de sa tyrannie, elle cherchait à la justifier par des motifs politiques. On avait calculé que, du 15 juillet au 31 août de l'an-

née précédente 1580, cinquante mille catholiques avaient été arrêtés et incarcérés, et avaient perdu leurs biens par la confiscation, pour avoir refusé d'assister aux offices et aux prêches protestants. Sur les registres d'écrou, c'est le seul crime qui motivait leur arrestation; mais, dans ce seul crime, la reine voulait voir une conspiration contre sa vie.

Le Père Campian avait été reconduit dans son cachot de la Tour. Quelques jours après, il était amené dans la salle des tortures. Les magistrats lui adressèrent les questions suivantes, qu'ils avaient écrites d'avance :

— A l'instigation, ou sur l'ordre de qui êtes-vous à Londres? — Dans quel but y êtes-vous? — Quels sont ceux qui vous ont logé, nourri, aidé? — Où et comment avez-vous fait imprimer le livre des *Dix Raisons?* — Où et en présence de qui avez-vous célébré la messe? — Quels sont ceux que vous avez convertis du calvinisme au papisme? — Quels sont les péchés de ceux dont vous avez entendu les confessions? — Quels sont vos sentiments sur la bulle de Pie V (1)?

Tous les instruments de tortures étaient là, les bourreaux étaient placés auprès. Edmond Campian avait gardé le silence; il avait attendu, impassible, que les magistrats eussent épuisé la série de leurs questions. Lorsqu'ils eurent achevé, il leur dit, de ce ton calme et digne qu'il conservait toujours :

— Dans les questions que vous venez de me faire, il en est plusieurs qu'un homme honnête doit laisser sans réponse; il en est qu'un prêtre ne doit pas comprendre ; mais il en est une que ma conscience me permet d'éclaircir, je vais le faire. Mon opuscule des *Dix Raisons* a été envoyé par moi au Père Johnson et à Thomas Pound.

Cette réponse n'en était pas une : Johnson et Pound étaient en prison, on savait donc qu'ils avaient reçu ce livre. L'ordre fut donné de mettre le Père Campian sur le chevalet. Le Jésuite subit le supplice sans pousser une seule plainte. Huit jours après, la même torture lui fut infligée de nouveau; il l'endura avec la même patience, le même calme, la même sérénité. Lorsqu'on le

(1) Par cette bulle, Pie V excommuniait la reine Élisabeth.

crut assez épuisé par l'excès des supplices, les ministres prétendirent que le Jésuite n'avait point été mis à la question ; car ils savaient que la reine voulait sa mort ou son apostasie. Il fut donc conduit à l'église paroissiale, où Alexandre Nowell, doyen de Saint-Paul, et le docteur Day, recteur du collège d'Éton, l'attendaient pour lui faire entendre leur accusation contre le papisme et la Compagnie de Jésus. Ils espéraient que le savant Père Edmond, n'ayant plus de force et traîné mourant devant eux, serait incapable de les réfuter, et qu'ils pourraient publier glorieusement sa défaite. Le Père Rodolphe Sherwin, également prisonnier, lui avait été donné pour second, afin de prouver la liberté de défense qui lui était laissée ; mais il était interdit à l'accusé de porter la parole sur d'autres points que ceux sur lesquels il serait attaqué. L'assemblée était nombreuse, le lieutenant de la prison d'État s'y trouvait.

Le Père Campian paraît à la tribune, tous les regards se portent sur lui, et le martyr, sans prononcer une parole, prouve la faiblesse de son corps et la vigueur de sa foi, en montrant ses membres brisés ou disloqués par les instruments des supplices qu'il a subis :

— On vous a touché à peine, s'écrie lord Opton.

— Je puis en parler plus sciemment que vous, répond le patient, car vous n'avez fait que commander.

La discussion théologique fut des plus vives ; le Père Campian la soutint avec une supériorité de logique et d'éloquence à laquelle ses adversaires ne s'étaient pas attendus. Ils avaient annoncé qu'elle durerait quatre jours, mais cette première séance leur parut plus que suffisante, ils déclarèrent qu'elle n'aurait pas de suite. Lord Opton venait d'attester que le Jésuite avait avoué sur le chevalet tout ce qu'on désirait savoir de lui. On ne permit pas au noble martyr de faire entendre son énergique protestation contre cette hideuse calomnie, on le ramena dans son cachot. Thomas Pound apprend, dans le sien, que le Père Edmond Campian a révélé les secrets de l'hospitalité et ceux de la confession, mais il refuse d'y croire et lui fait dire néanmoins combien il se sent troublé de cette nouvelle. Le Père Campian lui répond aussitôt :

« Je me sens le courage, et j'espère que Dieu me donnera la force de ne pas me laisser arracher, par n'importe quels tourments, une seule parole préjudiciable à l'Église de Jésus-Christ. »

Lord Opton intercepte ce billet et le fait valoir comme preuve du complot des souverains catholiques et du Pape contre la vie d'Élisabeth.

Le 18 septembre, on met le Père Edmond en présence de deux nouveaux adversaires. Les docteurs Good et Folke devaient cette fois le confondre victorieusement. Afin de s'assurer plus facilement sa défaite, on avait eu la précaution de le mettre sur le chevalet pour la troisième fois, avant de le conduire à l'assemblée. Mais on avait compté sans le secours de Dieu. L'héroïque apôtre soutint si vigoureusement cette nouvelle attaque, il défendit si vaillamment la foi de l'Église que le comte d'Arundel, fils du duc de Norfolk, présent à cette discussion, déclara hautement que, ne pouvant résister à la parole si convaincante du savant Père Edmond, il se proclamait catholique.

Le saint martyr dut expier ce triomphe dans de nouvelles tortures. On le soumit à la question, mais on désespéra de vaincre son courage, en l'entendant chanter le *Te Deum* pendant que les bourreaux déchiraient ses membres et déboitaient ses os. Deux fois encore il fut interrogé, ainsi que plusieurs autres Jésuites et quelques prêtres séculiers, prisonniers d'État comme lui. Enfin, le 20 novembre, ils comparurent tous, pour le dernier interrogatoire, dans la grande salle de Westminster. Aux six questions posées aux accusés, le Père Campian répondit pour tous :

— Ce ne sont pas là des questions à proposer devant ce tribunal, institué pour juger des faits matériels et non pour sonder la pensée. Son devoir est de procéder par voie juridique de témoins, et non par inquisition. C'est dans les universités, de docteur à docteur, que ces discussions doivent être soulevées et soutenues avec des arguments tirés de l'Écriture ou des Pères. Parmi ceux qui doivent me juger sur mes réponses, je ne vois pas un seul théologien, pas même un seul homme de lettres. Je n'ai donc rien à expliquer.

Nous n'entrerons pas dans le détail horrible des supplices que le missionnaire eut encore à subir, ainsi que ses compagnons. Nous dirons seulement qu'ils ne perdirent rien de leur patience, de leur inaltérable sérénité, et nous engagerons le lecteur à retenir ces lignes significatives du protestant Schœll :

« Enfin, à l'aide d'une de ces conspirations que l'esprit de parti a toujours été habile à inventer, on trouva moyen de condamner Campian et douze de ses prétendus complices, pour crime de haute trahison. Campian et quelques-uns de ses compagnons, qu'on peut accuser d'avoir recherché avec fanatisme l'honneur du martyre, mais qui certainement étaient innocents de tout délit politique. furent exécutés le 1er décembre 1581 ; le supplice des autres fut retardé, afin qu'on pût réjouir le peuple périodiquement du spectacle de quelque exécution (1). »

Les protestants se plaignent de l'intolérance des catholiques !.....

Lorsque la nouvelle du martyre d'Edmond Campian est annoncée au collége anglais de Rome, un cri universel s'échappe de tous ces jeunes cœurs d'apôtres ! Tous demandent l'honneur d'aller remplacer sur la brèche les valeureux champions qui viennent de monter au ciel. Quelques-uns seulement obtiennent cette faveur.

IV

Depuis la fondation de la Compagnie de Jésus, ses membres étaient accoutumés à s'entendre accuser de tous les événements, de toutes les calamités, de tous les fléaux, comme de tous les crimes. Ils furent donc peu surpris, en 1582, d'apprendre qu'on les accusait d'avoir bouleversé les saisons afin d'arriver plus

(1) *Cours d'histoire des États européens*, t. XVIII, p. 24.

vite et plus sûrement à bouleverser le monde. De tout temps l'enfer s'est plu à abuser de la crédulité humaine.

Un savant de l'époque, le docteur Lilio, de Vérone, avait tenté la réforme du vieux calendrier. Le Pape avait nommé une congrégation pour étudier cette idée de réforme, dont les difficultés paraissaient nombreuses et insurmontables dans l'exécution, et il avait chargé un Jésuite, célèbre par sa science en astronomie et en mathématiques, de la solution de ces difficultés. Ce Jésuite, qui faisait partie de la congrégation nommée par Grégoire XIII, était le Père Christophe Clavius, de Bamberg, en Bavière, et qui fut surnommé l'*Euclide catholique*. Non-seulement le Père Clavius avait approuvé l'idée, mais il avait changé le plan du docteur Lilio et rendu possible l'exécution de la réforme, de telle sorte que le calendrier qu'il proposait devait être perpétuel. Pour en donner une idée au Pape, il écrivit son *Comput ecclésiastique*. Son plan, admiré comme la solution d'un problème jugé à peu près insoluble jusqu'alors, et dont l'utilité devait être inappréciable pour le monde entier, avait été décidément adopté ; Grégoire XIII y avait attaché son nom, et venait d'ordonner que désormais il servît de règle pour l'année ecclésiastique.

Les souverains catholiques s'empressaient d'adopter le calendrier grégorien ; mais les protestants de toutes les confessions, dit Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs*, s'obstinèrent à ne pas recevoir du Pape une vérité qu'il aurait fallu recevoir des Turcs, s'ils l'avaient proposée. De toutes les parties de l'Allemagne s'élevait une véritable tempête contre la Compagnie de Jésus :

« Non contents d'arrêter partout les progrès de la réforme et de ramener au papisme tant de calvinistes et de luthériens, les Jésuites chavirent le calendrier, changent les saisons, veulent bouleverser le monde ; c'est à nous, disaient les sectaires, à bouleverser maintenant l'Ordre des Jésuites, en le forçant à disparaître pour toujours. N'était-ce pas assez, ajoutaient-ils, de dominer les peuples et les rois, de se constituer les arbitres des nations, de décider de la paix ou de la guerre entre les têtes couronnées ! Vit-on jamais un Ordre religieux exercer une telle influence ? Et quel danger n'a-t-on pas à redouter d'une puis-

sance qui s'étend sur l'univers entier? Il est plus que temps de détruire, d'anéantir la Compagnie de Jésus; en attendant, il faut repousser le calendrier dont les Jésuites sont les inventeurs. »

Ces exagérations se répandaient jusque dans les pays catholiques, et, alors, comme aujourd'hui, au lieu de remonter à leur source, on les acceptait tout simplement et de la meilleure foi du monde; alors, comme aujourd'hui, on ne se demandait pas si les bruits jetés en circulation étaient absurdes ou probables; il eût fallu réfléchir pour cela, et, sans s'en rendre compte, on trouvait plus commode d'accueillir une opinion toute faite, que de se donner la peine d'en étudier la valeur. De tout temps l'esprit de ténèbres a compté sérieusement sur la crédulité générale, et, il faut bien en faire l'aveu, quelque humiliant qu'il soit pour l'orgueil humain, elle ne lui a jamais fait défaut que par exception.

Pendant que les hérétiques faisaient ainsi circuler dans les rangs catholiques la nécessité de détruire la Compagnie de Jésus, le Pape Grégoire XIII inaugurait avec la plus grande pompe la splendide et magnifique église du Gésu, que le cardinal Alexandre Farnèse lui avait fait élever à ses frais. Cette cérémonie eut lieu le jour de la fête de l'Assomption, 15 août 1583.

Cette faveur marquée irrite d'autant plus les protestants, qui se décident à frapper un coup mortel pour la Compagnie. D'après le calendrier dont le Père Clavius est l'auteur, le carême arrivait, en 1585, beaucoup plus tôt que de coutume. Le sénat d'Augsbourg avait adopté le calendrier grégorien, sans prendre au préalable l'avis des bouchers de la ville, presque tous protestants, et par conséquent opposés à cette nouveauté qu'ils refusaient de reconnaître. En apprenant le changement ordonné par le sénat, les bouchers se révoltent sous prétexte que, n'ayant pas pris leurs arrangements en prévision de l'abstinence anticipée par les Jésuites, ils sont ruinés entièrement. Il fallut employer la force pour arrêter les excès de leur mutinerie.

A Pâques, leurs boutiques se trouvèrent fermées, la viande manqua. Le sénat voulut les forcer à ouvrir leurs magasins, ils répondirent que le vrai temps de l'abstinence étant venu, les catholiques n'avaient qu'à faire pénitence en temps opportun. Le

sénat prit aussitôt des mesures pour faire cesser la disette provoquée par les protestants ; mais les bouchers, se déclarant ruinés d'autant plus, se portèrent à l'improviste devant la maison des Jésuites et l'assiégèrent en criant qu'il fallait l'abattre et ensevelir tous les Pères sous ses décombres. Les luthériens accourent leur prêter main-forte :

— Non! s'écrient-ils, il ne faut pas l'abattre, il faut y mettre le feu!

— Oui! le feu! le feu! crient les bouchers, brûlons les Jésuites et leur damné calendrier! Plus de Jésuites!

— Plus de Jésuites! répètent tous ces forcenés, plus de Jésuites, plus de Pape! plus de calendrier!

— Holà! le duc de Bavière! le duc de Bavière! crie une femme du peuple. Il entre dans la ville à la tête de cinq cents cavaliers!

— Est-ce vrai? Est-ce bien lui?

— C'est lui! gare à la révolte! reprend la bonne femme.

— Sauve qui peut! le duc de Bavière est là! Sauve qui peut!...

Et cette foule se dispersait à toute jambe dans toutes les directions; dix minutes après le calme était rétabli partout. Le duc de Bavière ne paraissait pas, il ne s'était montré nulle part, mais le sénat délibérait, le feu allait être mis chez les Pères, il n'y avait pas un instant à perdre, et une bonne femme, effrayée du malheur qu'elle voyait inévitable, avait voulu le conjurer par une fausse alerte, le prince ne pouvant tarder d'ailleurs à venir arrêter les désordres dont il était averti.

Au milieu de toutes ces secousses, la Compagnie poursuivait son but unique : *la plus grande gloire de Dieu.* Elle comptait déjà dans le ciel assez de saints apôtres, de saints martyrs et de saints confesseurs, pour n'avoir rien à redouter de la rage impuissante du démon qu'elle combattait partout si vaillamment; rien ne pouvait l'arrêter dans sa marche apostolique.

La Chine venait de s'ouvrir à son zèle et à ses vœux. Le grand Xavier, mourant en face de cette terre promise qu'il brûlait d'évangéliser, avait ardemment demandé à Dieu d'en ouvrir la porte à ses frères, et les Pères Michel Ruggieri et Pazia avaient eu le bonheur d'y pénétrer, le premier en 1581, le second l'année suivante ; en 1583, le Père Matthieu Ricci, de Macerata, y plantait enfin

la Croix. Le quinze juillet de cette même année, la Compagnie de Jésus voyait s'augmenter la glorieuse phalange de ses martyrs, les Pères Rodolphe Aquaviva, neveu du Général; Pacheco, Berna, Antonio Francesco et le Frère Aranha étaient immolés le même jour par les sauvages de l'île de Salcète qu'ils venaient évangéliser (1).

En Italie, la Compagnie de Jésus jouissait d'une popularit merveilleuse et d'un ascendant qui tenait du prodige. Un exemple le prouvera.

Naples était alors sous la domination du roi d'Espagne; elle supportait avec peine ce joug étranger, et n'attendait qu'un pré texte pour se révolter et tâcher de reprendre son ancienne indépendance. Les Napolitains trouvent enfin ce prétexte dans la cherté des vivres, ils s'en emparent et parcourent les rues de la ville en proférant des cris séditieux. Le gouverneur, Vincent Staraci, interpose son autorité, il est impitoyablement massacré. La révolte devenait des plus menaçantes, lorsqu'un Jésuite s'élance au milieu de cette multitude exaspérée, lui fait entendre sa voix avec une force qui domine le tumulte, et ce peuple ivre de colère, s'arrête, se tait, baisse la tête sous la parole de l'apôtre, écoute ses reproches, goûte ses conseils et n'oppose plus la moindre résistance. Ce Jésuite était le Père Carlos de Mastrilli. Il parlait encore lorsque l'on vit arriver sur le théâtre de la sédition tous les Pères du collége et de la maison professe, avançant processionnellement en chantant les litanies des saints. Ils passèrent au milieu de cette foule en la divisant en deux parties; ils conduisirent l'une à la cathédrale, l'autre à l'église de l'Annonciation, et là, ce peuple qui s'était laissé vaincre par la voix d'un seul Jésuite, et s'était laissé conduire comme un docile enfant jusqu'au pied de l'autel, se montra pénétré de repentir. Il promit aux bons Pères de rentrer dans le devoir et d'être désormais un peuple soumis et fidèle; il tint parole.

Quelle armée eût jamais obtenu une semblable victoire sur des rebelles? C'est pourtant cette sorte d'influence si douce et à la

(1) Leurs précieux restes ont été transportés à Goa et y sont conservés.

fois si salutaire dans sa puissance, qui a toujours été reprochée comme un crime à la Compagnie de Jésus, soit par les hérétiques de mauvaise foi, soit par les catholiques irréfléchis. Qu'on nous permette de le dire : parmi les ambitieux de popularité, peu sont amis des Jésuites, et néanmoins beaucoup voudraient avoir leur talent de gagner les cœurs en entraînant les esprits : ils se pardonneraient bien volontiers à eux-mêmes cette influence qu'ils ne pardonnent pas aux Jésuites, et qui n'est autre que le double ascendant de la science et de la sainteté.

Le Souverain-Pontife Grégoire XIII, qui n'avait pas cessé de témoigner sa haute estime pour la Compagnie de Jésus, et qui l'avait toujours entourée de sa confiance et de son affection, lui fut enlevé le 10 avril 1585. Le 24 du même mois, Félix Peretti, cardinal de Montalte, lui succédait sur la chaire de Saint-Pierre, et prenait le nom de Sixte-Quint. Sur le tombeau de Grégoire XIII, on plaça le Père Clavius offrant le calendrier grégorien au Souverain-Pontife qui en avait doté la chrétienté. Le savant Jésuite n'avait pu éviter la gloire qu'il fuyait. La ville de Bamberg lui avait demandé instamment de venir professer les sciences exactes dans son Université, et voulait lui ériger, de son vivant, une statue de bronze, s'il avait cédé à ce désir. C'était assez pour effrayer l'humilité du Père Clavius; il avait énergiquement repoussé toute sollicitation à ce sujet et était resté à son observatoire du collége romain.

Le succès du calendrier grégorien irritait de plus en plus les protestants. Le sénat de Riga lui avait donné force de loi, il fallait s'y conformer ou subir les conséquences de l'infraction : les hérétiques se révoltèrent. Le 24 décembre 1585, à onze heures du soir, les conjurés se réunissent sous le commandement d'un ministre luthérien, qui les harangue, et après leur avoir parlé longtemps, leur dit très-sérieusement, en manière de péroraison :

— Vous le voyez, ce n'est point le sénat qui est coupable, il subit le joug des Jésuites dont la puissance n'a plus de bornes. Les Jésuites bouleversent tout dans l'univers : la religion, les sciences, les langues, la marche du temps et même le cours des astres. Il est temps d'exterminer les Jésuites pour abattre cette puissance universelle. Courons sus aux Jésuites!

— Sus aux Jésuites! Sus aux Jésuites! s'écrie de toutes ses forces la cohorte hérétique.

Pas un seul, parmi ces émeutiers, n'avait senti le ridicule du langage qu'il venait d'entendre; pas un seul n'avait souri de cet excès d'absurdité. Il était minuit, c'était le moment décisif. L'émeute se porte dans l'église des Jésuites; la messe de minuit était commencée, le célébrant est arraché de l'autel, l'église est pillée, sacrilégement profanée, la maison saccagée. Le gouverneur de la ville ne peut apaiser cet effroyable tumulte; il faut employer la force armée, et pendant plus d'un mois la ville est en état de siége. Les Jésuites étaient restés calmes, attendant la finde cet orage. Les protestants n'avaient abouti qu'à troubler la ville et à détruire ou à piller la propriété des Pères, qui du reste n'y perdirent rien, car le sénat et tous les catholiques s'empressèrent de réparer ces dommages.

V

Les Jésuites de France avaient pris parti pour la Ligue, comme tous les Ordres religieux, ne voyant d'autre but aux ligueurs que celui de maintenir la religion catholique dans le royaume très-chrétien. Sixte-Quint engageait d'ailleurs tous les Ordres monastiques à soutenir la ligue et à la seconder de tous leurs moyens. Mais le Père Aquaviva, n'en pouvant méconnaître la portée politique, avait ordonné à ses religieux de refuser toute participation aux partis qui divisaient la France. Il avait même rappelé le Père Mathieu, Provincial, dont les princes se servaient malgré ses avis réitérés.

C'était prouver sa ferme volonté de maintenir l'esprit de l'Institut dans les limites posées par le saint fondateur. Le duc de Guise le comprenait ainsi : toutefois, persuadé que le Père Aquaviva ne lui ferait pas un refus direct, il lui écrivit en lui adressant des papiers importants qu'il le priait de remettre lui-même

au Pape et à quelques cardinaux. Le Père Aquaviva ne pouvait se permettre ce qu'il défendait à ceux que l'obéissance lui soumettait : il s'agissait de la Ligue, il voulait que la Compagnie y restât etrangère : il donna l'exemple en refusant le service que les ligueurs lui demandaient.

Sixte-Quint, mécontent de cette sorte d'opposition, se plaignit de l'excès de pouvoir attribué au Général par les constitutions de la Compagnie, et résolut de réviser et de modifier ces constitutions. Les changements nombreux qu'il voulait y apporter auraient renversé toute l'économie de l'Institnt et en aurait essentiellement altéré l'esprit : la Compagnie eût été détruite, c'eût été un Ordre nouveau. Le père Aquaviva ne pouvait accepter ce renversement. Il réclama, insista, fit comprendre au Pape l'impossibilité de concilier la pensée du fondateur avec des constitutions si différentes de celles qu'il avait données à la Compagnie, et obtint enfin quelques concessions; mais il tenait à ne céder sur aucun point, et Sixte-Quint tenait à ne pas céder davantage de son côté. La lutte se prolongeait sans résultat, lorsque plusieurs souverains, apprenant les intentions formelles du Pape, lui écrivent pour le supplier de n'apporter aucun changement dans l'organisation d'un Ordre qui a produit déjà de si grands hommes et rendu à l'Église de si éminents services. Sixte-Quint restait inflexible. Claude Aquaviva priait, comptait sur le secours d'en-haut et attendait, luttant toujours, mais avec tant de douceur dans sa fermeté, tant de respect dans son langage, que le Pape ne pouvait se trouver offensé de son humble résistance :

« Je consens à leur laisser le nom de Jésuites, disait souvent le Pape dans l'intimité; mais je ne consentirai jamais à laisser porter à l'Ordre celui de Compagnie de Jésus!... Compagnie de Jésus! reprenait-il. eh! que sont donc ces Pères, pour qu'on ne puisse les nommer sans se découvrir la tête (1)? »

(1) C'est l'usage des peuples qui se glorifient d'être chrétiens : en entendant prononcer le saint Nom de Jésus, les hommes découvrent leur tête, les femmes s'inclinent profondément. En France, cet usage s'est perdu depuis la révolution du siècle dernier; mais quelques provinces du Midi l'ont conservé et semblent ne pas ignorer qu'*à ce nom tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers.*

C'était une pensée fixe, une volonté déterminée, inflexible, il voulait anéantir le nom de Compagnie de Jésus. Le Sacré-Collége, voyant approcher le moment de l'exécution, tente un nouvel effort, supplie, conjure, rappelle tous les services de la Compagnie, tous les héros, tous les savants, tous les martyrs qu'elle a déjà donnés à l'Église... le Pontife est inébranlable. Toutefois, il ne veut pas que les souverains catholiques, tous protecteurs de la Compagnie, et qui l'ont supplié de n'apporter aucun changement aux constitutions, puissent faire retomber sur lui l'initiative de l'abolition du titre. Il ordonne au Général de l'Ordre de rediger lui-même le décret, de manière à ce que le Pape soit censé accorder cette suppression à la demande du Père Claude Aquaviva.

C'était lui ordonner de jeter le blâme sur la mémoire vénérée du saint fondateur de son Ordre; c'était le forcer à demander sa propre condamnation et celle de tous les membres de la Compagnie, qui, depuis sa fondation, s'étaient glorifiés de ce titre si cher; c'était lui imposer l'humiliation d'assumer sur lui seul la responsabilité d'un tel acte, et lui faire accepter tout l'odieux qui en retomberait sur son auteur.

L'épreuve était douloureuse pour le Père Aquaviva; mais elle n'était pas au-dessus de sa grande âme. Claude Aquaviva a fait vœu d'obéissance au Souveraiu-Pontife, et, avant tout, le Jésuite est obéissant. Il se soumet, il rédige le décret tel qu'il lui est ordonné de le faire, il le signe, et il va lui-même le remettre entre les mains de Sixte-Quint. Le Pape, satisfait de son triomphe, prend le décret, le lit et l'enferme dans son bureau. C'était le 18 août 1590.

En sortant du Quirinal, le Père Général se rend au noviciat de Saint-André et ordonne aux novices de commencer une neuvaine, dès le lendemain, pour demander à Dieu de préserver la Compagnie du malheur qui plane sur elle. Le 27 août, dernier jour de la neuvaine, Sixte V, depuis longtemps atteint d'une maladie mortelle, et d'ailleurs épuisé par les fatigues et les années, rendait le dernier soupir. Il était mort avant d'avoir promulgué le décret qui devait abolir le titre de la Compagnie. Ce

décret fut retrouvé à la place même où il l'avait déposé en présence du Père Aquaviva, et dans l'état où il l'avait reçu.

Le successeur de Sixte V ne vécut que treize jours après son élection et n'eut le temps de témoigner aux Jésuites ni opposition ni bienveillance; mais le cardinal Sfondrati, élu le 5 décembre de la même année 1590, sous le nom de Grégoire XIV, s'empressa de publier une bulle par laquelle il confirmait à leur Institut le nom si doux et si cher à leur cœur de Compagnie de Jésus.

Le 21 juin de l'année suivante, un ange s'échappait de ce monde; il s'envolait du Collége romain, et, sans avoir pris sa part des combats de la Compagnie de Jésus sur la terre, il allait jouir de la gloire que lui réserve le ciel. Louis de Gonzague, en soignant les malades des hôpitaux, avait pris une fièvre qui l'enlevait; il avait vingt-trois ans et avait passé six années dans la Compagnie, qu'il avait constamment édifiée par ses vertus et charmée par son angélique douceur. Le savant Bellarmin, qui l'avait dirigé et formé pour la Compagnie, demandait la faveur d'être enterré à ses pieds, quand viendrait pour lui le moment de partager la dernière demeure de ses frères.

VI

Le 23 décembre 1588, le duc de Guise était assassiné dans le château de Blois; le lendemain, le cardinal son frère tombait mort également par un coup d'épée; l'un et l'autre avaient été tués par ordre du roi Henri III. Aussitôt un cri de malédiction avait retenti, d'un bout de la France à l'autre, contre le meurtrier royal. Les universités et les parlements s'étaient entendus, le roi avait fait donner la mort aux chefs de la Ligue, le roi méritait la mort. Soixante-dix docteurs de Sorbonne declarent les sujets déliés du serment de fidélité et appellent sur la tête du monarque toutes les colères du ciel et de la terre. Le 1er août 1589,

Jacques Clément, Dominicain, assassinait Henri III, et ce régicide ne trouvait que des admirateurs et des panégyristes dans les parlements, la Sorbonne et les universités. Le 6 août, cinq jours après le meurtre du roi, le Conseil des Seize envoyait aux prédicateurs dévoués à la Ligue les recommandations suivantes, qu'ils devaient déveloper dans leurs sermons : « 1° Justifier le fait du Jacobin (Jacques Clément) pour ce que c'est un pareil fait que celui de Judith, tant recommandé dans la sainte Écriture ; 2° crier contre ceux qui disent qu'il faut recevoir le roi de Navarre, s'il va à la messe, pour ce qu'il ne peut usurper le royaume, étant excommunié et même exclu de celui de Navarre ; 3° exhorter le magistrat de faire publier contre tous ceux qui soutiendront le roi de Navarre qu'ils sont atteints du crime d'hérésie, et comme tels procéder contre eux. »

Henri de Navarre n'avançait pas moins, à la tête de son armée ; de victoire en victoire, il était arrivé aux portes de la capitale, et tous les Parisiens avaient pris les armes pour le repousser, même les prêtres et les religieux. L'Université avait suspendu ses cours et décrété que les professeurs et les étudiants devaient concourir à la défense commune. Les Jésuites s'abstenaient, leurs classes continuaient avec la même régularité de la part des professeurs et de la part des écoliers. Ce fut un tort aux yeux des ligueurs : la Compagnie fut accusée d'indifférence pour la cause catholique et de partialité pour le roi de Navarre, héritier du dernier des Valois, de l'assassin des princes de Guise. Pour le moment, c'était imputer aux Jésuites un crime impardonnable.

Cependant les vivres faisaient défaut, la famine était menaçante. On fit des processions pour apaiser la colère divine, les Jésuites n'y parurent point, ce fut un nouveau grief. Toutefois, Dieu paraissant inflexible, et la disette augmentant, le peuple doute de l'infaillibilité de la Sorbonne ; on consulte le cardinal Cajetan, légat du Saint-Siége ; le cardinal consulte les Jésuites et les prie de décider si les Parisiens encourraient l'excommunication en reconnaissant le roi de Navarre pour leur souverain. Les Pères Bellarmin et Tyrius, chargés de résoudre la difficulté, décidèrent négativement ; l'université et les ligueurs, désapprouvant

le choix de ces casuistes, ne tinrent aucun compte de leur décision et continuèrent la défense de Paris.

Pendant que la lutte se prolongeait entre les assiégeants et les assiégés, Henri IV se déterminait à rentrer dans le sein de l'Église, il avait abjuré le calvinisme dans la basilique de Saint-Denis, le 25 juillet 1593. Le 27 août, Pierre Barrière, soldat de la Ligue, tentait de l'assassiner; arrêté, conduit à Melun et appliqué à la torture, il dit que ce crime lui a été conseillé par les théologiens qu'il a consultés; il nomme un Carme, un Capucin, Aubry, docteur de Sorbonne, et autres. On lui demande le nom de son confesseur, il déclare lui avoir caché l'intention de son crime : c'était le Père Varade, Jésuite. Pierre Barrière fut rompu vif.

Le 17 septembre de la même année, la Compagnie de Jésus se voyait forcée d'accepter à la fois le sacrifice et l'honneur qu'elle redoutait le plus, et qu'elle avait tant de fois repoussé depuis son institution. Le savant Père Tolet était appelé dans le Sacré-Collége. A toutes ses instances, appuyées de celles du Père Aquaviva, pour se soustraire à cette dignité, le Pape avait répondu : « Je serai inflexible sur ce point; le Père Tolet doit se resigner à recevoir la pourpre romaine sous peine de péché mortel. »

Le Père Possevin venait alors d'être rappelé à Rome. Il arrivait de Padoue, où il avait professé avec un éclatant succès depuis l'année 1587, et où il avait rencontré un jeune étudiant qui s'était attaché à lui et l'avait prié de prendre la direction de son âme, qu'il lui laissa jusqu'à la fin : c'était François de Sales, plus tard l'illustre et saint évêque de Genève. On sait l'affection filiale qu'il porta toujours à la Compagnie de Jésus, et avec quelle tendre vénération il en parlait à ses chères filles de la Visitation. Aussi paraît-il surprenant que tant de chrétiens dans le monde professent à la fois la plus grande admiration pour saint François de Sales et un sentiment tout opposé pour la Compagnie qu'il chérissait et dont il avait si bien l'esprit. Telle est pourtant l'inconséquence de l'esprit mondain.

Clément VIII n'avait point levé l'excommunication qui pesait sur Henri IV, dont l'abjuration lui paraissait n'avoir eu d'autre

motif que l'ambition de la couronne de France. Un jour il apprend que ce prince lui dépêche un ambassadeur, que Louis de Gonzague, duc de Nevers, vient solliciter l'absolution, sans laquelle Henri ne peut être accueilli de ses nouveaux sujets. Le Pape fait appeler le Père Possevin et lui demande si le Souverain-Pontife peut traiter directement avec l'ambassadeur d'un excommunié. Le Jésuite lui répond que le roi de Navarre ayant abjuré le calvinisme, nul ne peut affirmer en conscience que son abjuration n'est pas sincère, et que, à son avis, le Pape peut le reconnaître, recevoir son ambassadeur et ne pas refuser l'absolution qu'il vient demander. Agir autrement est prolonger indéfiniment la guerre entre les partis. Le Souverain-Pontife persiste dans ses refus, et ordonne au Père Possevin d'aller à la rencontre du duc de Nevers et de lui dire que l'entrée de Rome lui est défendue, mais l'engage à adoucir les termes. Possevin part à l'instant même, et adoucit les termes de telle sorte que Louis de Gonzague, ne comprenant nullement que la ville pontificale lui soit interdite, y entre le 19 novembre 1594. Clément VIII, à cette nouvelle, exprime un tel mécontentement, que le Père Possevin est obligé de partir dans la nuit et de se retirer à Ferrare, qu'il ne quitta plus, et où il mourut en 1611

Le ministre de France à Venise, Philippe Canage, écrivait plus tard à d'Alincourt, ambassadeur de Henri IV : « Le Père Possevin, outre sa rare piété et érudition, s'est employé à la rebénédiction de Sa Majesté avec tant d'affection, que toute la France lui en est redevable. » Le Père Possevin était parti, laissant le Pape à sa conscience, et le Pape était troublé. Il fait appeler le cardinal Tolet, qu'il sait être resté Jésuite d'esprit, de cœur et d'âme; et le cardinal le décide enfin à lever l'excommunication, à absoudre le roi (1).

Le parlement et l'université n'avaient pas attendu l'issue des négociations du roi avec la cour de Rome pour faire leur soumis-

(1) Le cardinal d'Ossat écrivait à Villeroi : « Je ne puis ni ne dois taire les bons offices qu'auprès du Pape et ailleurs a fait M. le cardinal Tolet; tellement qu'on peut dire avec vérité, qu'après Dieu, ledit Seigneur Cardinal a plus fait que tous les autres hommes ensemble. »

sion. Jacques d'Amboise, médecin du roi, fut choisi par l'université pour porter la parole en son nom, et lorsque, le 22 avril 1594, les docteurs allèrent se prosterner aux pieds du roi, Jacques d'Amboise lui demanda pardon pour ceux qui avaient si souvent demandé sa mort. Pleins de zèle après cette très-humble démarche, les universitaires pressent les ligueurs et les Ordres religieux de souscrire à la formule du serment qu'ils ont préparée. Les Jésuites s'y refusent, déclarent qu'ils ne reconnaitront le roi qu'après en avoir reçu l'autorisation du Saint-Siége, mais qu'ils s'engagent à ne rien faire contre lui. L'université triomphe de ce refus qu'elle va mettre au service de l'ennemi de tout bien. Tous les autres Ordres ont fait à peu près la même réponse; mais les Jésuites seuls font ombrage à l'université par l'éducation de la jeunesse ; elle ne s'inquiétera donc pas plus des Chartreux que des Capucins ou autres, et ne relèvera que le refus des Jésuites.

Le 20 mai, elle présente au parlement une requête dans laquelle elle rappelle tous ses griefs contre la Compagnie de Jésus, et conclut à ce qu'il « plaise à la cour ordonner que cette secte sera exterminée non-seulement de ladite université, mais aussi de tout le royaume de France. » Au mois de juillet, Jacques Bongars, calviniste, écrivait de Paris : « Nous sommes ici occupés à faire chasser les Jésuites; l'université, les curés des paroisses et toute la ville ont conjuré contre ces pestes publiques. » Telle était dès lors l'union des adversaires de la Compagnie de Jésus avec les protestants : le passé explique le présent.

Le 27 décembre de la même année, Jean Chastel tentait d'assassiner Henri IV, et ne le blessait que légèrement à la lèvre Mis à la question, Chastel dit avoir fait ses classes à l'université, sa philosophie aux Jésuites, et qu'il est retourné à l'université pour y étudier le droit. Les adversaires de la Compagnie de Jésus n'entendent qu'une chose : c'est que le coupable a suivi le cours de philosophie du Père Guéret, Jésuite. Donc, c'est la Compagnie de Jésus qui a mis le poignard dans la main de Chastel. La chose paraît si claire à tous ces savants, qu'ils n'hésitent pas à demander l'arrestation de tous les Jésuites. Chastel a protesté jusqu'à la mort contre cette accusation, affirmant que jamais un Jésuite ne lui a conseillé rien de semblable; mais toutes ses

protestations sont vaines. Il a été sur les bancs des Jésuites beaucoup moins longtemps que sur ceux de l'université, où il était encore au moment du crime, donc ce sont les Jésuites qui en ont fait un assassin. L'université avait fait prendre les armes à tous ses élèves contre Henri IV, leur enseignant que tout Français coupable d'avoir fait sa soumission à ce prince serait excommunié; les Jésuites n'avaient point enseigné cela, avaient gardé leurs écoliers pendant le siége de Paris, et avaient décidé que les Parisiens n'encourraient aucune censure en reconnaissant Henri de Bourbon pour roi de France; donc, les Jésuites avait conseillé à Chastel de tuer Henri IV. Cette conséquence n'était pas très-logique; mais, de tout temps, les adversaires de la Compagnie de Jésus ont été peu difficiles sur ce point.

Le chancelier de France devait savoir la vérité sur cette affaire. C'était alors Hurault de Chiverny qui tenait les sceaux, et c'est lui qui en parle ainsi dans ses Mémoires :

« Sur l'occasion que Jean Chastel avait étudié quelques années au Collége des Jésuites, et que les premiers du parlement leur voulaient mal d'assez longtemps, ne cherchant qu'un prétexte pour ruiner cette Société, trouvant celui-ci plausible à tout le monde, ils ordonnèrent et commirent quelques-uns d'entre eux qui étaient leurs vrais ennemis pour aller chercher et fouiller partout dans le Collége de Clermont, où ils trouvèrent véritablement, ou peut-être supposèrent, ainsi que quelques-uns l'ont cru, certains écrits particuliers contre la dignité des rois et quelques mémoires contre le feu roi Henri III.

» Le Parlement, continue le chef de la justice, fit arrêter les Jésuites et les fit amener dans la Conciergerie, faisant arrêter tous les autres Jésuites dans le Collége de Clermont; et par après, ajoutant à l'arrêt de Chastel, ordonna que tous les Jésuites partiraient dans trois jours de Paris, et quinze jours après de tout le royaume, sur peine, ledit temps passé, d'être tous pendus. »

Ce n'était pas assez d'avoir prononcé la condamnation des Jésuites et décrété leur expulsion, il fallait impressionner les

esprits par le supplice de quelques-uns de ces religieux, et tacher de leur sang la page historique destinée à conserver le souvenir du régicide Chastel; il fallait laisser à la postérité un témoignage que la mauvaise foi pût invoquer au besoin comme preuve de leur complicité dans ce crime. Le 7 janvier 1595, le parlement faisait comparaître les Pères Guéret et Guignard. Le dernier n'ayant rien avoué dans les tortures, « la cour ordonna, dit L'Estoile dans son *Journal de Henri IV*, que le Jésuite serait pendu en place de Grève, et que son corps serait réduit et consumé en cendres. » Le même auteur pense que le Père Guignard fut immolé à la haine des ennemis de la Compagnie de Jésus et fait un touchant récit de la sainte mort de ce martyr. Le Père Guéret et six autres furent soumis aux plus douloureux supplices et les subirent avec une égale résignation, jusqu'au jour où les portes de leurs cachots s'ouvrirent pour les repousser hors de la capitale. Leurs frères étaient déjà en exil, la Lorraine les avait reçus avec empressement, pendant que le parlement, l'université et les protestants de Paris se partageaient leurs dépouilles. « Ils furent chassés de Paris, — dit le chancelier de Chiverny dans ses *Mémoires*, — non sans grand étonnement de beaucoup et regret de plusieurs. Messieurs du parlement confisquèrent les biens des Jésuites, et, après avoir saisi et disposé de tout, ils firent édifier une très-belle pyramide de pierre, le tout aux dépens des biens desdits Jésuites, dont lesdits sieurs du parlement ont toujours disposé, tant qu'ils ont été hors de Paris. » Cette pyramide portait, sur chacune de ses faces, une inscription composée par le protestant Joseph Scaliger, rappelant le crime de Chastel, et attestant, au nom du parlement, la complicité des Jésuites.

C'était une cour de justice qui vouait ainsi aux malédictions de la postérité un Ordre de saints religieux, dont tous les instants étaient consacrés au salut des âmes!... L'arrêt portait que leurs biens seraient confisqués pour être employés en œuvres pies... Le parlement et l'université jugèrent que l'œuvre pie la plus méritoire était de pensionner les hérétiques dont l'appui les avait si bien servis dans cette triste affaire; ils trouvèrent délicat de leur faire des pensions sur les biens mêmes de leurs victimes! Et afin que l'accord du parlement, de l'université et du calvi-

nisme ne pût être mis en doute, dans ce pillage où chacun tirait à soi, deux ministres protestants, Baugrand et Gosselin, un membre de l'université, Passerat, et quelques autres ennemis de la Compagnie de Jésus s'établirent dans le collége de Clermont. Le savant Passerat y mourut peu d'années après.

VI

La persécution contre les catholiques était permanente en Angleterre. Le Père Thomas Cottam avait trouvé la mort sur l'échafaud, après avoir subi le supplice de *la fille de Scavinger*. « C'était, — dit M. Crétineau-Joly dans *l'Histoire de la Compagnie de Jésus,* — un supplice auquel les bourreaux attachèrent le nom de l'inventeur. Il consistait en deux arcs de fer, joints ensemble à l'une de leurs extrémités; l'autre extrémité était recourbée en dehors, et, au moyen d'un anneau, elles formaient un cercle que l'on resserrait à volonté. Le patient se mettait à genoux sur la partie où les deux arcs se réunissaient; le bourreau affaissait la tête et la poitrine; il pesait de tout son poids sur ce corps, il le refoulait aussi bas que possible, et tout à coup il fermait les arcs par leur extrémité recourbée. Le patient devenait à l'instant même une espèce de boule qui ne trahissait l'humanité que par le sang jaillissant de ses narines, de ses mains et de ses pieds. »

Cette horrible torture, destinée aux plus infâmes malfaiteurs, une reine, une femme, l'infligeait aux apôtres de la religion de Jésus-Christ! Les historiens anglais s'efforcent de vouer la mémoire de la reine Marie à l'exécration de la postérité parce que cette princesse tenta de rétablir par la force le catholicisme en Angleterre, et ils n'ont que des éloges pour Elisabeth, qui persécuta les catholiques avec une cruauté comparable seulement à celle des premiers persécuteurs de l'Église! Quelle aveuglement! Quelle inconséquence!

Le Père Cottam avait supporté la torture de l'horrible machine avec la patience et la douceur d'un ange; mais il n'avait point avoué sa participation au moindre complot contre la vie de la reine; ce fut une preuve suffisante de sa culpabilité, il fut mis à mort, ainsi que trois prêtres séculiers.

Ces exécutions étant fréquentes, les apôtres semblaient se multiplier par l'effet des supplices, la palme du martyre excitait leur ardeur, un héros remplaçait aussitôt celui que les anges venaient de couronner dans le ciel. Elisabeth ne pouvait suffire à tant de poursuites, de tortures et d'échafauds; un moment, elle en fut épouvantée pour sa réputation en Europe et pour sa mémoire dans l'avenir; elle sentit que les pages sanglantes de l'histoire de son règne avaient besoin d'être justifiées aux yeux de la postérité; elle ordonna à son conseiller Cecil de composer le livre intitulé *la Justice britannique*. Cecil se fit aider par Camden dans ce travail qui ne manquait pas de difficultés. Dans ce livre, publié en latin et en anglais, les auteurs affirmaient, sans pouvoir le prouver, que les prêtres papistes et les Jésuites torturés et mis à mort étaient coupables de trahison envers la reine. Camden, dans ses *Annales du règne d'Élisabeth,* essaie de justifier cette princesse et fait néanmoins des aveux accablants pour sa cause : « Il est vrai, dit-il, qu'on avait recours à la fraude pour espionner les cœurs. On fabriquait des lettres que l'on faisait passer pour être venues furtivement de la reine d'Ecosse et des catholiques en fuite. On les jetait dans les maisons des papistes, afin de les y retrouver et de s'en prévaloir contre eux. Une foule d'espions pénétraient partout, recueillaient tout ce qui se disait, et quiconque pouvait rapporter la moindre bagatelle était admis à déposer. De nombreuses arrestations s'effectuaient sur de simples soupçons. »

La mission d'Écosse prospérait, les Jésuites y faisaient un immense bien. Elisabeth enjoint à Jacques Stuart d'expulser tous les prêtres catholiques, les Jésuites surtout. Le roi d'Ecosse tremble devant l'ordre de la cruelle princesse, et renvoie les Jésuites en condamnant sa propre faiblesse. Elisabeth veut enfin paraître lasse de ses sanguinaires excès, et décrète que tous les prêtres et Jésuites qui prêteront le serment d'obéir aux lois et

statuts de la reine, en matière religieuse, présents ou à venir, pourront résider en Angleterre sans encourir la disgrâce royale. Les Jésuites reconnaissent le piége. Ils ne peuvent en conscience prêter ce serment, et se tiennent cachés avec plus de soin que jamais. Ceux qui étaient incarcérés furent embarqués et jetés sur les côtes des États voisins.

Bientôt s'éleva de Rome une voix dont la force et la puissance ébranlèrent l'Angleterre. L'hérésie, ne pouvant vaincre la Compagnie de Jésus sur le terrain de la discussion théologique, la défiait sur celui du martyre; mais là encore l'hérésie dut s'avouer vaincue; car les héros apostoliques s'y succédaient avec enthousiasme : un Jésuite tombait, un autre se présentait; d'autres suivaient... et les conversions se multipliaient. Toutefois, l'anglicanisme continuant ses persécutions, malgré ses défaites, et lançant sa *Justice britannique* sur tous les points de l'Europe, la Compagnie de Jésus dut attaquer à son tour; elle le fit, et d'une manière formidable, par la plume à la fois la plus savante et la plus brillante de son siècle. Le Père Bellarmin, que les cardinaux de Sourdis, d'Ascoli et Ubaldini avaient surnommé le plus ferme appui de la religion, le marteau des hérétiques, le boulevard de l'Église, le Père Bellarmin publia ses *Conférences théologiques*.

Tous les docteurs anglicans se mettent à l'œuvre, cherchent à le combattre et sont forcés de l'admirer. Wittacker, dédiant à Cecill sa *Réfutation des Conférences* de l'illustre Jésuite, lui dit :

« J'estime Bellarmin comme un homme d'un profond savoir, d'un génie heureux, d'un jugement subtil et d'une grande lecture, agissant plus nettement et plus franchement que n'agissent d'ordinaire les papistes, poussant l'argument avec plus de vivacité que tout autre, et ne s'écartant jamais de son sujet. Ses écrits, depuis qu'ils ont paru, nous ont fait voir plus clairement quelle est pour ainsi dire toute la moelle du papisme, que nous ne pensions pas être plus intimement dans le cœur du Pape lui-même que dans celui des Jésuites. »

La reine elle-même jugea que les docteurs anglicans, loin de vaincre leur terrible adversaire, semblaient se briser contre son

raisonnement ; mais, ne voulant pas que l'anglicanisme s'avouât vaincu, elle érige à Oxford, d'après le conseil de David Paré, un collége dont le but spécial sera de former des jeunes gens à soutenir des thèses contre Bellarmin. Ce collége, par ordre de la souveraine, reçut le nom d'*Académie anti-Bellarminienne.* C'était reconnaître, aux yeux du monde entier, l'insuffisance de tous les savants anglicans, c'était un triomphe pour la doctrine de l'Eglise romaine. c'était une gloire de plus pour la Compagnie de Jésus.

En attendant que le collége d'Oxford dotât l'Angleterre de champions capables de lutter avec les plus savants Jésuites, Élisabeth fit publier un nouvel édit de persécution, dans lequel elle ne craignit pas de dire : « Je sais, d'une manière certaine. que les colléges des Jésuites sont les nids et les antres où se retirent les rebelles. » Cet édit. qui portait la date du 18 octobre 1591, fit redresser les échafauds et augmenta le nombre des martyrs de la Compagnie de Jésus. La mort d'Élisabeth, arrivée le 3 août 1603, n'arrêta pas les effets de ce coupable décret.

VII

La foi s'étendait chaque jour, dans le vaste empire du Japon, par le ministère des Jésuites. Les bonzes parvenaient parfois à exciter un soulèvement populaire ou une persécution contre les chrétiens, tantôt dans un Etat. tantôt dans un autre. Les Jésuites. sans se laisser décourager par ces attaques de l'ennemi, traversaient un fleuve ou une montagne, passaient dans une autre contrée, quelquefois même dans un État voisin, afin d'être à portée de leurs néophytes, où ils faisaient face à la persécution, suivant les circonstances, et ils ne tardaient pas à reprendre sur l'idolâtrie les conquêtes qu'elle leur avait momentanément enlevées.

Ces persécutions partielles n'arrêtaient pas les développements de la mission. Encore naissante, elle offrait déjà l'organisation et les ressources d'une Église pleinement constituée : des hôpitaux, des écoles, des confréries, des imprimeries, et surtout des séminaires, où se préparaient les éléments du *clergé indigène*. Déjà les néophytes japonais étaient admis dans la Compagnie, et préludaient à l'apostolat par de fortes études et l'exercice modéré de la prédication. Dès l'année 1560, les missionnaires avaient demandé à Rome un évêque, afin qu'il pût ordonner des prêtres indigènes, et, en 1580, le Père Valignani, alors Provincial du Japon, avait décidé, avec tous les missionnaires, que les Jésuites japonais recevraient une éducation complète et seraient traités à l'égal des *Pères européens*.

En 1581, il proposa à quelques princes chrétiens d'envoyer des ambassadeurs pour déposer aux pieds du Souverain-Pontife l'hommage de leur soumission et de leur respect. Les rois de Bungo, d'Arima et d'Oruma se rendirent au désir du Jésuite et députèrent deux princes du sang royal, Mancio Ito et Michel Cingiva ; deux autres ambassadeurs de la plus haute noblesse, Martin Fara et Julien Nacaura, leur furent adjoints ; un Jésuite japonnais, qui avait pris les noms de Georges Loyola, fut chargé de les accompagner. Le Père Valignani, que les intérêts de la religion et de la Compagnie de Jésus appelaient à Rome, partit avec ces ambassadeurs le 20 février 1582 ; le 20 mars 1585, ils arrivaient dans la capitale du monde chrétien, après avoir passé par l'Espagne et y avoir été présentés à Philippe II. En 1587, le roi d'Omura et le vieux François-Xavier Civandona, roi de Bungo, l'un et l'autre fervents chrétiens et soutiens de la religion dans leurs États, passèrent dans un monde meilleur, laissant autour d'eux l'exemple de grandes vertus, couronnées par la plus édifiante mort ; mais la protection dont l'empereur entourait les chrétiens consolait les missionnaires de ces deux grandes pertes. Depuis trois ans, le nombre des néophytes s'était accru si rapidement, qu'il atteignait le chiffre de deux cent mille, parmi lesquels plusieurs rois, princes et seigneurs, et trois ministres de l'empereur.

Le bonze Jacuin, chargé de rechercher les plus belles femmes

de l'empire pour les présenter au souverain, afin qu'il fît un choix parmi elles, avait voulu emmener deux jeunes chrétiennes d'Arima dont la beauté l'avait frappé; mais elles avaient refusé ce que les païennes considéraient comme le plus grand honneur. Jacuin les dénonce à Taïcosama, et lui dit : « Ce refus des femmes d'Arima est un affront pour vous, prince; pour vous, qui protégez la loi chrétienne. C'est précisément pour obéir à cette loi qu'elles vous offensent! Laissez aller les choses, et lorsque les bonzes d'Europe auront usurpé tout le pouvoir qu'ils ambitionnent, vous verrez que vos désirs les plus légitimes seront méprisés, comme la loi qui nous ordonne de respecter les bœufs; les Européens la violent sans cesse en mangeant leur chair sacrée. Ucondono, protégé par les navires portugais et par les bonzes chrétiens, vous remplacera bientôt, et vous périrez parce que vous l'aurez voulu! »

L'empereur, suffisamment effrayé, ordonne à Juste Ucondono, son ministre, d'abjurer le christianisme; le ministre répond qu'il préfère l'exil et la mort à l'apostasie. L'exil est prononcé contre lui, tous ses biens sont confisqués; il est réduit à l'indigence, ainsi que son vieux père, sa femme et ses enfants. Ses amis le pressent avec larmes de dissimuler quelque temps seulement, pour laisser calmer la colère de l'empereur; il est inébranlable. Sa famille est chrétienne comme lui, elle se réjouit avec lui d'avoir à offrir à Dieu un témoignage de la vivacité de sa foi.

Taïcosama ordonne aux Jésuites de sortir du Japon dans un délai de vingt jours; celui d'entre eux qui y serait découvert après ce laps de temps encourrait le supplice des traîtres. Le Père Coëlho répond qu'aucun vaisseau n'étant en partance, et les missionnaires étant disséminés à d'immenses distances les uns des autres, il n'y a nul moyen de les réunir avant le jour fixé; il est donc impossible, matériellement, de se conformer aux ordres du souverain. Taïcosama se rend à ces raisons, et exige que tous les Jésuites se réunissent à Firando pour y attendre le moment de l'embarquement. En même temps, il fait publier un édit par lequel il interdit le culte chrétien, et annonce qu'il bannit les bonzes européens, dont la religion est celle du démon, puisqu'ils mangent du bœuf et détruisent les idoles du pays. Quelques jours

plus tard, un nouvel édit condamnait à l'exil ou à la mort tout Japonais chrétien qui ne renoncerait pas à la religion de Jésus-Christ. Les Jésuites, forcés d'obéir, se réunissent à Firando au nombre de cent dix-sept; le Père Organtini et deux autres restaient cachés pour soutenir le courage de leurs chrétiens. Le vaisseau portugais sur lequel il était ordonné aux missionnaires de se'mbarquer, jetait l'ancre à la rade de Firando le premier jour de janvier 1588; mais les apôtres du Japon ne peuvent se résigner à abandonner cette florissante mission à la voix d'un homme. Il ne leur est pas prouvé que la volonté d'un souverain idolâtre soit la manifestation de celle de Dieu; ils annoncent au capitaine leur résolution. Le capitaine met à la voile et s'éloigne.

Taïcosama, furieux de voir ainsi ses ordres méprisés, fait brûler ou abattre soixante et dix églises; il les aurait fait détruire toutes, s'il n'eût redouté un soulèvement des chrétiens, dont le nombre ne pouvait que l'effrayer. Le roi de Bungo, craignant la colère de l'empereur, renvoie cinq Jésuites auxquels il avait donné asile dans le premier moment, et apostasie. Joscimond fait plus : pour donner à l'empereur un gage de sa sincérité, il fait mettre à mort deux chrétiens, Joachim Namura et Joram Nacama, premiers martyrs japonais.

Ce premier sang chrétien, répandu pour la foi, fait naître des milliers de chrétiens dans le royaume d'Arima et d'Amacuza; les rois même demandent et sollicitent la grâce du baptême, et déclarent que, jusqu'à la mort, ils seront les défenseurs de la religion que le grand Xavier révéla le premier à l'empire du Japon. Au milieu de ces troubles et de ces consolations, les Jésuites de la mission japonaise perdaient leur Provincial. Le Père Coëlho allait recevoir la récompense de son laborieux apostolat, et le Père Gomez lui succédait.

Cependant, le Père Alexandre Valignani, revenant de Rome avec les ambassadeurs japonais, touchait à Goa et y apprenait les événements du Japon. Il sait qu'une loi de ce pays porte que tout condamné admis en présence de l'empereur est gracié par le fait même, et que cette grâce s'étend sur sa famille et sur ses amis. Le Père Valignani demande à don Edouardo de Menesez,

vice-roi des Indes, de lui donner le titre d'ambassadeur auprès de l'empereur du Japon, et il accourt à Macao. Taïcosama, flatté de l'honneur que lui fait le souverain de l'Espagne, du Portugal et des Indes, flatté surtout de savoir que les ambassadeurs japonais ont parlé en Europe de sa puissance et de sa grandeur, reçoit le Père Valignani, à la condition qu'il ne lui parlera point de religion. Le 3 mars 1591, le Jésuite était porté au palais impérial dans une riche litière. Les présents destinés à Taïcosama le précédaient, les quatre princes et seigneurs japonais venant d'Europe avec lui le suivaient, portant les splendides vêtements à l'italienne que le Souverain-Pontife leur avait offerts; deux Jésuites fermaient le cortége.

Le Père Valignani remit à l'empereur les lettres du vice-roi; Taïcosama, ravi de l'éloge que les Jésuites ont fait de lui, s'engage à les tolérer dans son empire : « Mais, ajoute-t-il, pas de prédication! pas de culte public! car la religion chrétienne a d'ardents ennemis autour de moi. » Ces ardents ennemis étaient les bonzes. Les missionnaires, à partir de ce moment, durent exercer leur apostolat dans le mystère, afin de ne point éveiller une susceptibilité qui se traduisait par la persécution. Au mois de février 1592, le Père Valignani quitta le Japon dont le Père Gomez restait Provincial. Quelque temps après, l'empereur portait ses armes dans la Corée; le général qu'il choisit pour commander ses troupes était chrétien et emmena deux Jésuites qui portèrent dans ce royaume les premières semences évangéliques, y firent de nombreuses conversions et se flattaient, dit le Père Charlevoix, qu'avec les bénédictions dont Dieu comblait leurs travaux, la Corée serait bientôt toute chrétienne.

IX

Le cardinal Tolet venait de mourir à Rome, le 14 septembre 1596, et le cardinal d'Ossat, évêque de Rennes et am-

bassadeur de France auprès du Saint-Siége, écrivait au ministre Villeroi :

« M. le cardinal Tolet décéda samedi, 14 de ce mois ; en quoi l'Église a perdu une très-grande lumière, le Pape son principal conseiller, le roi et la France un personnage très-affectionné. »

Henri IV, apprenant cette nouvelle en Normandie, écrivit au même instant, et de sa propre main, une lettre de condoléance au Souverain-Pontife, fit célébrer, le 17 octobre, dans la cathédrale de Rouen, un service funèbre pour le savant Jésuite, y assista avec tous les grands personnages de sa suite, et ordonna à tous les parlements du royaume de rendre le même hommage à la mémoire du grand homme que Dieu venait de ravir au monde.

La Compagnie de Jésus avait perdu un cardinal, son successeur était déjà dans la pensée du Pape et dans les désirs du Sacré-Collége : le 3 mars 1599, Clément VIII ordonnait au Père Bellarmin d'accepter la pourpre. Le Père Bellarmin s'était prosterné à ses pieds, le conjurant avec larmes de le laisser dans l'humilité de sa sainte vocation, Clément VIII avait été inexorable. Le Père Général lui-même lui avait demandé, à genoux, de ne pas exposer la Compagnie aux idées d'ambition que de telles faveurs pouvaient faire naître dans l'esprit de quelques-uns ; il ne put fléchir le Pontife : « J'ai choisi celui-ci, dit Clément VIII, parce que l'Église de Dieu n'a pas son pareil en doctrine. »

Cette promotion ne pouvait plaire aux sectaires, puisqu'elle semblait une protestation contre les persécutions dont ils honoraient sans relâche la Compagnie de Jésus. Quelques mois auparavant, ils se plaisaient encore à lui imputer un de ces crimes qui sont la honte de l'humanité ; voici à quelle occasion.

Un homme du peuple, Pierre Panne, s'était présenté à la porte du palais de Maurice de Nassau, et, s'adressant aux gardes :

— Où pourrais-je, dit-il, trouver le comte de Nassau ?

Les gardes, lui voyant l'air égaré et les allures d'un homme ivre, l'arrêtent. Interrogé, Panne avoue, sans hésitation, qu'il a

été envoyé à Leyde par deux des principaux habitants de Bruxelles, lesquels l'ont chargé de tuer le capitaine général des Provinces-Unies. Les hérétiques s'emparent de ce fait et promettent à Panne de lui rendre la liberté s'il veut accuser les Jésuites de lui avoir donné mission d'assassiner le prince :

— Rien ne sera plus croyable, lui dirent-ils, puisque vous avez un parent employé au collége de Douai, et que vous êtes allé plusieurs fois dans la maison.

Le misérable accepte l'infâme marché, il accuse les Pères, mais il n'en est pas moins condamné à mort et se venge de ceux qui l'ont trompé, en rétractant sa fausse accusation et certifiant que les Jésuites sont parfaitement innocents du crime qu'il voulait commettre. Il fut exécuté le 22 juin 1598. Les protestants, dédaignant ses dernières rétractations, ne manquèrent pas de porter les Jésuites sur l'acte d'accusation ; toutefois, la Providence permit que leur maladresse décelât leur mauvaise foi. Ils firent une telle confusion de noms, de dates et de lieux, qu'il fut aisé de leur prouver la fausseté de cette odieuse imputation. Le Père Coster le fit avec succès ; mais l'esprit du mal, qui parfois est assez ingénieux, suggéra aux magistrats calvinistes l'idée de se servir de l'écrit du Père Coster pour rectifier les erreurs signalées, de manière à composer une fable présentable à la crédulité publique, d'ailleurs peu difficile en fait de vraisemblance.

Voilà pourtant sur quels documents s'appuyent, sans le savoir, les chrétiens de bonne foi qui se font les échos de l'hérésie, sans vouloir prendre la peine d'examiner. Nous ne les accuserons pas de parler sans savoir ce qu'ils disent, ce langage serait de trop mauvaise compagnie, nous leur répéterons seulement qu'il serait plus raisonnable et plus digne d'eux de chercher à s'éclairer, de réfléchir et de juger ensuite *par eux-mêmes.*

Dans la même année 1598, des croiseurs luthériens, soldés par le prince Charles, duc de Sudermanie, s'emparaient du Père Martin Laterna, prédicateur du roi de Pologne, et le précipitaient dans les flots. Plus tard, en 1600, pendant que l'armée catholique assiégeait Ostende, les Hollandais forcent les retranchements, ils aperçoivent trois Jésuites penchés sur des soldats blessés et leur prodiguant les trésors de leur charité : ils se jettent sur ces

trois apôtres et les égorgent! Les trois martyrs étaient les Pères Laurent Evrard, Othon de Camp et Burelin.

Pendant que les luthériens suédois noyaient les Jésuites, et que les calvinistes hollandais les assassinaient en répandant leur sang avec une joie féroce, le parlement de Paris, toujours d'accord avec l'Université, voyant l'attachement des provinces de France pour les Pères, qui conservaient tous leurs colléges en dehors de sa juridiction, défend, le 18 août 1598 : « inhibe et défend à toutes personnes d'envoyer écoliers au collége de ladite prétendue Société, en quelques lieux et endroits qu'ils soient, pour y être instruits; et dès à présent a ordonné et ordonne que tous les sujets du roi instruits et enseignés aux colléges desdits prétendus de ladite Société, dedans ou dehors ce royaume, ne jouiront des priviléges de l'Université comme incapables des degrés d'icelle. »

Les familles s'indignent de voir l'autorité paternelle ainsi méconnue, elles déclarent que si les colléges de la Compagnie de Jésus sont interdits et supprimés en France, elles enverront leurs enfants dans les pays étrangers qui savent apprécier et conserver de tels maîtres. Le parlement de Toulouse rend, le 23 septembre, un arrêt tout opposé, défendant de troubler dans leur ministère et dans leurs colléges les prêtres et les écoliers de la Compagnie de Jésus. Bordeaux, Limoges, Lyon, Dijon, toutes les grandes villes protestent également et ne tiennent aucun compte des menaces de l'Université et du Parlement de Paris. En même temps, le Père Coton, attaquant avec toute la vigueur de son talent les hérétiques du Dauphiné, réduisait au silence leurs docteurs les plus renommés, et cela en présence du parlement et des plus grands personnages de la province. De telles défaites auraient dû les éclairer, elles les irritèrent. La lumière n'avait brillé si vive et si éclatante à leurs yeux, que pour les éblouir et accroître leur aveuglement. Pauvre orgueil humain!.....

Le maréchal de Lesdiguières, tout calviniste qu'il était, aimait à voir le Père Coton, admirait sa science et son éloquence, et était charmé de son esprit au point d'en parler souvent à Henri IV et de le faire valoir auprès de ce prince avec autant de chaleur

qu'aurait pu le faire le catholique le plus zélé. D'un autre côté, le Pape demandait au monarque une réparation envers la Compagnie de Jésus, outragée par les arrêts du Parlement de Paris. Henri IV avait déjà senti cette nécessité, mais il voulait ménager encore les calvinistes, que sa défection exaspérait. En attendant, il désira connaître ce Père Coton, devenu la terreur et l'admiration des hérétiques; il en fut charmé, ne voulut plus s'en séparer et ne faisait rien sans le consulter. L'archevêché d'Arles est vacant, le roi veut que ce siége soit pour son nouvel ami :

— « C'est impossible, sire, lui répond le Père: en entrant dans la Compagnie de Jésus, j'ai fait le vœu de n'accepter jamais aucune dignité ecclésiastique, et ce vœu, nous le faisons tous; on n'est membre de la Compagnie qu'à cette condition. »

Le roi comprend toute la portée de ce désintéressement et de cette humilité dans la pensée du fondateur, et ordonne à son conseil de s'occuper sans délai du rétablissement des Jésuites. Au mois de septembre 1603, il donnait à la Compagnie son château de La Flèche pour y établir un collége et une résidence. Le parlement et l'université de Paris s'effrayent, ils prévoient que le moment de la justice est proche, et la haute cour décide que des remontrances seront adressées au roi. Mais ces remontrances furent assez mal accueillies. Le roi répondit avec fermeté, sans épargner ni le parlement ni l'université :

« ..... Vous faictes les entendus en matière d'Estat, et vous n'y entendez toutesfois, non plus que moi, à rapporter un procès. Je veux donc que vous sachiez, touchant Poissy, que si tous y eussent aussi bien fait comme un ou deux Jésuites qui s'y trouvèrent fort à propos, les choses y fussent mieux allées pour les catholiques. On recogneut dès lors, non leur ambition, mais leur *suffisance* (capacité); et m'étonne sur quoi vous fondez l'opinion d'ambition en des personnes qui refusent les dignités et prélatures quand elles leur sont offertes.....

« La Sorbonne, dont vous parlez, les a condamnés, mais c'a esté comme vous, avant que de les cognoistre; et si l'ancienne Sorbonne n'en a point voulu par jalousie, la nouvelle y a faict ses études et s'en loue. S'ils n'ont été jusqu'à présent en France que

par tolérance, Dieu me réservoit cette gloire, que je tiens à grâce, de les y establir..... L'Université les a contrepoinctés voirement, mais c'a esté pour ce qu'ils faisoient mieux que les autres, tesmoin l'affluence des escholiers en leurs colléges..... Si on n'y apprenoit mieux qu'ailleurs, d'où vient que par leur absence votre Université s'est rendue déserte, et qu'on va les chercher, nonobstant tous vos arrests, à Douay, à Pont et hors le royaume?

« Ils attirent, dites-vous, les enfants qui ont l'esprit bon et choisissent les meilleurs; et c'est de quoy je les estime : ne faisons-nous pas choix des meilleurs soldats pour la guerre?..... C'est par eux que Dieu a converti les Indes, et c'est ce que je dis souvent : Si l'Espagnol s'en est servi, pourquoi ne s'en serviroit le Français?.....

« Vous dites : Ils entrent comme ils peuvent; aussi font bien les autres, et suis moi-même entré comme j'ai pu en mon royaume..... Je ne les estime pas moins en ce que vous dites qu'ils sont grands observateurs de leur Institut; c'est ce qui les maintiendra..... Pour les ecclésiastiques qui se formalisent d'eux, c'est de tout temps que l'ignorance en a voulu à la science; et j'ai cogneu que quand je parlois de les restablir, deux sortes de personnes s'y opposoient particulièrement, ceux de la religion (les hérétiques) et les ecclésiastiques mal vivants; et c'est ce qui me les a faict estimer davantage.

« Touchant l'opinion qu'ils ont du Pape, je sçay qu'ils le respectent fort : aussi fais-je..... et crois-je que quand l'on voudroit faire procès à leurs opinions, il le faudroit faire à celle de l'Eglise catholique.

« Quant à la doctrine..... d'enseigner à tuer les rois..... Une chose me fait croire qu'il n'en est rien : c'est que depuis trente ans en ça qu'ils enseignent la jeunesse en France, cent mille escoliers de toutes conditions sont sortis de leurs colléges, ont vescu entre eux et avec eux, qu'on n'en trouve un seul de ce grand nombre qui soustienne de leur avoir ouy dire tel langage..... Peu de personnes se voudroient mettre à cette preuve; et faut bien que la conscience soit assurée, quand elle demeure au dire de son adversaire..... »

Le parlement, forcé de ployer devant la volonté royale, énergiquement exprimée, dut accepter le rétablissement des Jésuites à Paris, et, bien malgré lui, assurément, le 2 janvier 1604, il enregistrait l'édit royal qui les rappelait. L'année suivante, la pyramide élevée en mémoire du crime de Chastel était détruite par ordre du roi, et le collége de Clermont, ouvert de nouveau et plus fréquenté que jamais, devenait un éclatant témoignage de la confiance conservée aux Jésuites malgré tous les efforts de la calomnie.

Libres enfin de suivre les élans de leur zèle, les Pères travaillaient activement pour l'avenir en s'occupant de l'éducation. Ce n'était pas assez que d'avoir des colléges, il fallait songer aussi à l'éducation chrétienne des jeunes filles. Les Pères de Bordes et Raymond inspirent à madame de Lestonac la pensée de fonder dans ce but une Congrégation religieuse, celle de Notre-Dame. Cet Institut, établi à Bordeaux en 1606, n'est pas celui du même nom fondé par le bienheureux Pierre Fourrier. Ce dernier doit aussi une partie de son existence à la Compagnie de Jésus, car ce fut avec le concours du Père Fourrier, Jésuite, son parent, que le fondateur en composa les constitutions. Ce fut encore un Jésuite, le Père Gonthéri, qui eut la première pensée d'appeler les Ursulines en France. Madeleine Lhuillier, dame de Sainte-Beuve, lui offrit sa maison de la rue Saint-Jacques pour cette œuvre importante, et ce fut là que s'établirent les premières religieuses de cet Ordre à Paris.

Le rappel des Jésuites à Paris était pour la Compagnie un triomphe que ses ennemis ne pouvaient lui pardonner. Un jour, le roi faisait conduire le Père Coton à la maison professe dans une voiture de la cour; un misérable qui surveillait le Père lui porte un coup d'épée, mais la Providence ne permet pas que l'enfer soit pleinement satisfait, le Jésuite n'est que légèrement blessé. Le roi et la cour lui témoignent un si vif intérêt, qu'après sa guérison Henri IV disait : « C'est chose arrivée à souhait pour prouver au Père Coton combien il est aimé. »

En 1608, le roi ordonnait au sire de Potrincourt, qu'il venait de nommer gouverneur de Port-Royal, au Canada, d'emmener deux Jésuites pour porter la foi dans cette colonie. Potrincourt,

tout dévoué aux calvinistes, préféra des ministres protestants et organisa un *malentendu*. Lorsque les Pères Biard et Massé se présentèrent au jour fixé pour le départ, le gouverneur était parti ; mais il n'est pas aisé de décourager des Jésuites appelés à une mission périlleuse. Le port de Bordeaux ne leur offrant pas d'autres vaisseaux en partance, ils se rendent à Dieppe et trouvent un bâtiment prêt à mettre à la voile. Ils demandent à embarquer, ils sont porteurs des ordres du roi ; les armateurs sont hérétiques et répondent qu'ils sont disposés à donner le passage à tout prêtre, de quelque Ordre qu'il soit, excepté aux Jésuites. Ils savent la sympathie qu'excitent les Jésuites partout où ils paraissent, et avec quel empressement les idolâtres vont à eux ; cet entraînement était d'autant plus à redouter pour la Nouvelle-France, que les prédicants de l'hérésie avaient pris les devants.

La marquise de Guercheville, dont le zèle avait obtenu du roi l'établissement d'une mission de la Compagnie dans cette colonie, voulut achever l'œuvre commencée. Les hérétiques s'opposaient au départ des missionnaires, elle voulut forcer les hérétiques à faciliter ce départ : il suffisait pour cela de faire briller un peu d'or aux yeux des sectaires, elle le fit.

Biencourt, fils du gouverneur, désirait entreprendre le commerce de la pêche et des pelleteries, mais il manquait des fonds nécessaires. Madame de Guercheville lui offre de s'associer à son entreprise et d'y consacrer une partie de sa grande fortune, ne réclamant d'autres bénéfices pour son compte que le passage des missionnaires sur le bâtiment qu'elle frêtera, et leur entretien dans le Canada. Le 12 juin 1612, grâce à cet arrangement, les Pères Biard et Massé débarquaient sur les côtes de la Nouvelle-France.

A leur arrivée, les protestants apprennent par Biencourt à quel prix il s'est chargé de les amener, et aussitôt la calomnie s'empare de ce fait et répand le bruit que les Jésuites, sous prétexte de prêcher l'Évangile, sont venus de la Nouvelle-France, uniquement pour trafiquer au profit de leur Compagnie et au détriment du commerce des calvinistes dont ils ont juré la ruine. Les Jésuites, accoutumés au régime de la calomnie, et forts de

leurs intentions, s'enfoncent dans les forêts, gravissent les montagnes, évangélisent les sauvages et font de nombreux chrétiens. Mais les Anglais ne pardonnent pas à la France la possession d'une colonie américaine, et, en 1613, ils fondent à l'improviste sur les rives du Saint-Laurent, détruisent le village de Pentacoët et le Port-Royal, et, heureux de rencontrer les Jésuites qu'ils cherchaient, ils massacrent le Frère coadjuteur Gilbert du Thet et emmènent en Angleterre les Pères Biard et Massé, qu'ils ont faits prisonniers.

Les Jésuites étaient toujours prêts à se porter sur tous les points où ils étaient appelés. Lorsque l'empereur Rodolphe, en guerre avec les Turcs, offrit le commandement de son armée au duc de Mercœur, le vaillant capitaine lui répondit :

« J'accepte ce témoignage de la confiance de Votre Majesté : mais, Sire, je demande des Jésuites pour être plus assuré de la victoire ; car cette Compagnie a toujours à sa tête le Dieu des armées, et m'est avis que nous avons besoin de ce Dieu-là pour combattre les infidèles. »

Il obtient des Jésuites qui assistent à la bataille de Stuhl, et dont le Dieu des armées accepte le dévouement pour les blessés et exauce les prières pour les succès de l'armée chrétienne ; car la victoire fut éclatante, la défaite des Turcs fut complète.

X

Les catholiques anglais avaient espéré que la mort d'Élisabeth mettrait un terme à la persécution ; ils se trompaient. Jacques Stuart, roi d'Écosse, son successeur au trône d'Angleterre, trop faible pour résister à l'influence ou aux ruses des ministres d'Élisabeth, devint tyran et persécuteur comme elle ; il la surpassa même dans ses cruautés. Les catholiques se décourageaient ; quelques-uns d'entre eux s'étaient adressés au Souverain-Pontife et aux princes catholiques, implorant leur intervention : mais les

ambassadeurs d'Angleterre, protestant de la douceur de leur gouvernement et de la parfaite liberté des papistes, les cours etrangères et le Saint-Siége même restaient convaincus de l'exagération des plaintes que les persécutés leur faisaient parvenir au risque de nouveaux dangers pour eux.

Quelques jeunes gentilshommes, après une dernière et infructueuse tentative près de l'ambassadeur d'Espagne, se concertent pour chercher un moyen de faire cesser les malheurs qui pèsent sur leur patrie et font la désolation des familles dans les trois royaumes. Les Jésuites prechent la soumission, la patience, le bonheur et les délices du martyre; mais la liberté religieuse paraît à ces jeunes têtes une gloire plus désirable encore, et ils veulent à tout prix la procurer à leur pays. Ils calculent que leur insurrection est trop difficile à organiser, que les Jésuites s'y opposeraient, et qu'il faut admettre le moins de confidents possible dans leur projet, afin que personne ne les trahisse auprès des Pères. Ces jeunes gens étaient Robert Catesby, âgé de trente-trois ans, Tom Winter, de la famille Huddington, Thomas Percy de Northumberland et John Wright. Après plusieurs idées accueillies, discutées et rejetées, la préférence fut donnée à celle de Robert Catesby. Son exécution demandait un long temps, le secret le plus absolu devait être gardé, et comme il s'agissait du triomphe de la religion catholique, les jeunes fanatiques jugèrent qu'il n'était nullement nécessaire d'en parler à leurs confesseurs, trop portés à préférer le martyre aux moyens d'assurer la paix à leur troupeau. Les catholiques avaient présenté une supplique à Robert Bancroft, qui leur avait répondu :

« Du temps d'Élisabeth, vos tourments n'étaient qu'un jeu, nous ignorions alors qui succéderait à la reine; maintenant que le roi, père de plusieurs enfants, est en pleine possession du trône, il faudra voir la fin du dernier papiste. »

Cette cruelle réponse avait été décisive pour les conjurés; ils s'étaient mis à l'œuvre. Un jour, Tom Winter, devenu soucieux, avoue à Robert Catesby que sa conscience est troublée, qu'il voudrait avoir l'avis des Jésuites pour savoir s'il peut, sans pécher, donner suite au complot; car plusieurs catholiques périraient du même coup que le roi et ses ministres. Catesby s'alarme égale-

ment de cette terrible conséquence, et il imagine un moyen de consulter les Jésuites sans leur donner connaissance du fait. Leur plan était d'introduire des tonneaux de poudre dans une cave au-dessus de laquelle siégeait le parlement, et d'y mettre le feu pendant que tous les membres y seraient réunis sous la présidence du roi, le jour de l'ouverture de la session. Les conjurés se firent autoriser à prendre du service en Flandre dans l'armée de l'archiduc Albert, et Catesby propose ainsi son cas de conscience aux Jésuites et autres prêtres catholiques :

« Supposé que, devant une forteresse qu'un officier doit enlever d'assaut, les hérétiques placent des catholiques au premier rang pour la défendre, quelle conduite faudra-t-il tenir? Afin de ne pas massacrer ses frères, épargnera-t-il les coupables? ou bien, la conscience sauve, peut-il donner l'assaut selon l'usage de la guerre ? »

La décision des casuistes fut conforme aux désirs des consultants. Le Père Garnett répondit de la manière la plus affirmative, bien convaincu qu'il s'agissait en effet du cas proposé et non d'un autre. Les conjurés, satisfaits, se retirent, jurent sur le saint Évangile de se garder le secret, se rendent près du Père Gérard, assistent à sa messe, communient de sa main et ne lui révèlent pas un seul mot de leur horrible complot.

Christophe Wright et Robert Winter, frères des conjurés, furent admis dans la conspiration ; mais, ce nombre ne suffisant pas pour venir à bout de toutes les difficultés, ils s'associent encore Everard Digby, Thomas Bates, Ambroise Bookwood, John Grant, Robert Keys et Francis Tresham, tous grands seigneurs, tous jouissant d'un grande fortune, à l'exception de Thomas Bates.

Catesby, voyant son affaire en bon chemin, excite l'irritation des catholiques contre leurs persécuteurs et prêche la révolte, tandis que les Jésuites exhortent, au contraire, à la patience et à la soumission ; le chef des conspirateurs s'aperçoit que la voix des Jésuites empêche d'écouter la sienne, et, dès lors, les Jésuites lui font obstacle, il devient leur ennemi et leur déclare intérieurement la guerre la plus dangereuse et la plus déloyale, car c'est celle de l'ennemi caché. Le Père Garnett, Provincial, écrivait, le 8 mai 1605, au Père Parsons :

« Il y a maintenant ici très-peu de catholiques qui ne soient désespérés ; il m'est venu par hasard à l'oreille que plusieurs se plaignent amèrement de ce que les Jésuites les empêchent de se racheter par la force. Quelles sont leurs pensées? que preparent-ils? Je n'ose l'approfondir, d'après l'ordre que nous a intimé le Père Géneral de ne jamais nous immiscer en de pareilles affaires. »

Ce qui effrayait le Provincial était le langage mystérieux des conspirateurs, annonçant que le moment de la délivrance approchait pour les catholiques, que dans peu l'on verrait briller l'Église d'Angleterre du plus vif éclat, et que l'heure de la justice ne tarderait pas à sonner pour tous. La Père avait supplié le Saint-Siége de menacer d'excommunication tous ceux qui s'associeraient au moindre complot ; mais Clément VIII venait de mourir, son successeur n'avait vécu qu'un mois après son élection, et le 15 mai, Camille Borghèse avait été proclamé sous le nom de Paul V. Tout cela avait entraîné des retards, et la conspiration de Londres continuait son œuvre. Catesby parvenait à exalter les têtes, le Père Garnett s'en affligeait et écrivait à son Général :

« Tous les catholiques anglais ne se rendent pas aux ordres du Pape ; du vivant de Clément VIII, il y en eut qui osèrent demander si le Pontife avait le pouvoir de leur interdire de défendre leur propre vie ; ils disent ouvertement qu'ils se garderont bien de faire connaître leurs pensées aux prêtres. Ils se plaignent nommément de nous, parce que nous nous opposons à leurs machinations. »

Catesby, voyant que les Jésuites se préoccupent de la disposition des catholiques, et qu'ils craignent l'existence d'un complot, cherche un moyen de leur fermer la bouche, croit l'avoir trouvé et l'emploie sans délai. Il va trouver le Père Oswald Texmund, que les Anglais appelaient Père Grennwell, et lui révèle son plan, sous le sceau sacré de la confession. Le Père Texmund, saisi d'horreur et d'épouvante, s'efforça, mais en vain, de le ramener à des pensées saines et chrétiennes, le fanatique conjuré voyait le salut de l'Angleterre, la gloire de Dieu, le triomphe de l'Eglise, au bout de son crime, et rien ne put modifier ses fausses idées,

rien ne put calmer son exaltation. Tout ce qu'il accorda au bon Père fut de l'autoriser à en conférer avec son Provincial, mais toujours sous le sceau de la confession.

Francis Tresham, voyant approcher le jour de l'ouverture du parlement, et sentant sa conscience troublée par le remords, ne put se résoudre à voir sacrifier tant de vies, à couvrir de honte les catholiques d'Angleterre, à accepter pour eux et pour lui-même cette immense tache de sang, que les protestants ne manqueraient pas de faire retomber sur la religion romaine.

Cédant à sa conscience, il avertit le ministre Cecill, et, de là, il revient à ses amis, les prévient que le ministre est instruit de leur conspiration et leur dit qu'ils n'ont que le temps de fuir pour éviter la mort. Ses amis n'en croient rien. Ayant organisé une prise d'armes pour le moment de l'explosion, ils suivent leur plan sans y rien changer : Percy et Winter se tiennent prêts à se mettre à la tête du mouvement de Londres, Catesby et John Wright partent pour diriger celui du comté de Warwick; Fawkes, qui se disait domestique de Percy, reste pour mettre le feu à la mèche.

Le 5 novembre, jour fixé pour la séance royale, le bailly de Westminster, accompagné de la force armée, descend dans les caves, découvre les barils de poudre et surprend Fawkes portant une lanterne et muni de trois mèches qu'il allait placer et allumer. Il l'arrête et le conduit devant le conseil des ministres, présidé par le roi. Fawkes avoue son crime, qu'il appelle un acte de légitime défense contre un prince hérétique, persécuteur des catholiques, et qui ne peut être l'oint du Seigneur; mais il refuse de faire connaître ses complices. On le soumet à tous les supplices de la question sans obtenir la moindre révélation. Le 7 novembre, il apprend que ses complices ont pris les armes ; leurs noms ne pouvant plus être ignorés, il les avoue.

En même temps, les ministres protestants et les puritains d'Écosse, fiers de tenir la preuve d'une conspiration catholique, en font remonter la pensée au Pape et au roi d'Espagne, dont les Jésuites ont été, disent-ils, les instruments, et, dans leurs prêches, ils excitent leurs auditeurs à massacrer tous les catholiques des trois royaumes, les Jésuites surtout, qui ont organisé la

conspiration et voulaient faire périr tous les puritains et tous les anglicans.

Cependant les chefs de l'insurrection n'avaient pas trouvé d'écho dans les âmes catholiques. Quel que fut leur degré d'exaltation, une poignée d'hommes seulement se rendit à l'appel des conjurés. Le 8 novembre, leur provision de poudre étant humide, ils veulent la sécher au feu avant la bataille qui va s'engager ; une étincelle venant se poser dessus la fait éclater, et elle brûle le visage et les mains des coupables. Quelques-uns comprenant que la Providence se manifestait contre leur fanatique entreprise, s'enfuirent à travers champs, les autres attendirent les troupes du roi et se jetèrent en désespérés dans la mêlée ; Catesby, Percy et les deux frères Wright restèrent morts sur le champ de bataille, les autres furent faits prisonniers.

Il s'agissait maintenant d'arriver à compromettre la Compagnie de Jésus et à prouver à peu près la participation des Jésuites dans la conspiration des poudres. C'était là un point capital auquel les ministres de Jacques, le clergé anglican et les magistrats étaient résolus de tout sacrifier, même la justice et la vérité. Il fallait à tout prix interpréter les réponses ou le silence des accusés, afin d'impliquer les Jésuites dans ce forfait : Bates, séduit par les promesses dont on l'éblouit, avoue que trois des conjurés se confessaient à des Jésuites ; que ces Jésuites étaient les Pères Garnett, Texmund et Gérard ; que, peu de jours avant le 5 novembre, lui, Thomas Bates, avait vu le Père Garnett s'entretenir avec Catesby. C'était plus qu'il n'en fallait pour la satisfaction de l'hérésie : les trois Pères devaient être arrêtés.

L'édit ordonnant leur arrestation portait :

« D'après les interrogatoires, il est évident et positif que tous trois ont été les fauteurs particuliers du complot, et que, par conséquent, ils ne sont pas moins coupables que les auteurs et les conseillers de la trahison. »

Dans les interrogatoires, on ne se contentait pas d'écrire les réponses des accusés, on y intercalait tout ce qui pouvait prouver la culpabilité des Pères, et, lorsque ces procès-verbaux étaient lus aux accusés, ceux-ci réclamaient contre leur faus-

seté, jurant qu'ils n'avaient point nommé de Jésuites comme complices des conjurés. Fawkes, qui avait seulement répondu aux questions qui lui étaient adressées, ne put contenir son indignation, en entendant la lecture de son interrogatoire :

« Je ne nie point ce qui me concerne, s'écria-t-il, mais je nie ce qu'on a intercalé dans une affaire qui, pour la combinaison ou pour l'exécution, a été entièrement la nôtre. Si quelqu'un parmi nous a des faits à révéler contre les Jésuites, qu'il parle ; ou bien, vous, dites de qui est la déposition d'après laquelle il est possible d'établir qu'ils sont coupables. Si vous ne le pouvez pas, qu'ont donc les Pères à voir dans notre procès? et pourquoi essayer d'y insérer, par le moyen de nos aveux, ce qui est si éloigné de la vérité? »

Tous les accusés, jusqu'au dernier moment, attestèrent que les Jésuites étaient entièrement étrangers à la conspiration ; mais toutes leurs attestations, toutes leurs protestations n'amenèrent aucun changement dans les procès-verbaux et les actes d'accusation destinés à faire autorité dans l'histoire de la justice britannique. La postérité devait voir des conspirateurs, des traîtres, des meurtriers dans les membres de la Compagnie de Jésus ; il fallait donc lui léguer des pièces réputées authentiques par tous les intéressés, et s'efforcer de détruire tout ce qui pouvait servir à en démontrer la fausseté. Mais la Providence ne permit pas cette destruction. Les 30 et 31 janvier, les prisonniers expiraient sur l'échafaud, en proclamant l'innocence des Jésuites en face de la foule qui les entourait. Quelques-uns de leurs complices avaient pu s'échapper, nous l'avons vu, et furent accueillis avec égard par Dominique de Vic, gouverneur de Calais. Malheureusement pour la justice anglicane, ces témoins pouvaient parler, et ils parlèrent. Les Pères Gérard et Oswald Texmund, après avoir couru les plus grands dangers, étaient parvenus à gagner le continent ; le Père Garnett avait été arrêté à Hendlip, près Worcester, dans le château de Thomas Abington; le Père Oldcorne fut également arrêté, ainsi que les deux serviteurs de ces Pères, Owen et Chambers. John Owen, mis à la question, expira dans les supplices sans avoir dit un seul mot à la charge des Jésuites ; on osa publier qu'il s'était suicidé dans

son cachot! On se joua de la crédulité publique au point de dire qu'il s'était déchiré les entrailles avec son couteau, de peur de compromettre le Père Garnett. Il était assez peu vraisemblable qu'on eût laissé un couteau au prisonnier; mais l'hérésie ne tient pas du tout à la vraisemblance; elle sait que le bon public prend sans examen tout ce qu'on lui jette en pâture, et elle n'a jamais manqué l'occasion de mettre à profit cette bénévole disposition.

Le Père Garnett fut interrogé plus de vingt fois, en présence des ministres, et toujours sans succès pour ses ennemis. Il fallait pourtant le trouver coupable : pour cela, on répandit le bruit que le Jésuite avait enfin avoué son crime, et, d'après une lettre écrite le 15 avril 1606 par le Pere Baudoin, le secrétaire de Jacques mandait au ministre britannique, à Bruxelles, que le Père Garnett avouait avoir été le premier instigateur de la conspiration. On faisait plus : on l'assurait aux ambassadeurs, afin qu'ils en instruisissent leurs gouvernements! Toutefois, ce n'étaient que des paroles, et on voulait au moins avoir un semblant de preuve à produire. On eut recours à une infamie; mais l'hérésie n'est pas plus difficile sur les moyens qu'elle ne l'est sur la vraisemblance.

Un misérable se prête au rôle qu'on lui propose de jouer : il se présente au Père Garnett comme un fervent catholique; il déplore sa captivité et la tyrannie exercée contre la religion romaine; il lui offre ses services pour les relations qu'il désire entretenir avec les persécutés, et il parvient ainsi à gagner la confiance du Père, qui profite de ses offres pour écrire quelques lettres. Le traître reçoit ces lettres et les remet au ministre; celui-ci n'y trouve pas une syllabe susceptible d'interprétation. Il fallait recourir à un autre expédient. Un jour, l'espion de Cécill apprend à sa victime que le Père Oldcorne vient d'être transféré à la Tour, et qu'il lui sera possible de leur procurer une entrevue. Cette proposition eût dû ouvrir les yeux au Père; mais, dans la simplicité de son innocence, il ne lui vint pas un doute sur la sincérité de ce Judas; il ne se demanda pas comment il se faisait qu'un si ardent catholique eût autant de crédit auprès de ses persécuteurs; il donna dans le piége, il accepta. Le traître

met les deux prisonniers en présence ; ils n'étaient pas dans la même pièce, ils pouvaient seulement se voir, s'entendre et se croire seuls. Ils s'entretinrent de leur position, de leurs douleurs, de l'état de la religion en Angleterre. Dans les épanchements de cette entrevue, qui pouvait être la dernière, le Père Oldcorne, à propos de la conspiration et des interrogatoires qu'ils avaient subis, adressa au Père Garnett une question, à laquelle il répondit tout naïvement :

— Il n'existe aucune preuve qu'on m'en ait donné connaissance ; un seul être vivant pourrait le dire.

C'était assez. Deux personnages étaient cachés à portée de tout entendre, ils avaient ce qu'ils désiraient ; le traître reparut, disant aux Pères que les instants accordés étaient écoulés, et qu'il fallait se séparer. L'anglicanisme triomphait. On interroge de nouveau le Père Garnett ; on lui dit qu'il a connu le complot et ne l'a pas dénoncé ; on lui cite ses paroles au Père Oldcorne ; il répond qu'il n'a pas dénoncé parce que le secret de la confession lui en faisait un devoir. On le soumet à toutes les tortures, on veut le forcer à certifier l'exactitude des interrogatoires dans lesquels on le fait s'avouer coupable ; il s'y refuse, n'en ayant pas pris lecture, car il sait combien on les falsifie. Pressé sur ce point, il répond :

« Ceux qui ont osé falsifier le texte des Livres saints ne peuvent-ils pas altérer les paroles et les pensées des hommes? »

Les anglicans ne trouvent rien à répondre à cette parole dont la logique les écrase.

Les ministres résolurent de le laisser vivre encore trente-six jours, afin de préparer le peuple à cette exécution. Pendant ce temps, l'on fabriquait des lettres par lesquelles il s'avouait coupable, et l'on répandait des libelles infamants contre le Saint-Siége et contre la Compagnie de Jésus, contre le Père Garnett surtout. Le 3 mai 1606, le Provincial d'Angleterre était conduit au gibet ! et de là montait au ciel !... et son corps vénéré était écartelé par les bourreaux anglicans !...

Le Père Oldcorne avait été exécuté à Worcester le 17 avril, sous prétexte que, la conspiration avortée, il ne l'avait ni louée

ni blâmée; par conséquent, il l'approuvait; donc il méritait le gibet.

Telle est la vérité sur la conspiration des poudres, si tristement célèbre dans l'histoire. Nous regrettons de n'avoir pu lui donner ici plus d'étendue mais les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous l'ont pas permis (1).

Le 23 juin 1608, le Père Thomas Garnett, — neveu du martyr Henri Garnett, Provincial, — était exécuté à Tyburn. Il n'avait commis aucun crime; mais il était Jésuite, et, à ce titre, prisonnier d'Etat et condamné à l'exil. La veille du jour où il devait être embarqué, Bancroft, archevêque de Cantorbéry, descend dans son cachot et lui propose le serment imposé aux catholiques, lui promettant la liberté à ce prix. Le Père le refuse, ajoutant qu'il est prêt à en prononcer un autre en ces termes :

« Je professe de bouche, devant la cour céleste, et c'est l'expression sincère du véritable sentiment de mon cœur, que j'aurai envers mon roi légitime, Jacques, toute la fidélité et l'obéissance dues à Sa Majesté, selon les lois de la nature, de Dieu et de la véritable Église de Jésus-Christ. Si l'on croit insuffisant ce gage de ma loyauté, je m'en remets au jugement de Dieu et du monde entier. Aucun roi ne peut demander une plus grande fidélité que celle que la loi de Dieu prescrit, et aucun sujet ne peut promettre et jurer au roi une obéissance plus grande que celle approuvée par l'Église de Jésus-Christ. »

Ce fut assez, aux yeux des anglicans, pour changer la peine de l'exil en peine capitale. Au pied de l'échafaud, le comte d'Exeter l'engage à souscrire au serment, et ajoute :

— Vous pouvez même user de restriction mentale.

— La vie et la liberté sont peu de chose pour moi, répond le Père; en ces matières, il n'y a rien a dissimuler.

Puis il raconte sa courte vie, il dit la consolation qui remplit son âme par l'espérance du bonheur qui l'attend, il émeut tous les cœurs et termine par cette touchante supplication :

(1) M. Crétineau-Joly, qui a eu tous les documents à sa disposition, donne tous les détails désirables; nous ne pouvons que renvoyer à son *Histoire de la Compagnie de Jésus*, 3e édit., IIIe vol., p. 60 à 185.

« Seigneur, mon Dieu! que votre colère contre ce royaume s'apaise! Ne demandez point vengeance de mon sang à ma patrie ou au roi. *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* Pardonnez au prêtre apostat Rowse, qui m'a trahi; à Cross, qui m'a arrêté; à l'évêque de Londres, qui m'a chargé de fers; à Wade, qui a voulu ma mort; à Montague et aux témoins! Puissé-je les voir tous avec moi dans le ciel! »

A cette dernière et sublime parole, l'ange remonta dans les cieux. Il avait passé sur la terre trente-quatre années.....

Bientôt Dieu en rappelait un autre dont l'Écosse s'était rendue indigne, comme l'Angleterre l'était de ceux dont elle avait fait des martyrs. Le Père John Ogilbay se dévouait avec une ardente charité au salut de l'Écosse. Un jour, des puritains de Glascow lui font exprimer le désir d'abjurer le calvinisme par son ministère, et le prient de se rendre auprès d'eux. Le charitable Père accourt avec empressement, et les protestants qui l'ont appelé le livrent aux officiers que les ministres du roi ont chargés de cette horrible chasse aux Jésuites! Condamné à mort, le Père John Ogilbay fut exécuté comme un malfaiteur, le 10 mars 1615. Il avait trente-quatre ans!

XI

Le gouvernement de la république de Venise avait été excommunié le 17 avril 1606. Excité depuis longtemps par les écrits, les prédications et les entretiens de Fra Paolo Sarpi et de Fra Fulgenzo, religieux Servites, voués corps et âme aux hérétiques, il n'aspirait qu'au moment où il pourrait saisir un prétexte pour secouer le joug du Saint-Siége. N'en trouvant pas, le sénat avait commencé l'attaque qui devait amener la rupture désirée : il avait rendu trois décrets en opposition avec les droits et immunités ecclésiastiques, et, de son autorité privée, il avait livré deux prêtres aux bras séculiers. Le Saint-Siége avait réclamé en vain.

Venise, ou plutôt son gouvernement, voulait l'excommunication, afin de rompre ouvertement avec Rome : l'excommunication avait été lancée par Paul V. Le sénat avait fait défense à tout clerc régulier ou séculier de publier et d'afficher le bref, même de le recevoir; néanmoins, dans la nuit du 2 au 3 mai, il fut affiché à l'entrée de cinq églises.

Le sénat était satisfait : il était excommunié, la guerre était ouverte; il se promit la victoire. Le 6 du même mois, la république déclarait injuste et illégale l'interdiction qu'elle avait attirée sur Venise et elle ordonnait à tous prêtres séculiers ou réguliers de n'en tenir aucun compte, et de célébrer les offices comme à l'ordinaire, sous peine de bannissement et de confiscation des biens.

Les Jésuites respectent le bref pontifical et s'abandonnent à la Providence. Le 10, ils sont mandés au sénat. Le doge Léonard Donato, les interroge :

— Que comptez-vous faire? Obéirez-vous au décret du sénat, ou vous soumettrez-vous à l'interdit?

— Pendant toute la durée de l'interdit, répond le supérieur au nom de tous, nous ne célébrerons pas la messe, nous ne prêcherons pas, et si l'autorité veut nous contraindre à le faire, nous déclarons que nous préférons l'exil et la confiscation.

Le même jour le bannissement des Jésuites était décrété, le lendemain ils quittaient la ville, à la grande joie de Fra Paolo et de ses adeptes :

« Vers le temps de l'*Angélus,* écrivait le supérieur au Père Général, arrivèrent les gondoles, nous y déposâmes le peu d'objets qu'on nous permit d'emporter, étant toujours sous l'œil des officiers envoyés pour epier tous nos mouvements. Le vicaire vint ensuite avec les économes. Alors ayant récité dans notre église les litanies et les prières de l'itinéraire pour obtenir un heureux voyage, nous nous dirigeâmes vers les gondoles. Là tout était plein de nos amis, tristes et déplorant notre départ : cependant personne n'eut la permission de nous aborder. Ainsi distribués sur quatre bateaux, et mêlés aux soldats qui nous gardaient nous quittâmes Venise. »

L'influence des Jésuites était si grande, qu'il fut jugé nécessaire

de donner à leur bannissement un double motif. Les Théatins, les Capucins et les Minimes s'étaient empressés de les imiter; d'autres ecclésiastiques suivaient leur exemple, le patriarche s'était retiré à Padoue, il était urgent d'arrêter une telle désertion, et de persuader au peuple que cet état de choses était l'œuvre des Jésuites. Fra Paolo ne négligea rien pour produire sur les masses l'effet désiré, et, dirigé par ses conseils, le sénat fit publier tous les griefs qu'il prétendait avoir contre les Pères de la Compagnie de Jésus. Nous les reproduirons d'autant plus volontiers, que ces sortes d'imputations se renouvellent depuis avec une persévérance bien digne d'une meilleure cause, et qu'il nous paraît juste de faire remonter le mérite de l'invention à son véritable auteur l'apostat vénitien Paolo Sarpi. Voici les crimes reprochés aux Jésuites par le sénat de Venise :

1° Une lettre, des plus compromettantes pour la sûreté de l'État, mais très-heureusement interceptée par le gouvernement, prouvait que le supérieur des Jésuites, fort au courant des secrets de la république, en instruisait le Pape, et le prévenait que plus de trois cents jeunes gens de la meilleure noblesse étaient prêts à faire tout ce que le Souverain-Pontife ordonnerait : ceci prouvait clairement que les Jésuites conspiraient;

2° Le sénat avait découvert qu'ils se servaient de la confession pour pénétrer adroitement les secrets des familles et les secrets d'État;

3° Ils envoyaient deux fois l'année, à leur Général, un état détaillé des forces, des finances, des ressources de la république;

4° Ils avaient demandé au Pape l'excommunication du gouvernement de Venise.

Quant aux preuves, elles manquaient totalement; mais la naïveté populaire n'en a jamais besoin; Paolo le savait. Le 14 juin, le sénat décrétait que les Jésuites étaient bannis à perpétuité, et que leurs biens confisqués seraient affectés à des œuvres pies. Le 11 juillet, messire Canage de Fresne, ambassadeur de France à Venise, mandait à Villeroi :

« ... Les nullités et abus de l'excommunication sont preschés toutes les fêtes par tous les quartiers de la ville : desjà ceste populace tient le Pape pour ennemi de son salut, qui aime mieux

arracher la Foi chrétienne de leurs âmes que de borner ses richesses ou son ambition; desjà les confessions des Jésuites sont l'entretien des tavernes et des cabarets; desjà l'authorité des Inquisiteurs est par terre, et la liberté donnée aux imprimeurs de faire venir toute sorte de livres qui impugnent le Pontificat. Dieu sait comme les esprits italiens en feront leur profit. »

Ces livres arrivaient d'Angleterre et de Genève à l'adresse de Fra Paolo et de Fra Fulgenzio son complice. L'un et l'autre avaient formé une association d'indépendance dont le but était de soustraire la république de Venise à l'Église romaine, pour la donner ensuite au protestantisme; ce dernier point était difficile à atteindre avec des Italiens dont la nature expansive et ardente a besoin de toute la pompe extérieure du culte catholique.

Les biens confisqués devaient être affectés à des œuvres pies, le décret l'ordonnait ainsi; toutefois ceux qui avaient provoqué la mesure jugèrent plus avantageux de s'en emparer. Fra Fulgenzio, trouvant l'exemple des protestants et des universitaires de Paris bon à suivre, s'installa de son autorité privée dans la maison de la Compagnie de Jésus Le cardinal de Joyeuse, chargé par Henri IV, de proposer sa médiation entre Rome et Venise, n'obtenait aucun succès; loin de là, les esprits s'irritaient, la guerre allait éclater entre la république et les Etats de l'Église.

Le Père Aquaviva voyant l'opiniâtreté de la république, et désirant avant tout la réconciliation de cet État avec le Saint-Siége, supplia le Pape d'écarter la question de la Compagnie et d'accepter seulement le rappel des autres Ordres. Paul V se trouvait offensé particulièrement par l'exclusion des Jésuites, puisqu'il était prouvé qu'on ne les avait bannis que pour avoir soutenu les droits du Souverain-Pontife; mais le Général de la Compagnie parvint à lui faire accepter l'exclusion de son Ordre, au moins pour le moment. Cette concession amena la paix, que la république n'avait plus de prétexte de refuser.

Les cinq Jésuites que nous avons vu partir pour aller porter les secours et les consolations de leur saint ministère aux chrétiens captifs à Constantinople, avaient trouvé la mort en prodiguant aux pestiférés les trésors de leur sublime charité. En 1609,

le Père de Canilhac et quatre autres Jésuites venaient les remplacer. L'ambassadeur vénitien, voulant bien mériter de son gouvernement, s'empresse de persuader au divan que les Jésuites sont tout simplement des espions de la cour de Rome; qu'ils vont dans tous les pays du monde sous prétexte d'apostolat; mais en réalité pour exciter les peuples à la révolte contre leur souverain. Le divan se trouvant suffisamment éclairé par cette absurdité, fait emprisonner les Jésuites. Toutefois l'ambassadeur de la fière république se vit promptement démenti par les ambassadeurs de France et d'Allemagne, qui exigèrent l'élargissement immédiat des prisonniers et l'autorisation, pour les saints religieux, d'exercer leur ministère apostolique dans toute l'étendue de l'empire Ottoman.

Remarquons-le : toujours l'hérésie derrière les attaques portées à la Compagnie de Jésus. Celle-ci était due à l'apostat Fra Paolo, et un catholique lui servait d'instrument et d'écho.

XII

La Compagnie de Jésus avait eu de grandes luttes à soutenir depuis que le Père Claude Aquaviva la gouvernait. Il avait fallu toute la sagesse, toute l'habileté, toutes les vertus de ce Général pour diriger l'ensemble de ses mouvements sur tous les points du globe, durant cette guerre acharnée de l'esprit du mal qui ne lui laissait ni paix ni trêve, et ne pouvait parvenir néanmoins à ralentir son zèle, à altérer sa charité. En Belgique, en Angleterre, en France, en Italie et jusque dans l'extrême Orient, la calomnie, la persécution, les tortures, l'exil ou la mort étaient les récompenses de ses glorieux travaux, de son infatigable apostolat, de son héroïque dévouement. Chose étrange! cet Ordre à la fois tant décrié et tant aimé, semblait grandir par l'humiliation et s'accroître par la calomnie; les vocations se multipliaient chaque jour pour cet Institut qui n'avait à offrir que les opprobres, la per-

sécution et l'échafaud. Pour tout esprit réfléchi, c'était là, et c'est encore aujourd'hui un des cachets divins de la Compagnie de Jésus.

Depuis la réconciliation de la république de Venise avec le Saint-Siége, le calme semblait se faire pour les Jésuites dans la plus grande partie de l'Europe. Le Père Aquaviva saisit ce moment de trêve pour presser la canonisation du saint fondateur de son Ordre et celle du grand apôtre des Indes et du Japon. Les souverains de tous les pays où la Compagnie de Jésus était connue et appréciée conjuraient le Saint-Siége d'exaucer les vœux de toute la catholicité, en proclamant la sainteté d'Ignace de Loyola et de François de Xavier, que tant de miracles attestaient si hautement. Henri IV, toujours empressé à témoigner sa vénération pour la Compagnie dont il admirait l'esprit et l'organisation autant qu'il appréciait sa science et ses travaux, joignit ses instances à celles des rois de l'Europe et du Japon.

Les calvinistes ne pouvaient pardonner au roi ce témoignage éclatant de son estime pour la Compagnie, les Jésuites ne devaient pas tarder à l'expier.

Le 14 mai 1610, une rumeur sinistre agita tout à coup la ville de Paris; l'effroi était sur tous les visages, les larmes s'échappaient de tous les yeux, la douleur était dans tous les cœurs, la consternation était partout, le deuil était général..... Henri IV avait été poignardé, le meilleur des rois venait de mourir.....

La Compagnie de Jésus faisait une perte immense. Henri IV la protégeait, la vénérait, l'aimait sincèrement et se plaisait à le lui prouver. Jamais elle n'avait reçu de lui que des encouragements et des faveurs; elle pouvait tout craindre, tout redouter pour sa situation en France, en perdant le roi qui s'était fait son défenseur et son appui. Le Père Armand, Provincial, et le Père Coton, confesseur du roi, reçurent des mains du prince de Conti le cœur du monarque, qu'il leur avait légué, et le portèrent à la Flèche, conformément à ses désirs.

Pendant leur absence, le parlement et l'université, sans se douter de l'inconséquence et de l'absurdité d'une telle calomnie, répandent le bruit que l'assassin du roi était l'agent des Jésuites; la preuve en était accablante pour la Compagnie. Six mois auparavant, quelqu'un avait vu Ravaillac parler au Père d'Aubigny,

publiquement, au vu et au su de tous les assistants, dans l'église de la maison professe! Donc les Jésuites connaissaient Ravaillac, et, puisqu'ils le connaissaient, il est clair, il est évident qu'ils lui ont conseillé de tuer le prince qui était leur appui le plus fort en France, et qu'ils pouvaient craindre de ne jamis remplacer. Avouons que l'esprit du mal est souvent bien maladroit; mais avouons aussi, à la honte de la crédulité humaine, que ce n'est pas ce qui l'empêche de réussir.

Ce n'est pas tout : Ravaillac avait parlé une fois au Père d'Aubigny, donc Ravaillac avait lu un ouvrage du Père Mariana, publié en Espagne, écrit en latin, et enseignant le régicide à l'égard des tyrans. Ravaillac ignorait le latin, de plus, il affirma jusqu'au dernier moment qu'il n'avait communiqué à personne au monde son projet de tuer le roi. N'importe, le parlement et l'université voulant a tout prix que les Jésuites fussent coupables de ce crime, s'efforcèrent de le prouver en ordonnant que le livre du Père Mariana serait brûlé par la main du bourreau.

Le parlement et l'université oubliaient que ce même livre avait été condamné et désavoué par la Compagnie de Jésus; ils oubliaient que cette doctrine du régicide était alors un sujet de controverse dans toutes les écoles de théologie, qu'elle avait ses défenseurs dans tous les Ordres religieux (1), dans toutes les universités, et que les calvinistes et les luthériens la professaient ouvertement dans leurs prêches et dans leurs classes; ils oubliaient enfin qu'eux-mêmes avaient soutenu cette doctrine pendant la Ligue avec la plus vive exaltation. Les docteurs de l'université de Paris auraient dû se rappeler l'indifférence qu'ils reprochaient alors aux Jésuites sur ce sujet, et dont ils leur faisaient un crime. Mais tous les souvenirs semblaient s'effacer devant le besoin d'accuser la Compagnie de Jésus, cause de la désertion qui s'était faite sur les bancs universitaires. Les orateurs chrétiens se mirent de la partie. Quelques-uns, excités par leurs amis du parlement ou de l'université, leur prêtèrent l'appui de leur éloquence, et, le 6 juin, l'on put entendre un an-

(1) Le Père Aquaviva défendit à ceux de son Ordre de soutenir cette doctrine.

cien religieux Célestin, nommé Dubois, s'écrier du ton le plus pathétique :

« Ah ! second Alexandre ! Henry IV, grand roy, la terreur du monde ! si vous aviez cru vos fidèles médecins, messieurs du parlement, vous seriez plein de vie. Henry, notre bon roy, est mort, je le sçay bien ; qui l'a tué ? je n'en sçay rien. Qui en a été la cause ! Lisez-le, messieurs : le tygre est si ennemi de l'homme que, voyant seulement son image, entre en telle fureur qu'il la déchire avec les dents en morceaux. Ces gens, plus fiers que les tygres ennemis de Dieu, n'ont pu veoir son image, le bon roy, et lui ont causé la mort par la main d'un coquin d'assassin. Messieurs de Paris, ouvrez les yeux ; ils nous ont ôté le roy ; conservons celui que nous avons et le reste de sa postérité. Prions Dieu pour le roy, pour la royne et pour tout le conseil ; faisons pénitence, car Dieu nous a punis, et prenons garde à nous ; ouvrons les yeux, car ils nous veulent encore priver de celui-ci ; et ne vous laissez pas piper par ces belles apparences, par ces confessions, ces communions, ces discours et conférences spirituelles. car ce sont appas et ruses du diable. »

La reine régente, le chancelier et l'évêque de Paris désiraient mettre un terme à ces ridicules imputations. Le prélat crut devoir se prononcer et publia la lettre suivante, dont l'original est conservé :

« Henri de Gondy, évesque de Paris, conseiller du roi en son conseil d'Estat privé, etc.;

« Comme ainsi soit que depuis le cruel parricide commis en la personne du feu roi, que Dieu absolve, plnsieurs bruits aient couru par cette ville de Paris au préjudice remarquable des Pères Jésuites ; nous, désireux de pourvoir à l'honneur et réputation de cet ordre, ayant bien recognu que tels bruits ne sont provenus que de mauvaise affection fondée en animosité contre lesdits Pères, déclarons par ces présentes à tous ceulx qu'il appartiendra, lesdits bruits estre impostures et calomnies controuvées malicieusement contre eulx au détriment de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine ; et que non-seulement lesdits Pères sont entièrement nets de tels blasmes, mais encore

que leur ordre est, tant par sa doctrine que par sa bonne vie, grandement utile à l'Église de Dieu et profitable à cet Estat. En foi de quoi nous avons expédié ces présentes, que nous avons voulu signer de notre main et fait contresigner par notre secrétaire, et fait mettre et apposer notre scel.

« Paris, ce vingt-sixième jour de juing mil six cent dix. »

Les ennemis de la Compagnie de Jésus voyant que la cour la protégeait encore et que le Père Coton venait d'être nommé confesseur du jeune roi, malgré tout le bruit des universitaires et toutes les accusations du parlement, imaginèrent les fables les plus hideuses pour perdre les Jésuites, et en particulier le Père Coton, dans l'esprit de la régente. Ils publièrent un infâme libelle, intitulé : *l'Anti-Coton*, qui fut attribué à la plume de Pierre Dumoulin, ministre protestant de Charenton, et imprimé par les calvinistes. Il fut aisé au Père Coton de se justifier des odieuses calomnies dont il était l'objet et de produire les preuves de son innocence ; mais il fut difficile à l'auteur du libelle d'apporter à son tour les preuves des faits qu'il avait osé avancer ; il n'en put produire une seule et se vit réduit au silence.

Cela n'empêcha pas le parlement de faire de nouveaux efforts pour perdre les Jésuites ; mais le clergé, la noblesse, les princes sentaient aussi bien que le conseil de régence, la nécessité de préparer par l'éducation de nouvelles générations catholiques capables de résister aux attaques ou aux séductions de l'hérésie, et les Jésuites étant sans rivaux dans le talent de l'éducation et de l'enseignement, furent conservés en France malgré l'opposition de leurs ennemis.

Le Père Coton était maintenu dans ses fonctions auprès du roi mineur ; le Père Jean de Suffren, célèbre prédicateur, est nommé confesseur de la reine régente ; le Père Marguestaud est celui de la princesse Elisabeth. La cour proteste ainsi contre les ennemis de la Compagnie de Jésus. Cette protestation était d'une grande valeur.

Le prince de Condé, qui avait abjuré le calvinisme, se déclare l'ami des Jésuites et contribue à leur extension dans le Berry, de concert avec le maréchal de La Châtre, pendant que

le duc de Longueville les favorise en Picardie en y multipliant leurs maisons. Le cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen, désireux, lui aussi, de leur témoigner sa confiance, les appelle à la direction de son séminaire et fonde à ses frais une de leurs résidences à Pontoise.

A Paris, l'université se voyait plus désertée que jamais; la confiance des familles était uniquement dans l'éducation si douce, si paternelle des Pères de la Compagnie de Jésus, et bientôt onze des principaux colléges du quartier latin étaient réunis à celui des Jésuites, dont le triomphe dépassait toutes les espérances de leurs amis.

Pour tout esprit sérieux, n'était-ce pas là encore le doigt divin? Les calvinistes le sentaient et leur haine pour les Jésuites s'en irritait davantage. Forcés de les respecter en France, ils tâchaient de s'en dédommager ailleurs.

Le 5 juillet 1611, une insurrection, dirigée par les hérétiques, éclate à Aix-la-Chapelle. Les insurgés ouvrent les prisons, s'emparent de l'hôtel-de-ville et arrêtent les principaux magistrats. Trois Jésuites se rencontrent sur le chemin de ces hommes ivres de fureur et altérés de sang catholique : c'étaient les Peres Jean Fladius, Nicolas Smith et Barthélemy Jacquinot, supérieur de la maison-professe de Paris. L'émeute se jette sur eux en criant qu'elle veut faire justice de ces papistes; les catholiques les arrachent de leurs mains souillées de crimes; mais, au milieu de la nuit, le collége est assailli par les protestants. Le Pere Philippe Bebius veut parler aux assaillants, il tombe sous leurs coups, et la tourbe populaire se précipite dans le collége. Tous les Peres sont faits prisonniers et traînés à l'hôtel-de-ville. Ils vont être mis à mort, lorsqu'une voix s'écrie que l'un des Peres est Français. Aussitôt les chefs de l'insurrection, bien certains que la France vengera le sang de ses enfants, ordonnent de mettre en liberté le Jésuite français :

— Non! répond le Père Jacquinot, je ne consentirai pas à me séparer de mes frères, tous aussi innocents que moi.

— Nous ne vous rendons pas la liberté pour votre innocence, mais seulement parce que vous êtes sujet français.

— Dans la Compagnie, reprend le Père, nous ne reconnaissons

ni Allemand, ni Français, nous sommes tous des frères : ou tous mes frères seront libres avec moi, ou je mourrai avec eux.

Les insurgés n'osent aller plus loin. Bientôt, les secours demandés par les catholiques venaient réprimer l'insurrection et rendaient la liberté aux Jésuites; mais ce fut seulement le 4 décembre qu'ils purent rentrer dans leur maison et reprendre possession de leur église, dont les sacriléges protestants avaient fait pendant quelques jours le théâtre de leurs plus ignobles orgies!...

Dans la même année, les Jésuites de Prague recevaient le contre-coup de la guerre civile qui existait entre le parti des princes de Neubourg et celui des princes de Brandebourg. Les hérétiques, ayant pris les armes sous prétexte de repousser l'armée impériale, se ruent sur les monasteres et s'y livrent à tous les excès. Les couvents des Dominicains, des Bénédictins, des Chanoines réguliers sont saccagés, les églises profanées, les statues des saints brisées et brûlées. Ils avaient élevé une sorte de bûcher, composé des tableaux, des ornements, des statues arrachées aux églises, ils jettent quatorze Franciscains sur ce bûcher, ils y mettent le feu et regardent souffrir et mourir leurs héroïques victimes dans cet épouvantable supplice!

La *tolérance* de l'hérésie et *son respect* pour la liberté de conscience ne s'arrêtent pas là : un protestant s'écrie que trois cents soldats et un dépôt d'armes et de munitions sont cachés chez les Jésuites. Depuis l'institution de la Compagnie de Jésus cet épouvantail entra dans le programme de toutes les révolutions, et ce n'est pas l'article qui a le moins de succès. Il en fut ainsi à Prague. Les bandes protestantes se portent en masse au collége, font main-basse sur tout ce qu'elles peuvent emporter, mais il faut leur rendre la justice de dire que pas un des pillards sacriléges ne pense à chercher les trois cents soldats et les munitions de guerre. Chacun se trouvait satisfait d'avoir sa part de profanation, de pillage et de dévastation. Les Pères arrachés par les catholiques à l'aveugle fureur de ces hommes égarés, tout se borna, pour les Jésuites, à la perte de leur maison et de leur église, qu'ils virent bientôt rétablies. N'importe, les historiens protestants ont écrit qu'ils avaient caché trois cents sol-

dats et le reste, et des catholiques ont la simplicité de le croire et de le répéter comme d'innocents échos.

XIII

La métropole des Indes portugaises, cette ville de Goa, qui fut si chère au cœur de son illustre apôtre François de Xavier, et qui avait le privilége de conserver son corps vénéré, la ville de Goa était en grande agitation un des premiers jours de l'année 1585. Portugais, Espagnols et Indiens étaient également intrigués et cherchaient à pénétrer le motif de l'événement de la journée. Dès la veille, la curiosité publique avait été excitée par l'arrivée d'un personnage dont l'apparence et le cortége annonçaient une haute dignité, ce personnage avait fait son entrée dans la ville, monté sur un éléphant blanc orné avec tant de magnificence, que l'on se demandait si tout autre qu'un des grands monarques de l'Asie oserait se montrer dans ce brillant et luxueux appareil. Tous les seigneurs qui composaient sa suite étaient revêtus des plus riches costumes, tous étaient montés sur des éléphants de la plus grande beauté. Ce jour-là même, lendemain de sa pompeuse entrée dans la ville, le grand personnage tout éclatant d'or et de pierreries, s'était présenté au palais du gouvernement, était resté longtemps en conférence avec le vice-roi, et de là venait de se rendre chez les Jésuites, où il était encore. Sa sortie était attendue avec autant d'impatience que si chacun devait lire sur son visage le motif de sa présence à Goa et de sa visite chez les Pères de la Compagnie de Jésus. Bientôt la curiosité fut satisfaite, et voici ce qu'elle apprit.

Le Père Rodolphe Aquaviva, nous l'avons dit, avait été massacré à Salsette. Le Grand-Mogol Ackbar, qui s'en était séparé avec regret, n'avait pu apprendre son martyre sans en éprouver une grande douleur, et il avait envoyé un ambassadeur au vice-roi des Indes portugaises et aux Jésuites de Goa pour leur témoigner la

part qu'il prenait à cette perte, et leur exprimer le désir de voir venir à sa cour un autre prêtre de la Compagnie de Jésus. C'était là le sujet de la magnifique ambassade qui agitait si fort les esprits.

Le Père Rodolphe Aquaviva n'avait, en apparence, retiré d'autre fruit de son séjour dans l'empire du Mogol que celui de plaire à l'empereur, et ce n'est pas pour plaire aux hommes seulement que les Jésuites se font aimer d'eux, c'est pour les donner à Dieu. Lorsqu'ils ne peuvent atteindre ce but unique, ils portent ailleurs les douces séductions de leur zèle apostolique. Les Pères de Goa jugèrent devoir attendre encore pour satisfaire les désirs d'Ackbar, et ce ne fut que dans le courant de l'année 1595, que le Provincial lui envoya le Père Geronimo de Xavier, neveu du grand apôtre (1), et qui, secondé par sa puissante protection, fut plus heureux dans son apostolat que le Père Aquaviva. Le moment de la grâce était venu, non pour le souverain, mais pour ses sujets. Dieu, dont les desseins sont impénétrables et toujours adorables, s'était servi de l'affection inspirée au monarque par le Père Rodolphe, pour préparer et faciliter la conversion de ce peuple.

Les bénédictions célestes descendirent abondamment sur la parole du missionnaire dont le nom semblait devoir garantir les succès. En peu d'années, le nombre des chrétiens était devenu considérable. Le Père Geronimo habitait la cour, mais l'empereur jouissait peu de sa société ; les travaux de sa mission l'absorbaient, et il avait eu besoin de demander du renfort à Goa. En 1599, il célébra solennellement, pour la première fois, les fêtes de Noël à Lahore ; ce fut un spectacle qui produisit de merveilleux effets pour les âmes. De nombreux catéchumènes se rendirent processionnellement à l'Église, vêtus de blanc et portant des palmes : ils furent baptisés par le Père de Xavier et conduits ensuite à la crèche préparée dans l'église, et qui y resta exposée durant vingt jours.

L'empereur, quoique ravi, émerveillé de toute la pompe du culte catholique, persistait dans son infidélité : il n'avait pas le

(1) L. Ranke. — *Hist. de la Papauté.*

courage de sacrifier ses passions. Le Père de Xavier avait fait placer dans l'église une image de la Très-Sainte Vierge, d'après la *Madona del popolo* à Rome ; l'empereur la fit apporter dans son palais pour la faire admirer à ses femmes. Il lut avec un vif intérêt une *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, écrite en persan, par le Père Geronimo ; mais son admiration resta toujours dans la plus triste stérilité pour son âme. Toutefois elle servit merveilleusement à la propagation de l'Évangile dans ses États, et en 1610 aussitôt après sa mort, trois princes de sa famille demandaient le baptême. Lorsqu'ils furent sufisamment disposés, le Père Geronimo de Xavier, pour impressionner le peuple autant que par honneur pour la famille impériale, vint les recevoir à la porte de l'église, au son des trompettes et des cimbales, et les baptisa en grande solennité. Le christianisme s'établissait définitivement dans l'empire du Mogol.

La Tartarie avait aussi ses missionnaires de la Compagnie de Jésus.

En 1603, le Père Zgoda, alors à Kamenitz, apprend qu'un ambassadeur du grand kan de Tartarie, se rendant auprès du roi de Pologne, vient de s'arrêter dans cette ville. Le Jésuite s'émeut, son cœur d'apôtre a tressailli de joie, il veut voir l'ambassadeur, il veut parler à ce Tartare, il voit toute une espérance briller à ses yeux. L'envoyé du grand kan le reçoit :

— Serait-il possible, lui demande le Jésuite, de s'introduire dans votre patrie n'importe à quel prix, pour y porter la vérité, pour y faire connaître le Dieu du ciel et de la terre, le Créateur de l'univers, le Rédempteur des hommes !

— On ne peut y pénétrer, lui répond le Tartare, qu'au moyen d'un firman du sultan, ou comme prisonnier.

Le Jésuite en sait assez. Il écrit au roi de Pologne, part, se fait prendre par les Tartares, et parle de Jésus crucifié. On l'écoute avec étonnement et curiosité, et lorsque l'ambassadeur revient d'Europe, il demande au nom du roi de Pologne, pour le Père Zgoda, la liberté et l'autorisation de prêcher la doctrine qu'il apporte ; l'une et l'autre sont accordées, et bientôt l'apôtre de la Tartarie peut donner à Jésus-Christ et à son Église une nouvelle chrétienté.

Dans le Maduré, le célèbre Père de Nobili, par un moyen aussi étrange qu'ingénieux, et que la passion du salut des âmes pouvait seul lui suggérer, parvenait à faire briller la lumière évangélique aux yeux des infideles encore *assis à l'ombre de la mort.*

Le Père de Nobili, neveu du Père Bellarmin, et dont la famille se rattachait à celle des Souverains-Pontifes Jules III et Marcel II, ainsi qu'à l'empereur Othon III, était né à Montepulciano, en 1577, et était entré fort jeune dans la Compagnie de Jésus. Sur ses pressantes sollicitations, il fut envoyé dans les missions étrangères, n'ayant encore que vingt-huit ans. Plusieurs Jésuites de Goa avaient pénétré dans l'Indoustan, mais leur vie pauvre, le costume et les usages européens auxquels ils n'avaient pas cru devoir renoncer, les avaient rendus méprisables aux yeux des Indiens, et avaient frappé de stérilité leurs héroïques efforts.

Envoyé dans le Maduré, en 1605, par ses supérieurs, le Père de Nobili, fort de l'expérience de ses frères, croit devoir suivre une autre marche. Il sait que les brahmes saniassis, les pénitents, forment la caste la plus estimée et la plus honorée : avec l'approbation de ses supérieurs et de l'archevêque de Cranganor, il se fait saniassi. Il prend le costume des brahmes pénitents, adopte le régime de leur vie extérieure et parle leur langage mystérieux. Il se construit une petite cabane, ne mange ni chair ni poisson, ne boit aucune sorte de liqueurs. Il a fait raser sa tête et n'a conservé que les cheveux du sommet qu'il relève en petite touffe ; sa coiffure se compose d'une toque, en étoffe de soie couleur de feu, et surmontée d'un long voile qui descend sur ses épaules. De riches et longues boucles d'oreilles tombent sur son cou. Il porte une robe de mousseline, et a pour chaussures des socques à chevilles d'ivoire. Pour achever l'illusion, il s'est marqué le front avec une pâte jaune provenant du bois de Sandanam. Ainsi travesti, il vit isolé dans sa petite cabane, étudiant en secret le langage, les manières et les habitudes des personnages qu'il veut imiter.

Bientôt il peut passer pour saniassi achevé, et les brahmes eux-mêmes, émerveillés d'un tel émule, cherchent à se rapprocher de lui et l'interrogent sur sa personne, son pays, sa famille. Le Père Robert jure qu'il descend d'une famille illustre; son serment lui

mérite l'admission au nombre des brahmes les plus savants et les plus saints de l'Orient. On lui donne le nom de Tatouva-Podogar-Souami (homme passé maître dans les quatre-vingt-seize qualités du vrai sage). Il avait longtemps résisté aux instances de la curiosité, il avait refusé les leçons de sagesse que les rajahs et les brahmes lui demandaient ; mais il céda enfin et ouvrit une école. La foule se pressa autour de lui pour recevoir ses enseignements dont elle était avide, et. après quatre ans de la plus admirable persévérance, il eut le bonheur de voir les brahmes se prosterner devant la Croix de Jésus-Christ, il eut lieu d'espérer qu'il serait possible, avec le secours d'en-haut, d'établir bientôt le christianisme dans ces contrées. Le roi se disposait même à l'embrasser. mais les brahmes soupçonnant ses projets, le massacrèrent en plein conseil et publièrent que Brahma l'avait transporté dans sa gloire, en récompense de ses vertus.

Le Père Mathieu Ricci était en Chine depuis plusieurs années, dans la ville de Tchao-king. de la province de Canton, où il avait acheté une maison. Il savait que la pauvreté n'attirait que le mépris, et il avait besoin d'attirer la considération et le respect ; il avait donc fait pour la Chine ce que le père de Nobili faisait pour le Maduré : il s'était identifié, en apparence, aux mœurs et aux idées du peuple qu'il voulait évangéliser. Vêtu de la robe des lettrés et coiffé de leur bonnet conique, il semblait n'être occupé que de sciences humaines, il ne parlait que physique et astronomie, et prouvait aux savants chinois que, malgré leurs prétentions, ils avaient encore à apprendre beaucoup. Lorsqu'il fut arrivé à se faire une réputation qui lui attirait des admirateurs et des curieux de plusieurs provinces, il put parler du Dieu créateur de tant de merveilles, et faire quelques prosélytes ; mais c'eût été compromettre le christianisme pour le présent et peut-être pour l'avenir dans le Céleste-Empire, que d'entreprendre franchement l'exercice du ministère apostolique sans y être autorisé par l'empereur. La difficulté était de parvenir jusqu'à lui.

Le Père Ricci demande aux négociants portugais faisant le commerce à Canton de lui apporter de riches étoffes, des instruments de physique et d'astronomie, tout ce qui dans les pro-

duits de l'industrie européenne pourrait être le plus digne de l'attention de l'empereur Van-Lié. En attendant, le savant Jésuite, toujours consulté par les grands et les lettrés, parlait de Dieu et du culte que lui rendaient les savants de l'Europe, et il était écouté avec tant d'intérêt, que ses disciples en physique, en mathématiques et en astronomie lui demandaient instamment le baptême. Mais ces catéchumènes, se livrant à leur zèle avec trop d'ardeur, renversèrent des idoles et les brisèrent, le peuple se souleva et voulut venger sur les Jésuites l'injure faite à leurs dieux. Les mandarins, chrétiens de cœur, sévirent contre les coupables; les Jésuites, accourus au tribunal, prirent la défense de ceux qui avaient voulu leur donner la mort. Cette sublime générosité produisit la plus vive impression sur les grands; le peuple y fut insensible. Quelques jours après, les Pères Antonio d'Almeida et Francisco Petri mouraient des suites du traitement que la fureur populaire avait exercé sur eux, et le Père Ricci restait seul dans cette Chine où il était si difficile de pénétrer.

Enfin, les présents destinés au souverain étaient arrivés. Le Père Ricci se rend à Pékin, mais avant d'y entrer, il a besoin de la protection d'un mandarin, qui veut s'approprier ces présents. Sur le refus du Jésuite, le mandarin ordonne son arrestation, puis il parle à Pékin d'un étranger qu'il a fait arrêter, et qui possède une cloche sonnant d'elle-même. La merveille paraît si surprenante qu'elle parvient jusqu'aux oreilles de l'empereur, et il ordonne que cet étranger lui soit amené avec sa cloche. Le Père Ricci est conduit à la cour, vers la fin de juillet 1600, et se voit accueilli par Van-Lié avec la plus parfaite bienveillance. Il fait présent à l'empereur de l'horloge qu'il lui destinait et pour laquelle une tour fut bâtie d'après les indications du Jésuite, et l'empereur fit placer dans son appartement deux tableaux représentant Notre Seigneur et la Très-Sainte Vierge.

Ce moment de la divine Providence, le Père Ricci l'avait attendu pendant dix-sept années sans se décourager! il était arrivé dans l'empire chinois en 1583, et il avait travaillé sans relâche et sans succès apparent, avec une persévérance qui confond l'esprit humain. L'admirable Jésuite ne s'était point trompé dans ses cal-

culs pour la gloire de Dieu. Son séjour à la cour fit supposer qu'il jouissait de la faveur insigne d'approcher le souverain, et les grands s'empressaient de le rechercher et de s'attirer sa bienveillance. Son nom était une autorité plus respectée que celle des redoutables mandarins. Le Père en profita pour annoncer l'Evangile à ces grands de la terre, et avant peu il eut enfin le bonheur de voir tous ces fronts se courber humblement devant la croix de Jésus-Christ. Bientôt il put baptiser un grand nombre de mandarins et de lettrés, et le peuple, séduit par l'exemple, sollicita la grâce d'entendre les vérités chrétiennes. Plusieurs Jésuites, appelés par le Père Ricci, évangélisaient les provinces avec un immense succès. En 1607, un noviciat était établi à Pékin, sous la direction du Père Ricci, qui s'occupait à la fois de diriger les missions de l'empire, d'écrire des livres en langue chinoise et de rédiger, jour par jour, les événements dont il était témoin. Cet infatigable apôtre mourut à Pékin en 1610. Le deuil fut général dans l'empire à la nouvelle de cette grande perte. Les grands et le peuple voulurent contempler une dernière fois celui qui avait été si longtemps l'objet de leur admiration par sa science et ses vertus, tous l'accompagnèrent à sa dernière demeure, et l'empereur voulut qu'une église catholique fût élevée sur le lieu où reposaient les restes précieux du plus grand homme que la Chine eût jamais possédé, et que les païens avaient comparé, pour sa sagesse, à leur Confucius.

XIV

Le Père Organtini, un bâton à la main, son bréviaire sous le bras, venait de quitter une bourgade entièrement chrétienne et retournait à Nangasaki. C'était un jour du mois de juin ; l'apôtre priait pour l'entière conversion de ce vaste empire du Japon, auquel il avait déjà consacré vingt-quatre années de sa vie, et demandait

surtout à Dieu de toucher le cœur de l'empereur et d'ouvrir ses yeux à la lumière de la véritable foi. Le Père n'était plus qu'à une très-courte distance de Nangasaki, lorsqu'il fut frappé par la vue d'un vaisseau en rade : ce bâtiment était espagnol. Amenait-il de nouveaux missionnaires? Apportait-il des lettres de Rome, d'Espagne ou de Goa?... Mais voilà que l'embarcation reçoit des passagers! Quoi! Un Franciscain, deux, trois, quatre Franciscains! Est-ce un rêve ou une réalité? Que signifie cette énigme ?

La surprise du Père Organtini était d'autant plus grande, que les Jésuites du Japon ayant promis à leur Père Général de demander au Pape un renfort de missionnaires pris dans les autres Ordres, pour les aider en ce pays si vaste, et où la moisson était si abondante, le Pape leur avait refusé ce secours. Grégoire XIII avait redouté une sorte de conflit pouvant résulter du défaut d'ensemble et d'unité dans le travail. Il s'était prononcé formellement contre cette proposition, par une bulle du 28 janvier 1585, et Philippe II, alors roi d'Espagne et de Portugal, avait fait signifier cette bulle à tous les gouverneurs de ses compagnies de l'Inde, décrétant en même temps la défense expresse, pour tout missionnaire qui n'appartiendrait pas à la Compagnie de Jésus, de sortir de ses colonies pour se rendre au Japon dans le but d'y prêcher l'Évangile. Le Père Aquaviva avait mandé aux Pères du Japon la réponse du Souverain-Pontife et celle du roi d'Espagne, ainsi que les mesures prises par l'un et par l'autre, et on avait renoncé à toute nouvelle tentative de ce genre. Il était donc tout simple que le Père Organtini ne pût s'expliquer l'arrivée de quatre Franciscains sur le sol japonais. Il pressa le pas, avança jusqu'au point de débarquement et attendit.

Si la vue des religieux de Saint-François était un sujet d'étonnement pour le Père Organtini, la vue d'un Jésuite ne produisit pas une moindre surprise sur les quatre Franciscains. Ni ceux qui arrivaient, ni celui qui attendait, n'en pouvaient croire leurs yeux, il était temps que tout s'expliquât. Enfin les Espagnols touchent la terre, embrassent le Jésuite et s'écrient ;

— Il y a donc des Jésuites au Japon?

— Nous sommes cent vingt-six, répond le Père Organtini. Est-ce que vous nous avez crus partis, mes révérends Pères?

Les quatre religieux se regardent, ils se retournent ensuite vers don Pedro Gonzalvo de Carvajal, seigneur portugais qui les accompagnait, et tous semblent se demander s'ils sont le jouet d'une illusion. Bientôt le mystère s'éclaircit.

Le bruit s'était répandu aux Philippines que les Jésuites avaient été chassés du Japon et que les chrétiens persécutés restaient sans secours. Les Espagnols, fort désireux d'établir des relations commerciales avec les Japonais, avaient pressé le gouverneur d'y envoyer des Franciscains à la faveur d'une ambassade, dont le motif apparent serait de proposer un traité dans l'intérêt du commerce entre les deux pays. Les Jésuites n'étant plus au Japon, la bulle de Grégoire XIII et le décret de Philippe II se trouvaient, disaient-ils, annulés par le fait. Le gouverneur, donnant dans le piége, avait composé cette ambassade de don Pedro Gonzalvo de Carvajal, pour le Portugal, et du Père Juan Batisto, avec trois autres Franciscains, pour l'Espagne.

L'empereur Taïcosama se trouva d'autant plus flatté des avances du vice-roi des Philippines, que les Japonais Faranda et Faxeda, interprètes des ambassadeurs, donnèrent à la lettre du vice-roi un sens qu'elle n'avait pas. Ils lui faisaient dire que ce gouverneur, en attendant la réponse du roi d'Espagne, se déclarait vassal et tributaire du Japon. Cette erreur ou cette trahison valut aux Franciscains toute la liberté désirable pour exercer les fonctions sacerdotales ; mais dès qu'ils eurent appris la langue japonaise et qu'ils eurent connaissance de l'interprétation donnée à la lettre du vice-roi, ils réclamèrent hautement. Faranda et Faxeda, prévoyant la colère de l'empereur et voulant en prévenir les effets, accusent les Franciscains de n'être venus que pour augmenter le nombre déjà si formidable des chrétiens de l'empire. Ils font craindre à Taïcosama que ces étrangers, de concert avec les Jésuites, ne finissent par le détrôner au profit des chrétiens, et peut-être d'un Européen. Taïcosama n'avait point hérité de la couronne impériale, une révolution l'avait posée sur son front ; il fut aisé de lui persuader qu'une révolution pouvait la lui enlever. Il redoubla de surveillance, mais sans persécuter les chrétiens, qu'il reconnaissait être plus fidèles et plus soumis que les païens. En attendant, les Franciscains, heureux de trouver des chrétiens si

fervents, ne demandaient qu'à rester auprès d'eux et travaillaient de tout leur zele. Les Jésuites étaient proscrits; les Pères Organtini et Rodriguez étant les seuls qui fussent libres de paraître sous l'habit de leur Ordre, la prudence dans l'exercice du ministère était rigoureusement nécessaire. L'expérience des Pères aurait dû servir aux Franciscains; mais ceux-ci, peu habitués à modérer leur zele et forts de leurs titres diplomatiques, agissent au Japon comme ils l'auraient fait aux Philippines. Les bonzes observaient et se promettaient la revanche.

Un des premiers jours de février 1596, plusieurs Jésuites arrivaient au Japon pour aider leurs frères dans cet apostolat toujours dangereux et toujours béni. Au nombre des arrivants étaient les Pères Jérôme de Angelis et Charles de Spinola, fils du comte Octave; quelques mois apres, le Pere Martinez, evêque du Japon, venait y prendre possession de son siége et se présentait devant l'empereur, qui lui témoignait la plus grande satisfaction de voir le grand-prêtre des chrétiens. Le prélat, ayant été accueilli par le prince, put circuler librement dans toute l'étendue de ses États.

Au mois de juillet, un gallion de Marseille se perd sur les côtes de Niphon. La loi du pays adjuge au souverain les biens des naufragés, la cargaison est saisie. Le Père Gomez recueille les matelots dénués de toutes ressources. Les malades sont reçus au collége de Nangasaki, l'évêque se charge de nourrir et d'entretenir les autres jusqu'à ce qu'un bâtiment soit construit pour leur faire reprendre la mer. Un courtisan de l'empereur a trouvé à bord des cartes géographiques, et demande au pilote, en lui en montrant quelques-unes, à qui appartiennent tous ces royaumes et ces empires. Le pilote était Espagnol; soit jactance ou orgueil national, soit gaieté naturelle, il répond très-nettement et sans rire :

— A mon souverain !

— Et comment a-t-il pu se rendre maître de tant de pays en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique ?

— Par les armes et par la religion. Nos prêtres nous précèdent et nous préparent les voies par la conversion des peuples, et quand le christianisme domine, nous arrivons, et la conquête n'est plus pour nous qu'un jeu d'enfant.

Ce mot est aussitôt rapporté à l'empereur, qui donne l'ordre de se saisir sur-le-champ de tous les bonzes européens à Ozaca et à Meaco. Six Franciscains, trois Jésuites : Paul Miki, Jean de Gotto et Jacques Kisaï, ainsi que dix chrétiens japonais, sont mis en prison, et Taïcosama rend une sentence de mort ainsi conçue :

« Parce que ces hommes, arrivés ici des Philippines sous le nom d'ambassadeurs, ont prêché contre notre défense la loi chrétienne, bâti des églises et abusé de nos bienfaits, nous ordonnons qu'ils soient suppliciés avec les Japonais qui ont embrassé leur religion. Ils seront crucifiés à Nangasaki, et nous défendons de nouveau cette loi, voulant que tout le monde le sache. Quiconque contreviendra à notre défense sera puni de mort avec toute sa famille. Le 20ᵉ de la 11ᵉ lune. »

Cette sentence allait être exécutée, le 15 février 1597, lorsque Paul Miki, ne pouvant contenir les élans de sa joie, se jette successivement dans les bras de chacun des Franciscains et les remercie avec effusion du bonheur qu'il leur doit. Mourir de la mort même du Sauveur Jésus était pour les Jésuites une gloire inespérée qui les remplissait d'une sainte allégresse, d'une ineffable consolation. Les saints martyrs l'acceptèrent et la reçurent avec tant de joie, que l'empereur se vit forcé de reconnaître qu'il s'était trompé dans ses calculs.

Peu de jours après cette exécution, le Père Luiz Froëz succombait à Nangasaki sous le poids des années, et Taïcosama faisait publier un décret de bannissement contre les missionnaires. La mort les rendait si heureux, que l'empereur jugeait devoir leur imposer un autre genre de peine ; mais, au moment de cette promulgation, le Père Valignani se présente, conduisant neuf Jésuites et accompagnant le Père Cerqueyra, coadjuteur de l'évêque du Japon.

Le Père Valignani était chéri et vénéré de tous les Japonais, et il avait une influence réelle sur Taïcosama. Ce prince subissait, à son insu, cet immense ascendant de la vertu, appelé par l'irréflexion *l'inexplicable influence des Jésuites*. Il ne voyait, et très-rarement, que trois Pères de la Compagnie, les seuls à qui il fût permis de circuler librement dans ses États sans déguise-

ment. et il les aimait assez tous les trois pour ne pouvoir leur résister. La présence du Père Valignani calma la colère de ce païen, le décret fut annulé pour le moment.

L'année suivante, 1598, le prélat Martinez. laissant la direction des affaires à son coadjuteur, se rendait à Goa, lorsqu'il mourut dans la traversée. Le Père Cerqueyra lui succédait sur le siége du Japon. Quelques mois après, le 15 septembre, l'empereur mourait sans avoir ouvert les yeux à la vraie lumière qui venait l'éclairer encore sur son lit de mort. Les Pères Rodriguez et Organtini firent de vains efforts pour sauver le persécuteur des missionnaires; jusqu'au dernier moment, ils le pressèrent avec la plus persévérante charité, et ils eurent la douleur de le voir expirer dans son déplorable aveuglement. L'héritier du trône n'avait que six ans, la régence fut confiée à Daifu, l'un des rois du Japon, qui prit le nom de Daifusama, et qui, voulant se faire des partisans parmi les seigneurs chrétiens, suivit les conseils que les Jésuites lui donnaient dans un tout autre but : il se déclara protecteur du christianisme. Pendant ce temps, le roi de Firando déclarait la guerre aux chrétiens, et ceux-ci se réfugiaient en masse à Nangasaki, où le Père Valignani annonçait qu'il les recevrait et les protégerait de tout son pouvoir. Ceux qui ne fuyaient pas prenaient les armes contre leur tyran. Les Jésuites arrêtent ce commencement d'insurrection en apprenant à leurs néophytes que ce n'est pas à la pointe de l'épée que la palme du martyre peut être enlevée, à moins qu'une guerre sainte n'impose le devoir de la cueillir en combattant. La révolte apaisée par la seule parole des Jésuites prouvait au roi de Firando toute la puissance de la religion chrétienne sur les cœurs qu'elle s'est soumis; il calcula que la persécution serait inutile à ses vues tant que les Jésuites seraient dans l'empire; il la remit à un temps plus opportun.

En attendant, les progrès du christianisme s'étendaient avec une rapidité merveilleuse. Dans la seule année 1599, le nombre des néophytes s'accrut de soixante-dix mille, et souvent le Père Baëza, comme le premier apôtre du Japon, saint François de Xavier, fut obligé de se faire soutenir les bras pour continuer l'administration du sacrement régénérateur.

Daifusama s'était emparé pour son compte de la couronne impériale, et, tenant toujours à s'attirer la bienveillance des chrétiens, il les laissait bâtir des églises jusque dans sa ville capitale. Tous les établissements créés par la Compagnie de Jésus prospéraient au delà même de toute espérance. La ville de Nangasaki possédait cinq paroisses administrées par des prêtres indigènes sortis du séminaire des Jésuites à Facinara, dans le royaume d'Arima. Une académie était établie à Nangasaki, ainsi qu'un hospice pour les enfants trouvés. Le Père Organtini avait fondé cette maison pour recueillir les enfants païens que leurs parents voulaient noyer ou étouffer, parce qu'ils n'avaient pas les moyens de les nourrir. Le Père les achetait, les confiait à des nourrices chrétiennes et les faisait élever. Il était le saint Vincent de Paul du Japon. Les lépreux étaient encore l'objet de sa tendre sollicitude; il les soignait, les recueillait et leur procurait tous les adoucissements possibles.

A la fin de l'année 1605, les Espagnols, toujours désireux d'entrer en relations de commerce avec les Japonais, débarquent de nouveau à Nangasaki avec des Franciscains. Daifusama veut les voir, les interroge, apprend que cette année même la métropole a envoyé aux Philippines un grand nombre de soldats et des cargaisons d'armes, et il s'informe du motif de ces envois : « C'est pour soumettre les Moluques, » lui est-il répondu. Cette parole le frappe comme un coup de foudre. Il se souvient de l'Espagnol qui a dit : « Quand le christianisme est établi, la conquête n'est plus pour nous qu'un jeu d'enfant. » Il ordonne aussitôt au gouverneur de Nangasaki d'éloigner du rivage tous les Espagnols. Le Père Valignani, alors sur son lit de mort, à Meaco, apprend cette triste nouvelle et fait supplier l'empereur d'ajouter plus de confiance à la parole des Jésuites qu'à ses propres craintes; il lui fait adresser, pour dernière prière, celle de suspendre les mesures ordonnées contre les chrétiens. L'empereur se laisse toucher, et, le 20 janvier 1606, le saint Jésuite allait recevoir la récompense de sa belle vie et de ses glorieux travaux. Il avait soixante-neuf ans. Trois ans après, le 7 avril 1609, le Père Organtini quittait aussi la terre et laissait dans le deuil toutes les chrétientés qu'il avait évangélisées.

Les protestants voyaient de loin les conquêtes de l'Église dans le Japon par le ministère des Jésuites. Depuis longtemps ils se demandaient comment il leur serait possible de détruire l'influence de ces apôtres infatigables qui s'emparaient de toutes les parties du monde pour les soumettre à la puissance du Saint-Siége. Après plusieurs années de recherches, ne pouvant rien trouver de mieux que l'arme dont ils avaient l'habitude de se servir, ils résolurent de l'employer. Pour cela, il fallait être sur les lieux, ils s'y transportèrent.

En 1612, un vaisseau mexicain vient chercher un mouillage dans les eaux de Nangasaki. C'est une ambassade chargée de proposer à l'empereur du Japon un traité de commerce avec le Mexique. Daifusama s'approche du rivage et demande au capitaine de ce vaisseau ce que signifie la manœuvre de sondage qu'il voit exécuter. Le capitaine était Anglais, il saisit l'occasion de nuire à la fois à la religion et au commerce des Portugais et des Espagnols :

« Sonder les ports, répond l'anglican, est regardé en Europe comme un acte d'hostilité. Les Espagnols ont résolu de s'emparer du Japon. C'est une nation dont l'ambition est insatiable ; elle veut dominer le monde entier, c'est pourquoi elle commence par envoyer les Jésuites, qui sont ses espions et lui préparent les voies. Les Jésuites enseignent dans ce but une religion fausse ; aussi ont-ils été chassés, en Europe, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Pologne, de la Hollande ; tous les monarques, tous les États les repoussent comme des traîtres. »

C'était plus qu'il n'en fallait pour irriter la susceptibilité de l'usurpateur. Quatorze familles des plus nobles reçoivent aussitôt l'ordre de choisir entre l'exil et l'abjuration : elles choisissent l'exil. Le fils du roi d'Arima était chrétien comme son frère : Daifusama lui propose de l'investir de la souveraineté du royaume, s'il veut apostasier et lui promettre de l'aider à persécuter les chrétiens. L'ambition monte au cœur de Michel : il abjure le christianisme, fait tuer son père, abattre les croix, détruire les églises, et ordonne aux Jésuites de sortir de ses États. Les uns obéissent, les autres se cachent pour soutenir la foi des néophytes. Michel avait plusieurs frères, dont le plus âgé n'avait

pas huit ans; il ordonne de les mettre à mort, et ces petits anges, apprenant le bonheur qui les attend, en reçoivent l'intelligence et le sentiment au point de s'y préparer par quarante jours de jeûne et de prières.

Les Anglais et les Hollandais venus du Mexique avaient persuadé à l'empereur que le Japon n'avait rien à perdre pour le commerce en éloignant les Portugais et les Espagnols, et qu'il avait au contraire tout à gagner en traitant avec les Anglais et les Hollandais, dont l'ambition se bornait au négoce, sans préoccupation de religion, attendu qu'ils les respectaient toutes et n'étaient ennemis que de celle des Jésuites. Ces conseils du protestantisme portèrent leurs fruits.

L'année suivante, 1613, la persécution prit des proportions effrayantes, et, chose admirable, elle multiplia prodigieusement le nombre des néophytes. La foule accompagnait au bûcher ou à l'échafaud les martyrs condamnés à la mort, et la vue de ces exécutions journalières semblait engendrer de nouveaux chrétiens et appeler de nouveaux martyrs. Les uns sollicitaient la faveur du baptême, les autres la gloire de l'échafaud. Tous ceux qui se declaraient chrétiens étaient enregistrés et condamnés. En quelques jours, plusieurs milliers de néophytes avaient demandé leur inscription, et une foule d'autres aspiraient au même honneur; car le décret impérial portait que ceux qui ne se seraient pas dénoncés eux-mêmes, étant tenus pour païens, ne seraient nullement inquiétés. Le gouverneur de Meaco, épouvanté du nombre de victimes qu'il avait à faire exécuter, le réduisit à dix-sept cents. Des quinze Jésuites résidant dans cette ville, six seulement furent inscrits; les autres durent se soustraire à la mort pour soutenir et encourager leur troupeau.

Les chretiens s'étaient engagés par serment, signé de leur sang, à s'opposer de toute leur force à l'exil des Jesuites. Les Pères ayant eu connaissance de cet engagement, s'efforcèrent vainement de le faire annuler; les néophytes ne consentirent jamais à accepter la possibilité d'une telle séparation. Cet engagement, par suite de perquisitions, est découvert et porté au premier ministre de l'empereur. Aussitôt, cent dix-sept Jésuites et vingt-sept religieux espagnols Franciscains, Augustins et Domi-

nicains, ainsi que sept prêtres indigènes, furent conduits au port de Nangasaki, et embarqués, les uns pour Macao, les autres pour les Philippines Le roi de Tomba, Ucondono, et plusieurs familles des plus nobles, partagèrent leur exil. Quelques-uns moururent dans la traversée, ne pouvant résister aux mauvais traitements qui leur étaient infligés, d'autres expirèrent en arrivant. Le roi Ucondono fut de ce nombre. Vingt-six Jésuites et quelques missionnaires d'autres Ordres restaient encore pour les chrétiens si nombreux du Japon, mais leur existence n'était plus qu'une longue agonie.

XIV

Le Père Oviedo, patriarche d'Éthiopie, était mort en 1577, laissant son cher troupeau sans pasteur ; car les Jésuites qui avaient partagé ses travaux et sa captivité en avaient reçu avant lui la glorieuse récompense. Plusieurs Pères de Goa avaient tenté de pénétrer jusqu'à leurs frères captifs, et toujours ils avaient trouvé la mort dans cette sublime entreprise. Les Pères Pedro Paëz et Melchior de Sylva parvinrent enfin, sous des habits arméniens, auprès de ces chrétiens persécutés qui n'avaient plus de Pères pour les aider et les soutenir dans la voie douloureuse où ils étaient engagés depuis si longtemps. La présence d'un Jésuite fut une indicible consolation pour toutes ces âmes. Après les avoir bénies et encouragées, l'héroïque Père Paëz, bravant les cimeterres musulmans qui entourent le trône, ose se présenter devant l'empereur. Ce trait de courage ravit le prince, il fait asseoir le Jésuite près de lui, sur son trône, écoute avec bienveillance la parole évangélique, ne l'accepte pas pour lui, mais permet au Jésuite de la prêcher et de la répandre dans son empire. Aussitôt, cette grande nouvelle est mandée à Goa, et les Pères Luis d'Azevedo, Antonio de Angelis et plusieurs autres accourent partager l'apostolat de leurs frères.

En 1610, les principales villes d'Éthiopie voyaient s'élever dans

leur sein des collèges et des maisons de la Compagnie de Jésus. Bientôt après, l'empereur était renversé par une révolution populaire; son successeur se déclarait protecteur de la religion chrétienne et écrivait au Pape. Sela-Christos, son frère, quelques membres de sa famille et plusieurs personnages de la cour ne tardèrent pas à demander le baptême. En 1615, la mission d'Éthiopie était en pleine voie de prospérité.

Les Jésuites vivaient toujours dans cette alternative de persécutions et de succès; aujourd'hui la faveur, demain le martyre. Et les vocations n'en étaient que plus nombreuses. La Compagnie fournissait des apôtres et des martyrs sur tous les points de l'univers. En Afrique, elle était encore dans la Guinée, où elle avait envoyé ses missionnaires en 1604, après avoir établi le christianisme dans l'Angola. Le Père Gonsalve Silveira avait été dévoré par les anthropophages du Monomotapa. Plusieurs autres Jésuites avaient demandé, sollicité ce poste dangereux; tous successivement avaient subi le même sort, et le zèle de leurs frères ambitionnait la gloire de les remplacer, lorsque la Providence bénit enfin ce sol ingrat que le sang de tant de héros avait préparé pour la semence évangélique.

En 1608, le roi de cette contrée allait être dépouillé de son autorité par la révolte de ses sujets; les Portugais viennent à son secours et rétablissent sa puissance. En reconnaissance de ce service, le roi leur demande des Jésuites et promet de les protéger; les Jésuites accourent. Leur vaisseau échoue sur un banc de sable; quelques passagers gagnent la terre, les autres périssent dans ce désastre. Un Cafre est resté sur le pont; il est malade et sans force pour fuir la mort inévitable qui va l'atteindre. Le Père Paul Alexis s'en aperçoit; il va prendre le moribond, le charge sur ses épaules et le porte sur le rivage, à travers les récifs qui déchirent ses jambes et font ruisseler son sang; mais, que lui importe la souffrance! il a sauvé le Cafre, il est heureux, sa charité est satisfaite. Deux jours après, le Père Alexis, dont l'héroïque dévouement avait épuisé les forces, expirait à Zimbao, laissant un exemple de sublime charité qui devait faciliter l'apostolat de ses frères par l'impression qu'il produisiit sur les païens et les musulmans.

Dans les deux Amériques, le ministère des Jésuites étendait partout le christianisme et la civilisation; leurs colléges et leurs résidences se multipliaient, les peuplades les plus reculées entendaient leur voix et acceptaient le joug évangélique, et les enfants, plus faciles à gagner, devenaient leurs catéchistes et leurs missionnaires. En 1604, le christianisme avait pris une si grande extension dans le Mexique, que les Jésuites, se voyant insuffisants pour cultiver cette fertile contrée, avaient appelé à leur aide les Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

En 1608, la peste se présente à Mexico; les Pères engagent les habitants à faire un vœu à Notre-Dame de Lorette; ce conseil est suivi, et le fléau disparaît aussitôt. Les Mexicains, fidèles à leur vœu, font une image de la très-sainte Vierge, composée des plus belles plumes des oiseaux les plus rares, et ils l'envoient à Lorette.

Le Père Antonio Lopez était mort au Pérou en 1590, empoisonné par les sauvages; le Père Miguel Urrea, quelques jours après, expirait sous la hache de ces infidèles; le Père Barsena continuait la mission en attendant son tour, et mourut d'épuisement. En 1604, cinquante-six Jésuites arrivaient pleins d'ardeur, brûlant de zèle, dans cette partie du nouveau monde, où ils étaient certains de trouver une mort aussi glorieuse devant Dieu qu'elle serait ignorée des hommes. A Cusco, ils sont surpris du nombre d'aveugles qu'ils y remarquent : ce sont les premiers qu'ils évangélisent, et, lorsqu'ils leur ont donné l'instruction suffisante, ils les envoient la communiquer aux ouvriers des ateliers, à leurs familles, à leurs amis. Les sourds-muets étaient aussi nombreux que les aveugles dans cette ville : les Jésuites les instruisent par signes et en font les catéchistes de ceux qui partagent cette double infirmité. Bientôt les progrès de l'Évangile nécessitent la division du Pérou en trois vice-provinces : le Chili, le Tucuman et le Paraguay.

Les Araucans, dans le fond du Chili, avaient pris en haine la nation espagnole. Ces sauvages, accoutumés à leur indépendance, s'irritaient de l'esclavage auquel ils étaient réduits; leur fierté naturelle se révoltait à la vue de ces conquérants qui, non contents de les vaincre par les armes et de s'emparer de leur pays

par droit de conquête, s'emparaient encore de leur personne et la vendaient au plus offrant. Dans une révolte générale, en 1593, les Araucans s'étaient jetés sur le gouverneur, don Martino de Loyola, et l'avaient massacré. Le saint fondateur de la Compagnie de Jésus vit sans doute, du haut de son immortelle gloire, le crime commis sur son arrière-neveu; il dut se venger au ciel comme il avait coutume de se venger sur la terre : il dut prier pour les meurtriers de don Martino de Loyola; car, dans la même année, les Enfants de saint Ignace pénétraient dans l'Araucanie, sous la direction du Père Valdivia. L'insurrection durait encore. Le Père Martino d'Aranda ose paraître au milieu de ce peuple révolté; il le harangue, lui annonce une religion qui affranchit de l'esclavage le plus redoutable, parce qu'il est éternel, et il lui promet en même temps que le roi d'Espagne laissera libres ceux d'entre les Araucans qui recevront avec respect la religion de Jésus-Christ et qui mériteront la grâce du baptême. La révolte cesse aussitôt; les Jésuites sont écoutés, la parole de Dieu fructifie dans les âmes, et le Père Valdivia s'embarque pour l'Espagne. Il demande au roi l'indépendance de ce peuple auquel il a promis la liberté au nom du souverain : le roi l'accorde; le Jésuite revient triomphant au Chili, et voit les Araucans se jeter à ses pieds pour lui exprimer leur reconnaissance. Ce peuple ne voyait plus que des libérateurs dans les apôtres qui lui apportaient la Croix de Jésus-Christ, et tous demandaient le baptême avec les plus vives instances. Mais le Chili devait avoir aussi ses martyrs.

Le chef d'une peuplade voisine, apprenant que trois femmes ont abandonné la tribu pour embrasser le christianisme, se promet d'en tirer vengeance. Ce sont les Jésuites qui ont converti les trois femmes, ce sont les Jésuites qu'il immolera à sa fureur. Un jour, on lui dit que les Pères vont évangéliser au loin dans l'intérieur des terres; Agananon, c'était le nom de ce chef, les suit à distance, accompagné de deux cents cavaliers, et, lorsqu'il les voit entourés par les sauvages et leur annoncer la vérité chrétienne, il se jette sur eux, les terrasse et les met à mort. C'étaient les Pères d'Aranda et Vecchi, et le Frère coadjuteur Diégo Montalban.

Les Jésuites n'en travaillaient que plus activement à procurer la liberté aux peuplades de Chiliens qu'ils évangélisaient; le roi d'Espagne ratifiait tous leurs engagements à cet égard, et tout esclave que les Espagnols donnaient à leur collége de Saint-Jacques était affranchi par eux. Les négrophiles de notre siècle n'ont pas le mérite de l'initiative; les anglicans la revendiquent à tort, elle appartient à la Compagnie de Jésus. Après la mort du Père Joseph Anchieta, dont le zèle et la charité pour les esclaves étaient si touchants, le roi d'Espagne, voulant rendre à sa mémoire vénérée un hommage digne d'elle, défendit à ses sujets de faire des esclaves brésiliens. L'apôtre du Brésil avait demandé la liberté pour les peuples qu'il avait faits chrétiens; cette liberté devait être respectée en souvenir du saint missionnaire.

En 1615, la Compagnie de Jésus comptait cinquante-six membres à Bahia, soixante-deux à Rio-Janeiro et à Fernambouc, et quarante dans les villes voisines, destinés à se porter au secours de leurs Frères dans les missions des campagnes ou dans les colléges, qui, par le nombre croissant des élèves, exigeaient une augmentation dans le nombre des professeurs.

Le Père Claude Aquaviva, qui depuis trente années gouvernait la Compagnie de Jésus avec tant de prudence et d'habileté, était épuisé par les fatigues et les travaux de cette charge immense, bien plus encore que par les années. Le 26 janvier 1615, il fut atteint d'une maladie qui l'enleva le 31 du même mois, plein de vertus et de mérite, et laissant des regrets sincères à tous les princes qui avaient pu l'apprécier et à tous les Romains qui l'avaient toujours admiré.

A la cour pontificale et dans les cours étrangères, chacun répétait :

« Le monde et la Compagnie de Jésus ont perdu un grand homme! »

Au moment de sa mort, l'Institut comptait treize mille Jésuites et cinq cent cinquante maisons réparties en trente-trois provinces.

GÉNÉRALAT

DU PÈRE MUTIO VITTELLESCHI

SIXIÈME GÉNÉRAL

1615 — 1645

I

Le 15 novembre 1615, le Père Mutio Vitelleschi, né à Rome, âgé de cinquante-deux ans, et Assistant d'Italie, était élu sixième Général de la Compagnie de Jésus.

Depuis trois ans les hérétiques et les ennemis des Jésuites s'efforçaient de propager un hideux pamphlet anonyme, sur lequel ils avaient échafaudé une fable aussi ridicule que le pamphlet était monstrueux. Cet infâme libelle, dont nul n'osait s'avouer auteur, avait été imprimé à Cracovie, et avait pour titre : *Monita secreta*. Pierre Tilicki, évêque de Cracovie, procéda juridiquement, en 1615, contre Jérôme Zaorowski, curé de Gozdziec, à qui la voix publique en attribuait la honteuse paternité. Les *Monita secreta* étaient censés être les instructions secrètes du Général de la Compagnie de Jésus à ses religieux. Leur but était l'accroissement du pouvoir, de l'influence et de la fortune de la Société, par les moyens les plus criminels. La supposition était si grossièrement absurde, qu'elle ne put trouver des échos en nombre suffisant. Il était réservé au siècle suivant d'affecter assez de simplicité pour paraître ajouter foi à ces monstruosités. Toutefois, la Congrégation de l'Index, ne voulant pas laisser pla-

ner cette odieuse calomnie sur la Compagnie de Jésus, condamna les *Monita secreta*, le 10 décembre 1616, *comme faussement attribués aux Jésuites.*

Cette ignoble diffamation, rééditée il y a moins d'un an, était ainsi réfutée par l'*Ami de la Religion* du 2 août 1861 :

« On vient de réimprimer à Paris et de répandre par toute la France un pamphlet deja deux fois séculaire, qui, pour bien des lecteurs, semble avoir encore tous les attraits de la nouveauté.

« MONITA SECRETA SOCIETATIS JESU,

« *Avertissements secrets des Jésuites.*

« Tel est le titre.

« Quant au livre lui-même, en voici en deux mots la pensée :

« S'étudiant à imiter jusque dans son style quelque chose des formules les plus usitées dans les constitutions de la Compagnie de Jésus, l'auteur de cette imposture a su réunir avec l'adresse la plus perfide, dans dix-sept chapitres consécutifs, tous les conseils, toutes les combinaisons imaginables d'hypocrisie, d'astuce, de cupidité, d'ambition, de déloyauté et de fourberie; — le tout savamment dissimulé sous les dehors austères de la vie religieuse la plus irréprochable.

« Puis il suppose que ces *Instructions* ont été trouvées *manuscrites* dans les archives des Jésuites; et que, par conséquent, ils en sont les auteurs; et que c'est là, *par conséquent* aussi, la règle de conduite des supérieurs et des *initiés* de l'Ordre.

« Du reste, sauf le format du livre et quelques mensonges de plus, rien de neuf dans l'édition de 1861. — Pas même *l'avertissement préliminaire*. Il le fallait bien; — que mettre à la place de l'ingénieux récit de la découverte des *Monita secreta* dans les archives des Jésuites? C'est si bien inventé!

« Mais à côté des inventions de la malveillance, l'histoire, heureusement, fournit sur les *Monita secreta* quelques renseignements d'une certaine valeur. — On n'en dit mot dans l'aver-

tissement. Peut-être ne sera-t-il pas inutile de réparer cette omission.

« Évidemment toute la question peut se réduire à un seul point historique : *Le livre des* Monita secreta *est-il, oui ou non, l'œuvre des Jésuites?* Inutile, en effet, de discuter en détail le contenu de ce livre, s'il est démontré par des faits que c'est l'œuvre d'un lâche calomniateur qui, caché dans l'ombre avec la conscience de son crime, s'est efforcé de ruiner par tous moyens, dans l'opinion publique, la réputation d'un Ordre religieux dont il était l'ennemi. S'il est prouvé que ce livre n'est pas *l'œuvre des Jésuites*, on ne saurait, sans une injustice manifeste, les faire responsables de tout ce qu'il renferme de perversité.

« Or, à cette question : *Le livre des* MONITA *est-il l'œuvre des Jésuites?* il suffira d'opposer trois réponses, dont chacune est décisive.

« La première nous vient de Rome ; — la deuxième de Pologne, où ce livre fut imprimé pour la première fois ; — la troisième nous est fournie par un savant bibliographe français.

« I. Et d'abord, la Congrégation générale des cardinaux de l'Index, après les examens juridiques d'usage, a déclaré formellement, le 10 mai 1616, que les *Monita* étaient *faussement attribués à la Compagnie de Jésus.* Voici le témoignage authentique du secrétaire de la Congrégation de l'Index :

« Le 10 mai 1616, dans la Congrégation générale des cardinaux « de l'Index, tenue dans le palais du cardinal Bellarmin, le rap- « port ayant été fait d'un livre intitulé : *Monita secreta Societatis* « *Jesu*, Notobirgæ, 1612, sans nom d'auteur, les seigneurs cardi- « naux ont déclaré que ledit livre, étant *faussement attribué à la* « *Compagnie de Jésus* et plein d'inculpations calomnieuses et « diffamatoires, devait être absolument défendu, ordonnant que « désormais il ne fût permis à personne de vendre, lire ou garder « chez soi ledit livre. En foi de quoi j'ai donné ce témoignage « signé de ma main, le 28 décembre 1616 : Franciscus-Magda- « lænus Copifferus — des Frères prêcheurs, secrétaire de ladite « Congrégation. Rome, imprimerie de la Chambre apostolique, « 1617. Avec permission d'autorité supérieure. »

« Donc, 1° *ce livre n'est pas l'œuvre des Jésuites;*

« Donc, 2° il fut imprimé à Cracovie en 1612;

« Donc, 3° l'éditeur anonyme de 1761 est convaincu d'imposture quand il ose dire *cent quarante-cinq ans* après le décret de la Congrégation de l'Index : « *Il y a quelques années* qu'un duc « de Brunswick, qui se disait évêque d'Halbustar, ayant pillé le « collége des Jésuites de Paderborn, fit présent de leur biblio- « thèque et de tous leurs papiers aux PP. Capucins, qui trouvè- « rent cette *secrète instruction* parmi les mémoires du P. recteur « de ce collége. »

« En supposant même que cette fable ne fût pas toute pleine de contradictions (1), cette *secrète* instruction était déjà *imprimée* et du *domaine public* depuis près de 150 *ans*, *quelques années avant* 1761.

« Cette *secrète* instruction était déjà solennellement condamnée à Rome depuis 145 ans, *comme faussement attribuée aux Jésuites.*

« Et c'est en vain que pour échapper ici à d'évidentes contradictions, l'éditeur de 1824 et celui de 1861 supposent que la première édition de Paris (Paderborn) eut lieu en 1661. C'est ignorance ou mauvaise foi, comme nous le verrons bientôt.

« II. Avant la condamnation prononcée par la Congrégation de l'Index, l'évêque de Cracovie, Pierre Tylicki, dans le diocèse duquel le livre des *Monita* venait d'être imprimé, avait établi, le 14 juillet 1615, une procédure juridique contre l'auteur présumé de cette calomnie. C'était un prêtre nommé Jérôme Zaorowski qui avait passé quelque temps dans la Société, et s'en était fait chasser vers 1611 (2).

« Bientôt après, tous les évêques de Pologne s'unirent à Pierre Tylicki, évêque de Cracovie, pour protester contre cette insigne fourberie, qui n'a jamais trouvé de créance (dit un historien) (3) que chez les ignorants ou parmi les hommes pour qui l'erreur est un besoin.

(1) Voir le *Monde*, 26 juin 1861.
(2) Barbier, *Dictionnaire des anonymes*.
(3) Crétineau-Joly.

« De plus, le 14 novembre 1615, le nonce du Pape à Varsovie appuya de son autorité les poursuites juridiques intentées par l'évêque de Cracovie contre Jérôme Zaorowski (1).

« Enfin, le 20 août 1616, André Lipski, administrateur de l'évêché de Cracovie, après la mort de Pierre Tilicki, condamna le livre les *Monita secreta* comme un libelle diffamatoire et en défendit la lecture (2).

« Cette même année 1616, le comte d'Ostrorog, palatin de Posnanie, écrivait à ses enfants, dans une lettre imprimée à Neiss, en Silésie (1616) : « Il n'a jamais existé d'écrit conçu avec plus de « méchanceté que celui qu'un imposteur anonyme vient de publier « sous le faux titre des *Instructions secrètes de la Compagnie « de Jésus*. Cet imposteur, n'ayant pu trouver dans les membres « de la Société rien qui prêtât à une accusation contre la justice « ou les bonnes mœurs, a pris le parti de les accuser d'hypocrisie « devant le monde entier. Et afin qu'on ajoutât foi à ses paroles, « il a prétendu avoir puisé les secrets qu'il révèle, non dans des « sources étrangères, mais au sein même de la Compagnie. »

« Il résulte de tous ces faits que, même avant la condamnation prononcée à Rome contre le livre des *Monita secreta*, on le regardait dans toute la Pologne, seul pays du monde où il fût alors connu, comme l'*œuvre d'un imposteur*, et que ce livre y fut condamné par l'autorité ecclésiastique comme *faussement attribué aux Jésuites*.

« III. Un bibliographe distingué, dont le jugement fait autorité parmi les savants, Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes et des pseudonymes*, t. III, n° 20,985, place le livre des *Monita secreta* parmi les ouvrages *apocryphes*. Il ajoute que « Gretzer, « dans la réfutation qu'il publia de ce livre en 1618, l'attribua à un « Polonais plébéien, et que Mylius, t. II, p. 1356, nomme cet au- « teur Jérôme Zaorowsky, chassé de la Société vers 1611. Il en « parut (dit-il encore) une traduction française dans les *Secrets « des Jésuites*, Cologne, 1669, in-12, réimprimés sous le titre de

(1) *Documents historiques concernant la Compagnie de Jésus*. Paris, 1828.

(2) *Ibid.*

« *Cabinet jésuitique*. Jean le Clerc fit imprimer une autre traduc-
« tion avec le texte latin dans le *Supplément des Mémoires de*
« *Trévoux*, mai et juin 1701. Il en existe une édition particulière
« sous ce titre : *Les Intrigues secrètes des Jésuites*, traduites des
« *Monita secreta*, Turin, 1718, in-8°. La même traduction a été re-
« produite avec quelques changements et le texte latin sous le
« titre de *Monita secreta* ou *Avis secrets de la Société de Jésus*.
« Paderborn (Paris), 1761, in-12. » — Bornons-nous ici à trois *remarques :*

« 1° Ce savant bibliographe, que personne n'a jamais accusé de partialité en faveur des Jésuites, reconnait que ce livre leur est *faussement attribué*. Car dire qu'il est *apocryphe*, c'est dire que les assertions qu'il contient ne sont ni *prouvées* ni *authentiques ;*

« 2° Ce n'est pas en 1661, comme le dit l'avertissement de la nouvelle édition, mais *un siècle* plus tard, en 1761, que les *Monita secreta* furent imprimés pour la première fois à Paris (Paderborn). La date n'est pas indifférente. C'était alors le règne de la philosophie voltairienne. « Mentez, mes amis, il en restera toujours quelque chose. » Ce mot d'ordre bien connu en dit assez ;

« Remarquons enfin qu'alors au moins on eut la pudeur de cacher sous la rubrique de *Paderborn* cette édition que personne n'osait avouer (1).

« Nous sommes en progrès. — Un des éditeurs les plus connus de Paris ne craint pas, en 1861, de placer son nom en tête de la nouvelle édition.

« Plusieurs personnes (dit le comte d'Ostrorog, dans la lettre
« déjà citée) ont réfuté par écrit cette insigne imposture ; elles
« pensent néanmoins que la meilleure et la plus simple réponse
« qu'on puisse faire à de telles calomnies, — c'est un *démenti*
« *absolu*. Il n'y a effectivement pas de réponse plus convenable
« à des mensonges inventés à plaisir. » La Providence y a pourvu, nous venons de le voir, et depuis deux siècles que ce libelle déverse persévéramment la calomnie sur les Jésuites ; — le *démenti*

(1) Crétineau-Joly, 2 m. et Barbier.

vient tout à la fois et de l'autorité épiscopale, et du siége apostolique, et des recherches de la science.

« Voilà sans doute pourquoi, aujourd'hui, les Pères de la Compagnie de Jésus gardent le silence, alors que l'on répand de nouveau à profusion par toute la France ce pamphlet astucieux et diffamatoire.

« Certes ils auraient droit de *poursuivre en diffamation* l'éditeur d'un écrit cent fois réfuté, et qui ne contient que d'évidents mensonges.

« Le feront-ils? Il est à croire que non.

« Les Jésuites aimeront mieux n'opposer à tant de mensonges qu'une *dénégation formelle et absolue*. Mettant *au défi* qui que ce soit de s'appuyer jamais sur autre chose que l'*ignorance ou l'imposture* pour oser affirmer, contre les témoignages reunis de l'autorité ecclésiastique et des recherches de la science, — que les MONITA SECRETA *soient l'œuvre de la Compagnie de Jésus*.

« Et, en même temps, ils ne peuvent oublier que le Maître a dit : « Ce sera un bonheur pour vous si, à cause de moi, on vous « injurie, si on vous persécute, si *on ment* pour vous attribuer « tout ce qui est mal. Réjouissez-vous alors, et tressaillez d'allé- « gresse : une grande récompense vous est préparée. » (S. MATTH., c. III, v. 11-12.)

II

Malgré ces infâmes imputations, la Compagnie de Jésus continuait à s'étendre en Allemagne, en Pologne et en Russie. Pour les luthériens, les progrès de la Compagnie étant ceux de l'Église romaine, il importait de les arrêter, ou tout au moins d'en entraver la marche. En 1618, ils prennent les armes, soulèvent les populations de la Bohême, s'emparent de plusieurs villes, sous le commandement de Frédéric, l'électeur palatin, et poursuivent en Moravie les Jésuites réfugiés à Brun. Ils les chassent de leur retraite, le

5 mai 1619, et mettent le feu à leur collége. Après une telle expédition, les vainqueurs, jugeant devoir récompenser noblement le prince qui les a conduits à la victoire, rentrent en Bohême, portent encore le fer et le feu, en manière d'arguments, dans les villes catholiques qu'ils traversent, et posent sur le front de Frédéric la couronne de Bohême.

Le duc Maximilien de Baviere était élève des Jésuites. Ses sentiments de piété, son ardente foi, ne pouvaient le laisser tranquille spectateur de ces désolantes dévastations. Dès le commencement de l'année 1620, il réunit ses troupes, se met à leur tête, et voulant attirer les bénédictions divines sur la guerre qu'il entreprend, il demande à la Compagnie de Jésus de prêter à l'armée bavaroise quelques-uns de ses héros. Dix huit Jésuites l'accompagnent ; c'était pour lui une garantie de la victoire. Il marche, en effet, jusqu'à Prague, de succès en succès, il défait le prince Frédéric, lui enlève ses conquêtes et rétablit partout l'ordre et la subordination. Le roi des hérétiques avait régné quelques mois seulement, les Allemands le surnommèrent *le Roi d'hiver*.

La guerre fut suivie de la peste, les soldats furent les premiers atteints ; mais les Jésuites étaient là, ils se dévouèrent comme ils avaient coutume de le faire, et six d'entre eux trouvèrent la mort dans ce sublime dévouement. La charité toujours héroïque de la Compagnie de Jésus, en face de toutes les calamités publiques était connue, elle était la même dans tous les pays où ses membres portaient leurs pas ; mais leur sainte abnégation, si éloquente dans ses effets, n'empêchait pas la calomnie de les poursuivre toujours de son infernal venin.

Le roi de Pologne, Sigismond, voulait établir un nouveau collége de Jésuites dans la ville de Cracovie ; l'université jette les hauts cris, prétend que c'est élever école contre école, et qu'elle doit repousser de toutes ses forces le projet royal. Les savantes facultés rédigent un Mémoire et le présentent au roi. Sigismond avait été élevé en partie par les Jésuites, il les connaissait et pouvait les apprécier mieux que les universitaires aveuglés par la jalousie. Il lit dans leur Mémoire que les Jésuites sont « savants en mille artifices, et instruits à feindre la simplicité. » Il croit ne devoir répondre autrement que par l'exécution

de son projet, il fonde le collége. Les universitaires, voyant la Pologne menacée d'un côté par les luthériens, de l'autre par les Turcs, s'empressent de faire un appel à la révolte, afin d'obtenir par l'insurrection ce que Sigismond a osé refuser à leur prière. Le trône est électif, on choisira un autre roi, et on lui posera la condition de ne jamais supporter que l'université de Cracovie se voie menacée dans son existence par la concurrence des Jésuites. Ce plan arrêté, c'était en 1621, ils prennent les armes: mais le roi fait marcher ses troupes sur cette émeute de savants et d'écoliers, et renvoie les uns dans leurs chaires, les autres sur leurs bancs. Les vaincus, forcés d'abandonner l'épée, reprennent la plume, dans l'espoir d'un résultat moins fâcheux. Ils écrivent à l'université de Louvain, lui font le récit des événements tragiques dont la ville de Cracovie vient d'être le théâtre, et, du ton le plus sérieux, ils disent dans cette lettre, qui porte la date du 28 juillet et que l'impression a fait passer à la postérité :

« . . . . La ville fut inondée du sang des innocents que les Jésuites firent couler, mais les Pères, n'étant pas encore rassasiés de carnage, employèrent à ces forfaits des bourreaux dont les bras se lassèrent, et qui, touchés de compassion, se refusèrent enfin à continuer ce massacre. »

Ce *massacre des innocents* plut tellement à l'université de Louvain qu'elle décida, séance tenante, que des copies de la lettre de Cracovie seraient envoyées dans toutes les universités de l'Europe. Celle de Paris se distingua par la manière dont elle y répondit. Dans l'excès de sa joie, elle prodigua les malédictions à la Compagnie de Jésus, elle donna les plus grands éloges aux insurgés polonais, et déclara qu'elle pleurait amèrement sur les victimes de la cruauté des Jésuites.

Si les universitaires de Cracovie avaient porté leur attention du côté de la Livonie, ils auraient vu, dans cette même année 1621, les luthériens suédois forçant la ville de Riga à une capitulation dont un des articles, et le plus important, était l'expulsion des Jésuites; ils auraient vu ces saints religieux quitter cette ville bien humblement, comme ils y étaient entrés, ne songeant à

massacrer ni les innocents ni les coupables, mais priant toujours pour leurs ennemis et pour leurs persécuteurs. Quelques jours après, Gustave-Adolphe les chassait de Venden, et ils sortaient de Venden, comme ils étaient sortis de Riga, le cœur plein de charité pour ceux qui les maudissaient par un excès d'aveuglement. Ils étaient de la Compagnie de Jésus : ne devaient-ils pas entendre, et leurs successeurs n'entendront-ils pas toujours cette parole de Jésus aux premiers apôtres qui étaient aussi sa Compagnie : « Si on vous chasse d'une ville, passez dans une autre. » Le palatin de Smolensk, Corvin Gosiewski, ne laissa pas Gustave-Adolphe venir plus avant, il marcha à sa rencontre, l'attaqua près de Dunamunde et le défit. Pour remercier Dieu de cette victoire, il fonda un collége de Jésuites dans la ville d'où il venait de chasser leurs ennemis.

Nous l'avons déjà fait remarquer, et nous y reviendrons pour les esprits légers, bien plus nombreux que les esprits réfléchis : derriere toutes les haines, toutes les accusations, toutes les persécutions dont la Compagnie a toujours été honorée, que l'on veuille bien chercher et examiner, on trouvera toujours la jalousie, l'hérésie, l'impiété ou les mauvaises passions.

Pendant que les Jésuites étaient repoussés par les universitaires de Cracovie, et chassés de Riga et de Venden par une armée de luthériens, les Hongrois étaient en instance à la cour de Rome pour obtenir la faveur de n'avoir d'autre archevèque à Gran qu'un Père de la Compagnie de Jésus, Pierre Pazmany. Ce Jésuite était l'apôtre aimé de la Hongrie; il avait converti plus de cinquante familles, des plus nobles, et le cardinal Forgaez, archevèque de Gran, etant mort, ce fut un élan général dans le diocèse pour appeler à ce siége le Père Pazmany. Toutes les sollicitations se brisérent contre l'humilité du religieux; l'empereur Ferdinand II ne fut pas plus heureux que ses sujets. On eut recours au Souverain-Pontife, on lui dit que nul ne serait capable de conserver la foi comme le saint religieux à qui la Hongrie devait de si brillantes et de si nombreuses conquêtes sur l'hérésie; on lui dit que nul ne connaitrait aussi bien les besoins de ce diocèse, et ne soutiendrait plus vigoureusement la lutte contre le luthéranisme qui ne cessait de renouveler ses at-

taques ; on lui dit que nulle voix au monde ne serait comprise, ne serait aimée, ne serait obéie comme la voix si respectée du Père Pazmany. Le Pape se laissa toucher, il ordonna, et le Père Général dut céder et ordonner à son tour à l'humble Jésuite d'accepter le fardeau qui lui était imposé.

En Italie et dans le royaume de Naples, où les hérétiques avaient moins d'accès, les Jésuites se livraient, avec plus de sécurité pour l'avenir, à toutes les œuvres inspirées par leur zèle et leur charité. A Naples, le Père Pavone fondait une Congrégation de prêtres destinés à former des jeunes gens aux vertus sacerdotales, et cette Congrégation eut de tels résultats pour le bien de l'Eglise, qu'elle put lui donner en quelques années un Souverain-Pontife, quinze évêques, cent quatre-vingts prélats et une foule de prêtres d'un mérite éminent. Quatre-vingts maisons de cette Institution s'établirent dans le royaume, où elle est encore pleine de vie. Le Père Piétro Ferragut établissait en 1617, dans la même ville, la confrérie de la Miséricorde pour le soulagement ou la délivrance des prisonniers.

A Lucques, il s'était élevé de graves difficultés entre l'évêque et les habitants ; le Père Constanzio est choisi pour médiateur, et il rétablit l'union et l'harmonie entre le pasteur et le troupeau.

A Malte, deux partis s'étaient formés parmi les chevaliers, les querelles s'envenimaient, plusieurs princes s'étaient efforcés d'amener une réconciliation ; mais toutes leurs négociations étaient restées infructueuses. Le Père Charles Mastrilli entreprend de concilier les esprits, et aucun ne lui résiste. Chacun fait de son côté les concessions proposées par le Jésuite, et la concorde est rétablie.

En France, le Père Coton avait demandé et obtenu la permission d'aller se reposer pendant quelque temps à Rome de l'existence agitée que sa position de confesseur du roi lui avait faite au milieu de tant d'intrigues de courtisans, et de tant d'ambitions de partis opposés. Le Père Arnoux lui avait succédé auprès de Louis XIII. Le titre de Jésuite devait susciter des ennemis au Père Arnoux, comme il en avait suscité au père Coton ; car, malgré les calomnies que l'esprit du mal se plaisait à faire planer sur la Compagnie de Jésus, on savait, et leurs ennemis même n'en

doutaient pas, que les Jésuites ne transigent pas avec leur conscience et ne se mettront jamais au service de l'ambition; il n'y avait donc rien à attendre du confesseur du roi, là où la seule gloire de Dieu ne demanderait pas son intervention.

Les intrigues de cour avaient mis une déplorable division entre la reine et son fils. Marie de Médicis, prisonnière au château de Blois, en était enlevée par le duc d'Épernon, qui la conduisait à Angoulême, d'où ses partisans se proposaient de la défendre, car le bruit se répandait que le roi allait déclarer une guerre ouverte à sa mère, et la France entière s'affligeait d'un tel scandale. Le Père Arnoux avait dû s'opposer en vain aux faits déjà accomplis; mais qui pouvait le savoir? Employer le même moyen pour empêcher la guerre que la France redoutait, c'eût été exposer la parole de Dieu à une désolante stérilité; le confesseur du roi eut le courage de tout oser pour éviter un grand crime et une grande effusion de sang. Il prêche devant la cour, le roi est présent, le prédicateur fait allusion au bruit qui circule depuis quelques jours, et il s'écrie, avec la sainte liberté du ministère apostolique :

« On ne doit pas croire qu'un prince religieux tire l'épée pour verser le sang dont il est formé... Sire, vous ne permettrez pas que j'aie avancé un mensonge dans la chaire de vérité! Je vous conjure, par les entrailles de Jésus-Christ, de ne point écouter les conseils violents et de ne pas donner ce scandale à la chrétienté! »

Le roi fut vaincu; il fit des réflexions qui l'amenèrent à écouter les conseils dn Père Arnoux, et il se réconcilia avec Marie de Médicis. Mais le duc de Luynes ne pardonna pas au Jésuite un succès qui détruisait tous ses plans secrets. Deux ans après, en 1621, le Père Arnoux était disgracié pour cause d'intolérance, quoique Jésuite, et le Père Séguiran le remplaçait auprès du roi. Ce n'était pas ce que désiraient les courtisans, un Jésuite les gênait. Le Père Séguiran n'eut pas plus tôt paru à la cour, qu'il fut accusé de prétendre aux premiers honneurs et de disputer le pas aux évêques et aux cardinaux. Ce bruit vient aux oreilles des cardinaux de La Rochefoucauld et de Richelieu, qui s'empressent de le démentir et attestent qu'il n'est qu'une odieuse calom-

nie; mais il avait déjà assez couru pour être exploité et accrédité au loin, comme toutes les imputations dont la haine aveugle des adversaires de la Compagnie de Jésus cherchait à la couvrir.

Au commencement de cette même année 1621, une cause étrange était portée à la décision du Saint-Siége. On se souvient du moyen ingénieux suggéré par son zèle au Père Robert de Nobili, pour convertir les Indiens du Maduré. Quelques Européens s'étaient scandalisés de cette manière de *se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ.* Des plaintes avaient été portées à Goa et jusqu'à Rome; on accusait le saint missionnaire de s'être fait brahme, de se prêter à l'idolâtrie des Indiens, d'approuver leurs superstitions, en un mot, d'avoir abjuré la foi et d'offrir de l'encens aux idoles. Le cardinal Bellarmin, son parent, lui adresse de tendres reproches, et les sévères prescriptions du Père Provincial et du Père Général viennent arrêter son zèle au milieu des plus brillants succès, et le purifier par l'épreuve la plus douloureuse, la plus déchirante pour le cœur d'un apôtre!

Le Père de Nobili insiste, il fait valoir ses motifs, l'archevêque de Cranganore, dans la juridiction duquel est la mission du Maduré, les appuie, et Alexis de Menesez, archevêque de Goa, primat des Indes, les confirme. L'un et l'autre connaissaient assez la valeur et la signification propre des coutumes des Indiens du Maduré pour être juges compétents de la tolérance du missionnaire. Leur décision avait apaisé cette tempête, et le cardinal Bellarmin, ainsi que le Père Général, avaient consolé par leurs lettres le généreux missionnaire, en lui assurant que sa cause triomphait à Rome, lorsque, le primat étant rappelé, son successeur ressuscita cette controverse.

Le prélat, ignorant des coutumes qu'il jugeait idolâtriques, poussait l'affaire avec une sorte d'acharnement. Le Père de Nobili, mandé à Goa, s'y rend avec l'archevêque de Cranganore, et présente un mémoire qui, aujourd'hui encore, est considéré comme le plus beau monument de la science et du génie apostoliques.

Un Concile était réuni à Goa pour juger la mét ode du Père Robert : elle y subit de violentes attaques de la part du primat, de l'Inquisiteur et de quelques membres du clergé; mais elle est vigoureusement défendue par l'archevêque de Cranganore, le

second Inquisiteur, le Visiteur, le Provincial, les Supérieurs et les théologiens de la Compagnie, qui, hostiles d'abord, étaient maintenant éclairés par la lecture du Mémoire du Père de Nobili. La sentence de condamnation était préparée d'avance : le Primat n'ose la prononcer, et se voit obligé d'envoyer à Rome les actes du Concile. L'Inquisition rend son jugement, et Grégoire XV termine ces longs débats par sa bulle du 31 janvier 1623, en faveur du Père de Nobili.

Ainsi finit une discussion qui, pendant douze années, avait arrêté les progrès de la mission et lui avait causé d'irréparables maux (1).

Dans le même temps, le Pape Paul V, voulant donner à la Compagnie de Jésus un témoignage de sa reconnaissance pour les services qu'elle avait rendus a l'Eglise pendant son pontificat, appela le Père Général à la dignité de cardinal. Le Père Vitelleschi, en apprenant cette nouvelle, réunit les Assistants des provinces, leur annonce le coup dont il est menacé, leur ordonne de prendre tous les moyens en leur pouvoir pour le détourner, et prend la fuite. Le Père Balthazar, Assistant de France, est chargé de porter aux pieds du Souverain-Pontife l'expression de la vive douleur de la Compagnie et de celle de son Père Général, à qui l'humilité était infiniment plus chère que la vie. Mais déjà le Pape, malade depuis longtemps, venait d'être déclaré en grand danger : sa mort suivit de près, et, le 9 février 1621, Grégoire XV succédait à Paul V.

Au mois d'août de la même année, les anges enlevaient à la terre le jeune Jésuite Jean Berchmans, élève du Collége romain et digne émule de Louis de Gonzague et de Stanislas de Kostka.

Le 17 septembre suivant, le cardinal Bellarmin, toujours Jésuite d'esprit et de cœur, couronnait la plus belle vie par la plus sainte mort ; il avait soixante-dix-neuf ans. L'Église entière s'associa au deuil et aux regrets de la cour romaine. Pour la Compagnie de Jésus, la perte était immense, il est vrai ; mais si elle perdait une grande et belle gloire sur la terre, elle comptait un grande et belle gloire de plus dans le ciel.

(1) Cette discussion devait être malheureusement reprise après plus d'un siècle, et amener un résultat bien différent !.....

Grégoire XV, de la famille Ludovisio, était élève des Jésuites il avait fait ses études au collége germanique, d'où sont sortis tant et de si grandes célébrités (1). Il était à peine élevé sur la chaire de saint Pierre, que tous les souverains catholiques de l'Europe et de l'Orient s'empressèrent de renouveler leurs instances pour la canonisation de saint Ignace de Loyola et de saint François de Xavier, béatifiés l'un et l'autre par Paul V, son prédécesseur. Trois princes élèves des Jésuites : l'empereur Ferdinand, Sigismond, roi de Pologne, et Maximilien de Bavière, Louis XIII, roi de France, Philippe IV, roi d'Espagne et de Portugal, tous les princes d'Italie, tous les rois chrétiens des Indes et du Japon sollicitaient à la fois la glorification de ces deux héros évangéliques, que Dieu lui-même se plaisait à glorifier par tant de miracles, et que nul n'invoquait en vain. Grégoire XV, cédant à tant de vœux, prononça l'éloge des deux saints dans le Consistoire du 12 février 1622; il célébra la fête de leur canonisation le 12 mars, mais la mort ne lui laissa pas le temps de publier la bulle apostolique qui devait être le couronnement de son œuvre. Cette consolation était réservée à un autre élève de la Compagnie de Jésus, au cardinal Maffeo Barberini, sorti du collége romain, auquel l'Église doit les plus belles illustrations. A son élection au souverain pontificat, le 6 août 1623, il prit le nom d'Urbain VIII et donna au monde catholique la bulle si désirée, datée du jour même de son exaltation.

Il est doux de voir unir ainsi, dans les mêmes honneurs et la même gloire ces deux grandes âmes dont Dieu seul était le lien, et qui s'aimaient avec cette vive tendresse et ce sublime détachement qui sont le cachet divin des saintes affections d'ici-bas.

(1) A la fin du siècle dernier, le collége germanique avait vu sortir de son sein un pape, Grégoire XV, vingt-quatre cardinaux, six électeurs du Saint-Empire, dix-neuf princes, vingt et un archevêques et prélats, cent vingt et un évêques titulaires, cent évêques *in partibus infidelium*, quarante-six abbés mitrés ou généraux d'Ordre, onze martyrs pour la foi, treize martyrs de la charité. Le Collége romain a donné huit papes à l'Église, et un grand nombre de cardinaux, de savants illustres, de saints personnages de toutes les parties du monde.

III

Tous les princes allemands ligués en haine de la foi romaine avaient choisi Christian de Brunswick pour généralissime de l'armée des confédérés. Christian se fait évêque d'Herbestadt, il en prend le titre et, en sa double qualité de général et d'évêque, il se fait précéder de deux étendards qui ne laissent aucun doute sur ce que l'on doit attendre d'un tel vainqueur. Sur le premier de ces drapeaux, flottant à la tête de l'armée qu'il commande, on voit une tiare foudroyée; sur l'autre, on lit la devise adoptée par Christian : *L'ami des hommes, l'ennemi des Jésuites.* Rien ne prouve plus évidemment que les Jésuites et l'Église n'étaient qu'une même chose pour les hérétiques, et que la haine qu'ils portaient à la Compagnie de Jésus était la conséquence de la haine qu'ils portaient à l'Église catholique.

Jean, comte de Tilly, élève des Jésuites et général de l'armée impériale, attaque Christian près de Hoëstings, le bat et enlève ensuite à l'électeur palatin, Frédéric, la ville de Heidelberg, dont ce dernier s'était emparé. Le comte de Tilly avait des Jésuites dans son armée; il ne voulait pas exposer ses soldats à mourir sans secours religieux, et il voulait attirer sur ses armes toutes les bénédictions du ciel. Dès qu'il eut repris Heidelberg, les Pères y rentrèrent et s'y dévouèrent héroïquement comme partout. Ils avaient de grandes ruines à relever, de grandes douleurs à consoler, de grandes misères à secourir; leur charité, toujours si compâtissante et si ingénieuse, put suffire à cette tâche. En même temps, le Père Sand tombait sous le sabre luthérien, et le Père Arnold Boecop était empoisonné par les soldats d'Ernest de Mansfeld.

Le 20 janvier 1624, le Père Bécan, confesseur de Ferdinand II, mourait à Vienne et était remplacé par le Père Lamormaini. Tous les princes catholiques de l'Allemagne tenaient à être dirigés par un membre de la Compagnie de Jésus; et comme, à l'époque où nous sommes arrivés, la plupart de ces princes avaient été élevés au Collége germanique ou avaient reçu de bonne heure leurs



SAINT STANISLAS KOSTKA.

enseignements pieux, tous pouvaient être considérés comme leurs élèves. De là les déclamations furibondes de l'hérésie sur la puissance occulte des Jésuites, déclamations si souvent renouvelées qu'elles ont acquis, grâce à la crédulité publique, l'importance d'un fait historique. Ils avaient, il est vrai, et ils auront toujours une puissance immense, celle de faire le bien. Quant à la puissance qu'on leur reproche, elle n'est que l'influence de leur douce humilité, l'ascendant de leur éminente vertu : *Ceux qui sont doux posséderont la terre.* Cette parole divine, tombée un jour des lèvres de l'Homme-Dieu sur la foule qui couvrait une montagne de la Judée, explique suffisamment une puissance que la Compagnie de Jésus n'employa jamais qu'à la gloire et *à la plus grande gloire de Dieu.*

En Allemagne, dans les États gouvernés par les princes catholiques, les Jésuites pouvaient demander et agir en toute liberté; c'est ce qui facilitait à leur zèle les prodiges qu'il y opérait. A Iglau et à Znaym, en Moravie, il n'y avait pas un seul catholique. Le cardinal de Dietrichstein demande des Pères de la Compagnie de Jésus, et les établit au milieu de ces populations hérétiques. Trois ans après, la ville de Znaym offrait à l'empereur Ferdinand II un crucifix d'or massif sur lequel elle avait fait graver cette inscription : « Gage de fidélité offert à Ferdinand II par la cité catholique de Znaym. » Les Jésuites n'avaient pas trouvé un seul catholique dans cette ville; maintenant, il n'y avait pas un seul hérétique : celle d'Iglau offrait une semblable merveille. Les luthériens de Glatz avaient expulsé les Pères en se révoltant contre l'empereur; c'était la conséquence de toute insurrection. Ferdinand soumet les insurgés par les armes et se dispose à les punir; mais les luthériens connaissent les victimes de leurs calomnies, et ils ont recours à ces Jésuites qu'ils ont persécutés, qu'ils ont maudits et chassés; ils les supplient de demander grâce pour eux. Les Jésuites trouvent l'occasion de faire usage de leur puissance si redoutable, ils ne la laissent pas échapper : ils implorent la clémence impériale pour leurs persécuteurs, et ils l'obtiennent. Les habitants de Glatz ne résistèrent pas à ce grand exemple évangélique; ils rappelèrent les Jésuites et leur donnèrent la consolation de les voir rentrer

dans le sein de l'Église. En 1626, Ferdinand II ordonna le recensement des hérétiques de son empire convertis par les Jésuites; le chiffre en fut porté à plus d'un million :

« Doit-on en conclure, dit le docteur Ranke, que le protestantisme n'avait pas encore bien pris racine dans les masses, ou doit-on attribuer cette révolution à l'habile propagande des Jésuites? Du moins, ils ne manquèrent ni de zèle ni de prudence. Vous les voyez s'étendre successivement dans tous les lieux qui les environnent, séduire et entraîner les masses. Leurs églises sont les plus fréquentées. Se trouve-t-il quelque part un luthérien versé dans la Bible, dont l'enseignement exerce de l'empire sur ses voisins, ils emploient tous les moyens pour le convertir, et presque toujours ils réussissent, tant ils sont habitués à la controverse! Ils se montrent charitables, guérissent les malades, cherchent à réconcilier les inimitiés, engagent par des serments sacrés ceux qu'ils ont déjà ramenés à la foi. On voit les fidèles se rendre sous leurs bannières à tous les pèlerinages, et des hommes qui, il y a un instant encore, étaient d'ardents protestants, se mêler à ces processions (1). »

Les protestants, dans leur révolte à main armée, s'étaient emparés des biens du clergé et des ordres religieux; ils les avaient appropriés à leur usage et les retenaient sans scrupule. Le nonce du Pape, Charles Caraffa, aidé du Père Lamormaini, détermina l'empereur à en ordonner la restitution, que le Saint-Siége exigeait. Le Pape décide que les monastères dont les religieux n'existaient plus seraient consacrés à l'établissement de séminaires et de colléges tenus par les Jésuites et autres religieux. Cette mesure devait irriter la colère des hérétiques et augmenter le nombre de leurs victimes. Le 9 août 1629, le Père Burnat était massacré au pied de l'autel, dans l'église du village de Libun. Quelque temps après, le Père John Meag et Jérémie Fischer, ainsi que les Frères Martin Ignace et Wenceslas Tronoski, périssaient par la main des protestants.

(1) Tome III, pag. 33, édit. 1848.

En Allemagne, comme dans d'autres pays catholiques où les magiciens et sorciers étaient condamnés à être brûlés vifs, il arrivait trop souvent que la vengeance ou la haine envoyait au bûcher des victimes innocentes. Lorsqu'un ennemi n'avait rien à formuler contre celui à qui il voulait nuire, il l'accusait de sortilége et de magie, et en Allemagne, le fanatisme aidant, les juges prononçaient rarement avec connaissance de cause. Il en résultait que les exécutions devenaient chaque jour plus nombreuses. En 1593, Corneille de Loos, prêtre aussi zélé qu'éclairé, avait élevé la voix contre cette barbarie, et il avait payé de sa liberté le cri de son cœur de prêtre. Le Père Adam Tanner, savant Jésuite et chancelier de l'Université de Prague, avait plus tard publié un ouvrage dans le but d'éclairer les Allemands sur ces déplorables effets de leur crédulité fanatique; mais son livre n'avait pu trouver de lecteurs assez bien disposés pour en amener le succès, et l'on s'était borné à respecter les intentions et la personne de l'auteur, dont on refusait d'accueillir les idées. En 1629, le Père Frédéric de Spée, qui, souvent appelé pour assister les victimes d'un jugement aveugle, souffrait d'indicibles tortures à la vue de leur supplice immérité, apprend qu'un nombre considérable d'accusés innocents ont été condamnés à la fois : c'était à Wierzbourg. Il vole à leur secours, les exhorte, les console, les encourage, et en fait autant de martyrs qu'il accompagne au bûcher, et que ses larmes consolent encore lorsque sa voix, étouffée par la douleur, ne peut plus arriver jusqu'à eux. Le lendemain, un chanoine de la cathédrale, Philippe de Schœnborn, ne reconnaissait plus le charitable Jésuite :

— Eh! quoi? mon révérend Père, lui dit-il, est-ce bien vous? Hier encore vous n'aviez pas un cheveu blanc, et aujourd'hui votre tête est celle d'un vieillard!

— Si, comme moi, répond le Père Frédéric, vous aviez accompagné au bûcher tant de victimes qui, jusqu'à leur dernier soupir et en toute sincérité, prenaient Dieu à témoin de leur innocence, innocence qui m'était démontrée par d'autres motifs, vos cheveux seraient devenus aussi blancs que les miens.

Le Père Frédéric de Spée n'avait que quarante ans. Le chanoine de Schœnborn, profondément ému de ses paroles et de la tou-

chante expression de son visage inondé de larmes, n'oublia jamais cette grande douleur sacerdotale ; et lorsque, bientôt après, la Providence l'appela au siége archiépiscopal de Mayence, son premier acte d'autorité fut de supprimer dans son diocèse les procédures contre les sorciers.

Pendant ce temps, Frédéric de Spée travaillait à un ouvrage latin intitulé : *Cautio criminalis*, qu'il publia en 1631. La science de l'auteur, sa réputation littéraire, la vénération qu'inspiraient ses douces vertus, firent rechercher ce dernier ouvrage, et le succès fut tel, qu'à partir de ce moment les causes de sorcellerie ne furent plus admises que sur l'évidence des preuves, et les condamnations devinrent aussi rares qu'elles avaient été fréquentes : ce n'étaient plus que des cas exceptionnels. Le saint Jésuite pouvait mourir ; il avait fait son œuvre, et il en voyait les immenses résultats pour sa patrie.

En 1635, il se trouvait à Trèves, lorsque le 6 mai les impériaux y firent leur entrée après avoir vaincu les Français. Le Jésuite, toujours compâtissant, toujours charitable, ne veut voir que des frères dans les vaincus, et il s'occupe d'eux avec la plus touchante sollicitude. Quatre cents prisonniers sont remis en liberté sur sa demande, et tous les blessés sont l'objet de ses soins les plus délicats. Il était au milieu d'eux et le jour et la nuit, oubliant son épuisement et ses souffrances personnelles pour prodiguer aux ennemis de son pays les trésors de sa charité, les ineffables consolations de son ministère, lorsque le 7 août il expira dans l'exercice de cet humble et sublime apostolat. Il avait quarante-sept ans.

Peu d'années après, en 1642, les luthériens, vainqueurs à Leipsick, aperçoivent un Jésuite penché sur les soldats blessés restés au milieu du champ de bataille : c'était le Père Laurent Passok. Ils lui proposent de blasphémer le nom de la Vierge Immaculée, s'il veut conserver la vie ; Laurent Passok préfère la mort et la reçoit au même instant. Un peu plus loin, le prince de Lawenbourg reconnait le Père Cramer, qu'il voit occupé à confesser un soldat mourant ; il s'approche de lui, et d'un coup de pistolet il lui brise la tête !...

IV

Le Parlement et l'Université de Paris, ne pouvant supporter patiemment les témoignages d'estime et d'affection que le cardinal de Richelieu affectait de prodiguer à la Compagnie de Jésus, guettaient l'occasion d'exciter la susceptibilité de l'ombrageux ministre, et d'en faire le plus puissant ennemi des Jésuites. L'entreprise leur paraissait difficile, il est vrai, mais ils étaient resolus à tout oser pour arriver à leur but.

En 1624, le jeune prince Henri de Bourbon, élève des Jésuites, venait d'être nommé à l'évêché de Metz et devait soutenir une thèse de théologie. Le roi avait exprimé le désir d'assister à cette solennité avec toute sa cour; le prince, par reconnaissance pour ses chers maîtres, choisit leur collége pour subir cet examen. Les Jésuites l'engagent à donner la préférence à la Sorbonne : il s'y refuse, il veut pour théâtre celui de ses études; l'Université ne peut empêcher cet hommage éclatant rendu à ceux qu'elle appelait ses rivaux; elle jure de s'en venger.

Le Père Coton revenait de Rome avec le titre de Provincial de France et un droit de plus à la haine hérétique, car il avait converti l'illustre connétable de Lesdiguières, dont il était l'ami. A son arrivée à Paris, le célèbre Jésuite apprend les colères de l'Université contre son Ordre; il apprend qu'elle attaque avec violence tout ouvrage écrit par les Pères, et qu'elle les accuse hautement d'accaparer l'éducation. Le Père Coton se fait entendre à la cour, où il compte des amis dévoués; mais pendant qu'il justifie ses frères des imputations universitaires, une nouvelle attaque leur était portée sur un autre point. Un Dieppois accusait le Père Ambroise Guyot de conspirer en faveur des Espagnols, au sujet de la Valteline. L'accusateur, bientôt convaincu lui-même de trahison, est envoyé sur l'échafaud; là, il se rétracte avant d'aller paraître au tribunal de Dieu, et déclare le

Père Guyot innocent; mais il restait une fâcheuse impression dans l'esprit de Richelieu. C'était ce qu'avaient voulu les ennemis de la Compagnie de Jésus : leur première pierre était posée.

Le 20 janvier 1626, il paraissait à Paris un ouvrage latin, écrit et publié à Rome par un Jésuite, le Père Santarelli, et dans lequel les principes ultramontains sur les droits du Saint-Siége à l'égard des princes étaient soutenus dans toute leur vigueur primitive. La Sorbonne et le Parlement jettent les hauts cris, Richelieu partage leur indignation. Louis Servin, avocat général, se charge de porter la parole contre les doctrines professées par la Compagnie de Jésus dans l'ouvrage incriminé. Le roi devait tenir un lit de justice au Parlement, le 6 mars; ce fut ce jour-là que choisit Servin, espérant que sa plaidoierie en présence de Louis XIII et de sa cour déterminera tout au moins l'expulsion de la Compagnie.

Le 6 mars, en effet, le roi vient s'asseoir au Parlement, toutes chambres assemblées, et, le moment arrivé, l'avocat général prend la parole; il amène son sujet avec toutes les précautions oratoires qui lui promettaient le succès, et au moment où il allait faire sentir le danger de livrer la jeunesse à des maîtres professant de tels principes, il tombe mort aux pieds de Mathieu Molé! Il venait d'être foudroyé par une attaque d'apoplexie!...

Cet événement était une leçon pour le Parlement; il aurait dû être saisi d'épouvante... Il n'en fut pas ainsi : Omer Talon remplaça Louis Servin; la procédure fut continuée, et, le 13 mars au soir, un homme enveloppé dans son manteau frappait à la porte de la maison professe, et demandait à parler au Père Provincial : c'était le président de Lamoignon. En voyant le Père Coton, il l'embrasse et s'écrie :

— Quel malheur! mon Père, quel malheur!

— L'avocat général a atteint son but, n'est-ce pas, demande le Provincial, qui devinait.

— Hélas! oui, mon Révérend Père. Le traité du Père Santarelli, écrit et publié en Italie, à Rome, d'après les principes et les idées de Rome; ce livre, écrit et publié par un Italien pour

les Romains et les Italiens, ce livre est condamné en France par le Parlement de Paris, et les Jésuites français doivent en être responsables! Le Parlement prépare sa sentence d'exil, mon Père; je suis venu secrètement vous en prévenir. Le cardinal de Richelieu veut vous faire sentir sa puissance, il veut vous prouver que votre existence, en France, dépend de son bon plaisir; car, en ce moment, il est d'accord avec le Parlement, et veut que le livre du Père Santarelli soit brûlé en place de Grève par la main du bourreau.

Le Père Coton était malade, il l'était même assez sérieusement pour inquiéter ses amis : la nouvelle que lui apportait Lamoignon aggrava son état. Le lendemain, Mathieu Molé, bravant la colère de Richelieu, se présente devant le roi, lui rappelle les immenses services rendus à l'Église et à la France par la Compagnie de Jésus, et l'injustice d'un jugement qui fait peser sur l'Ordre entier la colère excitée par un livre dont un seul de ses membres est l'auteur; il ajoute; « Quant à moi, Sire, je déclare à Votre Majesté que je ne sanctionnerai jamais une pareille iniquité! »

Mais Louis XIII, dominé par son ministre, ne savait avoir d'autre volonté que la sienne; il laissa aller les choses à la grâce du cardinal, le livre de Santarelli fut brûlé et la question de l'exil débattue. Plusieurs membres du parlement proposaient, en attendant la sentence, et par mesure de précautions, d'interdire à l'instant même la chaire et le confessionnal aux Jésuites. Le doyen des conseillers, Deslandes, s'en étonne :

« Et à quoi pensez-vous? s'écrie-t-il. Faut-il donc que nous défendions au roi et à la reine-mère de se confesser au Père de Suffren, et que nous leur nommions un autre directeur? »

Cette saillie fit sentir aux graves conseillers le ridicule de leur proposition, ils la remplacèrent par une autre qui fut acceptée : celle de mander à la barre du parlement le Provincial et les Supérieurs des Jésuites. Les Pères Coton, Filleau, Brossald et Armand comparaissent, on les interroge, on leur ordonne de signer quatre articles repoussés en 1614 par les Etats Généraux. Le Père Coton, qui avait répondu à toutes les questions avec une remarquable lucidité, malgré son état d'affaiblissement et de grave maladie, répond à l'injonction du parlement :

« Je déclare, au nom de notre Société, que nous sommes prêts à signer ce que la Sorbonne et l'assemblée du clergé auront signé elles-mêmes. »

Le parlement se trouvait pris et singulièrement embarrassé. Quel motif donnerait-il à sa sentence de bannissement contre un Ordre qui devait signer la même profession de foi que la Sorbonne et le clergé de France?

Le 18 mars, le Père Provincial, que tant de secousses précipitaient au tombeau, était à l'agonie ; un huissier vient lui signifier l'arrêt du parlement, et le mourant, levant vers le ciel son regard résigné et ses mains défaillantes, laisse entendre ces paroles déchirantes de simplicité :

« Faut-il que je meure comme criminel de lèse-majesté et perturbateur du repos public, après avoir servi deux rois de France avec tant de fidélité pendant trente ans!... »

Le lendemain, le célèbre Jésuite n'existait plus, Richelieu venait prier à côté de sa dépouille, et l'archevêque de Paris voulait faire lui-même l'absoute; cette mort semblait calmer la tempête. Le cardinal de Richelieu renonça à pousser plus loin, à l'égard de la Compagnie de Jésus, la manifestation de sa puissance. Il lui avait montré qu'il était plus fort qu'elle en la laissant vivre et se consumer de travail en France comme ailleurs ; il prouvait du même coup au parlement et à l'université qu'il était aussi fort qu'eux ; sa politique était satisfaite. Dès lors, il ne songea plus qu'à employer dans l'intérêt du royaume le zèle et les talents des saints religieux qu'il pensait avoir mis sous sa dépendance, il se déclara ouvertement leur protecteur.

Richelieu était d'ailleurs trop habile et son génie était trop grand pour ne pas apprécier à leur valeur les services que les Jésuites rendaient à la France par l'enseignement autant que par la prédication. D'après le recensement de 1627, le nombre de leurs élèves, dans la seule province de Paris, s'élevait à treize mille cent quatre-vingt-quinze.

Le 7 mars de cette même année, 1627, le roi avait posé solennellement la première pierre de la maison professe des Jésuites, rue Saint-Antoine, il contribua aux frais de sa construction, ainsi que le cardinal. Le collège de Clermont, devenu insuffisant

avait besoin d'être abattu et reconstruit, la ville de Paris en fit les frais.

Le 9 mai 1641, le roi et la cour venaient assister à la messe célébrée par le cardinal-ministre dans la nouvelle église des Jésuites (1), le roi, la reine, les secrétaires d'État, tous les princes et seigneurs y reçurent la sainte Communion. Il était impossible de donner à la Compagnie de Jésus une preuve plus éclatante de la bienveillance royale. Quelques jours après, le cardinal de Richelieu et tous les grands de la cour assistaient aux exercices académiques qui couronnaient l'année scolaire chez les Peres. Armand de Bourbon, prince de Conti, et le prince de Savoie Nemours, leurs élèves, étaient au nombre des jeunes acteurs. De telles faveurs devaient naturellement accroître l'irritation des universitaires.

La Compagnie de Jésus poursuivait ses travaux avec un zèle infatigable et un succès croissant, et voyait accourir dans son sein les noms les plus illustres. Charles de Lorraine, évêque de Verdun, s'était dépouillé de sa couronne et de ses titres pour se revêtir de la sainte livrée du Jésuite, Florent et François de Montmorency avaient rejeté loin d'eux toutes les grandeurs terrestres qui se rattachaient aux nobles descendants du premier baron chrétien, et ils avaient couru au-devant des humiliations et des persécutions qui ne cessaient de poursuivre les disciples de saint Ignace de Loyola. Les familles de Beauveau, de Boufflers, de Suffren, de La Vallière, de la Trémouille, de Sabran, de Fins, de Ventadour, de Canilhac, de Gourgues, etc., comptaient parmi les Jésuites des Pères de leur noms. C'est peut-être là un des motifs de la réputation de puissance faite à la Compagnie de Jésus, car ce n'était pas seulement en France que les noms les plus glorieux de l'histoire venaient se ranger sous son humble bannière : toutes les illustrations de l'Europe concourraient à lui donner ce reflet de gloire et de grandeur que le monde apprécie.

Pendant que les événements que nous venons de raconter se passaient à Paris, le noviciat de Nancy était témoin d'une ré-

(1) Aujourd'hui Saint-Paul-Saint-Louis, rue Saint-Antoine.

conciliation dont l'histoire doit conserver le touchant et pieux souvenir.

Deux familles des plus nobles et des plus honorées étaient séparées par une de ces taches de sang, dont la trace ne s'efface d'ordinaire qu'après plusieurs générations : le père de François de Gournay avait tué en duel le père de Charles d'Harcourt. Les deux jeunes gens ne se voyaient plus, mais ils étaient chrétiens, et l'un et l'autre déploraient l'inimitié de leurs familles et se pardonnaient mutuellement, du fond du cœur, des fautes qui ne leur étaient d'ailleurs nullement personnelles. Un jour, François de Gournay se présente au noviciat des Jésuites de Nancy; Charles d'Harcourt venait d'y entrer. En apercevant François, Charles lui tend les bras, l'embrasse, le presse sur son cœur, l'appelle son frère, et l'un et l'autre confondent leurs larmes et leurs douleurs. Charles d'Harcourt conjure son supérieur de lui permettre de servir François de Gournay pendant les premiers jours d'épreuves, et, heureux de l'obtenir, il vient s'agenouiller devant le fils du meurtrier de son père, et lui lave les pieds! C'était dignement débuter dans cette Compagnie de héros, qui de tous côtés affrontaient tous les dangers et se faisaient partout martyrs de la charité ou du zèle apostolique.

A Douai, ils se dévouaient pour les victimes de la famine et les préservaient d'une mort inévitable. A Lille et à Béthune, ils accouraient au secours des pestiférés et tombaient à côté des mourants, qu'ils soignaient et consolaient. En 1636, dans la seule ville de Béthune, onze des leurs, sur vingt-quatre, périrent de ce martyre.

Ce magnifique dévouement n'empêcha pas les protestants de piller et de détruire leur collége pendant la guerre qui succéda à la peste : l'hérésie n'avait plus d'autre manière de procéder à l'égard des Jésuites. La Providence se chargea de réparer ce désastre par la générosité du comte de Nédonchelles, oncle du Père Libersaert.

Dans le midi de la France, parmi les Pères qui se distinguaient le plus, il en était un qui s'était voué spécialement à la conversion des populations rurales du pays des Cévennes : c'était l'humble Père Jean-François de Régis, dont nous avons raconté ailleurs

le merveilleux apostolat (1). Dans le même temps, le Père Maunoir parcourait la Bretagne avec le même zèle et des succès également consolants.

V

La Compagnie de Jésus avait toujours à combattre, tantôt contre l'hérésie ou la jalousie, tantôt contre l'impiété ou l'immoralité; point de mire de l'enfer, elle avait à repousser ses attaques lorsqu'elle ne lui portait pas directement les premiers coups sur le terrain qu'il s'était choisi. En 1638, les luthériens d'Utrecht découvraient une conspiration dont le but était de livrer la ville aux Espagnols. Or, les Jésuites ayant converti le duc de Bouillon, qui avait été gouverneur de la place et ardent hérétique, il était évident qu'il fallait chercher dans leur collége les principaux chefs de cette conspiration. Le Père Boddens a reçu l'abjuration du duc de Bouillon, donc c'est le Père Boddens qui est l'auteur du complot. Celui qui l'a découvert est un soldat initié, il en faisait partie, il en connaît tous les complices, il a donné leurs noms, et pas un Jésuite ne se trouve sur sa liste. On lui fait toucher au doigt la nécessité de compromettre les Jésuites; mais il ne peut dire que ce qu'il sait. Les magistrats veulent pourtant des Jésuites, ils ont soif de leur sang, ils ne veulent y renoncer à aucun prix. Ils offrent au soldat la richesse et la liberté, s'il consent à accuser les Pères Boddens et Paëzman; le soldat accepte le marché en tremblant, et dit qu'il a parlé du complot à ces deux Pères. C'était assez pour les hérétiques : ils font comparaître les saints religieux, qui se présentent accompagnés du coadjuteur Philippe Nottin. On les confronte avec le dénonciateur; celui-ci se trouve embarrassé pour soutenir son accusation, il ne sait pas répondre aux pressantes interrogations des Pères, et les luthériens, furieux de ses hésitations, les font

(1) *Hist. de saint Jean-François de Régis* (chez Bray, rue des Saints-Pères, 66. Paris, 1862).

cesser en lui tranchant la tête. Débarrassés de l'imposteur, ils s'acharnent librement sur leurs victimes et les livrent à la plus horrible torture :

« On les plaça sur quatre lames de fer rangées en sautoir, dit M. Crétineau-Joly ; on leur lia les pieds et les mains avec des chaînes armées de pointes d'acier qui pénétraient dans la chair ; on leur enferma le cou sous un réseau de plomb garni d'une triple dentelure ; ainsi posés et tenus, on les entoura de brasiers. A peine les chairs étaient-elles entamées par le feu, que le sel, le vinaigre et la poudre à canon tombaient sur ces plaies saignantes. Les raffinements de cruauté ne s'arrêtèrent pas à des douleurs aussi âcres. On appliqua sur la poitrine des Pères sept torches enflammées : on leur mutila phalange par phalange les doigts des mains et des pieds. Après vingt-deux heures de supplice, les médecins déclarèrent que la vie chez les Jésuites s'épuisait plus rapidement que le courage : ils n'avaient rien avoué sous tant de tortures : on les condamne à périr par la hache du bourreau.

« A peu de jours d'intervalle, on les porta, l'un après l'autre, sur l'échafaud, car leurs pieds meurtris ne pouvaient plus les soutenir. Ils périrent au mois de juin 1638, en priant Dieu de pardonner à ceux qui les assassinaient juridiquement. »

Les magistrats connaissaient mieux que tout autre l'iniquité d'une telle exécution ; aussi le conseil des Provinces-Unies menaça-t-il des peines les plus rigoureuses quiconque oserait publier le moindre écrit tendant à conserver, pour la postérité, le souvenir de la conspiration qui avait servi de prétexte à cette révoltante et sacrilége férocité.

Un mois auparavant, le 6 mai 1638, la peste avait enlevé Jansénius, évêque d'Ypres, adversaire déclaré de la Compagnie de Jésus. Le prélat laissait, en manuscrit, un traité sur la grâce, dans lequel il faisait revivre la doctrine de Baïus, dont les Jésuites avaient si admirablement triomphé, en amenant Baïus et ses disciples à une éclatante rétractation. Mais, par cela seul que les Jésuites étaient restés maîtres du terrain sur le champ de la discussion, leurs adversaires s'étaient promis une revanche.

Cornélius Jansénius, élève des Jésuites au collége de Louvain, avait témoigné le désir d'entrer dans leur Institut; les supérieurs, ne lui reconnaissant pas des indices suffisants de vocation à la vie religieuse, avaient refusé de le recevoir. Blessé dans son amour-propre, il avait quitté les bancs du collége et était allé s'asseoir sur ceux de l'université, où Jacques Baïus, neveu du célèbre chancelier, professait les doctrines erronées de son oncle, doctrines condamnées par le Saint-Siége, et dont l'auteur lui-même avait reconnu et abjuré l'erreur.

Jansénius avait donc adopté le baïanisme par esprit d'opposition à la Compagnie de Jésus, qui, après l'avoir si vaillamment combattu dès son apparition, par la science et le talent des Pères Bellarmin et Tolet, le combattait de nouveau, depuis que l'on cherchait à le faire revivre et à exalter les jeunes têtes contre l'autorité qui les avait condamnées.

Dans son traité sur la grâce, l'évêque d'Ypres soutenait ces doctrines; mais, ne voulant pas mourir hérétique aux yeux des hommes, ce qui eût fait manquer le but, son ouvrage restait en portefeuille, et il se contentait de le communiquer par fragments à son disciple le plus dévoué, Duvergier de Hauranne. Celui-ci en parlait mystérieusement dans le monde, en termes propres à faire désirer son apparition; mais le secret devait être gardé soigneusement, car, assurait-il, ce livre devait opérer une véritable révolution religieuse. A la fin de ce livre, intitulé *Augustinus*, l'auteur proteste qu'il veut vivre et mourir dans l'obéissance à l'Eglise romaine, qu'il lui soumet son ouvrage, et qu'il accepte, rétracte, condamne, anathématise tout ce qu'elle décidera qu'il doit accepter, rétracter, condamner, anathématiser. Cette protestation ne l'empêchait pas de recommander à Duvergier une grande prudence dans le choix des personnes à qui il faisait confidence de sa doctrine et du livre destiné à la publier.

Il n'est pas inutile de remarquer que Duvergier de Hauranne, plus connu sous le nom d'abbé de Saint-Cyran, ne s'adressait qu'aux adversaires de la Compagnie de Jésus. Toutefois Jansénius, désirant gagner l'appui d'une congrégation religieuse, engageait son agent à sonder le terrain : « Ce ne serait pas peu de chose, lui mandait-il, si mon ouvrage était secondé par quelque

compagnie semblable. » Saint-Cyran s'était vu deviné et repoussé par Pierre de Bérulle, Général des Oratoriens, il essaya de séduire saint Vincent de Paul. Il ignorait que ce grand apôtre de la charité n'aurait jamais songé à fonder la congrégation des Prêtres de la Mission, si la Compagnie de Jésus avait pu seconder ses intentions pour les missions des campagnes, et que c'était d'après le refus des Jésuites, trop peu nombreux pour suffire à tout. et avec l'aide de leurs conseils et de leur expérience, qu'il avait créé la société à laquelle on a donné le nom de *Lazaristes*.

Dans l'ignorance de cette intimité de Vincent de Paul avec les Pères de la Compagnie de Jésus, Saint-Cyran avait cherché à s'en faire un ami. et, lorsqu'il crut avoir gagné sa confiance, il lui dit :

— Dieu m'a donné et me donne de grandes lumières ; il m'a fait connaitre que depuis cinq ou six cents ans il n'y a plus d'Église. Avant, cette Église était comme un grand fleuve qui avait des eaux claires ; mais, maintenant, ce qui semble l'Église n'est plus que de la bourbe.

— Prenez garde ! lui répond le saint, tous les hérésiarques ont pris ce prétexte pour établir leurs erreurs.

— Calvin. reprend Saint-Cyran. n'a pas mal fait tout ce qu'il a entrepris, mais il s'est mal défendu (1).

Saint Vincent était suffisamment éclairé sur le disciple de Jansénius, il s'éloigna de lui et ne le considéra plus que comme un hérétique qui ne tarderait pas à se démasquer. Ne pouvant faire de prosélytes parmi les religieux dont la réputation de sainteté ou de talent aurait pu seconder ses vues, Saint-Cyran se rejette sur l'abbaye de Port-Royal ; l'abbesse Angélique Arnauld, fille du célèbre ennemi des Jésuites. exerçait une grande influence sur sa famille et sur une partie des personnes attachées à la cour. L'imagination des religieuses se laissa prendre aux idées de l'abbé de Saint-Cyran, et, ce point gagné, l'apôtre des doctrines nouvelles travaille avec tant d'ardeur et d'habileté, qu'il parvient à réunir plusieurs jeunes gens de grande intelligence et de talent distingué, qui, sous le nom de solitaires de Port-Royal, vont s'établir dans le voisinage de l'abbaye que les religieuses avaient quittée

(1) Lettre de saint Vincent de Paul.

pour venir au faubourg Saint-Jacques, à Paris. Là, ils se livrent à l'étude et s'occupent aussi à écrire pour la jeunesse, car les Jésuites s'étant emparés de l'éducation, il est important de rivaliser avec eux, et Port-Royal fonde son collége. Les Jésuites portent à la fréquentation des sacrements; les solitaires de Port-Royal en éloignent.

La morale des Jésuites est douce et attrayante comme l'Évangile, celle des solitaires de Port-Royal est sèche, froide, sévère et désespérante. Il fallait être opposé de tous points à la Compagnie de Jésus, dans les idées comme dans la pratique, pour être digne de la société de Port-Royal-des-Champs. Et l'opposition était grande en effet, si nous la jugeons d'après l'opinion que les solitaires avaient d'eux-mêmes. Antoine Le Maître, celebre avocat et neveu d'Angélique Arnauld, attiré par sa tante à la solitude de Port-Royal, écrivait à un prêtre, Antoine de Singlin, dans son admiration de lui-même :

« On n'a point ouï-dire, peut-être depuis un siècle, qu'un homme au lieu et en l'état où j'étais, dans la corruption du palais, dans la fleur de mon âge, dans les avantages de la naissance, et dans la vanité de l'éloquence, lorsque sa réputation était le plus établie, ses biens plus grands, sa profession plus honorable, sa fortune plus avancée, et ses espérances plus légitimes, ait laissé tout d'un coup tous ces biens, ait brisé toutes ces chaines, se soit rendu pauvre au lieu qu'il travaillait à acquérir des richesses, qu'il soit entré dans les austérités au lieu qu'il était dans les délices, qu'il ait embrassé la solitude au lieu qu'il était assiégé de personnes et d'affaires, qu'il se soit condamné à un silence éternel au lieu qu'il parlait avec assez d'applaudissements. Cependant, quoique ce miracle soit plus grand et plus rare que celui de rendre la vue aux aveugles et la parole aux muets, notre siècle est si peu spirituel, que l'on a seulement considéré comme une chose extraordinaire ce qu'on devait révérer comme une chose sainte »

Le mot de Saint-Cyran à saint Vincent de Paul : *Calvin a bien fait ce qu'il a entrepris, mais il n'a pas su se défendre*, et l'or-

gueil révoltant de ces quelques lignes de Le Maître, expliquent suffisamment le jansénisme.

Aussitôt après la mort de Jansénius, ses amis s'empressèrent de faire mettre sous presse son *Augustinus;* les Jésuites, avertis, en préviennent l'internonce, à qui ils font connaître les bonnes feuilles, et le Saint-Siège interdit la publication de l'ouvrage. Mais les jansénistes, sans égard pour cette défense, font paraître le livre en 1640.

Alors s'éleva cette interminable guerre de plume qui passionna si longtemps les savants des deux partis. Le Pape avait nommé les partisans de l'*Augustinus* jansénistes; ceux-ci nommèrent leurs adversaires molinistes, parce que, disaient-ils, leur doctrine était celle de Molina. Les jansénistes de France et de Belgique protestaient de leur soumission au Saint-Siège, mais ils ne se rendaient à aucune de ses remontrances, et toutes les mesures paternelles étant épuisées sans succès, la cour de Rome formula une éclatante condamnation de l'*Augustinus*, le 6 mars 1642. Les jansénistes n'acceptèrent pas cette condamnation, sous le prétexte spécieux que les Jésuites l'avaient provoquée. Saint Vincent de Paul mandait à l'abbé d'Orgny :

« L'abbé de Saint-Cyran a avoué à M. de Chavigny, secrétaire d'État, que le but des partisans de l'évêque d'Ypres est de discréditer les Jésuites sur le dogme et sur l'administration des sacrements. »

Ce fut dans ce but qu'Antoine Arnauld publia, en 1643, son livre : *De la fréquente Communion*, dont l'apparition excita une nouvelle controverse et un redoublement d'irritation dans les deux camps opposés, et dont saint Vincent de Paul disait, en écrivant à l'abbé d'Orgny :

« Si cet ouvrage a servi à une centaine, en les rendant plus respectueux à l'égard des sacrements, il y en a pour le moins dix mille à qui il a nui en les en retirant tout à fait... Plusieurs curés de Paris s'en plaignent; à Saint Sulpice on a trois mille communions de moins qu'à l'ordinaire; à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, quinze cents personnes ont manqué à ce devoir de religion, et il en est ainsi des autres. »

Ce livre, hautement blâmé par le clergé, la Sorbonne et l'uni-

versité, à l'exception de quelques évêques entraînés dans le parti janséniste, fut déféré à la cour de Rome comme tendant à éloigner les âmes du Sacrement dans lequel elles trouvent la force et la vie. L'abbé de Saint-Cyran avait si bien mis à ce régime les religieuses de Port-Royal, que l'abbesse lui écrivait un jour : « Il y a de nos filles qui ne se sont pas confessées depuis quinze mois... » Cet ardent propagateur du jansénisme, cet ennemi acharné de la Compagnie de Jésus, tombait frappé d'apoplexie, dans l'exercice de ses coupables fonctions, le 11 octobre 1643.

Quelques jours auparavant, le 25 septembre, le prince Jean-Casimir, qui ne devait pas tarder à monter sur le trône de Pologne, recevait avec bonheur le saint habit de cette Compagnie de Jésus contre laquelle se liguaient avec tant de perfidie tous les fiers ennemis de l'autorité du Saint-Siége dont elle se faisait le rempart.

VI

A Malte, c'était par l'immoralité que les Jésuites étaient attaqués. Pendant que les jansénistes se plaignaient en France et en Belgique de leur excès d'indulgence et qu'ils multipliaient leurs écrits sur ce qu'ils appelaient *la morale relâchée* des Jésuites, les chevaliers de Malte se révoltaient contre ce qu'ils appelaient *la rigidité* des mêmes Jésuites.

L'oisiveté, toujours dangereuse pour les âmes, avait entraîné les chevaliers dans de coupables désordres. Autant ils étaient braves et se réveillaient pleins de foi quand les infidèles les forçaient à croiser sur les mers, ou que le Souverain-Pontife appelait leur valeur à la défense de l'Eglise, autant ils se relâchaient de leur discipline et se laissaient entraîner et amollir par le plaisir, quand ils avaient posé les armes et vivaient retranchés dans leur île fortifiée.

En 1639, le grand-maître, Paul Lascaris, voulant ramener ses chevaliers à la vie chrétienne qui leur était imposée par les statuts de l'Ordre, avait pris des mesures sévères assez mal accueillies, et s'était opposé à une représentation théâtrale préparée pour le carnaval ; les conditions dans lesquelles devait être jouée cette pièce lui paraissaient de nature à ne pouvoir être tolérées. Les chevaliers, irrités de cette défense, réclament, insistent, supplient Lascaris de retirer cette interdiction :

« Je n'ai rendu cet édit, répond le grand-maître, que pour nous conformer à ce qui nous est ordonné par la religion et par nos règlements ; si le Père Cassia déclare que je puis en conscience autoriser un tel amusement, je ne m'y opposerai pas. »

Le Père Cassia est consulté, il répond qu'il ne peut approuver la représentation projetée. L'irritation redouble. Les jeunes chevaliers s'exaltent, détournent leur mécontentement pour le faire retomber sur les Jésuites, et décident que l'initiative de la défense vient des Pères. Le grand-maître leur donne sa confiance, donc c'est le Père Cassia qui lui a conseillé l'édit ; l'opinion d'un Jésuite est nécessairement celle de la Compagnie, donc tous les Jésuites sont trop sévères, et cette sévérité est intolérable. Ce jour-là leur morale n'était pas relâchée. Les esprits s'exaltant sur ce thème, un jeune chevalier nommé Salvatici s'improvise chef des révoltés, il organise une émeute sacrilége, et quelques jours après, on voyait plusieurs chevaliers courir les rues sous le saint habit de la Compagnie de Jésus, en criant que les Jésuites s'opposent aux divertissements, qu'ils sont les auteurs de l'édit du grand-maître, que leur sévérité ne peut être tolérée plus longtemps. Lascaris fait arrêter Salvatici et ordonne qu'il soit renfermé au fort Saint-Elme ; mais ses partisans prennent les armes, délivrent le prisonnier, se portent ensuite au collége des Jésuites, le saccagent de fond en comble, arrêtent les onze Pères qui l'habitent et les conduisent à bord d'un bâtiment prêt à faire voile pour la Sicile. Le grand-maître écrit au Pape, Urbain VIII ordonne la réintégration des Jésuites dans leur maison de Malte. Louis XIII, roi de France, écrivait de son côté dans les termes les plus énergiques pour demander la réparation de ce scandale, et, le 12 décembre, les Pères rentraient en possession

de leur collége, aux applaudissements des habitants et des chevaliers eux-mêmes. Néanmoins, à l'approche des réjouissances du carnaval de 1640, une fermentation menaçante agitait de nouveau les esprits ; le chevalier Salvatici renouvelle ses instances auprès du grand-maître, et ce dernier, afin d'éviter une insurrection sérieuse, lui accorde l'autorisation de faire jouer la pièce refusée l'année précédente. Salvatici, vainqueur, répand cette nouvelle, ses jeunes frères d'armes s'en réjouissent, le peuple s'en effraie :

« Les bons Pères Jésuites, disait-il, avaient interdit cet amusement et les chevaliers les ont chassés pour se venger de leur sévérité; qui sait maintenant si Dieu ne s'en mêlera pas pour se venger des chevaliers? »

Au jour fixé pour la représentation dans laquelle Salvatici devait jouer un rôle important, il se rend au théâtre; le chevalier Robert Solaris, également acteur, se prend de querelle avec lui, la discussion s'échauffe, Salvatici se croit offensé, il met la main sur la garde de son épée; mais Solaris a vu son mouvement, et, plus prompt que l'éclair, il le perce d'outre en outre! Le chevalier Salvatici était mort avant d'être entré en scène, la pièce ne pouvait être jouée :

« C'est le jugement de Dieu! disait le peuple; nous le disions bien que Dieu s'en mêlerait! »

De ces événements, les esprits malveillants n'avaient vu qu'un fait, l'expulsion des Jésuites par les chevaliers de Malte, et ce fait, ils l'exploitèrent diversement suivant l'idée qu'ils avaient à faire valoir; ils s'accordèrent seulement sur un point : celui de calomnier la Compagnie de Jésus.

En Angleterre, la persécution continuait; la mort de Jacques Stuart n'avait pas ralenti le zèle des puritains; loin de là, ils se démasquaient de manière à laisser voir que ce n'était pas seulement le papisme qu'ils voulaient détruire; mais que c'était l'autorité en elle-même qui les gênait et qu'ils prétendaient renverser. L'hérésie n'a jamais eu d'autre but. Pendant qu'elle envoyait les Jésuites au gibet, elle refusait le nécessaire à Charles Ier, son souverain, et le tenait sous la tutelle la plus humiliante. Les Jésuites étaient bannis juridiquement de la Grande-Bretagne,

mais ils ne l'abandonnaient pas ; ils voulaient y maintenir la foi parmi les catholiques restés fidèles, et ils vivaient renfermés, déguisés, et n'exerçant leur saint ministère que dans le secret ou au milieu de la nuit. Tous ceux que l'on découvrait étaient mis à la torture et de là conduits à la mort.

Lorsque le Père Corby fut arrêté, l'ambassadeur d'Allemagne proposa de l'échanger contre un prisonnier écossais. le Jésuite s'y refusa, il préféra le martyre. Son exécution étant fixée au 17 septembre 1644, il vit venir dans son cachot, la veille au soir, le président de Bellievre, ambassadeur de France, la duchesse de Guise et la marquise de Brossay, qui voulaient avoir la consolation de recevoir les dernières paroles du martyr et sa dernière bénédiction. Il les confessa, célébra la sainte messe, communia ses pieux visiteurs, passa la nuit en prières avec eux, les bénit d'une suprême bénédiction, leur laissa baiser à genoux ses mains chargées de chaines, et les quitta pour marcher au lieu du supplice ; l'ambassadeur seul l'accompagna au gibet.

Les Pères Richard Bradley et John Grose étaient depuis longtemps renfermés dans les cachots de Manchester et de Lincoln, privés d'air, de lumière, de nourriture, de mouvement et chargés de chaines : le 30 janvier 1645, Richard Bradley succombait à cet excès de souffrances. Le 1er février, le Père Henri More, prisonnier à la Tour de Londres, était accompagné au gibet par l'ambassadeur de France. La veille, les représentants de tous les souverains catholiques étaient venus se mettre à ses pieds pour lui demander avec des larmes de vénération et de sympathie sa précieuse bénédiction, et le président de Bellievre avait tenu à honneur de la recevoir encore au dernier instant, au moment même où le ciel s'ouvrait pour recevoir le saint martyr. Vingt-six jours après, le Père Grose expirait dans son cachot de Lincoln...

Dans le même temps, la Compagnie de Jésus se voyait attaquée à Rome par une main qu'elle n'aurait pas soupçonnée. Notre intention était d'abord de passer ce fait sous silence ; mais un prêtre italien ayant cru devoir le rappeler en chaire, dans une des principales églises de Paris, assez récemment, et s'étant appuyé sur les calomnies d'un auteur ennemi de la Compagnie de Jésus, nous laisserons parler ici M. Crétineau-Joly, qui a vérifié

par lui-même tous les documents, et qui prouve clairement que l'ouvrage de Tosetti est un tissu de mensonges. Le prédicateur auquel nous faisons allusion parlait, il est vrai, dans sa langue nationale; mais beaucoup de Français à Paris comprennent et parlent l'italien :

« Peu de temps après que l'Ordre des Écoles-Pies fut établi, dit M. Crétineau-Joly, il plut à quelques religieux de cet Ordre de fomenter des troubles contre l'autorité de Joseph Calasanzio, leur saint fondateur. Les Pères Mario Stozzi et Stefano Cherubini degli Angeli se mirent à la tête des révoltés. A force de ruses et d'impostures, ils ameutèrent l'opinion publique; ils parvinrent à la tromper. Leur intrigue fut si habilement nouée que Calasanzio se vit traduit au Saint-Office, dépouillé du titre de Général, et qu'on lui fit défense d'ouvrir de nouvelles maisons. Un religieux Somasque, nommé Augustin Ubaldini, fut désigné comme visiteur de l'Ordre dans lequel la guerre civile éclatait. Ubaldini se rendit compte de la situation : il proclama l'innocence du fondateur, il incrimina les rebelles; puis, après avoir fait justice, il se retira, fatigué des hostilités qu'il provoquait autour de lui.

« La cause était toujours pendante : par un bref en date du 9 mai 1643, Urbain VIII substitua à Ubaldini le Père Sylvestre Pietra-Santa, de la Compagnie de Jésus. Pietra-Santa jouissait alors à Rome d'une réputation méritée par ses vertus et par sa science. Il se mit à l'œuvre; mais Mario Sozzi, qui avait usurpé les fonctions de Supérieur des Écoles-Pies, s'était arrangé pour empêcher la manifestation de la vérité. Il avait exilé tous les religieux restés fidèles à leur véritable chef; ceux qui se contentaient de désapprouver les actes de l'usurpateur avaient subi le même sort. Pietra-Santa ne se découragea pas devant tant d'obstacles. Il lui était facile de juger de quel côté se trouvait le bon droit. Sa conscience était éclairée, il voulut éclairer celle du Pontife et des consulteurs du Saint-Office. Il rédigea trois rapports. Dans tous les trois, il s'attacha à démontrer que saint Joseph Calasanzio n'avait aucun reproche à s'adresser, qu'il fallait le réintégrer dans ses fonctions et conserver ainsi à l'Église un Ordre utile et pieux.

« Ces faits et ces déclarations étaient et sont encore notoires à Rome. En 1753, lorsque les premiers symptômes de la destruction des Jésuites commencèrent à se faire sentir, le Père Urbain Tosetti, des Ecoles-Pies, ne craignit pas, en publiant un abrégé de la vie de saint Joseph Calasanzio, de représenter Pietra-Santa comme l'artisan des persécutions que le fondateur des Ecoles-Pies avait endurées de la part de ses frères. Tosetti n'avait aucune preuve à offrir, il en inventa. Il mit donc ses calomnies sous l'égide du procès de la canonisation du saint, afin de mieux abuser les hommes qui n'ont ni le temps, ni les moyens de remonter aux sources originales. L'écrivain avait menti sciemment. son mensonge fut accepté par la crédulité, par l'ignorance et par la mauvaise foi. Tosetti appuie ses imputations sur des documents; nous avons consulté ces mêmes documents qu'il invoque, nous avons étudié les passages qu'il indique, et, de cette comparaison, il est résulté la plus éclatante justification du Jésuite.

« Il serait trop long d'énumérer ici toutes les fraudes que s'est permises l'auteur de l'*Abrégé de la vie de saint Joseph Calasanzio.* (Édition de 1753, imprimée à Rome, par Jean Zempel). Quelques exemples suffiront et au delà pour convaincre les esprits les plus prévenus.

« Au livre IV, chapitre III, page 156 de son œuvre, Tosetti assure que le Père Pietra-Santa, faisant cause commune avec les perturbateurs, s'efforça d'opprimer le saint fondateur et d'amener l'abolition des Écoles-Pies. Un peu plus loin, Tosetti affirme que les rapports écrits de la main de Pietra-Santa témoignent de ses tentatives à ce sujet.

« Le sommaire de l'année 1714 est sous nos yeux. A la page 24, on y trouve la relation authentique du Père Pietra-Santa, divisée en quinze paragraphes. C'est l'éloge de l'Ordre des Écoles-Pies et le vœu le plus formel du Jésuite, pour que les cardinaux réintègrent Joseph Calasanzio dans son titre de Général. A la page 36, on lit une lettre de Pietra-Santa, par laquelle il déclare que « Calasanzio est un excellent religieux, que ses intentions sont très-saintes et ses mœurs tres-dignes de louanges. » Le Jésuite ne s'arrête pas là. Il dit « qu'il a rédigé un mémoire pour obtenir

le rétablissement du fondateur, et qu'il a supplié les cardinaux formant la Congrégation chargée de l'affaire des Écoles-Pies d'agir dans le même sens. »

« A la page 17 du sommaire de 1719, sont classés les actes de Congrégations cardinalices, et partout on trouve que Pietra-Santa insiste fortement « pour que l'on ne détruise pas l'Ordre et que l'on remette le Général dans ses fonctions. »

« En suivant pas à pas les mensonges de Tosetti, on arrive à se convaincre que les postulateurs de la cause de saint Joseph Calasanzio se servent des paroles de Pietra-Santa pour prouver l'héroïcité des vertus de celui dont le Jésuite serait accusé d'avoir calomnié la vie. C'est sur les rapports de ce même Jésuite que l'on se fonde pour réfuter le promoteur de la foi.

« Au livre IV, chapitre vi, page 176, Tosetti prétend que le Père Pietra-Santa proposa de réduire à l'état de Congrégation l'Ordre des Écoles-Pies, et l'annaliste indique les procès où se conserve cet écrit. C'est, dit-il, à la page 25 du sommaire de 1719. Cet écrit existe réellement ; mais on y lit à la première page qu'il fut composé par le Père Étienne Cherubini, religieux des Écoles-Pies. La démonstration a quelque chose de plus péremptoire encore. L'écrit en question est réfuté à la marge, et la réfutation est extraite des Rapports ou Mémoires de Pietra-Santa sur cette affaire.

« Selon le texte même du procès de canonisation, Mario Sozzi, Chérubini et d'autres membres des Écoles-Pies, furent les seuls persécuteurs de Joseph Calasanzio. Ces actes sont aussi officiels que l'histoire. Cela n'a point empêché Tosetti et ses continuateurs de mettre à la charge d'un Jésuite des faits que ce Jésuite fut le premier à réprouver et à dénoncer. »

VII

Daïfusama, empereur du Japon, était mort le 1er juin 1616, laissant à son fils Xogun une couronne et un pouvoir usurpés. Ce

changement de souverain avait suspendu la persécution contre les chrétiens: mais les missionnaires de la Compagnie de Jésus, tout en profitant de ce moment de calme pour parcourir leurs chrétientes, usaient d'une extrême prudence afin de ne point exciter la colère des bonzes, dont l'inquiète surveillance ne les perdait pas de vue. Les missionnaires des autres Ordres blâmaient la prudence des Jésuites, ils la trouvaient incompatible avec le zèle dont ils se sentaient animés et refusaient de s'astreindre à de tels ménagements. Les Jésuites prévoyaient que l'orage ne tarderait pas à éclater.

Vers la fin de l'année, un navire mexicain touche à Nangasaki, et vingt-quatre Franciscains débarquent bravement sur ce sol tant de fois arrosé par le sang chrétien. Le bruit s'était répandu au Mexique que les Espagnols avaient signé un traité de commerce avec Xogun, et que tout missionnaire de leur nation serait admis à prêcher l'Évangile au Japon, à la seule condition qu'il n'appartiendrait point à la Compagnie de Jésus. Les Franciscains, emportés par leur zèle, n'avait pas pris le temps de s'assurer du fait, ils s'étaient embarqués sur le premier bâtiment faisant voile pour les mers de la Chine et du Japon, et ils prenaient terre à Nangasaki, ville neutre ouverte aux étrangers que le commerce attirait.

Xogun, épouvanté de leur nombre autant que de leur apparition, ne doute pas qu'ils ne soient envoyés par les Espagnols pour préparer les Japonais à se soumettre à l'Espagne, et il rend un décret portant peine de mort contre tout sujet de l'empire assez téméraire pour oser donner asile à un missionnaire. Cette peine doit même s'étendre sur tous les habitants des dix maisons les plus voisines de celle où un apôtre de l'Évangile se sera réfugié. Les Jésuites n'ont plus, dès ce moment, d'autre abri que les forêts ou les rochers des montagnes; ils n'exercent leur saint ministère que dans le secret et sous le déguisement le plus propre à détourner l'attention des bonzes et tromper leur surveillance, et ils recommandent à leurs néophytes la plus grande modération. Les Franciscains, au contraire, craignant d'engager leur conscience en se soumettant à ce régime de prudence, bravent ouvertement la colère impériale. Xogun donne aussitôt à Sancho,



BB. PAUL MIKI, JEAN DE GOTO. JACQUES CHISAI.

roi d'Omura, et apostat, l'ordre de faire emprisonner tous les bonzes européens résidant à Nangasaki. Un Jésuite, le Père Juan Machado, et un Franciscain, Pierre de l'Ascension, tombent entre les mains des agents de Sancho, et le 21 mai 1617, ils avaient la tête tranchée. Trois jours après, un Dominicain et un Augustin élèvent une chapelle et y célèbrent la sainte messe; leurs têtes tombent sans délai. Quelques autres, imitateurs de cet excès de zèle, subissent le même châtiment.

Les Jésuites, toujours prudents, lorsque le bien des âmes et la plus grande gloire de Dieu leur imposaient le sacrifice du martyre qu'ils étaient venus chercher et mériter, visitaient toujours les chrétiens dans le mystère et trouvaient moyen d'en augmenter prodigieusement le nombre. Les païens, émerveillés de la constance de leur foi en présence des menaces de l'empereur, voulaient connaître la religion qui avait déjà fait tant de martyrs, et Dieu accompagnant de sa grâce toute-puissante l'explication qui leur était donnée, ils sollicitaient la faveur de devenir ses enfants et ceux de l'Église, afin d'avoir eux aussi le bonheur de mourir pour Jésus-Christ qui était mort pour eux. A ces fervents néophytes, altérés de supplices, les Pères recommandaient surtout la prudence, afin de ne pas compromettre le christianisme en provoquant un excès de persécution qui pouvait l'anéantir; car les martyrs se succédaient sans cesse dans les cachots et à la mort. Le Père de Spinola se tenait caché dans la maison d'un Portugais, à Nangasaki; découvert au mois d'août 1619, avec le coadjuteur Ambrosio Fernandez, l'un et l'autre furent enchaînés et conduits devant le gouverneur. Le temps de la prudence était passé pour le vaillant soldat de la Compagnie de Jésus, celui de l'héroïsme était venu. Il paraît devant son juge, le visage serein, le maintien humblement assuré, et après un interrogatoire qui ne laisse aucun espoir de vaincre les héros, le gouverneur les fait conduire au cachot avec deux Dominicains arrêtés le même jour. En apercevant leur prison, les missionnaires entonnent le *Te Deum*, et, arrivés dans l'intérieur de ces murs d'où ils espèrent ne plus sortir que pour aller à la mort, ils entendent deux voix répondre à leur voix et chanter aussi le cantique de la reconnaissance et de l'amour. Ce sont deux religieux, l'un, Fran-

ciscain, l'autre Dominicain, enfermés depuis un an dans ce lieu de supplice, et qui accueillent, par des accents de joie et d'actions de grâces, les compagnons de leur captivité. Lorsqu'ils furent en présence les uns des autres, leur chant s'acheva dans les embrassements de la charité.

Le gouverneur de Nangasaki avait fait construire pour les missionnaires une prison dont il avait donné le plan, et dont il espérait que la seule vue découragerait les bonzes européens et les dégoûterait de l'apostolat du Japon. Cette prison, bâtie sur un petit promontoire, au bord de la mer, et exposée à tout vent, était une enceinte palissadée, n'offrant nulle garantie contre les ardeurs du soleil ou contre la rigueur du froid, et au milieu de laquelle s'élevait une sorte de cage extrêmement étroite. C'etait là que le Père Charles de Spinola et le Frère Fernandez étaient renfermés avec quatorze Franciscains ou Dominicains. Sept Japonais, conduits dans cette prison, où l'espace manquait pour tous les héros qu'elle contenait, briguaient l'honneur d'être incorporés dans la Compagnie de Jésus : Charles de Spinola les admit au noviciat, dans cette cage où ils souffraient les horreurs de la faim, de la soif, de la nudité, de l'infection, et où leurs âmes bénissaient Dieu avec tant d'amour, de les avoir jugés dignes de ce long et douloureux martyre de tous les instants. Cependant cinq étrangers, les uns marchands, les autres marins, prenaient terre à Nangasaki et n'étaient nullement inquiétés..... tous les cinq étaient Jésuites.

Les anglicans et les calvinistes hollandais avaient persuadé à Xogun que les Jésuites conspiraient pour livrer le Japon à la domination du roi d'Espagne, et ils lui avaient offert de surveiller les navires arrivants et les marchandises qu'ils apportaient. Xogun avait accepté leurs services. Les hérétiques n'avaient d'autre but que de retirer aux Espagnols et aux Portugais l'avantage du commerce avec le Japon, tout leur était bon pour y arriver. Ils étaient certains par là de fermer l'empire aux Jésuites et à l'Église. Lorsque les Jésuites leur échappaient, ils dénonçaient d'autres religieux ; c'est ainsi qu'ils firent arrêter Pierre de Zunica, Augustin, et Luis Florez, Dominicain, au moment de leur arrivée.

Cette dénonciation provoque de nouvelles rigueurs, et, le 10 septembre 1622, vingt-quatre religieux sortent des cages d'Omura pour monter sur les bûchers Le Père de Spinola, conduisant les sept novices qu'il a reçus dans la prison, marche le premier; le Père Léonard Kimura les suit, ainsi que les autres missionnaires destinés au même supplice. Trente et un chrétiens japonais sont réunis près des bûchers, mais ils n'y monteront pas, ils vont être décapités et attendent leur exécution. Dès que les missionnaires se présentent sur ce promontoire où des flots de sang ont coulé dour le nom de Jésus-Christ, et que les chrétiens ont nommé le Mont-Sacré, le Père de Spinola entonne le psaume *Laudate, pueri, Dominum*, et aussitôt toutes les voix de ces martyrs, prêts à monter au ciel, se joignent à la sienne et font retentir les airs des accents de leur sainte allégresse.

L'héroïque phalange monte sur le bûcher préparé pour la recevoir; là, le Père Charles de Spinola qui, depuis vingt ans, évangélise ce vaste empire au prix de si dures fatigues et de si douloureuses tribulations, fait entendre une dernière fois à ses chers chrétiens sa touchante parole. En finissant, il aperçoit la femme du Portugais chez lequel il avait été arrêté en 1619; elle se nommait Isabel Fernandez, et se trouvait parmi les chrétiens dont les bourreaux allaient trancher la tête. L'apôtre-martyr l'appelle :

— Dona Isabel, lui dit-il, où est votre petit Ignace?

— Le voilà, mon Père! — s'écrie la jeune mère en soulevant son enfant, couvert de ses vêtements de fête, comme tous les chrétiens qui allaient monter au ciel. — Le voilà! il se réjouit de mourir avec nous. Et s'adressant à l'enfant : — Regarde, mon petit Ignace, celui qui t'a fait enfant du bon Dieu, la veille du jour où il fut arrêté chez nous.

L'enfant porte son doux regard sur le héros vénéré, il joint ses petites mains, et celui qui, trois ans auparavant, répandit sur son front l'eau du saint baptême, appelle en ce moment, sur cet ange qui va quitter la terre, toutes les bénédictions du ciel prêt à le recevoir. Un cri d'admiration s'échappe de tous les cœurs chrétiens, et aussitôt le signal de l'exécution est donné, le feu éclate autour du bûcher, et les trente et une têtes roulent en présence de la foule recueillie qui couvre le promontoire et envie

le bonheur des martyrs, en priant pour ceux qui vivent encore. afin que leur foi ne défaille pas au dernier instant..... Hélas! cette foule pieuse devait être témoin de ce malheur! Deux Franciscains, vaincus par les flammes dévorantes qui les brulent et les suffoquent, maudissent le Dieu qu'ils sont venus faire connaitre et adorer, ils veulent fuir et s'élancer hors du brasier..... Les bourreaux les rejettent violemment dans les flammes en se raillant de leur lâcheté, en leur reprochant leur apostasie, et les malheureux expirent auprès des héros qui n'ont fait entendre d'autres accents que ceux du triomphe et de l'amour. De l'aveu même d'un historien protestant, le docteur L. Ranke, cette persécution accrut le nombre des chrétiens, dans cette seule année, de deux cent trente-neuf mille trois cent trente-neuf.

Xogun venait de remettre à son fils les rênes du gouvernement ; Xogun II voulut surpasser son père. Réservant le supplice du feu pour l'été, il en imagina un autre pour la saison d'hiver. Les Pères Diego Carvalho et François Buzoni étaient revenus de la Cochinchine au Japon. Le 21 février 1624, le Père Buzoni est découvert dans une forêt, où, entouré de nombreux catéchumènes, il exerçait secrètement son laborieux apostolat. La force armée se saisit du pasteur et du troupeau, les victimes de la colère impériale sont dépouillées de tout vêtement et plongées dans un étang glacial pendant trois heures. Le lendemain, l'eau de l'étang était recouverte d'une epaisse couche de glace : on la brise, on enfonce les chretiens dans cette eau glacée, on les y retient durant six heures ; puis, voyant que la nuit se fait et que la glace s'est refermee autour des chrétiens dont l'engourdissement ne peut permettre la fuite, on les laisse, on les abandonne, et ils meurent quelques instants après. Dans le courant de la même année, le Jésuite Miguel Carvalho et trois autres missionnaires payaient de leur vie le crime d'avoir apporté les bénédictions d'en-haut sur cette terre altérée du sang des martyrs.

Les ambassadeurs réclamaient en vain. Les hérétiques étaient là gardant les avenues du trône comme le littoral de l'empire, et le souverain, trompé par leurs calomnies, restait sourd au cri de sa conscience et à la voix de l'humanité. Dans le courant de l'année 1633, vingt-quatre Jésuites, dont dix sept indigenes, aug-

mentaient la glorieuse phalange des martyrs de la Compagnie de Jéuss.

En 1634, le Père Vieira, Provincial et administrateur de l'évêché est arrêté avec cinq de ses frères; on leur ordonne d'apostasier, ils refusent, et les six héros apostoliques sont condamnés et exécutés.

C'étaient les derniers Jésuites... Il n'en restait plus un seul au Japon... Nous nous trompons. Il en restait un... mais que l'illustre Compagnie ne pouvait plus reconnaître pour sien, que l'Église ne pouvait plus compter au nombre de ses enfants, et que l'enfer seul pouvait, du moins en ce moment, revendiquer comme sa plus belle conquête. L'année précédente, l'éclatante couronne des martyrs était offerte à vingt-cinq athlètes de la vaillante Compagnie de Jésus..... Un lâche se trouva parmi eux! Le Père Christophe Ferreira seul avait abandonné les armes, il avait refusé de marcher à ce dernier combat; il avait déserté l'héroïque armée dans les rangs de laquelle il servit si longtemps avec honneur, et était passé à l'ennemi! Cette apostasie était une grande et douloureuse plaie pour les frères du malheureux transfuge et pour les chrétiens du Japon, qui ne cessaient de prier pour sa conversion.

Les Jésuites avaient disparu de l'empire du Japon. Les protestants avaient eu la féroce satisfaction de les voir immoler tous à leur haine sacrilége; mais ce n'était pas assez. Les Jésuites sont intrépides et trouveront toujours un moyen de pénétrer sur ce sol, d'où les tortures les plus cruelles n'ont pu les éloigner; il faut arrêter cet élan qui les fait courir au martyre avec tant d'ardeur et multiplier si rapidement le nombre des chrétiens. Dans ce but, les hérétiques obtiennent de l'empereur un décret ordonnant à tout étranger de fouler aux pieds le signe sacré de la Rédemption du monde, en entrant sur le sol japonais; ce n'est qu'à ce prix que l'on pourra désormais pénétrer plus avant.

Le premier apôtre du Japon, l'immortel Xavier, suivait du haut du ciel cette grande lutte qui faisait ruisseler à flots le sang chrétien et décimait la Compagnie de Jésus.

Au moment où le coupable Ferreira reniait le Dieu qu'il avait si longtemps adoré et servi avec zèle, un jeune Jésuite, apparte-

nant à une des familles les plus illustres de Naples, et habitant cette ville, était frappé à la tête par un marteau tombant de vingt-cinq pieds de hauteur. C'était le Père Marcel-François Mastrilli de Saint-Marsan ; il n'était âgé que de trente ans. Des ouvriers travaillaient sous sa direction à décorer l'église des Jésuites pour une cérémonie, l'un d'eux avait laissé tomber son marteau, et le jeune Père l'avait reçu sur la tête. On le crut mort, il n'était qu'évanoui et blessé ; mais la commotion fut telle, que pendant vingt-cinq jours on craignit de le perdre. Dans la nuit du vingt-cinquième, saint François de Xavier lui apparaît, lui fait faire le vœu de se rendre au Japon pour y être martyrisé, et lui rend la santé. Le lendemain, le Pere Mastrilli disait la messe, on se pressait pour le voir, on ne pouvait comprendre que ce malade, à qui les derniers sacrements avaient été administrés la veille, et dont la science annonçait la mort si prochaine fût là plein de vie et dans une santé parfaite. Ce miracle, attesté par toutes les autorités, s'était ébruité si promptement, que le roi d'Espagne voulut voir le futur martyr et le reçut avec le plus grand honneur. De là, le Père s'embarqua pour Goa avec plusieurs autres Jésuites altérés du salut des âmes et résolus à tout souffrir pour maintenir la foi dans l'empire du Japon. A Goa, d'autres apôtres se joignent à eux. Ils savent le sort qui les attend, mais les chrétiens ont besoin de leur ministère. Ils se rendent aux Philippines, et saisissent si heureusement les occasions, qu'ils parviennent à tromper l'attention de leurs ennemis et pénètrent dans l'intérieur sans être reconnus. Quelques mois après, le 14 octobre 1637, le Père Mastrilli était promené dans les rues de Nangasaki, portant sur son dos la sentence impériale qui le condamnait à mort.

Christophe Ferreira assistait forcément à toutes les exécutions des chrétiens ; les autorités japonaises lui imposaient cette honte, afin de le confirmer dans l'idolâtrie. Témoin des indicibles souffrances et de l'héroïsme du Père Mastrilli, l'apostat n'en parut point touché!...

A la fin de cette même année, le souverain défendait à ses sujets de dépasser la frontière de ses États. Les chrétiens exaspérés prennent les armes, sont vaincus et se réfugient à Xima-

bara. Ils y sont assiégés par l'armée impériale; après s'être vaillamment défendus durant six mois, ils sont forcés de se rendre, la ville est prise le 11 avril 1638, et trente-sept mille chrétiens sont mis à mort!...

En 1640, le Père Pierre Pozzo et quatre Jésuites indigènes méritent la palme du martyre, la cueillent sous les yeux de Ferreira... Et l'apostat se hâte d'offrir aux idoles un nouvel encens! François de Xavier priait toujours!... Trois ans plus tard, les Pères Rubini, Mecinski, Capecci, Marquez et Moralez se faisaient jeter sur une plage déserte; mais, surpris par les soldats placés en surveillance, ils sont saisis et conduits à Nangasaki. Arrivés au tribunal, le juge leur demande :

— Qui êtes-vous? Pourquoi venez-vous ici?

— Nous sommes prêtres, répond le Père Rubini, prêtres de la Compagnie de Jésus, et nous venons annoncer Jésus-Christ mort pour tous.

— Abjurez votre religion, reprend le juge, et vous serez comblés de richesses et de dignités.

— C'est aux lâches seuls que l'on propose de se déshonorer, dit le saint Jésuite; nous espérons que notre Dieu nous donnera assez de courage pour mourir en chrétiens et en prêtres!

A ces dernières paroles, le juge se lève, prononce à la hâte une condamnation à mort et prend la fuite..... Ce juge était l'apostat Christophe Ferreira!... Saint François de Xavier entendit au ciel cette sentence sacrilége..... il pria pour le coupable..... Disons tout de suite qu'en 1652, cent ans après la glorieuse mort de l'illustre apôtre, Dieu se laissa toucher enfin. Christophe Ferreira sentit le repentir pénétrer dans son âme; mais, seul, isolé, n'ayant aucun secours spirituel, il ne lui restait d'autre ressource que le martyre pour réparer le grand scandale qu'il avait donné pendant dix-neuf années. Il avait alors quatre-vingts ans, et, pressé par la douleur et le remords, il retrouvait toute la vigueur, toute l'énergie de la jeunesse pour expier ses crimes dans les tortures les plus horribles. Il se présenta devant le gouverneur de Nangasaki et lui dit à travers ses larmes et ses sanglots : « J'ai péché contre le Dieu du ciel et de la terre! Je suis chrétien, je suis prêtre, je suis Jé-

suite! » Et il périt dans les supplices, après soixante-huit heures des plus cruelles souffrances, durant lesquelles son courage et sa patience ne faillirent pas un seul instant.

Les anglicans et les Hollandais étaient arrivés à leur but, ils avaient détruit le christianisme au Japon, et la Compagnie de Jésus ne pouvait plus espérer d'y rentrer que pour faire répandre sans succès le sang chrétien le plus précieux pour la gloire de Dieu. Ces Jésuites qui, dit un écrivain protestant, Engelbert Kaempfer, « s'accréditaient (au Japon) par leur modestie exemplaire, leur vie vertueuse, l'assistance désintéressée qu'ils donnaient aux pauvres et aux malades, et par la pompe et la majesté de leur service divin, ces Jésuites avaient été soumis aux plus affreux supplices, ils avaient été brûlés vifs, ils avaient eu la tête tranchée, ils avaient subi tous les genres de martyre, parce qu'ils étaient accusés par les protestants de conspirer contre l'empereur en faveur d'un prince européen. »

Toujours l'hérésie et l'envie derrière toutes ces calomnies qui ont provoqué tant de persécutions.....

La Compagnie de Jésus put se consoler des désastres du Japon par le merveilleux développement de toutes ses autres missions. La province du Japon elle-même conserva son nom ; son siége fut établi à Macao, et elle continua à gouverner de là les missions de la Cochinchine, de Siam, du Tongkink et autres nouvellement établies.

VIII

Le Japon était fermé aux Jésuites ; mais la Chine offrait à leur zèle un champ plus vaste encore à défricher et à cultiver, et où les difficultés étaient plus grandes et plus nombreuses que partout ailleurs, en raison de plusieurs usages superstitieux auxquels les Chinois tenaient plus qu'à leur vie. Il fallait donc à cette mission des apôtres d'une science peu commune et d'une grande sûreté de jugement, pour décider ce qu'il était possible

de tolérer et ce qu'il fallait interdire absolument. Le Saint-Siége les avait autorisés à ne défendre que ce qui était contraire à la foi ou aux bonnes mœurs; mais plusieurs s'alarmaient de certaines coutumes, et pour calmer leur perplexité de conscience, le Provincial les réunit tous à Pékin en 1628, afin que ces questions fussent agitées et discutées en assemblée générale, et qu'on pût adopter un plan uniforme devenu indispensable. Pour se rendre à cet appel de leur supérieur, plusieurs Pères se virent obligés de faire huit cents lieues à pied, à travers les plus mauvais chemins.

Le Père Adam Schall, savant mathématicien et admiré des Chinois, ayant été chargé par l'empereur Xum-Chin de corriger le calendrier du Céleste-Empire, profita de cette occasion pour en faire disparaître les jours fastes et néfastes; c'était tout une révolution aux yeux même des lettrés; toutefois, le savant et habile Jésuite sut la faire accepter à la faveur de ses raisonnements scientifiques, et le peuple adopta de confiance ce que les lettrés lui présentaient Les missionnaires espéraient, en saisissant ainsi les occasions que la Providence ferait naître, arriver à détruire peu à peu des coutumes qu'ils reconnaissaient être plutôt un cérémonial que des pratiques superstitieuses; en attendant, ils se faisaient *tout à tous, pour les gagner tous,* et se bornaient à interdire ce qui était « opposé à la foi et aux bonnes mœurs, » ainsi qu'ils y étaient autorisés par la cour romaine. Cette indulgence facilitait les progrès de l'Évangile, le christianisme s'étendait rapidement, et les ouvriers manquaient pour recueillir la moisson. Le Père Diaz en demandait au Général de la Compagnie, et la navigation offrant alors d'immenses dangers dans ces mers si rarement sillonnées par les navires européens, il lui mandait avec une simplicité qui dit tout l'héroïsme de ces intrepides apôtres :

« Je vous en demande vingt, et ce ne serait pas trop, si tous, par une bénédiction spéciale du ciel, pouvaient arriver vivants à Macao; mais il n'est pas rare qu'il en meure la moitié en route, plus ou moins; il convient donc d'en faire partir vingt par an pour compter sur dix. »

Aux Philippines, le bruit s'était répandu que les Jésuites n'étaient pas en nombre suffisant pour cultiver les missions de la Chine, et aussitôt trois Dominicains accoururent pour les aider; c'étaient les Pères Angelo Cogni, Thomas Serraz et Moralez; un Franciscain, Antoine de Sainte-Marie, s'était joint à eux. Ils arrivent par l'île Formose dans la province de Fo-kien, ignorant la langue, les mœurs, les coutumes nationales, mais pleins de zèle pour travailler à cette vigne qui promet des fruits si abondants. Cette province, une des plus tardivement évangélisées par le défaut d'ouvriers, était confiée aux soins des Pères Manuel Diaz et Jules Aleni, qui déjà y avaient élevé dix-sept églises, et que les peuples venaient entendre de très-loin avec une admiration croissante pour la douceur de leur parole et pour la sainteté de leur vie. Les nouveaux missionnaires, dès leur arrivée, sont frappés des coutumes tolérées par les Jésuites, ils se scandalisent de leur indulgence et se refusent à accepter les raisons qu'ils font valoir :

— Apprenez la langue, étudiez les mœurs et les usages, allez au fond des idées du peuple et des lettrés, leur disaient les Jésuites, et lorsque vous aurez vu, observé, étudié les Chinois, vous jugerez comme nous qu'il fallait tolérer d'abord certaines pratiques nationales, qui n'ont rien d'idolâtrique, sous peine de renoncer à implanter jamais la foi dans ce pays.

Le conseil était sage, les missionnaires le crurent intéressé et le repoussèrent. Ils écrivirent à l'archevêque de Manille et à l'évêque de Zebu que les Jésuites permettaient aux chrétiens de se prosterner devant une idole, de rendre un culte superstitieux aux ancêtres et de sacrifier à Confucius. Ils ajoutaient que les Pères cachaient aux néophytes le mystère de la croix. Les prélats jugèrent les faits assez graves pour en donner connaissance à la cour de Rome.

En attendant le résultat d'une dénonciation qui était pour eux un impérieux devoir de conscience, les nouveaux missionnaires, pressés de renverser l'œuvre des Jésuites, se hâtent de prêcher par interprètes et annoncent que Confucius et tous les souverains de la Chine sont damnés, et que les Pères Jésuites trahissent leur foi et leur devoir en cachant ces vérités et en permettant

des pratiques d'idolâtrie. Les auditeurs ne les laissent pas achever; ils se précipitent sur eux et les traînent devant le mandarin, qui les fait conduire sous escorte à Macao, après quoi il exile les deux Jésuites de la province, dans la crainte que leur doctrine ne devienne un jour aussi sévère que celle des autres religieux.

Pendant ce temps, en 1636, une armée de brigands, commandée par le redoutable Licon, assiégeait la ville de Pékin; l'empereur, pour éviter de tomber vivant entre les mains de Licon, se donnait la mort; Usanguay, un de ses généraux, appelait les Tartares au secours du Céleste-Empire, et le grand khan Zunté accourait à la tête de ses troupes pour combattre l'aventurier Licon et s'emparer du trône impérial.

Les Jésuites restaient neutres au milieu de toutes ces agitations politiques, et, le 14 juillet 1637, le Père Aleni pouvait rentrer dans le Fo-Kien et retrouver son église et son cher troupeau.

Dans la même année, l'archevêque de Manille et l'évêque de Zebu écrivaient à Urbain VIII que, mieux informés sur les pratiques et coutumes des Chinois tolérées par les Jésuites, ainsi que sur les motifs de leur tolérance, ils justifient pleinement ces religieux et ne pouvent qu'applaudir à leur zèle.

Le Père Shall avait évangélisé toute la province de Chen-si, et le Père Jacques Le Faure, Français, venu à son aide dans cette mission, y opérait des prodiges et y était vénéré comme un saint.

En 1644, le grand khan de Tartarie avait vaincu et défait le brigand Licon, et il avait donné le sceptre de la Chine au prince Chun-Tchi, son fils. Les héritiers du petits-fils de Van-Lié s'étaient retirés dans le midi de l'empire sans renoncer à l'espoir de reconquérir un jour la couronne de leur aïeul et de leur père.

Dans la Cochinchine et le Tong-King, le christianisme s'étendait aussi merveilleusement par l'apostolat de la Compagnie de Jésus. Le Père Alexandre de Rhodes y était arrivé en 1624, à l'âge de trente-trois ans, et, venu d'abord à l'aide des missionnaires qui y avaient pénétré dès l'année 1615, il s'était si bien

identifié avec ces peuples, qu'il en était tendrement aimé et exerçait sur eux la plus heureuse influence. Il allait des missions du Tong-King à celles de la Chine de celles-ci il revenait au Tong-King, où il etait accueilli avec la joie du cœur par tous ses chers neophytes; mais, en 1640, ses supérieurs le destinèrent à la Cochinchine, où il était aussi aimé, aussi vénéré qu'au Tong-King. Là encore ses succès étaient si merveilleux, que le souverain s'alarma du trop grand progres de l'Évangile et voulut l'entraver par la persécution. Les chrétiens préféraient la mort à l'apostasie.

Le gouverneur de Cham-Tao, espérant que les néophytes n'oseraient le braver en s'avouant chrétiens, ordonna le dénombrement de tous les sectateurs du Christ dans sa province. Tous s'avouèrent chrétiens, pas un seul n'hésita. C'était offenser le gouverneur, il s'en vengea sur le missionnaire : le Père de Rhodes fut condamné à sortir des limites de l'empire; mais il ne put se résoudre à abandonner son troupeau : « J'étais seul prestre en tout le païs, raconte-t-il, je n'eus garde d'abandonner trente mille chrestiens sans aucun pasteur. Je me retiray de la cour et me tins caché, demeurant ordinairement le jour dans une petite barque avec huit de mes catéchistes, et la nuit j'allois trouver les chrestiens qui s'assembloient en quelques maisons secrettes. » Le Père Alexandre vivait ainsi depuis une année, lorsqu'il fut arrêté sur le fleuve où il campait pendant le jour. On le conduisit devant le roi, qui, sans autre forme de procès, le condamna à avoir la tête tranchee. Le Père Alexandre avait longtemps habité la cour; sa douceur, sa simplicité et la sainteté de sa vie l'avaient fait aimer et admirer, même des païens qui refusaient d'accepter sa morale, et, aussitôt après sa condamnation, il n'y eut qu'une voix autour du souverain pour solliciter la grâce du missionnaire. Le roi, ne pouvant résister à tant d'instances, lui fit grâce de la vie et le bannit de ses Etats. Le cœur de l'apôtre était navré. Trente mille chrétiens allaient rester sans secours à la merci de leurs ennemis et en face d'une persécution qui pouvait devenir plus cruelle de jour en jour... Le Père Alexandre, obligé de se séparer de ses chers néophytes, leur promit de travailler de toutes ses forces à leur procurer

d'autres missionnaires, et il les laissa, sinon consolés, du moins un peu moins malheureux, puisqu'il leur donnait en partant une parole d'espérance pour l'avenir.

Sur la côte malabare, devenue le centre de la province de ce nom, les Jésuites continuaient à développer cette florissante chrétienté, prémices de l'apostolat du grand Xavier. Ils y avaient formé un clergé indigène nombreux auquel ils avaient confié l'administration des paroisses, se réservant le continuel exercice des missions et des excursions apostoliques. L'archevêque de Cranganore écrivait en 1629 à la Propagande : « Outre les religieux de la Compagnie de Jésus qui parcourent toute cette église... et soutiennent le poids du jour avec autant de succès que de persévérance, ce diocèse compte *plus de trois cents prêtres indigènes,* tous formés par les Pères de la même Compagnie dans les divers séminaires de cette contrée. »

Ce diocèse s'était d'ailleurs considérablement agrandi par la conversion des chrétiens dits *de Saint-Thomas*, reste des chrétiens primitifs de l'Inde, mais qui depuis plusieurs siècles avaient été entraînés dans l'hérésie des Nestoriens. Les Jésuites, par des prodiges de patience et de charité, avaient reconquis à Jésus-Christ cette Église de cent cinquante mille chrétiens, et la cultivaient avec un zèle infatigable.

Dans le Maduré, le Père Robert de Nobili, que le Saint-Siége avait autorisé, en 1623, à continuer sa mission dans les conditions où il l'avait commencée, jusqu'à nouvel examen et dernière décision, le Père de Nobili travaillait sans relâche à étendre l'empire de la croix et avait obtenu des résultats surprenants. Il comptait près de cent mille chrétiens. Non content de se consacrer au laborieux ministère de l'apostolat sur une étendue si considérable, il s'occupait encore de faciliter à ses successeurs la continuation de son œuvre, en composant des ouvrages du plus grand mérite qui excitaient l'admiration des savants indiens.

Dans l'île de Ceylan, la première semence évangélique répandue par saint François de Xavier avait fructifié, et, malgré les efforts

des brahmes, le christianisme s'y étendait par le ministère des Jésuites, auxquels s'étaient joints quelques religieux Franciscains. Les flèches empoisonnées des païens envoyaient au ciel les missionnaires dont la parole faisait renverser les pagodes; mais d'autres Jésuites accouraient pour les remplacer sur la brèche où ils étaient tombés si glorieusement. Les protestants le savaient; aussi exerçaient-ils une redoutable surveillance sur tout le littoral de Goa pour les exterminer au passage. Les Pères Juan Matella et Mathieu Palingotti avaient été tués à coups de lance par les Indiens de l'île de Ceylan; en 1627, le Père Soceiro tombait percé de leurs flèches, et, le 14 septembre 1623, les Pères Mathieu Fernandez et Bernard Peces périssaient de la même manière.

Quelque temps après, un vaisseau portugais est attaqué et incendié par les Hollandais; les Pères Emmanuel Lima et Maur Moureira étaient parmi les Portugais. L'équipage se jette à la mer pour fuir les flammes dévorantes qu'il n'est plus possible de conjurer, et le Père Moureira suit l'équipage; mais il est aperçu par les hérétiques, qui courent à lui et le tuent à coups de harpons!... Le 16 aout 1633, don Antonio de Vasconcellos, grand inquisiteur des Indes, se dépouille de ses honneurs et de sa dignité pour entrer dans la Compagnie de Jésus; il est au moment de voir ses désirs comblés... Ce jour-là même, il est empoisonné par des ennemis de la Compagnie qui ont eu connaissance de ses projets et ont voulu en empêcher l'exécution. Le Père d'Andrada était également empoisonné, l'année suivante, par des Indiens à la solde de l'hérésie. Mais la Providence veillait sur les chrétiens des Indes, elle ne permettait pas aux païens et aux hérétiques d'enlever et de mettre à mort tous les apôtres de son choix, et l'Évangile se répandait chaque jour dans de nouvelles contrées par le zèle incomparable des membres de la Compagnie de Jésus.

En 1628, le Père Juan Cabral entrait dans le Thibet, et de là il passait dans le Népaul. Ainsi, les Jésuites étaient partout en Asie; ils avaient porté l'Evangile dans toutes les contrées connues en Orient. Ils avaient abandonné le Japon, il est vrai, par l'effet des calomnies des hérétiques; mais quelle multitude

d'âmes ils y avaient sauvées pendant près d'un siècle que leur apostolat s'y était soutenu avec un succès si prodigieux, et quelle innombrable multitude de martyrs cet héroïque apostolat avait donnés au ciel! Maintenant, nous les voyons à la fois aux Moluques, aux Philippines, en Corée, où ils ont pénétré avec les généraux chrétiens de l'armée japonaise; en Chine et en Cochinchine, à Ceylan et dans le Bengale, dans le Tong-King et dans le Thibet, en Mongolie et en Tartarie, en Perse et en Arménie. Ils étaient dans la Turquie d'Asie et dans la Turquie d'Europe, ainsi que dans l'archipel de Grèce, et partout ils entraînaient les âmes et faisaient triompher la foi de l'Église. Ils avaient pénétré en Syrie, et nous les avons vus en Afrique, où le christianisme continuait à se propager par leur zèle et leur incomparable charité.

IX

Les travaux des Jésuites dans le nouveau monde n'étaient ni moins pénibles ni moins fructueux que sur l'ancien continent. Leur inaltérable patience, leur angélique douceur, leur inépuisable charité, domptaient les natures les plus sauvages et les civilisaient en les initiant aux mystères du christianisme, et en leur donnant l'exemple des plus douces, des plus attrayantes vertus. Ces peuples féroces, grossiers, la plupart anthropophages, s'étonnaient d'abord à l'aspect du missionnaire, puis, ils l'écoutaient par curiosité; et bientôt, charmés de son doux regard, de cet angélique sourire, de ce ton de voix compâtissant et sympathique qu'ils n'avaient jamais rencontrés, ils se prenaient à aimer ce missionnaire, cet *homme blanc*, cette *robe noire*, et ils ne voulaient plus s'en séparer.

L'invasion des Anglais, nous l'avons vu, avait interrompu la mission du Canada en 1613. Des religieux Récollets avaient été appelés pour la continuer; mais en 1625, ils demandèrent les

Jésuites, reconnaissant et avouant leur supériorité dans ce genre d'apostolat; toutefois, les Pères Récollets sollicitaient en même temps la consolation de les aider dans ce laborieux ministère. Bientôt les Pères Massé, Jean de Brébeuf, Charles Lallemant, Ragueneau, Anne de Noue, Paul Le Jeune et vingt autres Jésuites arrivaient successivement au Canada. En 1632, une ordonnance royale interdisait l'entrée de la colonie aux Calvinistes, et les Anglais en avaient été expulsés, emportant la haine des naturels; les Jésuites pouvaient exercer leur apostolat en toute sécurité. Ils en profitèrent pour s'enfoncer à travers les montagnes et les forêts, les lacs et les rivières, à la recherche des Hurons, des Algonquins, des Iroquois, des Montagnez; ils les suivaient à la pêche et à la chasse et partageaient leur vie nomade, en attendant de les fixer par la culture et le travail dont ils cherchaient à leur faire apprécier les avantages. Ils parvinrent ainsi, à force de patience et de charité, et au prix d'une vie de fatigues et de privations de tout genre, à vaincre les instincts sauvages de ces peuples, à les instruire, à les éclairer, à les rendre chrétiens. Par le christianisme, ils travaillèrent à les civiliser et fondèrent pour eux la ville de Sillery.

En 1635, le marquis de Gannaches fonda un collége à Québec pour les indigènes, et en 1639, des religieuses Ursulines venaient de France établir dans la même ville un pensionnat et des écoles pour les filles canadiennes; des sœurs hospitalières, destinées aux soins des malades, les accompagnaient. Bientôt la réduction de Sillery devenait insuffisante, plusieurs autres s'élevaient sous la direction des missionnaires.

La Conception, Saint-Ignace, Saint-François Xavier, Saint-Joseph, Sainte-Marie, étaient autant de petites villes habitées par des Hurons, des Algonquins et des Montagnez, dont les Jésuites étaient les chefs.

Les Iroquois et les Hurons n'avaient pu se résigner à la vie sédentaire; il fallut assez longtemps encore travailler ces natures rebelles, pour les déterminer à accepter la loi évangélique. Les Hurons se soumirent enfin; mais les Iroquois, toujours indociles, les attaquerent et repoussèrent les Jésuites en haine de la civilisation.

En 1643, le Père Jogues et le Frère René Goupil suivaient le cours d'un fleuve, escortés par quelques pirogues de néophytes, les Iroquois, en embuscade sur les deux rives, attaquent les chrétiens, s'emparent du Père et du Frère qui l'accompagne, les déchirent, mettent leurs corps en lambeaux, et les promènent ainsi d'un lieu à un autre pour les exposer à la dérision publique. Le Frère Goupil fut tué ensuite d'un coup de hache, et le Père Jogues, réservé pour un martyre plus lent et mille fois plus douloureux, employa le peu de vie qui lui était laissé, car il était mourant, à faire connaître le Dieu qu'il était venu prêcher et pour lequel il souffrait avec une résignation dont les Iroquois n'avaient jamais vu d'exemple. Les Hollandais du Michigan firent tous leurs efforts pour sauver la vie du Jésuite et le retirer de l'esclavage; peut-être espéraient-ils que ce noble procédé leur ouvrirait de nouveau l'entrée du Canada.

Le Père Jogues vivait dans un supplice de tous les instants, lorsqu'un jour il croit comprendre que les Iroquois méditent et préparent une expédition contre les Hurons afin d'arriver plus aisément à attaquer par surprise la colonie française. Le Père écrit aussitôt au chevalier de Montmagny, gouverneur de la colonie, et trouve un moyen sûr de lui faire parvenir sa lettre, elle était datée du 3 juin 1643, et se terminait par ces lignes:

« J'ai baptisé ici plus de soixante personnes, plusieurs desquelles sont arrivées au ciel. C'est là mon unique consolation, et la volonté de Dieu, à laquelle je joins la mienne. »

Les Hollandais parvinrent enfin à sauver le missionnaire d'une mort inévitable. Il avait deux doigts coupés et ne pouvait plus célébrer le saint sacrifice; il demanda à revenir en France, où Anne d'Autriche voulut le voir; il sollicita la dispense de dire la sainte messe avec ses mains mutilées, et dès qu'il l'eût obtenue, il retourna au Canada.

Peu d'années auparavant, deux cents familles anglaises abandonnaient une patrie où il ne leur était plus permis de s'avouer catholiques, ni d'élever leurs enfants dans la foi de leurs pères, et, sous la conduite de quatre Jésuites, les Pères André White,

John Altham, Knowles et Tom Gervack, elles débarquaient à l'île Saint-Clément, sur les bords du Potomac, le 27 mars 1634. La petite colonie, remontant le fleuve, s'avança jusqu'à la rivière Sainte-Marie et se présenta au chef de la tribu des Piscataway, qui l'accueillit avec joie, car il avait entendu parler des Jésuites, et les aimait sans les connaître. Des huttes sont construites à la hâte pour les colons, les Pères annoncent la bonne nouvelle à ces sauvages que leurs instincts paraissent disposer à la bien recevoir, et la Réduction du Maryland a pris naissance.

Les anglicans établis dans la Virginie, irrités de l'arrivée des Jésuites et de la docilité des indigènes à écouter leurs instructions, répandent le bruit qu'ils sont Espagnols, et viennent les préparer à subir le plus dur esclavage; mais les efforts des Pères, leur douce charité, leurs tendres soins pour les Indiens, triomphent des calomnies anglicanes; en 1640, ils avaient gagné plusieurs tribus, comptaient un grand nombre de néophytes, et demandaient des apôtres de leur Compagnie pour les aider et les remplacer à la mort, car déjà ils se sentaient épuisés par ce pénible apostolat.

Dans le même temps, les Pères Empteau et Bouton évangélisaient les Antilles avec le plus consolant succès, et le Mexique comptait des collèges et des résidences de la Compagnie de Jésus.

A Carthagène, dans la Nouvelle-Grenade, le Père de Sandoval avait usé sa vie à l'instruction et à la conversion des nègres esclaves qui se renouvelaient sans cesse dans cette ville. Carthagène, sur le golfe du Mexique, était l'entrepôt du commerce pour le monde entier, et le trafic des esclaves y était incessant. Les marchands négriers y en amenaient chaque jour de toutes les Indes-Occidentales et de toutes les côtes africaines. Le Père de Sandoval s'était dévoué au salut de ces races d'hommes que la cupidité traitait comme un vil bétail, et il avait contracté des infirmités devenues un vrai martyre : il était couvert d'ulcères. Mais le Dieu qui a voulu mourir pour le salut de tous n'abandonnait pas les pauvres Indiens esclaves; il avait envoyé au Père de Sandoval, dès 1615, un successeur digne de lui, le Père Pierre Claver, que l'Eglise a proclamé Bienheureux, qui se disait et s'était fait réellement le serviteur, *l'esclave des nègres*, et qui

leur donna sa vie tout entière. Nous avons raconté et publié le sublime apostolat du Bienheureux Claver, nous ne pourrions que nous répéter ici.

Les missions du Brésil prenaient chaque jour plus d'extension et réclamaient de nombreux ouvriers disposés à travailler au milieu des privations, des fatigues du climat, des oppositions suscitées par la cupidité des colons, des souffrances de toutes sortes qui les attendaient et qu'on ne leur dissimulait pas. Mais nous savons que chaque épine de ce rude ministère était un attrait de plus pour les disciples de saint Ignace et c'était parmi eux à qui obtiendrait la faveur d'être envoyé à ces périlleuses missions qui avaient déjà fait tant de martyrs. Ils savaient aussi que l'Océan engloutissait bon nombre de missionnaires dans la traversée, mais ils s'en réjouissaient pour leur propre compte, puisque c'était mourir dans l'exercice de la charité apostolique, et parconséquent pour la gloire de Dieu. Le 30 Avril 1643, quinze d'entre eux s'embarquaient à Lisbonne pour la mission de Maranhao, qui venait d'être créée par les Pères résidant à Fernambouc; le vaisseau arrive heureusement en vue de la cote; chacun se félicite de se voir atteindre le but tant désiré... Tout à coup le bâtiment fait entendre un craquement épouvantable, il s'est heurté contre un récif, il s'est enlevé, a été rejeté au loin ; en un clin d'œil, il a sombré... douze missionnaires ont été engloutis !... les trois autres sont sauvés et arrivent à leur destination.

Les Jésuites de Rio-Janeiro avaient appris qu'à vingt lieues environ, vers le nord, sur la côte, vivait un peuple dont la férocité répandait au loin la terreur. Les Guaitasses ou Gaitos, se repaissaient avec voracité des cadavres rejetés par la mer, et lorsque la mer les privait trop longtemps de cet horrible festin, ils s'embusquaient sur les limites de leur territoire, ils guettaient le passage des Européens, les saisissaient, les tuaient et les dévoraient ! Les colons n'avaient jamais osé entreprendre une guerre contre ces redoutables anthropophages, toute tentative de civilisation à leur égard paraissait impossible. Les Jésuites n'en jugent pas ainsi.

En cette année 1643, ils envoient huit missionnaires aux Guai-

tasses. Les Pères ignorent l'idiome de ces sauvages, ils n'ont pour armes défensives que leur crucifix, leur chapelet, leur bréviaire et la confiance en Dieu ; l'armure leur paraît suffisante... au moins pour le martyre. Ils partent gaiement pour cette conquête et arrivent en face des sauvages tant redoutés. Etonnés de leur confiance et de leurs manières affectueuses, les Guaitasses les entourent, les examinent, les interrogent par signes et ne peuvent croire que ces blancs viennent ainsi se livrer à leur féroce appétit. La curiosité l'emportant sur tout autre instinct, neuf d'entre eux cèdent aux Jésuites qui les engagent à les suivre, et ils vont avec eux jusqu'à Rio-Janeiro. Là, ils sont entourés, fêtés, caressés, instruits, baptisés, puis, ils deviennent autant de catéchistes pour leur tribu. Les Guaitasses étaient vaincus.

X

Les colons du Brésil ne pouvaient pardonner aux Jésuites la protection que leur douce charité accordait aux indigènes devenus chrétiens par leur saint ministère. Le roi d'Espagne, à la sollicitation du Père de Valdivia, nous l'avons vu, avait délivré de l'odieuse perspective de l'esclavage les Indiens baptisés, et avait ordonné aux Espagnols de les laisser entièrement à la disposition des Pères de la Compagnie de Jésus, qui les amèneraient à la civilisation par le christianisme. Cette décision souveraine privait les colons d'un commerce lucratif, et, par-là même les irritait contre les missionnaires. Ils employèrent tous les moyens pour les décourager et les forcer à abandonner ces contrées où les sauvages venaient au-devant d'eux et les regardaient comme leurs libérateurs ; mais les Jésuites ne se découragent pas si facilement. Les Espagnols les privèrent d'aumônes : les Pères acceptèrent cette privation et vécurent d'herbes, de racines et de

maïs, déclarant que la mort seule pourrait les séparer de leur cher troupeau indien.

La première Réduction qu'ils avaient établie, dans la province du Paraguay, et à laquelle ils avaient donné le nom de Lorette, prospérait rapidement; les Indiens y accouraient, demandaient à y avoir leur case et attiraient chaque jour de nouvelles recrues. Bientôt il fallut former une seconde Réduction, celle de Saint-Ignace, puis une troisième et une quatrième. Les bons Indiens ne pouvaient résister à la douce influence des Pères, et se trouvaient si heureux et étaient si dociles sous leur direction, qu'il s'opérait des merveilles de civilisation dans ces diverses colonies.

Tous les arts et tous les métiers avaient chacun leur atelier dirigé d'abord par quelque Frère coadjuteur, et ensuite par les Indiens les plus habiles ; chacun choisissait le genre de travail qu'il préférait ; l'un se faisait charpentier, l'autre serrurier, un troisième apprenait à sculpter où à peindre, d'autres tissaient, ou bâtissaient des maisons à l'européenne. Le travail qui leur paraissait le moins agréable était celui de la terre, l'agriculture trouvait peu d'amateurs, et les Pères furent obligés de se mettre eux-mêmes à la charrue et de montrer à leurs élèves tout ce qu'il est possible d'obtenir de la terre pour le bien-être commun, par un travail bien entendu.

Les Réductions devinrent bientôt de petites villes, ayant des rues bien alignées, des maisons commodes et bien bâties, des églises convenables. Le travail de chacun était réglé. Tous les lundis on donnait à chaque femme la laine ou le coton qu'elle devait filer dans la semaine et rendre le samedi; les hommes avaient aussi leur tâche, suivant l'état ou la profession de chacun. La cire et le miel, recueillis dans les bois, et le *caamani*, herbe médicinale fort recherchée des Espagnols, devinrent pour les Réductions des moyens de commerce pour les indigènes. Mais la vie de ces néophytes était si pure et si simple, que les missionnaires leur défendaient tout contact avec les Espagnols. Ils apprenaient à lire et à écrire cette langue, non à la parler. Les Pères seuls traitaient avec les Européens. Chaque petite ville était dirigée par deux Pères Jésuites, dont l'un était curé, l'autre vicaire;

ils réglaient les heures de la prière, du travail, du repos, des délassements, et ils les surveillaient et les suivaient partout. Ils se faisaient tant aimer de leurs néophytes enfants, que cette surveillance était pour eux le plus doux et le plus cher encouragement. Lorsqu'ils eurent acquis l'esprit d'ordre et d'économie, les Peres leur assignèrent une portion de terrain à cultiver, puis ils les en rendirent propriétaires, et, chaque année, une partie des récoltes était déposée dans les greniers de réserve pour servir de ressource aux infirmes et parer à une année improductive ou fournir à des besoins imprévus.

Le bonheur si calme des peuples gouvernés ainsi par les Pères excitait la jalousie et l'irritation de leurs voisins; les Espagnols eux-mêmes, comparant cette douce existence à l'esclavage auquel ils condamnaient les indigènes dont il leur était permis de disposer, sentaient s'accroitre leur colère contre les Jésuites. Ils voyaient dans leur tendre charité, et dans leur dévouement de tous les instants pour les peuples qu'ils dirigeaient avec tant d'intelligence et d'habileté, une censure continuelle et bien éloquente de leur cruelle cupidité. Les Pères se rendant compte de ces diverses dispositions, et craignant de les voir se traduire par une attaque à main armée sur leurs Reductions, avaient obtenu du roi d'Espagne l'autorisation, pour leurs néophytes, d'avoir des armes a feu et de s'en servir pour repousser les ennemis qui se présenteraient, fussent-ils Espagnols. Munis de cette autorisation, les Peres avaient enseigné leurs peuples à fabriquer toutes sortes d'armes européennes, même des canons, et un arsenal avait été établi dans chaque bourgade pour la défense commune. Chacune de ces bourgades avait sa milice, composée d'infanterie et de cavalerie; chaque corps avait ses officiers et ses soldats; l'exercice militaire avait lieu à des jours réglés, la subordination était parfaite.

La paresse était punie publiquement, l'oisiveté n'était jamais tolérée. Tous les néophytes, comme les chrétiens primitifs, se prêtaient une mutuelle assistance et se trouvaient heureux de partager en commun les fruits du travail de chacun. Ils ne connaissaient d'autorité que celle de leurs Pères, mais ceux-ci leur enseignaient qu'au-dessus d'eux il y avait le Souverain spirituel

de tous les chrétiens de la terre, le souverain temporel des Espagnes, et l'évêque du diocese, et que tous devaient aimer et respecter ces trois autorités; et sur la parole de leurs Pères, ces chrétiens simples et naïfs assuraient qu'ils étaient prêts à obéir avec empressement au premier signal de ces trois autorités.

Lorsque don Pedro Faxardo, évêque de Buenos-Ayres, visita ces Réductions, les Guaranis lui témoignèrent la plus grande joie et la plus touchante vénération; il examina dans tous ses détails cette merveille de civilisation chrétienne, et il mandait au roi, en lui rendant compte de l'incroyable succès des Jesuites : « Je ne crois pas qu'il se commette un seul péché mortel par année dans ces Réductions. »

Cette république du Paraguay, que les Jésuites gouvernaient l'Évangile à la main, et que l'Europe admirait de loin comme un prodige unique et sans exemple dans l'histoire du monde, s'agrandissait de plusieurs autres peuples également conquis par la croix de Jésus-Christ. Les Sapez, les Guananas et plusieurs autres tribus, s'étaient soumis aux douces lois des Peres, et les petites villes s'étendaient ou on en bâtissait de nouvelles pour recevoir les arrivants. Les Peres Joseph Cataldino, Simon Maceta, Gonzalez et Antonio Ruiz de Montoya gouvernaient les principales colonies. Des colléges de Jésuites, dans les provinces du Paraguay, du Tucuman et de Rio de la Plata, recevaient les jeunes indigenes et formaient les générations de l'avenir. D'autres missionnaires allaient à de nouvelles conquètes et amenaient toujours des tribus nouvelles, découvertes par leur intrépide charité et leur zele incomparable, au fond des forêts où nul Européen n'avait encore osé pénétrer. Mais toutes ces merveilles apostoliques n'étaient souvent obtenues qu'au prix de leur vie. Parfois il arrivait que les premiers missionnaires aperçus par les sauvages, tombaient morts d'un coup de hache; alors le sang du martyr frayait la voie à ceux qui lui succédaient. D'autres fois, la jalouse cupidité des colons se vengeait de ses déceptions en suscitant des ennemis aux colonies de néophytes, et, de 1630 à 1631, les Mannelas, tribus sauvages des frontières du Brésil, ravagèrent et détruisirent les belles Reductions de Saint-Joseph, de Saint-François-de-Xavier, de Saint-Pierre, de la Conception, de Saint-Ignace

et de Lorette. Les Espagnols n'apportèrent aucun secours aux néophytes :

« Les Jésuites ont voulu leur conserver la liberté, disaient-ils, les Jésuites ont voulu les civiliser et les gouverner à leur manière, qu'ils les défendent à leur manière ! »

C'est ce que firent les Pères. Leurs néophytes n'étant pas en force pour se défendre dans une guerre de sauvages dont les flèches portent le poison dans la plaie, firent émigrer leurs diverses colonies, abandonnant tout leur matériel aux ennemis. Sous la direction des Pères de Montoya, Suarez, Contreras et Espinosa, tous les chrétiens s'embarquèrent sur le *Parana*, descendirent le fleuve jusqu'au Grand-Sault et allèrent demander l'hospitalité à d'autres colonies plus récentes et encore ignorées des Mannelas. Peu d'années après, en 1640, ces Réductions se virent attaquées par les mêmes ennemis ; mais cette fois les précautions étaient bien prises, les chrétiens étaient nombreux, aguerris et en mesure de repousser l'armée de sauvages qui vient fondre sur eux. Les Jésuites dirigent la défense, conduisent les corps de leurs guerriers, les animent de la voix et du geste et en font autant de vainqueurs : les Mannelas furent écrasés, taillés en pièces et le reste fait prisonnier. La captivité valut aux survivants le salut de leurs âmes.

Les Pères ne devaient pas jouir longtemps du calme apporté dans leurs colonies par la victoire des néophytes. Leurs Réductions étaient devenues si nombreuses et si considérables, elles comprenaient une telle étendue de pays, qu'il devenait nécessaire de créer un évêché pour le Paraguay. Les religieux de Saint-François travaillaient avec zèle aux missions brésiliennes confiées à leurs soins, et, parmi eux, le Père Barnardino de Cardenas s'était surtout distingué par ses talents et ses vertus dans les services qu'il avait rendus à l'Église ; c'était lui qui avait été proposé au roi et au Souverain-Pontife pour le nouveau siége de l'Assomption, ville fondée par les Jésuites Gonzalez et Juan del Castillo.

L'homme est toujours bien près du prêtre ou du religieux ; si ce dernier cesse un seul instant de s'opposer aux empiétements du premier, il ne sera bientôt plus maître de son terrain et mesurera avec effroi les pertes qu'il aura faites. Bernardino de Car-

denas se sent heureux et fier d'avoir un diocese à gouverner, il s'arrête complaisamment à cette pensée, elle le conduit au désir de recevoir les bulles, ce désir fait naître l'impatience, et, ces bulles n'arrivant pas assez tôt au gré du futur évêque, il n'y tient plus. Il présente à l'évêque de Tucuman les lettres qui lui annoncent l'expédition des bulles, et il fait tant et si bien, qu'il décide le prélat à le consacrer; cette cérémonie avait lieu au mois d'octobre 1641.

Cette consécration était irrégulière. Les Jésuites de l'Université de Cordova, mieux informés que les autres, s'y étaient opposés en vain, et, dès qu'il fut consacré, don Bernardino les somma de reconnaître par écrit la validité de cette consécration. Le Père de Boroa, recteur de l'Université, ayant déclaré ne pouvoir en conscience céder à cet ordre, don Bernardino devint son ennemi et celui de la Compagnie tout entière. En 1644, il veut s'emparer de force d'une maison appartenant aux Jésuites de l'Assomption; le gouverneur, don Grégorio, interpose son autorité et veut que les Jésuites restent maîtres chez eux, dans cette ville qui leur doit ce qu'elle est.

Le prélat fait aussitôt un appel aux mauvais instincts des Espagnols, en publiant un écrit par lequel il les engage à expulser ces Jésuites, seuls apôtres, seuls soutiens de la liberté des Indiens; seuls ils mettent des entraves au commerce des esclaves et privent les colons des richesses qu'ils pourraient acquérir par la traite des indigènes..... Les Espagnols ne demandaient pas mieux que de trouver un tel appui, et l'évêque, assuré de leur approbation, prend le parti violent d'excommunier les Jésuites pour les forcer à la retraite..

Don Grégorio apprend cette nouvelle et ordonne à six cents néophytes de prendre les armes et de le suivre. Ainsi accompagné, il se présente inopinément devant l'évêque et lui signifie un ordre d'exil et la saisie de son temporel. Don Bernardino, qui était loin de s'attendre à un tel résultat, se voit forcé de céder et quitte la province, espérant que tôt ou tard les Espagnols, dont il a flatté la cupidité, chasseront les Jésuites à main armée et le rappelleront avec joie.

Grâce à cette mesure énergique de la part du gouverneur, les

Jésuites purent continuer l'œuvre civilisatrice dont les résultats prodigieux dépassaient toutes les espérances.

Bientôt après, le 29 juillet 1643, Urbain VIII quittait cette vie, et le cardinal Pamphili lui succédait le 16 septembre de la même année, sous le nom d'Innocent X. Le Père Mutio Vitelleschi, Général de la Compagnie de Jésus, sous le gouvernement duquel s'étaient accomplies tant et de si grandes choses, et que sa douceur et son humilité avaient fait surnommer l'*Ange* par Urbain VIII, ne survécut à ce pontife que quelques mois seulement; il mourut le 9 février 1645, laissant la Compagnie plus forte, plus grande et plus répandue que jamais; mais violemment menacée par la nouvelle secte du jansénisme, dont un auteur protestant, le docteur Ranke, a dit : « Si nous essayons de caractériser les rapports existants entre les jansénistes et les partis qui dominaient dans l'Eglise, nous voyons évidemment que ces rapports rappellent le protestantisme (1). »

(1) *Histoire de la Papauté* (tome III, page 303, — édit. 1848).

GÉNÉRALAT

DU PÈRE VINCENT CARAFFA

SEPTIÈME GÉNÉRAL.

1645 — 1649

I

Quatre-vingt-huit profès se trouvaient réunis au Gésu, pour la Congrégation générale, le 21 novembre 1645 : le choix se porta sur le Père Caraffa, fils du duc d'Andria. Il avait soixante ans, mais tout en lui semblait pouvoir faire espérer qu'il serait longtemps conservé à la Compagnie.

La Congrégation, avant de se séparer, rendit plusieurs décrets, et ce qui paraîtrait inexplicable, si nous n'avions déjà vu souvent à quel degré peut atteindre la sainte abnégation des enfants de saint Ignace, c'est que, dans cette assemblée, les profès venus de France et des Pays-Bas ne s'occuperent pas de la question qui leur était en quelque sorte personnelle, celle du jansénisme. Peut-être n'en prévoyaient-ils pas les incalculables conséquences pour l'avenir de leur Institut. Les Pères se séparèrent le 14 avril 1646.

En cette même année, un fait qui, par la manière noble et délicate dont il fut réparé, eût tourné à l'honneur et à la gloire de tout autre Institut religieux, vint servir de prétexte à la haine pour calomnier la Compagnie de Jésus une fois de plus et sur un thème nouveau. Plusieurs collèges d'Espagne manquaient

souvent du nécessaire : les Jésuites ne mettant pas de bornes à leur charité recevaient plus d'élèves que leurs ressources n'en pouvaient soutenir. Ces moments de pénurie étaient bientôt adoucis par les aumônes, mais ils étaient fréquents. Un Frère coadjuteur, chargé du temporel du collége de Séville, croyant avoir trouvé le meilleur et le plus sûr moyen de faire cesser ce dénument, s'était engagé dans le commerce. Pour cela, il avait fait des emprunts, avait acheté des marchandises et les avait placées sur des navires, mais à l'insu des Pères qui jamais ne s'en étaient doutés. Dieu ne voulut pas bénir une entreprise qu'il n'avait pas inspirée et que le Frère avait cachée à ses supérieurs : les naufrages et les faux calculs engloutirent toutes les espérances du Frère, et les capitaux empruntés disparurent en quelque temps sans avoir produit autre chose qu'un prétexte à d'abominables imputations.

Les créanciers réclament alors ce qui leur est dû ; ils ont cru prêter aux Pères, c'est à eux qu'ils s'adressent. Les Pères, ignorant le fait, affirment qu'ils n'ont rien emprunté ; mais le prêt ayant été fait à leur considération, ils s'engagent à le rembourser en totalité, et, la Providence aidant, leur engagement est noblement rempli. Le Frère imprudent fut expulsé de la Compagnie et ne chercha pas à s'excuser en accusant les Pères ; loin de là, il soutint jusqu'à la mort que jamais il ne leur en avait parlé. N'importe : l'impiété, l'hérésie, la jalousie ont dit, écrit et répété que « en 1646, les Jésuites firent à Séville une banqueroute qui précipita plusieurs familles dans la misère. » Voilà comment on écrit l'histoire !

Le Souverain-Pontife voulut prouver au monde que ces calomnies ne pouvaient trouver d'accès dans la Ville-Éternelle : quelques mois après cet événement, et pendant que les protestants et les jansénites l'exploitaient avec le plus d'ardeur, en 1647, Innocent X demandait à la Compagnie de Jésus un de ses membres pour le Sacré-Collége. Ce Jésuite était Jean Casimir, fils de Sigismond III, roi de Pologne, et petit-fils de Jean III, roi de Suède ; sa mère, seconde femme de Sigismond III, était Constance, fille de Charles d'Autriche. Jean Casimir était entré au noviciat des Jésuites le 25 septembre 1643 ; il avait alors trente-

quatre ans, et après quatre années seulement passées dans la Compagnie, le Souverain-Pontife lui ordonnait d'accepter le chapeau de cardinal. La Providence avait ses vues sur Jean Casimir (1).

Pendant que la secte enfantée par la haine contre les Jésuites travaillait activement à son œuvre destructive, un membre de l'illustre Société, un Jésuite, donnait une triste preuve que l'esprit d'ambition est incompatible avec l'esprit de ce saint Institut. Le Père Jarrige, se croyant les talents, les vertus, la capacité nécessaires pour les emplois les plus importants, trouvait mauvais que ses supérieurs n'eussent pas de lui la même opinion. Il dissimula quelque temps ; mais, se voyant arrivé à l'âge de quarante et un ans sans être appelé à aucune des charges dont il se jugeait digne, il voulut s'en venger sur la Compagnie tout entière. Le malheureux ne voyait pas que son âme allait être la première victime de son orgueil et de son ambition ! Il quitte l'Institut en 1647, il se rend à La Rochelle et il abjure sa religion le 25 décembre, fête de Noël, dans le Consistoire calviniste ! Il sait que l'apostasie entraîne la peine de mort en France ; il part pour la Hollande, où il est accueilli par les hérétiques avec une joie frénétique ; des captures de ce genre étaient rares et précieuses pour eux. L'apostat ne se borne pas là ; il monte dans la chaire de Leyde, il se répand en calomnies infâmes sur la Compagnie de Jésus, indigne de le posséder ; puis il publie un écrit intitulé : *Les Jésuites mis sur l'échafaud pour plusieurs crimes capitaux*. Ce tissu d'horribles imputations soulève l'indignation générale, car tout le monde veut lire l'ouvrage du Jésuite

(1) Ce prince, proclamé roi de Pologne, le 20 novembre 1648, après la mort de son frère (Wladislas VII n'ayant point laissé d'enfants), le Pape le releva de ses vœux, lui fit un devoir de régner pour le bonheur de la Pologne, et lui donna dispense pour épouser Marie de Gonzague, veuve de son frère Wladislas ; il n'en eut point d'enfant. Jean Casimir V fut couronné le 17 janvier 1640, régna par la douceur et la piété, abdiqua à la diète de Varsovie le 16 septembre 1668, au milieu des larmes de ses sujets, et se retira en France. Louis XIV lui donna l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où son cœur est déposé, et celle de Saint-Martin, à Nevers, où il mourut le 15 décembre 1672. Son corps fut porté à Varsovie.

apostat, on le dévore, on se l'arrache. Il y a des moments où il semble que l'on ait soif de mensonge et de scandale ! Les hérétiques eux-mêmes trouvent que le calomniateur est allé trop loin, et lui font observer naïvement qu'il en dit trop pour être cru ; ils se trompaient. Les jansénistes s'emparent de cette calomnie et trouvent qu'elle est bonne à exploiter ; ils n'ont que des éloges à donner au pamphlet dont ils méprisent l'auteur.

Tandis qu'un Jésuite reniait son Dieu et était brulé en effigie à La Rochelle pour crime d'apostasie, d'autres Jésuites donnaient généreusement leur sang et leur vie pour le soutien de leur foi. Le 20 février 1647, le Frère coadjuteur Cuthbert Prescott expirait en Angleterre dans les plus horribles tortures. Le 13 septembre, les indépendants partisans de Cromwell faisaient périr sept mille catholiques irlandais, qui préféraient la mort à l'apostasie. Trois mois après, le Père Edmond Nevil, âgé de quatre-vingt sept ans, était dépouillé de ses vêtements, jeté sur un ponton, exposé ainsi aux rigueurs de l'hiver, au supplice de la faim, aux ardeurs de la soif, aux insultes des hérétiques, aux outrages des indépendants. Lorsque l'on vit ses forces totalement épuisées, et sa foi toujours aussi vive, on le laissa libre, il fut abandonné, et huit jours après il expirait par suite de ces inqualifiables tortures.

Les Jésuites, martyrisés par le gouvernement de Charles Ier, l'étaient également par le parti de Cromwell ; cela n'empêchait pas les hérétiques de faire peser sur la Compagnie de Jésus tout l'odieux d'une révolution qui venait de conduire le roi sur l'échafaud. Le ministre calviniste, Pierre Jurieu Hollandais, ne craignit pas de publier cette calomnie dans son livre intitulé : *Politique du Clergé de France*, et dont les jansénistes s'emparèrent avec d'autant plus d'empressement, que la Sorbonne se déclarait ouvertement contre la doctrine de Jansénius.

En cette année 1649, Nicolas Cornet, syndic de la Sorbonne, lui avait dénoncé le livre de l'*Augustinus*, comme renfermant plusieurs hérésies que la savante faculté réduisit à cinq, dont tout le reste n'était que le développement. Les théologiens de l'université se trouvant ainsi forcément dans le camp des Jésuites, l'échec était des plus rudes pour Port-Royal. Les soli-

taires ne pouvaient le recevoir sans le repousser et chercher à prouver que les Jésuites avaient entrainé la Sorbonne. Le fameux Paul de Gondi administrait le diocèse de Paris, à titre de coadjuteur de l'archevèque son oncle ; les jansénistes avaient su le flatter et s'en faire un ami, ils comptèrent sur son appui ; mais ce n'était pas assez. Ils firent feu de toutes leurs batteries pour obtenir encore l'assentiment et le concours de quelques autres évèques, à qui l'influence des Jésuites faisait ombrage et qu'ils savaient disposés à se ranger sous leur drapeau. L'orage approchait.

Pendant que la Compagnie de Jésus était ainsi menacée en France, persécutée en Angleterre, calomniée partout où se trouvait un hérétique, elle continuait à prodiguer le sang et la vie de ses membres avec une générosité incomparable.

Le Père Jogues, que nous avons vu retourner au Canada, y arrivait en 1646, et les Iroquois en faisaient un martyr dont le sang devait faire naître une nouvelle chrétienté. A peine le saint apôtre était-il tombé sous la hache de ses bourreaux, que la tribu des Abénakis, voisine des Iroquois, voulut connaitre cette religion, pour laquelle les blancs en robe noire donnaient leur vie sans la moindre hésitation. Les Abénakis envoient des députés aux Réductions, et ceux-ci, ravis des merveilles qu'ils ont vues et de la doctrine du Maitre du ciel, dont les missionnaires leur ont expliqué les principaux points, deviennent autant de catéchistes à leur retour dans leur tribu. Bientôt ils demandent des Pères de cette nouvelle doctrine, et, au mois d'octobre de la même année 1646, le Père Dreuillettes allait évangéliser ce peuple si bien disposé à le recevoir. Dans le même temps les Iroquois désignaient à la férocité des Aguiers et des Tsonnonthouers la Réduction de Saint-Joseph, et ces deux peuples la surprenaient dans un moment où les femmes et les enfants y étaient seuls sous la protection de leur bon Père Daniel, qui avait vieilli au milieu d'eux. Le Père est aussitôt criblé de flèches, mais il respire encore : un des chefs des Aguiers fond sur le martyr et lui enfonce sa lance dans le cœur!... Quelques mois après, les Iroquois attaquaient à la fois les Réductions de Saint-Ignace et de Saint-Louis habitées par les Hurons. Les néophytes se défendent vaillamment,

mais, accablés par le nombre, ils sont tués ou faits prisonniers, et les Pères de Brébeuf et Gabriel Lallemant sont emmenés avec eux en captivité. Le Père de Brébeuf, déchiré par les mains des sauvages, ne cessait d'exhorter ses chers néophytes ; les Iroquois lui ordonnent le silence, le Jésuite est apôtre avant tout, il continue ses exhortations. Les sauvages entourent son corps de torches enflammées, et les lui appliquent pour le forcer à se taire ; l'apôtre *obéit à Dieu plutôt qu'aux hommes*, il prêche, il exhorte toujours.

Des fers rougis au feu sont enfoncés autour de son cou, le saint Jésuite bénit Dieu de ses intolérables souffrances qu'une grâce miraculeuse peut seule lui donner la force d'endurer, et le Père Lallemant, enveloppé dans des écorces de sapin auxquelles on va mettre le feu, se prosterne aux pieds du martyr et lui demande sa bénédiction. Le Père de Brébeuf bénit son frère, plus jeune que lui, et qui va être brûlé vif, comme lui ; puis il regarde le ciel avec une ineffable expression d'amour et de bonheur.... Les Iroquois ont vu son sourire angélique, il vont se venger de tant de vertu.... Ils ont tué des Français, ils les mangent sous les yeux de l'apôtre. .. Ils lui versent ensuite de l'eau bouillante sur la tête, et le martyr est couronné dans le ciel.... C'était le 16 mars 1649. Le lendemain, le Père Lallemant allait partager sa glorieuse récompense, après avoir été brûlé pendant dix heures !...

Tels étaient les héros de cette Compagnie que l'enfer poursuivait sans relâche dans toutes les parties du globe. Nous avons vu les colères éveillées dans le Paraguay par l'orgueil froissé de don Bernardino de Cardenas. Le prélat continuait, du fond de son exil, à fomenter les passions vindicatives des Espagnols, et il s'appuyait de l'autorité de don Juan de Palafox, évêque de la Puebla de los Angelos, devenu aussi l'adversaire des Jésuites.

Juan de Palafox était un homme de science et de grande vertu, mais d'un caractère ombrageux, inquiet et remuant. Les Jésuites missionnaires jouissaient de plusieurs priviléges, accordés par les Souverains-Pontifes ; mais partout où ils rencontraient un évêque, ils lui témoignaient la plus parfaite soumission. Ils avaient vécu en fort bonne intelligence avec don Juan de Palafox, jus-

qu'au moment des démêlés de leurs Frères avec don Bernardino de Cardenas.

Lorsque ce dernier, réfugié à Corrientes, en 1645, et irrité de son exil, eut fait retentir la province de ses plaintes contre la Compagnie de Jésus, don Palafox, avec lequel il était lié, exigea, des Jésuites de son diocèse, des dîmes et des redevances dont ils étaient dispensés et que nul usage n'autorisait. Les Jésuites s'y refusèrent; le prélat insista, méconnut les priviléges des missionnaires et les interdit tous. Le 25 mai 1647, il écrivait au Souverain-Pontife pour lui soumettre la question; du même coup, il se laissait emporter jusqu'à calomnier les Pères en les accusant de plusieurs crimes imaginaires. Mais, dès que sa lettre fut partie, la terreur s'emparant de son esprit, il quitta sa ville épiscopale et se réfugia dans la maison de campagne de don Jose Maria Mier, qui l'accompagna, dans ce voyage, avec sa famille et ses domestiques. Cette maison de plaisance était située près d'Otomba, et contiguë à celle des Jésuites, ce qui prouve qu'il ne redoutait guère leur vengeance. Néanmoins, sa tête s'exaltant et son imagination lui exagérant les difficultés de la position qu'il s'était faite, il n'attendit pas la décision du Pape pour lui écrire de nouveau. Le 8 janvier 1649, il mandait à Innocent X, après de nouvelles calomnies contre les Jésuites :

« Je me vis obligé de m'enfuir dans les montagnes, de chercher dans la compagnie des scorpions et des serpents, et autres animaux venimeux, la sûreté et la paix que je n'avais pu me procurer au milieu de cette implacable Compagnie de Religieux. Après avoir passé vingt jours avec grand péril de ma vie et dans un tel besoin de nourriture, que nous étions réduits à n'avoir pour tout mets et pour tout breuvage que le pain seul de l'affliction et l'eau de nos larmes, enfin nous découvrîmes une petite cabane où je fus caché près de quatre mois. Cependant les Jésuites n'oublièrent rien pour me faire chercher de tous côtés; ils employèrent pour cela beaucoup d'argent, dans l'espérance, si on me trouvait, de me contraindre d'abandonner ma dignité ou de me faire mourir. »

Cette cabane, ces serpents, cette famine, cette retraite sauvage et introuvable étaient, comme nous l'avons vu, tout auprès de la maison des Pères.

Des copies de cette lettre, ainsi que de la première, avaient circulé parmi les ennemis de la Compagnie. elles avaient été adressées aux hérétiques d'Europe, et les jansénistes. leurs alliés, s'en étaient réjouis et les exploitaient au profit de leur cause.

Les Jésuites du diocèse de Los Angelos déferent au roi d'Espagne la dernière lettre de don Palafox au Souverain-Pontife. en attendant le jugement de la cour romaine. Le prélat en est averti, et aussitôt il écrit au roi pour désavouer sa lettre au Pape et faire le plus grand éloge des Pères de la Compagnie.

Cependant, le 14 mai 1648, un bref d'Innocent X résumait l'opinion de la Congrégation des cardinaux. et partageait également l'éloge et le blâme afin de concilier les deux partis. Il blâmait l'évêque d'avoir cédé à un premier mouvement d'irritation, et surtout d'avoir interdit des religieux qui ne méritaient point de censure. Il blâmait les Jésuites d'en avoir appelé à des juges conservateurs au lieu de se soumettre à une décision peut-être injuste, en attendant le jugement du Saint-Siege.

Pendant que la cour romaine s'occupait des difficultés survenues entre l'évêque de la Puebla de Los Angelos. don Bernardino de Cardenas, évêque exilé de l'Assomption, répandait le bruit que les Jésuites du Paraguay avaient découvert des mines d'or qu'ils exploitaient en secret, et dont ils envoyaient à Rome toutes les richesses. Les colons européens s'empressèrent de dénoncer le fait, et demanderent que les Réductions fussent gouvernées par des officiers du roi et non par des Jésuites. Leurs plaintes étant arrivées jusqu'au trône, Philippe IV donna pour mission spéciale à don Diego Osorio, nouveau gouverneur du Paraguay, de s'opposer énergiquement à toute tentative d'hostilité contre les Peres de la Compagnie de Jésus. Don Bernardino, ignorant ces instructions et ne sachant autre chose que le changement de gouverneur, accourt dans son diocèse et ordonne de chasser les Jésuites du pays des Statines. Les Peres se retirent, et les néophytes, se voyant abandonnés par eux, prennent la fuite et laissent le pays désert. Ils se persuadaient qu'on ne leur arrachait leurs Peres que pour leur enlever ensuite la liberté, et ils préféraient tous les malheurs à celui de l'esclavage. Les magistrats firent rentrer les Jésuites dans leurs Réductions,

malgré l'évêque; mais les néophytes n'y revinrent qu'en partie dans le premier moment, tant ils redoutaient les colons espagnols.

Quant aux mines d'or, sur les instances du Père recteur de la maison de Buenos-Ayros, une commission avait été nommée pour faire une enquête et ordonner des recherches. Mais tout démontrait la fausseté de la dénonciation : « Pourtant, disait l'évêque de l'Assomption, je tiens le fait d'un néophyte qui est resté plusieurs années dans une Réduction de l'Uruguay, et je réponds de sa véracité. » Le néophyte délateur se nommait Buonaventura, il assurait que les mines étaient dans l'Uruguay, et il ne pouvait en désigner l'endroit. Il avait habité cette Réduction, il avait vu les faits qu'il dénonçait, et il ne pouvait en fournir la preuve sur les lieux mêmes! Les recherches se continuaient, toujours à la demande des Jésuites, lorsque le gouvernenr don Diego Osorio mourut.

Cette mort ravive toutes les espérances de l'evêque de l'Assomption. Il accourt, excite de nouveau les colons espagnols, et, certain de leur appui, il expulse les Jésuites pour la deuxième fois. Sa première tentative n'a eu d'autre résultat que celui de compromettre sa dignité et son autorité; il espère être plus heureux cette fois. Son amour-propre blessé aveugle son jugement.

Les Jésuites en mission jouissaient d'un privilége dont ils crurent devoir faire usage en cette circonstance. Par une bulle de Grégoire XIII, ils étaient autorisés à nommer un juge conservateur, pour examiner les différends qui pourraient s'elever entre eux et les évêques; et le juge, auquel la même bulle en conférait le droit, prononçait sa décision *au nom du Saint-Siége.*

Forts de ce privilége, les Jésuites le font valoir, choisissent le Père Nolasco, de l'Ordre de la Merci, et lui soumettent l'affaire. C'était en 1649. Il ne s'agissait plus maintenant que d'attendre sa décision.

Le vénérable Général de la Compagnie de Jésus, à qui sa tendre dévotion à l'agonie de Notre Seigneur avait inspiré la pensée d'une association de prières et de bonnes œuvres pour

obtenir la grâce d'une bonne mort, avait eu la consolation de voir la réalisation de cette pieuse idée. Innocent X avait institué à Rome la *Confrérie de la Bonne-Mort,* le 2 octobre 1648. Quelques mois après, le saint religieux donnait le plus doux et le plus touchant exemple de la mort qu'il désirait à tous : il expirait le 8 juin 1649. Le Père Florent de Montmorency, vicaire général, fixa la réunion de la Congrégation au 13 décembre de la même année.

GÉNÉRALATS

DU PÈRE FRANÇOIS PICOLOMINI

HUITIÈME GÉNÉRAL

ET

DU PÈRE ALEXANDRE GOTTIFREDI

NEUVIÈME GÉNÉRAL

1649 — 1652

I

La Congrégation, réunie depuis le 13 décembre, porta la grande majorité de ses voix sur le Père Picolomini, qui fut élu et proclamé huitième Général de la Compagnie de Jésus, le 21 du même mois 1649.

Le Père Alexandre de Rhodes était alors à Rome, où il était arrivé le 27 juin, quelques jours seulement après la mort du Général Vitelleschi. Envoyé en Europe par ses supérieurs, pour exposer au Souverain-Pontife l'état des chrétientés du Tong-King et de la Cochinchine, et lui représenter la nécessité d'y nommer des évêques et de donner un clergé à ces nombreux néophytes, le Père de Rhodes avait fait son voyage à travers l'Asie, parcourant la Perse, la Médie, la Natolie, l'Arménie, en se rendant compte du bien qu'il y avait à faire ou à espérer dans toutes ces contrées.

Innocent X avait accueilli avec une affection toute paternelle

ce vénérable missionnaire, qui venait de travailler avec tant de zèle et de fruit dans les pays infidèles pendant trente et un ans, au milieu des plus grands dangers et malgré des obstacles sans cesse renaissants. Le Pape voulait le faire évêque de la Cochinchine; le saint religieux s'y refusa. Il était venu solliciter des évêques, il est vrai; mais il avait à cœur d'établir des évêchés indépendants du patronage portugais, et la position de la Compagnie ne lui permettait pas de se charger ouvertement de cette œuvre. C'était aussi l'opinion des Jésuites de Rome, le Pape l'approuvait, et il fut décidé que le Père de Rhodes se rendrait en France après s'être reposé à Rome aussi longtemps que ses supérieurs le jugeraient bon.

L'année suivante 1650, le Père Ponthelier, alors à La Haye, apprend que l'apostat Jarrige est dans cette ville; il cherche à le voir, il y parvient, et, après plusieurs entretiens, il a le bonheur de voir le repentir pénetrer dans le cœur du coupable.

Cette conversion était sincère, elle fut éclatante. Les États Généraux de Hollande pensionnaient généreusement l'apostat : le pénitent renonce à cette pension, revient à la pauvreté, accepte l'asile qui lui est offert par les Jésuites d'Anvers et s'y retire. De cette ville, il publie un livre intitulé : *Rétractation de Jarrige,* dans lequel il s'accuse de calomnie et dément tout ce qu'il a écrit contre la Compagnie de Jésus.

Le pénitent avait beaucoup à réparer, il le sentait et voulait prouver par cette réparation toute la sincérité de son repentir. Il s'abandonna à la disposition du Saint-Siége et de la Compagnie de Jésus. Les Jésuites l'envoyèrent dans la maison professe de Paris, pour y attendre que sa position fût régularisée par la cour de Rome. Les Pères demandèrent pour lui l'autorisation de rester dans le monde et de porter l'habit des prêtres séculiers, sans être toutefois relevé de ses vœux. Le Pape l'ayant accordé, Jarrige sortit de la maison des Jésuites, partit pour Tulle, sa ville natale, et y vécut de la manière la plus édifiante jusqu'à sa mort (1). Il était resté six mois chez les Jésuites de Paris, il avait choisi lui-même la ville de Tulle pour sa retraite : les pro-

(1) Il mourut le 26 septembre 1670.

testants et les jansénistes prétendirent que les Jésuites l'avaient fait disparaître et l'avaient fait mourir dans un cachot! Il était facile de faire le voyage de Tulle pour se convaincre du contraire; nul n'y songea. Il est plus commode de croire aveuglément une calomnie, que de prendre la peine d'examiner, même quand on écrit l'histoire.

La calomnie semblait d'autant plus nécessaire en ce moment aux jansénistes que, dans l'assemblée générale du clergé de France, tenue à Paris en 1650, quatre-vingt-huit évêques déclaraient hérétiques les cinq propositions extraites de l'*Augustinus*, et les déféraient au jugement du Saint-Siége. Mécontents de cet échec, les jansénistes accusèrent publiquement les Jésuites, et même l'abbé Olier, fondateur de la Congrégation de Saint-Sulpice, d'avoir employé jusqu'à la menace pour arracher la signature de ces évêques. Quant à saint Vincent de Paul, qui était l'ami des Jésuites et partageait leur opinion à l'égard de l'*Augustinus*, les jansénistes se bornèrent à dire que « c'était un dévot ignorant, demi-pélagien, moliniste, à qui les évêques avaient cédé pour se délivrer de ses importunités. » Prévoyant bien que les cinq propositions seraient condamnées à Rome, les solitaires de Port-Royal, qui comptaient onze évêques dans leur parti, voulurent tenter de balancer l'influence du parti opposé, et envoyèrent des députés chargés de soutenir et de défendre auprès du Saint-Siége la cause de l'*Augustinus*, tout en protestant de leur soumission pour la décision de la Cour romaine. Ces députés étaient Louis de Saint-Amour, Noël de la Lane et Desmares. Les jansénistes ayant leurs représentants à Rome, saint Vincent de Paul, l'abbé Olier et le Père Dinet, confesseur du roi, jugèrent que le clergé de France devait aussi avoir les siens, et ils choisirent les docteurs Joisel, Hallier et Lagault; le Père Brisacier se joignit à eux, pour représenter les Jésuites de Paris.

Les conférences s'ouvrirent à Rome le 12 avril 1651; d'un côté, se prononçant contre la doctrine de Jansénius, la Sorbonne, quatre-vingt-huit évêques, les plus saints personnages du clergé de France et les Jésuites; de l'autre, se prononçant en faveur de cette même doctrine, onze évêques, les solitaires, tous hommes de talent supérieur et d'un orgueil égal à leurs talents, et les reli-

gieuses de Port-Royal, auxquelles se joignaient quelques femmes d'un grand nom et d'une moralité douteuse. Pour tout esprit sensé, l'issue des conférences était prévue.

L'archevêque de Sens, Louis-Henri de Gondrin, bien qu'il fût élève des Jésuites et qu'il leur dût sa promotion au siége qu'il occupait, s'était voué corps et âme au parti janséniste, et n'hésita pas à lui donner une preuve éclatante de son appui. Il avait dissimulé ses opinions à ses anciens maîtres, aussi les Jésuites du collége de Sens se présentèrent-ils pleins de confiance, dès sa prise de possession, pour faire acte de soumission relativement aux priviléges dont la Compagnie jouissait dans toute la catholicité. Le nouvel archevêque leur donna son agrément, mais peu après, à la fin du Carême, il leur interdisait la confession pendant la semaine de Pâques.

Le Père Nicolas Godet, recteur du collége, en avait aussitôt appelé au Saint-Siége, ce qui suspendait l'effet des menaces de l'archevêque, et les Pères continuèrent de confesser comme de coutume. Le prélat s'en plaignit, mais le Souverain-Pontife ayant accordé aux Jésuites l'autorisation de choisir un juge entre trois prélats désignés, les Pères remirent leur cause à la décision de l'évêque de Senlis. L'archevêque de Sens en appela au parlement, le conseil du roi se prononça en faveur des Jésuites. Les jansénistes virent un échec pour eux dans cette décision, et tâchèrent d'envenimer la querelle en poussant Louis de Gondrin aux dernières extrémités.

Dans le même temps, il se préparait un événement qui devait porter un accroissement d'irritation dans les camps hérétiques.

Christine, reine de Suède, ne sachant que faire du libre examen dans lequel elle avait été élevée, sentait le besoin le plus impérieux d'une autorité dans les choses de la foi. Plus elle étudiait les diverses sectes enfantées par le luthéranisme, plus elle reconnaissait qu'aucune ne reposait sur une autorité qui lui inspirât la confiance dont elle avait besoin. Christine possédait toutes les langues de l'Europe et savait aussi le grec et le latin; sa vie se passait dans les études les plus sérieuses, et elle recherchait l'entretien des philosophes et des savants avec autant d'ardeur que toute autre femme en eût apporté à jouir des

plaisirs les plus frivoles. Comme reine, elle était forcée de pratiquer ouvertement le luthéranisme dont la sécheresse lui était odieuse, et elle devait dissimuler ses tendances vers le catholicisme, afin de ne pas exciter une révolution dans ses États.

Christine traitait d'ordinaire les affaires les plus importantes directement avec les ambassadeurs. Un jour, c'était au commencement de l'année 1650, don Jose Pinto Pereira, ambassadeur du roi de Portugal, lui est présenté, accompagné d'un Portugais qui lui sert d'interprète ; ce Portugais est don Antonio de Macedo. La reine est frappée de la douce expression de l'interprète, elle se promet de l'interroger en particulier et d'éclaircir toutes les idées qui se présentent à la fois dans son esprit.

A la première entrevue, non officielle, la jeune reine, bien sûre de n'être pas comprise par les personnes qui l'entourent, lui dit, en langue portugaise, qu'elle devine en lui le prêtre catholique :

« Je suis prêtre, en effet, répond avec une modeste assurance don Antonio de Macedo, et je suis de la Compagnie de Jésus. »

Christine lui recommande la prudence, lui promet le secret et lui témoigne le désir de l'entretenir fréquemment de ses préoccupations religieuses, sous prétexte de politique. A partir de ce moment, elle eut de longues conférences avec le Jesuite, et chaque fois elle sentait qu'une lumière plus grande et plus vive éclairait son esprit.

Un jour, dans les premiers mois de l'année 1651, don Antonio de Macedo disparut tout à coup de Stockholm. « La reine fit semblant de le chercher, dit Léopold Ranke (1), mais c'était elle qui l'avait envoyé à Rome pour communiquer directement au Général des Jésuites ses intentions, et lui demander quelques membres de son Ordre. Ceux-ci arrivèrent à Stockhom au mois de février 1652. Ils se firent présenter comme gentilshommes italiens en voyage, et furent ensuite invités à la table de la reine. Elle devina sur-le-champ qui ils étaient ; lorsqu'ils entrèrent dans la salle à manger, elle dit tout bas à l'un d'eux : « Vous avez peut-être des lettres pour moi? » Celui-ci répondit : « Oui, » sans

(1) *Histoire de la Papauté* (tome III, page 261).

se détourner; elle lui recommanda de ne parler avec personne, et envoya après le diner le serviteur dans lequel elle avait le plus de confiance, Jean Holm, chercher les lettres, et le lendemain elle fit conduire les Jésuites eux-mêmes, sous le plus profond secret, dans le palais

« Ainsi, continue notre historien protestant, dans le palais royal de Gustave-Adolphe, des envoyés de Rome se réunirent avec la fille de ce monarque, le plus zélé défenseur du protestantisme, pour traiter avec elle de sa conversion au catholicisme! »

Ces deux Jésuites, envoyés de Rome, étaient les Pères Paul Casati et Francesco Molinio.

La mission d'Angleterre augmentait toujours le nombre déjà si considérable des martyrs de la Compagnie de Jésus. Le Père William Boyton avait engagé plusieurs catholiques à se réfugier dans la petite ville de Cashel, et il y restait avec eux, les soutenant et les fortifiant dans la foi par sa sainte parole et par les consolations de son doux et puissant ministère. Un jour une foule de catholiques anglais, chassée de partout, et toujours poursuivie par les indépendants de l'armée de Cromwell, accourent à Cashel et se font un abri de l'église de la Roche de Saint-Patrice. Le Père Boyton ne doute pas que les terribles indépendants ne se portent jusque dans le lieu saint pour y égorger leur victimes; mais c'est un motif de plus pour lui de ne les pas abandonner sans secours spirituels en ce moment suprême. Il se rend au milieu de ces fidèles catholiques, et pendant qu'il les prépare au martyre, les soldats se précipitent dans l'église et les passent tous au fil de l'épée... Le Père Boyton était entré dans le ciel avec eux! C'était le 15 juin 1649. Peu de mois après, Cromwell décrétait la peine de mort contre tous ceux qui abriteraient un Jésuite sous leur toit, ne fût-ce que quelques minutes seulement. Les Pères Robert Netervil, Henri Cavel et John Bath sont découverts et mis à mort. Le Père Worthington subit le même martyre quelques jours après. Le 26 février 1650, un nouveau décret annonçait qu'on donnerait, à ceux qui découvriraient la retraite d'un Jésuite, une récompense aussi considérable que celle accordée aux agents qui découvriraient les plus dangereux

malfaiteurs. Ce fut ainsi qu'on put arriver à saisir et à emprisonner tous les Pères répandus dans la Grande-Bretagne. Cromwell assurait que la république ne demandait point leur sang ; mais le Père Peters Wright n'était pas moins exécuté comme un criminel, le 29 mai 1651.

Il ne restait plus alors en Irlande que dix-huit Jésuites ; tous les autres étaient morts martyrs, et les Pères Lee Kilkenny, James Walsh, Georges Dillon, Dowdal et le frère Brien avaient succombé en soignant les pestiférés. Après les derniers décrets de proscription, les Peres survivants se virent réduits à se tenir cachés dans les forêts ou dans les gorges des montagnes, vivant de racines et d'herbes sauvages. Le Père John Carolan mourut de froid par cette existence en plein air. Les moins mal partagés étaient ceux qui avaient pu trouver une grotte dans les rochers des montagnes les plus escarpées. Cette vie de privations, de périls incessants, de continuelles angoisses, ne pouvait arrêter le zèle des disciples de saint Ignace. Les Pères irlandais ou anglais, résidant sur le continent, se tenaient prêts à passer dans leur patrie au premier signe de leurs supérieurs. Cromwell le savait, et il voulait éteindre cette ardeur de zèle en lui retirant tout aliment. Les enfants des catholiques furent enlevés en masse, traînés à l'embarquement, entassés dans les navires et envoyés dans l'Amérique du Nord. Les Jésuites, malgré Cromwell, étaient encore là pour recevoir les victimes de l'intolérance hérétique du tyran républicain ; car les missions y prospéraient, fécondées par le sang des premiers apôtres qui en avaient frayé le chemin.

Dans la Nouvelle-France, les Iroquois étaient toujours la terreur des néophytes. Le 7 décembre, il faisaient irruption dans la chrétienté de Saint-Jean, dirigée par le Père Garnier. Les néophytes étaient allés à leur rencontre, résolus à vaincre ou à mourir ; mais les sauvages avaient su les éviter et se jeter sur la Réduction, en passant par des voies détournées et impraticables pour tout autre que pour eux. Le Jésuite conseille à son malheureux troupeau de femmes et d'enfants de prendre la fuite ; pour lui, il reste avec les blessés, car les Iroquois tirent en tous sens et veulent tuer tous les chrétiens. Le Père Garnier tombe atteint par deux balles à la fois ; il se relève avec cette magni-

fique abnégation qui a toujours distingué les héros de la Compagnie de Jésus; il veut absoudre les mourants dont il est entouré. Il retombe frappé de nouveau, il ne peut plus se relever !... Toutefois, l'héroïque apôtre respire encore, il peut exercer un dernier acte de son sublime ministère; son dernier soupir peut se confondre et monter au ciel avec une dernière parole d'absolution pour ce cher néophyte qui va mourir... Le bon Père se traîne sur ses genoux, il absout le mourant, et, à l'instant même, deux coups de hache lui ouvrent la porte de l'éternité !

Le Père Noël Chabanel conduisait sa colonie de chrétiens à l'abri des attaques de la tribu redoutée ; il fallait se transporter au loin, traverser des forêts couvertes de neiges, lutter contre une foule d'obstacles... Tout à coup les néophytes s'aperçoivent que leur Père a disparu... Ils s'arrêtent dans leur fuite, ils ne songent plus à d'autre danger qu'à celui de perdre leur Père, ils veulent le retrouver à tout prix... Leurs recherches sont vaines... Dieu seul connut le sort du saint missionnaire qui ne reparut jamais !...

Dans l'île Saint-Joseph, les chrétiens indigènes, sans cesse menacés par les sauvages, prient leur missionnaire, le Père Raguenau, de les conduire en lieu de sûreté sous la protection du canon français. Le Père les réunit, se met en marche avec eux, et, à travers les fleuves, les montagnes, les précipices et les forêts, il arrive au bout de cinquante jours à Québec, remet le soin de sa colonie au gouverneur de la ville et aux Sœurs-Hospitalières, et retourne à de nouvelles conquêtes,

Dans le Paraguay, les Jésuites avaient obtenu gain de cause contre l'exil dont l'évêque de l'Assomption les avait frappés. Le Père Nolasco qu'ils avaient choisi pour juge, d'après leurs priviléges, avait condamne don Bernardino de Cardenas, par sentence du 19 octobre 1649, et don Gabriel de Peralta, doyen du chapitre de l'Assomption, avait, au même titre que le supérieur des religieux de la Merci, rendu un jugement contre les partisans du prélat. La magistrature avait ordonné ensuite la réintégration des Pères Jésuites dans leurs maisons, et don Sébastien de Léon, gouverneur du Paraguay par *intérim*, s'était chargé de cette exécution.

Don Bernardino était condamné par toutes les autorités ecclésiastiques et séculières; il était prouvé que son orgueil froissé était le seul mobile de son antagonisme contre les Jésuites : ce fut là son titre à l'estime des jansénistes, qui n'eurent pas assez d'éloges à lui prodiguer. Ils en firent un martyr des Jésuites, le plus saint des prélats, le héros des deux mondes. Il n'est pas de calomnie dont on n'ait chargé la Compagnie de Jésus à propos de don Juan de Palafox et de don Bernardino de Cardenas, et ces calomnies ont été transformées en faits historiques à l'usage de ceux qui ne réfléchissent pas et qui recherchent encore moins. On sait si le nombre en est grand!...

Les missions de la Chine étaient florissantes, malgré les guerres civiles qui agitaient l'empire. Les Jésuites, ne prenant parti ni pour les héritiers déchus de l'empereur Van-Lié, ni pour l'usurpateur tartare, s'étaient attachés à la fois au salut des deux familles, afin de travailler plus efficacement à celui des peuples chinois. Les descendants de Van-Lié s'étaient retirés dans le midi de l'empire, et Jun-Lié venait d'être proclamé empereur par plusieurs provinces méridionales. Sa famille avait gardé auprès d'elle les Pères Cœffler et Michel Boyne, qui la convertit au christianisme, et l'impératrice, qui avait pris au baptême le nom d'Hélène, eut, en 1650, un fils qui fut baptisé sous le nom de Constantin, avec l'assentiment de l'empereur, encore païen. L'année suivante, 1651, cette princesse voulut écrire elle-même au Souverain-Pontife pour lui témoigner sa soumission et son respect; elle pria le Père Michel Boyne d'être son ambassadeur auprès du Pape et de lui porter sa lettre, expression de sa piété filiale pour le vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

Le Père Adam Shall était toujours à Pékin, admiré des savants, reçu avec honneur par les princes tartares, regardé par tous comme un homme extraordinaire que nul ne pouvait égaler en science et en vertu; mais il faisait l'œuvre de Dieu avec la plus profonde humilité, au milieu de toutes ces admirations, et ne perdait rien de l'esprit de la Compagnie.

Cependant le Père Général, François Picolomini, était mort le 17 juin 1651. Le Père Goswin Nickel, vicaire général, avait convoqué les profès des provinces pour l'élection de son succes-

seur, et la Congrégation, assemblée à Rome le 7 janvier 1652, avait élu, le 21 du même mois, le Père Alexandre Gottifredi. Les profès étaient au moment de se séparer, lorsque tout à coup le nouveau chef qu'ils venaient d'élire fut enlevé à la Compagnie. Il mourut le 12 mars, deux mois après son élection. Le 17 du même mois, la Congrégation proclamait le Père Goswin Nickel dixième Général de son Ordre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

364 — Paris. — Typographie de H. CARION, rue Bonaparte, 64.



